This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

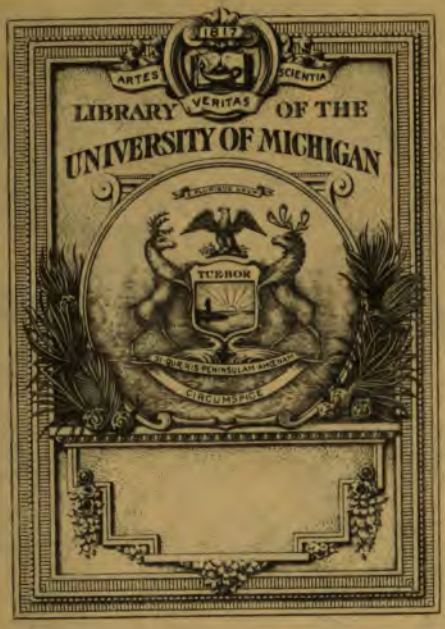
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 680638

Digitized by Google



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PQ
1213
.A2
D7
v.38

Digitized by Google

Digitized by Google

Drames et mélodrames.

LE MONT-CÉSAR,

OU

LE FAUX PÈRE,

Mélodrame en 3 actes, en prose,

et à grand spectacle,

Par M. Et^e. F^s. GIRARD aîné,

Musique de M. TOBIE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Cité, le 10 *Mars* 1806.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes.

1806.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
FRÉDÉRICK, Jeune Officier allemand, amant de Laurence.	*M. Frédéric.*
LAURENCE, Fille de Winston, amante de Frédérick.	*Mlle. Caroline.*
WINSTON, Père de Laurence; ancien Officier	*M. St-Marc.*
HENEBERG, sous le nom de *d'Amécourt*, père supposé de Frédérick.	*M Réyalard*
DELWINCK, Père d'Eudoxie, Baron allemand.	*M. Brabant.*
EUDOXIE, Fille du Baron.	*Mme. Galais.*
GERTRUDE, Nourrice de Laurence.	*Mme. Beauclair*
VOLMARD, Amant d'Eudoxie.	*M. Paillery.*
GERBACK, Confident d'Heneberg.	*M. Klein* aîné.
HUTIN, Domestique de Delwinck.	*M. Gabriel.*

Un Écuyer combattant. — Villageois et Villageoises. — Chasseurs. — Soldats de l'Électeur.

La scène se passe dans les environs de Rorbach, *vers le milieu du dix-huitième siècle.*

Digitized by Google

Sauv. Diam. 71
Nom. Coll.
6-30-32

LE FAUX PERE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente d'un côté, dans l'enfoncement, une maison rustique; de l'autre, sur la gauche, une forêt. Vers le milieu de la scène, différens arbres fruitiers et deux bancs de gazon, entourant une table de pierre. Au lever du rideau, on voit passer des cerfs et autres animaux sauvages qui semblent être poursuivis.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURENCE, GERTRUDE, *sortant ensemble de la maison.*

LAURENCE, *arrivant sur l'air de chasse et parcourant la scène.*

Ma bonne Gertrude, ou plutôt ma mère, car je te dois tout, excepté le jour; qu'il me serait doux de pouvoir récompenser les soins que tu m'as prodigués, avec un si noble désintéressement, mais je n'ai d'espoir que dans l'avenir.... Le soleil a déjà fait le tiers de sa course, et je n'ai point encore embrassé mon père....

GERTRUDE.

Ma chère Laurence, votre père est allé jusques à la ville prochaine, pour chercher quelques provisions; avant qu'il partit, vous dormiez paisiblement, il a déposé sur votre front un tendre baiser.... Votre sommeil était celui de l'innocence et de la vertu, il ne pouvait être interrompu par l'agitation du remords.... Votre cœur est tranquille.... (*à part*). Je soupçonne le contraire.... (*haut*). Les dissipations de votre âge, sont toutes vos inquiétudes.... Vous rougissez, Laurence?....

LAURENCE.

Ah! ma bonne, je n'ai qu'un secret, et j'hésite pour te le confier.... Dis-moi, dis-moi que tu ne me gronderas pas....

GERTRUDE.

Vous gronder! je devrais le faire, non pour l'objet du secret, il n'a sûrement rien de condamnable, mais pour avoir cette fois douté de ma tendresse....

LAURENCE.

Eh bien! embrasses-moi, et tu vas tout savoir.... Tu as raison, ma bonne.... Depuis quelques tems, mon cœur n'est plus tranquille; chaque jour, chaque instant que Fréderick cesse d'être près de moi, cause mes inquiétudes et mes tourmens.... Lorsqu'il parait, il me semble que la nature s'embellit sous ses pas, et ce champêtre asile devient pour moi plus agréable que le plus beau palais....

Digitized by Google

GERTRUDE.

Votre aveu ne me surprend pas.... Mais, ma fille....

LAURENCE.

Ah ! ne te fâches pas ; tu m'as dit que tu l'aimais aussi... ; Eh bien ! je n'ai pas plus de torts que toi....

GERTRUDE.

Il est vrai que je l'aime, mais comme on doit aimer un honnête homme. Les secours qu'il a donnés à votre père, sans le connaître, lorsqu'il se trouvait dans un péril certain; ceux qu'il lui a prodigués ensuite, dans ce triste réduit, lui ont mérité notre estime et notre amitié.... De pareils traits sont rares !.... Mais vous êtes jeune et sans expérience.... Je ne vous dissimule pas que vos sentimens sont d'une toute autre nature que les miens.... Vous, Laurence, à dix-sept ans !.... Le dirai-je ?... C'est de l'amour....

LAURENCE.

De l'amour !... O oui, Gertrude, c'est cela... Je le sens dans mon cœur agité, je n'aimerai jamais que Frédérick....

GERTRUDE.

Ne vous flattez pas si légèrement, en pensant à une union que la fortune ne vous permet pas d'espérer.... Cessez, croyez-moi, de vous abuser, par cette idée chimérique.... Votre père ne doit pas tarder à revenir, je vais préparer notre repas sous ces arbres....

LAURENCE.

Je puis compter sur ta discrétion ?

GERTRUDE.

Et moi sur votre sagesse.... (*à part, en s'en allant*). Cette chère enfant !....

SCÈNE II.

LAURENCE *seule.*

(*Pendant cette scène, Gertrude prépare la table*).

Hélas ! ma nourrice a beau me blâmer, je sens trop qu'elle ne pourra m'empêcher d'aimer Frédérick.... Il me dit si joliment qu'il m'aime.... Et puis n'a-t il pas sauvé la vie à mon père ?.... Pouvais-je être ingrate, et suis-je donc coupable, si, sans le vouloir, le sentiment de la reconnaissance n'a précédé dans mon cœur, que de quelques instans, celui de l'amour !.... J'apperçois quelqu'un à l'entrée du bois.... Je ne me trompe pas.... Oui, c'est mon père.... (*elle regarde plus attentivement*). Frédérick l'accompagne !.... Le cœur me bat.... Je ne sais pourquoi j'éprouve ce tremblement, aussitôt qu'il s'approche de moi.... (*elle fait quelques pas en arrière*).

Digitized by Google

SCÈNE III.

LAURENCE, WINSTON, FRÉDÉRICK, *en habit de chasse.*

WINSTON *à Frédérick.*

Oui, jeune homme généreux! je vous le répète, il n'est pas de jour que ne n'adresse de vœux au ciel pour votre prospérité.

FRÉDÉRICK.

Tous les hommes se doivent mutuellement des services. Je suis trop heureux d'avoir pu vous être utile, et de posséder votre estime.

LAURENCE.

Laurence vient rendre à son tendre père, le baiser qu'il lui a donné ce matin.... *à Frédérick.* Bon jour, M. Frédérick, remettez-moi cette bétace, elle a du vous fatiguer....

FRÉDÉRICK.

Aimable Laurence, la jeunesse gagne des forces, en soulageant la vieillesse.

WINSTON.

Ah Frédérick! il faut se taire et vous admirer; viens, ma fille, je ne tiens plus à la vie que pour toi.... (*il l'embrasse*). Et vous, jeune homme, témoin du plaisir que je goûte; vous à qui je dois la conservation de mes jours, je veux aussi vous en faire partager les charmes : un baiser donné par l'ami de l'humanité, ne peut faire rougir le front de l'innocence. (*il présente sa fille à Frédérick qui l'embrasse*).

LAURENCE *et* FRÉDÉRICK.

Oh! le bon père!

LAURENCE *à son père.*

Venez vous reposer; la table est mise, Gertrude apprête notre frugal repas.... Vous le partagerez avec nous, n'est-ce pas, M. Frédérick?

FRÉDÉRICK.

De tout mon cœur.... Les mets les plus simples, servis par votre main, deviennent délicieux.

WINSTON.

De la galanterie!.... Allons, Frédérick, il ne vous manquait que cela pour avoir le caractère d'un français.... Au fait, à la chasse depuis ce matin, vous devez avoir bon appétit; je suis fâché de ne pouvoir mieux vous traiter.

FRÉDÉRICK.

Je me suis éloigné de nos chasseurs, pour avoir le plaisir de vous voir. Je vous ai rencontré dans la forêt, et je m'en félicite.

SCÈNE IV.

Les Précédens, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Allons, asseyons-nous.... Ah! bon jour M. Frédérick....

Digitized by Google

FRÉDÉRICK.

Bon jour Bonne Nourrice...

WINSTON *à Gertrude.*

Vous ne serez pas mécontente ; vous voyez que je reviens de bonne heure, et j'amène notre généreux ami....

GERTRUDE.

C'est doubler mon plaisir.... (*Elle fixe Frédérick*) et le sien sans doute.

LAURENCE.

Disons qu'il est commun entre nous.... (*elle offre des mets*).

GERTRUDE, (*après avoir versé à boire*).

Allons, à votre bien venue, Messieurs....

WINSTON.

Toujours les mêmes soins, ma bonne Gertrude....

FRÉDÉRICK.

Au rétablissement de M. Winston ; et puisse son aimable fille jouir bientôt d'un bonheur sans nuages. ..

LAURENCE, (*avec double intention*).

Ah ! si le vôtre pouvait dépendre de moi, vous n'auriez rien à désirer....

WINSTON.

Oui, mes amis, réunissons toutes ces santés, elles sont les vœux de nos cœurs.... (*Ils boivent*), cet entretien me fait répandre des larmes, bien douces assurément.... Cependant je ne suis point ennemi de la gaité, et sans mes cruels souvenirs....

GERTRUDE.

Tachez donc, monsieur, de bannir la mélancolie qui vous accable....

FRÉDÉRICK.

Oui, ne songeons qu'au plaisir qui nous rassemble, et écartons toute idée fâcheuse.

Le vrai bien est une ame pure,
Le vrai bonheur est de s'aimer.

Ce sont là des maximes qui vous sont familières, M. Winston, et j'aime à les répéter....

WINSTON.

Bien, mon ami, je gage que c'est ainsi que vous pensez.... C'était aussi de la sorte que raisonnait la mère de Laurence.... Mais, je me souviens que vous n'étiez pas seul, et l'on cherche peut-être après vous ? (*Ils se lèvent*).

LAURENCE.

Mon père, je n'ai point entendu le son du cor....

FRÉDÉRICK.

En effet, si mon père était inquiet, il ferait sonner le rappel.

WINSTON.

A propos de votre père... Savez vous que je vous en veux..

Digitized by Google

Le plaisir de vous voir m'avait fait oublier les reproches que j'ai à vous faire.

FRÉDÉRICK.

voulez-vous dire ?....

WINSTON.

C'est aujourd'hui ma première sortie depuis trois mois, et j'ai appris que vous êtes fils du nouveau propriétaire de ce château situé au pied du Mont-César, et non celui d'un habitant de la ville voisine, comme vous me l'aviez dit.

LAURENCE.

Gertrude et moi, le savions, mon père . . . .

GERTRUDE.

Il est vrai qu'il nous en a fait l'aveu. . . .

WINSTON.

Pourquoi ce mystère avec moi? . . . .

GERTRUDE.

Il avait exigé de nous le secret. . . .

WINSTON.

Jeune homme, lorsqu'il y a trois mois, vous me sauvâtes la vie, votre délicatesse venait d'une ame belle et généreuse, mais vous ne pouvez plus long-tems me dérober la famille de mon bienfaiteur.... J'irai demain féliciter M. d'Amécourt d'avoir le bonheur de posséder un fils tel que vous. . . .

FRÉDÉRICK,

De grâce, si telle est votre volonté, demeurez encore quelques jours, et je vous accompagnerai moi-même.... Mon père a acquis ce château pour se raprocher du baron d'Elwinck dont la terre est à deux mille d'ici.... Mon père, riche maintenant, se souviendra, en vous voyant, qu'il fut monsieur Heneberg.

WINSTON, *avec surprise.*

Heneberg ! dites-vous ?....

FREDÉRICK.

Oui, pourquoi cet étonnement ?....

WINSTON.

Qui fut, (*à part*) Dieu sait comment, (*haut*) directeur des vivres à l'armée des princes d'Allemagne?

FRÉDÉRIC.

Justement....

WINSTON, *à part.*

Et il ignore que je suis en ce lieu ! (*haut*) Frédérick, vous êtes digne de ma confiance; Gertrude, ma fille, retirez-vous; j'ai à lui parler.

LAURENCE.

Oui, mon père.... (*à Gertrude*) ô mon Dieu ! qu'il a l'air agité ! que va-t-il lui dire ? . . . .

(*Laurence salue Frédéric pendant que Winston semble se recueillir. Gertrude emmène Laurence*).

Digitized by Google

SCÈNE V.

WINSTON, FRÉDÉRICK.

WINSTON.

Il est donc vrai que la vertu peut naître du vice !... mon ami, je devrais peut-être me taire !.... Quoi ! vous le fils d'Heneberg ?.... Pardonnez, je ne puis vous parler en bien de votre père, et je vous dois la vie.... Quelle pénible situation . . . .

FRÉDÉRIC.

Quelques soient les torts de mon père, je me sens le courage de vous entendre . . . . vous êtes un honnête homme, et je n'attends de vous que la vérité : hâtez-vous donc de m'instruire . . . .

(*Laurence reparaît, et se glisse le long des arbres pour écouter*).

WINSTON.

Il m'en coûte de vous affliger.... Sachez donc qu'ayant mérité d'être élevé au grade d'officier dans les combats que nous eûmes à soutenir contre le grand Turenne, je fus aimé de Marie de Gonzalve, fille d'un négociant de Bonn ; elle était jolie et vertueuse . . . . Votre père la vit, et chercha à me l'enlever . . il y employa toutes sortes de stratagêmes, ce fut en vain . . . . Déjà j'étais heureux époux ; les jours de plaisir qui s'écoulèrent furent de courte durée . . . . J'eus à me défendre contre des lâches aggresseurs que votre père avait armé . . . . Je fus vainqueur, mais vainqueur malheureux . . . . Votre père, abusant de son crédit, voulut me faire arrêter.... Prévenu assez à tems, je m'en fuis dans cet asile, où un ami m'amena ma tendre épouse, après l'avoir délivrée de la prison où l'avait fait conduire votre père, sous l'infame prétexte de complicité . . . . Elle était enceinte ; je tremblais pour ses jours . . . . Hélas ! elle ne survécût que peu de mois à tant d'affliction et d'infortunes ; elle perdit la vie en la donnant à Laurence . . . . Gertrude a pris soin de cette fille chérie, et n'a jamais voulu nous quitter . . . . Accablé du poids de mes malheurs, je ne cherchai que la sollitude . . . . Laurence seule m'occupait dans la nature ; son éducation a fixé mes soins paternels ; ses caresses enfantines, ensuite sa tendresse ont adouci mes cruels chagrins.

FRÉDÉRICK, *à part.*

Que je souffre !. . . . (*haut*) continuez, je vous prie . . . .

WINSTON.

Votre père, furieux de nous savoir échappés à sa jalouse rage, accabla de sa fureur la famille de mon épouse . . .

Digitized by Google

Du fond de ma retraite j'élevai pourtant la voix contre ces actes d'iniquités ; mais, mon persécuteur impuni est resté triomphant . . . . Ah ! Frédérick, ne croyez pas que je me sois plains pour exciter votre générosité pour moi ni votre haine contre un père . . . . (*Laurence se retire*).

FRÉDÉRICK.

Que viens-je d'entendre ?... je ne puis vous exprimer tout ce que je ressens.... Je connais vos malheurs, je saurai tout employer pour les faire cesser....

WINSTON.

Veuillez garder ce secret, et ne rien faire sans avoir reçu de mes nouvelles.... Au nom de votre bon cœur et de ma tranquillité, j'exige de vous cette promesse....

FRÉDÉRICK.

Eh bien ! soyez satisfait ; je vous engage ma parole d'honneur pour vous assurer de ma discrétion....

WINSTON, *lui tendant la main.*

Adieu, brave jeune homme.... adieu, Frédérick.... dans peu vous me connaîtrez mieux....

Au moment où Winston tend la main à Frédérick, Gerback parait dans le fond du Théâtre, et observe Winston avec étonnement, il se retire en même tems que Winston.

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, *seul et consterné.*

Et le ciel a permis que le sang d'Heneberg coulât dans mes veines !.... Ah ! mon père, mon père !.... quelle douleur m'a causée ce récit.... Infortunée Laurence.... (*On entend le son du cor*). La chasse s'avance de ce côté ; reprenons, s'il se peut, un air plus calme.

SCÈNE VII.

HENEBERG, FRÉDÉRICK, GERBACK, *suite des chasseurs*, HUTIN, *en avant de la suite.*

HENEBERG.

Quoi ! vous ici, mon fils, ?.... et vous nous avez quitté sans nous prévenir ; .... je craignois que par quelqu'imprudence vous ne fussiez tombé au pouvoir des brigands qui infestent ces contrées....

FRÉDÉRICK.

Ces clairières, cette vallée romantique, m'ont paru agréables, et j'y suis venu prendre du repos.... J'allais vous rejoindre....

HENEBERG, *l'observant.*

Vous causiez avec quelqu'un....

GERBACK, *avec mystère.*

Oui, j'ai vu un homme avec Monsieur ; c'est sans doute un garde de la forêt ?

Digitized by Google

FRÉDÉRICK, *regardant Gerback.*

Cela est possible, oui....

HENEBERG.

Il demeure ?....

GERBACK.

Là . . . . (*Montrant la Chaumière*).

HENEBERG.

Un autre jour je ferai connaissance avec lui . . . . Mon fils, je viens de passer chez le baron ; j'aurai désiré que vous y fussiez venu. . . N'importe, tout vient d'être conclu. . . Demain vous serez l'époux d'Eudoxie, sa fille . . . . . elle est belle, et ne pourra que vous plaire . . . . Vous voyez que j'ai fait choix d'une personne qui vous apporte une grande fortune : le baron, en faveur de ce mariage, vous passe tous ses biens, et par conséquent votre bonheur est assuré . . . . Mais pourquoi gardez-vous le silence ? . . . .

(*Gerback circule du coté de la maison, et semble parler aux chasseurs*).

FRÉDÉRICK.

Cette nouvelle inattendue cause toute ma surprise. . . . Je conviens qu'Eudoxie est jeune et aimable ; mais vous ne m'aviez pas prévenu de vos intentions . . . . (*A part*), fatale confidence! . . . .

HENEBERG.

Il n'en était pas nécessaire. . . . Je vous allie à une maison qui a du crédit et de la fortune. . . . Son ton n'est pas celui du grand monde ; mais où il y a de la richesse, les défauts ne sont ridiculisés que par les sots . . . . Ainsi, trêve de réflexions ; je veux que demain mon projet soit exécuté. . . . Soyez prêt à me suivre au moment de mon départ....

FRÉDÉRICK.

Vos discours frappent mes esprits du plus grand étonnement.... Si vous m'aimez, pourquoi cette précipitation dans une affaire dont dépend le sort du reste de mes jours. . . . Laissez-moi le tems, au moins, de consulter mon cœur, et de fixer mes idées....

HENEBERG.

A quoi bon ? .... ne connaissez-vous pas Eudoxie ?....

FRÉDÉRICK.

Il est vrai ; mais si elle n'a pas elle-même été consultée, qui sait de quel œil, elle me verra ?....

HENEBERG.

Parbleu ! ne faut-il pas suivre le caprice d'une fille quand on veut la marier ?.... Elle doit prendre l'époux que ses parens lui choisissent, les lois de la société lui dictent cette obéissance ; c'est ensuite au mari à savoir diriger la conduite de sa femme, selon son caractère et ses vues.... Vous connaissez les miennes, songez à m'obéir, ou craignez mon ressentiment....

Digitized by Google

FRÉDÉRICK (*à part*).

Ne heurtons pas son caractère impérieux, et songeons d'abord à gagner du tems....

HENEBERG.

Retournez au château avec les gens de la chasse, je vous suivrai de près....

FRÉDÉRICK.

J'obéis, (*à part*), sans trop nous éloigner observons leurs mouvemens....

HENEBERG.

Toi, Gerback, demeure....

SCÈNE VIII.

HENEBERG, GERBACK.

HENEBERG.

Tu l'as vû rentrer dans cette Chaumière, dis-tu?....

GERBACK.

C'est bien lui, j'en suis certain....

HENEBERG.

Et la mort ne m'en a point délivré!....

GERBACK.

Vous m'en voyez stupéfait.... Il faut qu'un miracle.... Ou que le diable s'en soit mêlé....

HENEBERG.

Frédérick lui a-t-il parlé long-tems?

GERBACK.

Je l'ignore; mais il y a lieu de croire que leur conservation n'a été qu'une suite de l'habitude qu'a M. votre fils, d'interroger les paysans qu'il rencontre....

HENEBERG.

Je le pense de même; cependant il faut s'en méfier...

GERBACK.

Si je n'étais persuadé qu'il ne m'aime point; je soupçonnerais quelque mystère dans la réplique équivoque qu'il m'a faite....

HENEBERG.

Au surplus, songez à me servir avec zèle.... Tu sais comme je récompense? et comme je sais me venger?.... Si tu me trahissais jamais....

GERBACK.

Ce doute m'est injurieux..... Mon intérêt et ma vie en dépendent.... Voilà vos garans.

HENEBERG.

Il s'agit maintenant de prévenir l'effet du rescrit de l'Empereur.

GERBACK.

J'entends.... Demain vous ne le craindrez plus....

Digitized by Google

HENNEBERG.

De la prudence! . . . . Gardons que Frédérick . . . . J'entends du bruit . . . . Retournons au château pour méditer notre plan, et régler son exécution.... (*Ils sortent par le fond du côté opposé à la Chaumière*).

SCÈNE IX.

WINSTON, LAURENCE, GERTRUDE.

WINSTON.

Je vois que mes soupçons n'étaient que trop fondés. (*A Laurence*), ~~ton~~ aveu, ma fille, m'est un sûr garant de ton innocence . . . . Frédérick a dû trouver place dans ton cœur; il le méritait . . . . . Toutes fois le parti que j'ai pris est irrévocable . . . . Crois, ma chère enfant, que j'ai des raisons bien puissantes pour t'éloigner d'ici . . . . Le mal n'est point irréparable : Je n'exige point l'oubli entier de Frédérick, pourtant ce serait une folie d'espérer que tu fusses jamais son épouse.

LAURENCE.

Pardon, mon père, mais en confiant votre secret à Frédérick, je n'ai pu me défendre d'en écouter le récit, et . . .

WINSTON.

Ma fille! . . . Ce n'est pas l'instant de me plaindre de votre indiscrétion; c'est une raison de plus pour vous éloi-sur-le-champ . . . . Je rentre pour revenir bientôt. . . . Vous, Gertrude, vous savez mes intentions et ce que vous devez faire . . . .

SCÈNE X.

LAURENCE, GERTRUDE.

LAURENCE.

Ah! Gertrude! nous allons donc nous séparer, pour toujours, peut-être . . . . A mon tour, voilà le malheur qui commence à me poursuivre . . . .

GERTRUDE.

Votre éloignement ne sera pas long; votre père vous aime; vous savez que ce n'est point un vain caprice qui le détermine . . . . Vous pleurez, Laurence? . . . En vérité, je crois que je vais pleurer aussi . . . .

LAURENCE.

Et Frédérick, que va-t-il penser? quand il me saura partie? . . . . Il croira que je ne l'aime plus . . . . Il viendra demain,... Oh! dis lui bien que je l'aime et pour la vie . . . .

SCÈNE XI.

Les Précédens, WINSTON.

WINSTON.

Allons; Laurence, embrasse Gertrude, et partons. . . .

Digitized by Google

LAURENCE.

air :

Pour moi, plus de bonheur,
Au printems de ma vie :
Amour ! tu causas mon malheur,
Sors de mon ame asservie.
Mais Frédérick existe encor ;
Mon cœur pour lui ne peut se taire !
Je l'aimerai jusqu'à la mort....
En chérissant toujours mon père.

Ici Winston marque de l'impatience et Laurence l'appaise.

TRIO FINAL.

WINSTON.

Ton père a des droits sur ton cœur ;
Ma fille, allons, point de faiblesse.
Tu peux espérer le bonheur,
Si Dieu protège ma vieillesse.

LAURENCE.

Ce départ cause ma douleur ;
Dieu ! prends pitié de ma misère !
Mon père a déchiré mon cœur,
Il me faut gémir et me taire.

GERTRUDE.

Ah ! préserves-la du malheur !
O ciel que j'invoque sans cesse !
Elle a des droits à ta faveur,
Par ses vertus, par sa sagesse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin en fleurs. D'un côté, la façade d'une aile du château du baron. Au fond, une grille, bordant une terrasse extérieure. Des guirlandes sont suspendues aux arbres. Plusieurs sièges.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELWINCK, EUDOXIE, HUTIN.

(*Hutin parait parcourir le jardin et arranger le décor.*)

EUDOXIE.

Non, mon père, je vous le répète, il m'est impossible de consentir à épouser Frédérick.

DELWINCK.

Ma fille, ton obstination est impardonnable ; réfléchis que j'ai engagé ma parole d'honneur à un ancien ami, et que je dois la tenir.... Mon Eudoxie, toi que j'aime ! veux-tu donc empoisonner par le chagrin le reste de mes jours ?

EUDOXIE.

A Dieu ne plaise, mon honoré père, qui mieux que vous mérite mon respect et ma soumission ? Je n'oublie pas tous les droits que vous avez à ma reconnaissance, mais pourquoi vous être engagé si facilement à conclure le mariage de votre chère Eudoxie, contre son gré ? songez aux tourmens que vous me préparez ?...

DELWINCK.

Ce diable d'homme a pris un tel ascendant sur moi, que je ne peux lui rien refuser.... et puis, sais-tu que Frédérick me plait beaucoup !... sa physionomie a je ne sais quoi qui

Digitized by Google

m'attache... oui, c'est un charmant garçon; et l'aimeras aussi j'en suis sûr.... Vois-le, entends-le et examines bien ton cœur,

EUDOXIE.

Je ne vous dissimulerai pas que je l'estime ; que je le vois même avec autant de plaisir, que j'éprouve de peine à voir M. d'Amécourt, son père....

DELWINCK.

Ton antipathie est injuste. Je conviens qu'il a des manières un peu hautaines; c'est le fréquentation de la cour qui lui a donné ce ton; du reste, c'est un homme estimable et mon véritable ami.... Allons, promets-moi d'écouter Frédérick, de faire tes efforts, pour remplir mon attente.... En faveur de ta complaisance, j'engagerai mon ami à différer de quelques jours la cérémonie.... Tu me le promets, n'est-ce pas ?

EUDOXIE.

Je me croirais indigne de vos bontés, si je n'essayais de faire tout ce qui sera en moi, pour vous plaire....

DELWINCK.

Bien, ma chère amie, allons, de la gaieté; je vais donner quelques ordres; fais en sorte que ton père, ton ami, soit heureux de ton bonheur. (*il lui baise le front*).

SCÈNE II.

EUDOXIE, HUTIN.

EUDOXIE.

Hutin !

HUTIN.

Mam'selle.

EUDOXIE.

Tu m'assures que ma lettre est partie hier matin ?

HUTIN.

O mon dieu oui ! et pour preuve, c'est qu' François, vous savez ben l' jardinier, comme j'li remettions, il l'a retournée, et y a dit comm' ça qu' c'était pour M. Volmard, et que....

EUDOXIE.

Et qu'il faut se taire, et n'en rien dire à personne....

HUTIN.

Soyez tranquil', mam'selle ; si j'*devisons* un peu, c'est parce que vous nous faites parler ; et quoiqu'on dise que j' somm' un peu bavard, j'savons pourtant ben avoir un secret tout comme un autre....

EUDOXIE.

C'est assez, retire toi.

HUTIN.

Oui mam'selle, et puis, d'ailleurs, j'vois venir M. Frédérick qui, sûrement, n'a pas besoin de moi pour vous parler....

Digitized by Google

SCENE III.

EUDOXIE, FREDERICK (*en bonne tenue*).

FRÉDÉRICK (*saluant*).

Je suis envoyé près de vous, mademoiselle, par mon père et le vôtre.... Il me serait bien doux de pouvoir remplir les vœux de nos parens, d'être traité favorablement par vous et de vous aimer ! ah ! quiconque a le cœur libre, doit connaître l'amour, dès qu'il vous connaît.

EUDOXIE.

Monsieur, ce compliment....

FRÉDÉRICK.

Vous est bien dû....

EUDOXIE.

Notre union convenue.....

FRÉDÉRICK.

L'a été, je le vois, sans notre participation....

EUDOXIE.

Vos bonnes qualités suffiraient pour obtenir ma main et mon cœur.... (*A part*), Cruel embarras...

FRÉDÉRICK.

Vous vous troublez, Eudoxie.... Ah, de grace, ne me cachez pas ce qui se passe dans votre ame.... Frédérick est digne de votre confiance.

EUDOXIE.

Dites-moi vrai . . . Serais-je aimée de vous ?

FRÉDÉRICK.

Puis-je dire que non ?

EUDOXIE.

Ce n'est pas répondre . . . dissipez mon incertitude. . . On veut que je sois votre épouse. . .

FREDERICK.

C'est la volonté de nos parens. . . Y consentez-vous ?

EUDOXIE.

Frédérick, ne m'en voulez pas, je vous estime assez pour vous dire la vérité .... Je ne puis qu'encourir votre disgrace, si ce que je vais vous dire contrariait nos vues. . . . mon cœur n'est plus à moi.

FREDERICK (*vivement*).

Et un autre a le bonheur de le posséder . . .

EUDOXIE (*hésitant*).

Oui. . .

FREDERICK (*à part*).

Ciel ! je te rends grace . . . de quel poids mon cœur est soulagé ! . . .

EUDOXIE.

Qu'avez-vous ? . . . cette agitation . . .

Digitized by Google

FREDERICK.

Oh, elle n'a rien qui puisse vous inquiéter, et vous me voyez tout prêt à faire ce qui pourra vous être agréable.... Je ne puis vouloir régner sur un cœur qui ne m'appartiendrait pas....

EUDOXIE.

Le calme renaît dans mon ame! tant de générosité!...

FRÉDÉRIC.

Ne mérite aucune reconnaissance; mais comment nous y prendre pour rompre cet hymen?

EUDOXIE.

Je ne sais que résoudre. *Ils semblent tous deux réfléchir.*

SCÈNE IV.

Les précédens, HUTIN.

HUTIN, *accourant.*

Ouf! ah mon Dieu! quel tourment!...

EUDOXIE.

Que t'arrive-t-il, mon garçon?

HUTIN.

Une lett', mamselle, qu'on vient de remett', pour me la remett', afin que j' la remett'

EUDOXIE.

A qui? à moi?

HUTIN.

Eh non, c'est pour M. Frédérick, qu'est-là; parce qu'on a su qu'il était ici, et c'est une vieille qui a voulu qu'on la remississe à lui-même.

FRÉDÉRICK.

Qui peut m'écrire en ce moment? donnes.... Vous permettez. *Il parcourt la lettre.*

HUTIN.

J' m'en r'tourne, car j'avons tant de choses à faire.... Y m' f'ront perd' la tête.... C'est que j' dis, j' vous soigne ça supérieurement.... Mon dieu qu' c'est un' chose terrib' que d'apprêter un' noce.... N' vous dérangez pas, non, j' m sauve.

SCÈNE V.

EUDOXIE, FRÉDÉRICK.

FRÉDÉRICK.

Que vois-je! Winston et Laurence ont disparus! Suis-je assez malheureux!... Ah! mademoiselle, pardonnez, si j'ai un moment dissimulé; ne me sachez aucun gré du sacrifice; lisez et connaissez aussi mon secret....

Delwinck et Heneberg entrent par le fond, et s'avancent lentement.

Digitized by Google

SCENE VI.

Les précédens, DELWINCK, HENEBERG.

DELWINCK.

Tenez, mon ami, comme je vous le disais, les voilà ensemble; m'en croyez-vous, à présent, hem?

HENEBERG.

Ma foi, je me rends; ils me paraissent d'accord, et j'en suis charmé.

DELWINCK.

Alors, plus de difficultés, tout va aller le mieux du monde.

EUDOXIE, *les appercevant.*

M. d'Amécourt!... Tout est perdu!

DELWINCK.

Eh bien, ma chère fille, tu es fâchée d'être surprise en tête-à-tête... Allons, allons, point de rancune... tantôt vous vous direz le reste.

FRÉDÉRICK.

Monsieur....

DELWINCK.

Bien, mon fils, car tu le seras; aime, aime bien mon Eudoxie.... Il me rappelle mon Hyppolite!... Ah! s'il existait à cet âge...

HENEBERG.

Allons, mon ami, laissons les morts en paix; Frédérick tiendra sa place, et vous donnera toute satisfaction. *à part.* Je saurai mettre fin à tes souvenirs.

EUDOXIE.

Mon père, écoutez-moi...

DELWINCK.

C'est bon, c'est bon. (*il remonte et fait un signal*).

SCÈNE VII.

Les précédens, GERTRUDE, HUTIN, villageois et villageoises, GERBACK.

HUTIN.

Place, place, v'là tous les jeunes villageois et villageoises de village qui me suivont. Entrez, paysans.

Les Villageois et Villageoises entrent en dansant; Gertrude profite de la foule pour s'introduire, Delwinck et Heneberg se rangent d'un côté de scène, Gerback près d'eux; Frédérick et Eudoxie de l'autre côté. Tandis qu'Hutin chante, les Villageois présentent leurs bouquets des deux côtés; Frédérick apperçoit Gertrude, il l'appelle et semble l'instruire de ses intentions et la présente à Eudoxie.

GERBACK, *bas à Heneberg.*

Toutes nos mesures sont prises.... Nos gens sont en campagne, et j'espère que vos ordres seront bientôt exécutés.

Digitized by Google

HENEBERG.

Bien.... J'étais impatient de te voir arriver.

DELWINCK.

Que dit-il ?

HENEBERG.

Qu'il a rempli mes ordres, et qu'il y a lieu d'espérer que tout ira bien. *à part, à Gerback.* Retournes, surveilles, afin d'éviter toute méprise de la part de nos gens, et de parer aux évènemens imprévus.

GERBACK *haut.*

Reposez-vous sur ma vigilance.

HUTIN.

Ecoutez tous, v'là des couplets du maitre d'école qu'est dans sa chambre, au coin d' son feu, qui botte, et n' peut *pas* v'nir en personn'... O dam', c'est qu' c'est un savant pour les chansons, *il chante.* *Air :*

Le rossignol dans ce boccage,
Et son amante, tous les jours,
Ne font du bruit dans leur ménage
Que pour gazouiller leurs amours.

Le Zéphir s'ouvre le feuillage,
Il ranime ce couple heureux;
Si l'aquillon vient et ravage,
Ils font retraite en d'autres lieux.
A ans, au printems etc.

Amans, au printems de la vie,
Jouissez des plaisirs du cœur;
Ménagez sa tendre folie,
C'est la leçon du vrai bonheur.

Le rossignol toujours fidelle,
Ne chante que pour sa moitié;
Il ne peut se séparer d'elle,
C'est par l'amour qu'il est lié.
Amans, au printems etc.

Eh ben n' v'la ti pas que.... J'ons oublié le reste.... C'est égal.... Dansez toujours, vous autres, ça va m' tirer d'embarras. . . (*Ballet*). *On reprend le refrein.* (*Après quelque tems on entend deux coups de feu dans le lointain, la danse s'arrête, chacun regarde avec inquiétude*).

DELWINCK.

Hutin, qu'est-ce que j'entends ?

HENEBERG (*à part*).

Bon, mes ordres sont exécutés...

HUTIN, (*après avoir parcouru la scène*).

Je n' vois rien, c'est sans doute queuque-z-uns de nos camarades qui chassent dans l' parc....

DELWINCK.

Je l'ai défendu expressément ; vas faire connaître mes intentions....

HUTIN.

Oui, Monsieur, j' vas voir tout cela....

DELWINCK (*aux Villageois*).

Continuez, bonnes gens.... (*La danse continue*), (*peu après on entend du bruit au dehors, la danse s'arrête, le bruit redouble....*) Que signifie ce tumulte ?.... Serions-nous attaqués par les brigands du Mont-César ?....

FRÉDÉRICK, (*vivement, et tirant son épée*).

Permettez-moi, monsieur le baron, de m'assurer de ce qui se passe, et comptez sur mon bras et mon courage. . . . Je

Digitized by Google

vais, si cela est nécessaire, assembler tous nos gens, les joindre à vos soldats, et je vous réponds de faire repentir de leur insolente audace les téméraires qui osent venir vous attaquer.

(*Il sort, Gertrude le suit; tandis que Gerback arrive par le côté opposé sur la terrasse ... Les danseurs se partagent de chaque côté de la scène : le jour diminue*).

SCÈNE VIII.

GERBACK, les Précédens, excepté *Frédérick et Gertrude.*

HENEBERG, (*feignant de l'étonnement*).

Hé bien! déjà de retour? que t'est-il arrivé, Gerback?...

GERBACK.

Rassures-vous, messieurs, il n'y a que moi qui ai couru quelques dangers..... (*A Heneberg*). Tout va bien..... (*Haut*). Ce sont des brigands qui m'ont attaqué sur la route qui conduit à la ville, où j'allais chercher ce que m'avait demandé M. d'Amécourt..... Mais, bien secouru par des braves, nous avons fait deux prisonniers.

DELWINCK.

Ventrebleu! qu'on les amène, et j'en ferai justice....

HENEBERG, (*bas à Gerback*).

Occupez Frédérick d'un autre côté, évitez sur-tout qu'il ne voie les prisonniers.

GERBACK, (*bas*).

Soyez tranquille. (*Il sort vivement*).

SCÈNE IX.

Les Précédens, *excepté Gerback.* HUTIN, WINSTON ET LAURENCE *enchaînés.* Gardes.

(*Winston et Laurence enchaînés sont conduits par des Gardes*).

On leur ôte le bandeau qu'ils ont sur les yeux.

HUTIN.

Les v'là, les v'là, il n'y a pus rien à craindre, on dit comme ça que ce sont des voleurs de grands ch'mins; mais y sont ben enchaînés.... On voulait les mettre tout de suite en prison; mais moi, j' dis, j'ai voulu qu'on vous les fasse voir; ça fait toujours une curiosité satisfaite.... (*Il va à Winston qui le repousse par un regard*).

HENEBERG.

A quoi donc a pensé Gerback, en les laissant conduire en ce lieu.... N'importe, il faut tirer parti de ce contre-tems.

EUDOXIE.

Ciel! une femme est une des coupables!.... Cela est-il bien possible?....

Digitized by Google

DELWINCK.

Approchez, malheureux ?....

WINSTON.

Oui, car après ce qui m'arrive, la coupe du malheur doit être épuisée pour moi.... De grace, messieurs, s'il vous reste encore quelques sentimens d'humanité, détachez les fers de ma fille, je vous en suplie; elle est digne de la commisération des âmes sensibles....

LAURENCE.

Non, s'il faut qu'un de nous deux porte des fers, *faites* tomber ceux de mon père; messieurs, ne soyez point sourds à ma piére....

(*Eudoxie va près d'elle, et lui donne des consolations.*)

WINSTON.

Calmes-toi, ô mon unique amie! C'est ta tendresse *pour* moi qui te rends si courageuse, tes forces trahiraient ta vertu . . . .

DELWINCK, *à Heneberg.*

Mon ami, ce n'est pas là le langage des brigands . . . .

HENEBERG, (*à Delwinck*).

Gardez-vous de vous laisser séduire.... Ils sont pris, ils vont vous donner du pathétique. . . . Personne plus que *ces* êtres-là ne sait mieux débiter des préceptes de morale. . . .

WINSTON.

Messieurs, cessez de repaître vos yeux du spectacle de notre douleur, depuis la moitié du jour, les nôtres ont été couverts d'un bandeau placé par des mains scélérates, *pour* nous cacher sans doute leur marche. . . . . Au fait, que me veut-on? Devant qui sommes-nous? . . . . Et quel sort me prépare-t-on? . . . . Suis-je dans un repaire de brigands? (*A part*). Heneberg, Serait-ce de tes coups! . . . .

DELWINCK.

D'un repaire de brigands? . . . . Prisonnier, cessez ce langage, et gardez ces épithètes pour vos pareils. . . . Vous êtes accusé de faire cause commune avec une troupe de malfaiteurs... Je ne puis vous interroger en ce moment. Je dois m'assurer de vos personnes.... Si vous êtes innocens, comptez que la liberté vous sera rendue sans délai....Si les préventions sont trop fortes, je ne pourrai me dispenser de vous *faire* comparaître devant un tribunal. . . .

WINSTON.

Vous parlez de justice.... d'un tribunal! Pardon, monsieur, de mon emportement; mais vous avez été vous-même induit en erreur, et les dénominations odieuses que vous m'avez prodiguées, n'appartiennent qu'à ceux au pouvoir desquels nous sommes tombés: dans peu vous en serez convaincu....

HENEBERG, (*au Baron*).

Eh! quoi, mon cher ami, prolongerez-vous plus long-tems cet entretien avec un criminel?....

Digitized by Google

DELWINCK.

Eh, n'est-ce pas un homme ? Si je suis revêtu d'un grand pouvoir, ce n'est que pour rendre justice. Mais je vais donner des ordres.

HENEBERG.

Hâtez-vous donc, et terminons....

EUDOXIE.

Ah ! mon père, souffrez que je vous supplie qu'on leur ôte au moins leurs fers....

DELWINCK.

Je voudrais te satisfaire, mais mon devoir m'oblige à prendre des mesures sévères....

SCÈNE X.

Les Précédens, GERTRUDE.

GERTRUDE, (*paraissant toute essoufflée*).

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! que viens-je d'apprendre ?..... Un vieillard, une jeune fille !.... Est-ce un rêve ?..... Quoi, vous mes bons amis ! .... C'est vous qu'on maltraite de la sorte ! ..... Monsieur le Baron, mademoiselle, ils sont innocens de tout ce qu'on peut leur reprocher..... Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré ! Ecoutez-moi ? .. .. Ah mon Dieu !..... Où est monsieur Frédérick ? .. .. Où est le plus honnête des hommes ? .... Oui, monsieur le baron, il nous connaît, lui..... Entendez-le..... J'atteste son témoignage..... Sacrifiez-moi, si vous voulez ; mais qu'ils soient libres. .... Quoi, la vertu dans les fers, que ferez-vous donc aux scélérats. .... .

WINSTON.

Ma bonne Gertrude, ton dévouement nous perd. . . .

LAURENCE *embrassant Gertrude.*

Trop généreuse nourrice ! . . .

GERTRUDE.

Je la tiens sur mon cœur ! quel est le barbare qui osera l'en arracher ? . . . Oui, je l'ai nourrie sur mon sein ; malheur à qui ne la respecterait pas

DELWINCK.

Calmez ces transports . . . bonne femme . . .

EUDOXIE.

Combien j'admire cet élan sublime ! (*A Laurence*) : Ah ! mademoiselle, comptez sur tous mes soins. . . .

HENEBERG *en colère.*

Que l'on fasse retirer cette femme insensée. . . . Ne voyez-vous pas, baron, de quel manége adroit sont capables ces sortes de gens ! . . .

WINSTON.

Je t'entends enfin, Heneberg, ou d'Amécourt, car ton

Digitized by Google

changement de nom n'a point changé ton individu, et tout est expliqué. Pour moi . . . oui, il est ici un grand criminel . . .

GERTRUDE.

Et ce criminel . . . le voilà . . . (*montrant Heneberg qui devient furieux*).

LAURENCE.

Imprudente ! oublies-tu que nous sommes en son pouvoir ?

GERTRUDE.

Oubliez-vous que Frédérick est votre protecteur ?

EUDOXIE.

Et me croyez-vous insensible à vos malheurs ?...

HENEBERG.

Vous les entendez, baron ; vous permettez que votre ami soit insulté, outragé par de tels êtres, et que votre fille s'appitoye sur leur sort ? point de faiblesse, ou je ne réponds pas de mon juste courroux. . . .

DELWINCK (*à part*).

Il y a dans tout ceci un mystère d'iniquité qui est impénétrable pour moi. . . Concilions d'abord l'humanité avec ce que la prudence exige.

HENEBERG.

Qu'ordonnez-vous, baron ?

DELWINCK.

Gardes ! qu'on leur ôte leurs fers. Conduisez monsieur et mademoiselle dans la tourelle qui domine le parc ; qu'ils y soient gardés avec le plus grand soin, et cependant avec tous les ménagemens dus au malheur. Vous m'en répondez tous (*il regarde tout le monde*). Quant à cette femme, qu'elle soit gardée à vue dans le château, jusqu'à nouvel ordre . . . Obéissez . . . .

(*Heneberg témoigne sa satisfaction au baron, croyant triompher. Eudoxie se tient près de Laurence ; Gertrude presse Winston dans ses bras et lui témoigne toute son amitié . . . . Les Gardes s'approchent de Winston et de Laurence, et veulent les entraîner*).

(*Plusieurs groupes et tableau général*).

Fin du deuxième acte.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'entrée du parc du baron. D'un côté une tour, au pied de laquelle est un banc de gazon, formant la berme du fossé ; de l'autre côté, des cavités, des ravins que creusent la chûte des eaux ; différens arbres et arbustes. Il fait nuit, mais un beau clair de lune.

Digitized by Google

SCÈNE PREMIERE.

(*Un factionnaire est au pied de la tour ; quatre hommes armés arrivent, relèvent la sentinelle et posent Hutin à sa place*).

HENEBERG, GERBACK.

(*Heneberg fait signe au détachement de se retirer*).

HENEBERG.

Eh bien, Gerback, qu'as-tu fait de Frédérick ?

GERBACK.

Je l'ai joint, comme vous le savez, au sortir du jardin.... Profitant de son ardeur, je lui ai proposé de nous faire accompagner par les soldats de l'électeur, de faire une battue dans le parc et aux environs des métairies, lui promettant de le bien seconder. Comme il sait que je ne suis pas poltron, mon dévouement lui a plu, il a accepté, et je l'ai vu brûlant du désir de rencontrer ce que je savais bien ne pas exister. Après une assez longue course, nous sommes entrés chez un des fermiers du baron pour nous rafraîchir . . . Satisfait de mon zèle, il m'envoie, afin de vous instruire de nos démarches, et pour demander ses ordres au baron.

HENEBERG.

Les ordres du baron ! Je le tiens donc, ce Winston, et cette fois, Gerback, il ne m'échappera pas . . . Cependant les soins du baron, pour recueillir les détails de cette arrestation, me tourmentent un peu.

GERBACK.

Que craignez-vous ? N'avez-vous pas assez d'empire sur son esprit pour le faire consentir aux mesures que vous lui proposerez ?

HENEBERG.

J'y comptais aussi beaucoup ; mais il hésite et délibère, réfléchissant alors à l'espèce d'intérêt que lui ont inspiré ces deux personnages. Je lui ai dit que je voyais à regret que cet événement fût venu troubler notre fête ; que, pour tout concilier, j'allais écrire au secrétaire du ministre de l'électeur, qui ferait reléguer ces individus au fond d'une prison d'état ; en conséquence, je l'ai prié d'ordonner que les prisonniers partissent cette nuit même . . . mais il a différé leur départ jusques dans le courant de la matinée.

GERBACK.

Y pensez-vous, monsieur ? Et leurs révélations !

HENEBERG.

Eh ! crois-tu que je m'expose à courir les risques de voir encore une fois ma vengeance trahie ? Le baron n'en a déjà que trop entendu, lorsque cet imbécille de Hutin conduisit hier Winston devant lui. Dans ce que j'ai proposé au baron,

Digitized by Google

je n'ai voulu que lui faire prendre le change : voici le moyen que j'ai imaginé pour nous délivrer de nos ennemis, et pour l'exécution duquel j'ai besoin de toute ton adresse et de ton activité. Tu m'as dit qu'il existait une communication entre le château et cette tour. . . .

GERBACK.

Je l'ai quelquefois parcourue ; le hasard me la fit découvrir, et je ne pense pas qu'elle soit fréquentée ; peut-être même n'est-elle connue que de moi.

HENEBERG.

Hé bien, que les trois hommes que nous avons amenés et que l'or nous a vendus, guidés par toi, s'y introduisent ; qu'ils y portent assez de matières combustibles pour mettre le feu à la tour en plusieurs endroits ; tu leur donneras la consigne, lorsque l'horloge du château sonnera quatre heures, d'allumer une traînée de poudre qui embrâsera le lieu qu'habitent nos plus mortels ennemis. Il ne serait peut-être pas inutile qu'une . . . (*il lui parle bas*).

GERBACK.

Je vous entends . . . . j'y pourvoirai.

HENEBERG.

Tu conçois qu'à cette heure, les secours ne pourront être assez prompts . . .

GERBACK.

A merveille ! Winston et sa fille seront seuls soupçonnés d'avoir voulu échapper aux recherches de la justice. . . .

HENEBERG.

Précisément.

GERBACK.

J'aurai soin que nos hommes ne soient pas eux-mêmes victimes . . .

HENEBERG.

Garde t'en bien ; notre secret entre les mains de tels scélérats ne serait point en sûreté. Qu'ils meurent avec eux, et que la porte de l'issue dont tu leur laisseras la clef, fermée à l'extérieur . . .

GERBACK.

Vous avez raison ; bien instruit de vos desseins, je réponds de tout.

HENEBERG.

Dans deux heures, j'aurai donc la satisfaction d'entendre sonner celle de la mort de ce Winston et de sa fille. . . . Vas tout disposer pour remplir mes ordres.

GERBACK.

J'y cours, (*revenant*), mais cette vieille femme. . . .

HENEBERG.

J'ai eu soin d'empêcher le baron de lui parler . . . Il faut t'assurer d'elle, la faire conduire promptement dans mon château et en lieu bien fermé ; son évasion sera un in-

Digitized by Google

dice défavorable et avancera nos affaires . . . Quant à Frédéric, à son retour, il partira pour la ville voisine . . . . Ne perds pas un instant, et ta récompense sera au-delà de ton attente.

GERBACK.

Vous serez satisfait. (*Il sort.*)

SCENE II.

HÉNEBERG, HUTIN, *toujours près de la tour, allant et venant.*

HENEBERG.

Toutes mes mesures sont bien prises . . . Récapitulons maintenant ma conduite . . . Jusqu'ici tout m'a réussi à souhait ; ma femme, que je n'aimais que pour sa fortune, meurt . . . Quelques mois après, son enfant expire ; mais j'ai su employer les moyens nécessaires pour n'être point troublé dans mes possessions . . . Ce Winston ose me disputer une jolie femme et l'emporte sur moi ; deux fois je crois m'être vengé par sa mort, et semblable à l'hydre, il renaît de nouveau pour me braver. Enfin ma vengeance va donc être assouvie. Par l'union de Frédérick avec Eudoxie, je m'assure la suzeraineté que j'ambitionne plus que les grands biens du baron . . . Ce baron que je hais apprendra bientôt si je suis fait pour lui être soumis . . . Que dis-je ?... O soif fatale des richesses ! cruelle vengeance ! jusqu'à quand serez-vous les souveraines de mes actions ? . . Eh quoi ! laisserais-je consommer cet hymen !... Eh qu'importe, après tout, par quelle voie je saisirai la fortune ! Quand un homme y parvient, il est rare que ce ne soit pas par la ruine de plusieurs autres.... Jouir est tout, le reste n'est que tourmens . . . Rentrons et préparons nos batteries. (*A Hutin*) : sois exact à prévenir à la moindre tentative du dehors ou du dedans. (*Hutin fait un signe de tête.*)

SCÈNE III.

HUTIN, LAURENCE *dans la tour.*

HUTIN.

Quel conseil diabolique viennent-ils de tenir ? J'n'ai pu rien entendre. Comm' c'est guignonnant . . . au lieu de festins et de réjouissemens, v'là qu'on me plante là en sentinelle, pour l'reste d'la nuit peut-être, et me v'là en compagnie avec les arbres et les hiboux qui sont dans ç'vieux bâtiment..... Qu'est-ç' que mam'selle veut que j' fasse en l'attendant ? V'là un' belle commission qu'elle m'a donnée là, J'dormons là haut (*on entend fredonner un air*) : mais non. Si ç'te mam'selle allait m' faire société en chantant ; avec

Digitized by Google

ma bouteille, ça m' rassurerait. (*Il boit, marche, va et vient.*)

LAURENCE *dans la tour.*

Air :

Hélas! n'ai-je plus d'espérance!
Et dois-je ici finir mon triste sort....
Les souvenirs de mon heureuse enfance
Dans cet asile avanceront ma mort.

Frédérick, pendant ton absence,
Je vais languir dans ces lieux pleins d'horreur ;
Mais sois certain que la tendre Laurence
Jusqu'à la mort te conserve son coeur.

SCÈNE IV.

HUTIN *seul.*

Tiens !... Elle est amoureuse de monsieur Frédérick..... C'est ben dommage qu'elle ne chante plus.... J'vais m'ennuyer tout seul..... Si j'étais astrologue, j'verrions au cadran d'la lune l'heure qu'il est ; ah! mon dieu, mon dieu! les gens d'esprits n'sont pas toujours bêtes . . . J'suis déjà fatigué . . . Me v'la r'devenu soldat. J'n'l'suis pourtant que d'la façon de mam'selle Eudoxie, ainsi je n'craignons pas l'conseil d'guerre, et j'pouvons à peu près, nous r'poser ici, comme dans not' lit . . . (*il s'assied*). Oui ; mais la tour qui la gardera ? . . .

Air :

Si l'ennemi se fait entendre,
Rien, non, rien ne peut m'avertir.
Pour ne pas me laisser surprendre,
Je vais penser à peu dormir ;

Je rêverai que l'on m'éveille,
Pour reprendre l'activité,
En mains, mon fusil, ma bouteille,
Sont védettes de sûreté.

J'm'y prends trop tard ; v'la l'jour qui va sortir de son gîte... qu'est-c' que j'entends ? . . . Des coureurs de nuit ? . . .

SCÈNE V.

HUTIN, FRÉDÉRICK, VOLMARD, GERTRUDE.

(*Hutin se promène, Frédérick et Volmard paraissent tenant Gertrude chacun par une main, Frédérick marque une agitation concentrée*).

GERTRUDE.

Ah! monsieur Frédérick! ah! monsieur l'inconnu! que je vous ai d'obligation . . . Mais c'est qu'ils allaient me tuer, voyez vous! . . .

VOLMARD.

Tranquilisez-vous, bonne femme, et veuillez nous dire....

HUTIN.

Qui va là! voyons, répondez ? Eh mais, c'est monsieur Frédérick, et puis monsieur, que je n'connais pas . . . C'est égal . . .

FRÉDÉRICK.

Que fais-tu à cette heure dans le parc, et ainsi armé ?...

Digitized by Google

HUTIN.

Je suis soldat, sentinelle, gardien . . .

FRÉDÉRICK.

Des prisonniers! . . . De Winston, de Laurence?

HUTIN.

Oui, qui sont dans c'te tour . . .

FRÉDÉRICK.

Qui en a la clef? . . . (*à part*). O victimes infortunées! . . .

HUTIN.

Monsieur le baron . . . Mais puisqu'vous v'la, je vais avertir mam'selle Eudoxie . . . C'est la consigne qu'elle m'a donnée . . .

FRÉDÉRICK.

Vas, et sois diligent . . .

HUTIN.

Mais, mon poste monsieur? . . .

FRÉDÉRICK.

Vas, te dis-je; je réponds de tout. . . Vous, Gertrude, restez près de nous? . . .

GERTRUDE.

Oh! je ne vous quitte plus . . .

SCÈNE VI.

FREDERICK, VOLMARD, GERTRUDE.

(*Gertrude circule auprès de la tour cherchant à voir ses amis*).

VOLMARD.

Convenez, monsieur, que nous nous sommes rencontrés bien à propos, pour délivrer cette bonne femme; que ferons-nous de ce misérable qui est blessé si grièvement? . . .

FRÉDÉRICK.

Permettez, monsieur, qu'il reste encore quelques instans où nous l'avons laissé, il est en mains sûres . . . (*à part*) que je suis à plaindre! ah mon père! mon père! . . .

VOLMARD.

Vous connaissez déjà en partie, le sujet de mon voyage . . .

FRÉDÉRICK.

Je sais qu'amant d'Eudoxie, vous venez pour vous expliquer avec votre rival. . . . Vous n'irez pas loin; ce rival. . . . c'est moi . . .

VOLMARD.

Vous, monsieur! (*à part*). Au moins je le trouve digne de moi. . . .

FRÉDÉRICK.

Rassurez-vous, je suis un rival peu dangereux; et vous en aurez bientôt la preuve . . .

GERTRUDE.

Hélas, monsieur Frédérick, quand j'ai reçu tant de mar-

Digitized by Google

ques de bonté de tous deux, est-ce que j'aurais la douleur de vous voir . . .

FRÉDÉRICK.

Ne craignez rien, Gertrude; je ne suis point un ingrat.... Laurence est chère à mon cœur et le sera toujours . . .

VOLMARD.

J'espère monsieur, mériter votre estime et obtenir votre amitié . . . Mais quand on a vû la charmante Eudoxie, peut-on avoir un autre sentiment que celui qui fait palpiter mon cœur . . .

SCÈNE VII.

Les précédens, EUDOXIE.

VOLMARD. *Allant au devant d'Eudoxie.*

Permettez ma charmante amie, (*Il lui baise la main.*)

FRÉDÉRICK.

Ah! mademoiselle! . . .

EUDOXIE.

Vous, ici, Volmard?... Mais, occupons-nous de Frédérick; il n'est pas heureux!

FREDERICK.

Je ne puis vous exprimer les tourmens que j'éprouve.... et pourquoi vous importuner du récit de mes malheurs.

EUDOXIE.

Je sais tout . . . Nos intéressans prisonniers ont satisfait à mes vives instances, en me faisant parvenir par écrit des renseignemens que j'ai remis à mon père . . . Le votre est bien coupable.

FRÉDÉRICK.

Où me cacher! . . . O terre entr'ouvres-toi!

EUDOXIE.

Pardon, brave Frédérick . . . Je sais vous apprécier.... Loin de vouloir vous accabler, je partage sincèrement toutes vos peines, et ne vous en estime que d'avantage . . . Espérant que vous seriez de retour plutôt, j'avais fait consentir les gardes à ce que Hutin serait mis en faction, dans l'espoir d'obtenir de mon père la clef de la tour, et de vous donner les moyens de pénétrer auprès de vos amis infortunés . . .

VOLMARD.

Quelle noble sensibilité! . . .

GERTRUDE.

Oh! l'adorable personne! Encore un bon cœur...

EUDOXIE.

Je n'ai pu réussir . . . Mais, mon père, laissant le votre dans son cabinet, m'a dit, à l'oreille, qu'il allait me suivre...

GERTRUDE.

Le voici....

Digitized by Google

SCENE VIII.

Les précédens, DELWINCK.

GERTRUDE.

M. le Baron, je me jette à vos genoux; par grace, laissez-moi embrasser mes bons maîtres, et partager leur sort...

DELWINCK.

Vous, en ces lieux bonne femme, je vous croyais en fuite.

FRÉDÉRICK.

Elle était entre les mains d'un de ses persécuteurs, dont monsieur et moi l'avons délivrée.

GERTRUDE.

Oui, de ce monstre de Gerback....

DELWINCK.

Gerback! quelle lumière!... Mais vous, M. Volmard, pour quel motif si matin en ce pays? et incognito?...

VOLMARD.

Je viens vous prier de me donner quinze ou vingt hommes de troupes, pour m'aider à remplir les ordres de l'électeur; nous causerons de cet objet plus tard.

FRÉDÉRICK.

M. le baron, laissez-nous voir et consoler nos chers prisonniers. Quelques imputations qui leur soient faites, elles ne peuvent être que calomnieuses.... Ah! ne permettez pas qu'il leur soit fait aucun mal.... C'est la vertu persécutée, et je vous réponds d'eux sur ma tête.

DELWINCK *à part.*

Voyons, et dissimulons; je crains d'Amécourt, et j'ai de violens soupçons... je vois trop tard, peut-être ce qu'il en coûte d'émouvoir sa haine; mais j'ai confiance en Frédérick... *haut.* Tenez, mes enfans, ouvrez et que j'examine vos protégés. (*Frédérick, Eudoxie et Gertrude vont les recevoir et les embrasser*).

SCÈNE IX.

Les précédens, WINSTON *et* LAURENCE.

EUDOXIE.

Ah! mon père, combien ils ont dû souffrir!

LAURENCE.

Ah! Frédérick! ah! mademoiselle!... Voyez sur son front. (*montrant son père*). Quel abbattement....

FRÉDÉRICK.

Hélas! c'est la vertu luttant contre l'adversité.

WINSTON *à Frédérick.*

C'est vous que je tiens dans mes bras, généreux ami... Vous voyez comme le malheur me poursuit et m'accable impitoyablement

Digitized by Google

DELWINCK.

Rassurez-vous, M. Winston, la justice ne sera point un vain mot, et vous l'obtiendrez de moi.

VOLMARD.

Winston! . . . serait-ce?

GERTRUDE.

Eh! j'ai pu douter de la générosité et de la bonté de votre ame . . . Ah! M. le baron, que je suis coupable envers vous . . . .

DELWINCK.

Que signifie ce langage?

GERTRUDE.

Votre humanité, vos bontés m'enhardissent . . . et pour prix de vos bienfaits, je vous dois un aveu qui pèse sur mon cœur; depuis long-tems . . . Les personnes ici présentes doivent aussi l'entendre, pour ma justification . . .

DELWINCK.

Bonne femme, comptez sur toute mon indulgence; si elle vous est nécessaire . . .

EUDOXIE.

Satisfaites notre impatience . . .

GERTRUDE.

Je me nomme Gertrude, je suis veuve de Jean Courtois.

DELWINCK.

De Jean Courtois? Eh bien!

GERTRUDE.

Quelques mois après que madame la baronne nous eût confié votre Hyppolite, nous vous annonçâmes sa mort; mais notre chagrin, nos larmes avaient une toute autre cause . . . ce cher enfant avait été enlevé de nos bras avec violence.

DELWINCK.

Enlevé! . . .

EUDOXIE.

Dieux! . . . mon frère vivrait!

GERTRUDE.

Toutes nos recherches furent inutiles, pour le retrouver; et voulant nous soustraire à votre colère, si vous veniez à découvrir la vérité, nous nous sauvâmes de notre village.

DELWINCK.

Un fils que j'eus tant aimé; l'espoir de mes vieux jours! pourquoi m'avez vous révélé ce fatal secret?

GERTRUDE.

Ah! monsieur, si j'ai rompu le silence que je m'étais imposé, c'est que ce qui vient d'arriver chez vous, me fait croire qu'il serait possible d'en apprendre des nouvelles . . . Ce Gerback, oui, je crois qu'il était un de ceux qui enlevèrent votre fils d'entre mes bras . . .

FRÉDÉRICK *à Laurence.*

Encore un crime! . . .

Digitized by Google

DELWINCK.

Qu'entends-je? fasse le ciel que ce ne soit point une fausse espérance!

VOLMARD.

Cet homme est gardé non loin d'ici . . . Venez, M., les menaces, les promesses obtiendront peut-être . . .

DELWINCK.

Viens, ma fille . . . Suivez-moi, Gertrude, et vous M. Volmard . . . *à Winston et à Laurence.* Vous n'êtes point criminels à mes yeux; mais laissez-moi le tems de faire éclater votre innocence dans tout son jour. Rentrez dans la tour, ce ne sera pas pour long-tems. Frédérick, je compte sur les procédés de l'honneur. *ils sortent, Frédérick fait rentrer Winston et Laurence.*

FRÉDÉRICK.

Rentrez, mes bons amis, et soyez sûrs que Frédérick vous aime, vous respecte et veille sur vous.

SCÈNE X.

FRÉDÉRICK, HENEBERG, un Écuyer armé.

Heneberg en entrant semble donner des ordres; il est armé ainsi que l'écuyer.

HENEBERG.

Gerback n'est pas de retour . . . Personne au château.... n'importe, mes hommes sont prêts; il faut agir . . . Comment! Frédérick au pied de la tour, et plus de sentinelle! m'auraient-ils échappés? . .

FRÉDÉRICK *à part.*

Mon père!.... Que son aspect afflige mon ame.

HENEBERG.

Depuis quand êtes vous de retour?

FRÉDÉRICK.

Depuis peu d'instans....

HENEBERG.

Que sont devenus les prisonniers?...

FRÉDÉRICK.

Ils sont dans la tour...

HENEBERG.

Pourquoi cherchez vous à leur parler!...

FREDERICK.

Pourquoi! . . . Ah monsieur, que votre erreur cesse... Permettez que j'ouvre vos yeux sur l'abîme que vous creusez sous nos pas . . . Vous nous perdez, et dans peu, le mépris, la honte....

HENEBERG.

Que voulez vous dire?...

FREDERICK.

Que je connais toutes les persécutions exercées sur l'honnête Winston....

Digitized by Google

HENEBERG.

Votre passion pour sa fille vous aveugle. . . . Seriez vous capable de me sacrifier à ces étrangers? . . . C'est assez vous entendre; j'ai pitié de votre pusillanimité . . . Je vais faire exécuter les ordres du baron . . . (*Il fait signe aux gardes d'approcher et va pour enfoncer la porte de la tour.*

FREDERICK.

Pour dieu, monsieur, ne me forcez point à oublier mes devoirs, je ne sais quels pressentimens agitent mon âme, mais si l'honneur a perdu tout empire sur vous . . . tremblez.

HENEBERG.

Je ne connais que mon outrage et la vengeance . . . Fuis, ou je me sens capable de t'immoler toi-même . . .

FREDERICK.

Moi, fuir? . . . Non; on ne les enlevera qu'en marchant sur mon corps expirant.

SCÈNE XI.

Les précédens, HUTIN, Gardes.

HUTIN *accourant.*

J'vas vous apprendre que j'ons été soldat, et que j'sais faire respecter mon poste.

Hutin se place devant la porte de la tour, à côté de Frédérick, et annonce vouloir faire bonne contenance. Heneberg fait signe à l'écuyer; ces deux derniers s'avancent pour entrer de force; défi des deux partis; un combat s'engage entre eux, Hutin contre Heneberg, Frédérick contre l'écuyer... Au bruit des armes les gardes s'approchent.

(*Heneberg et l'écuyer sont vaincus et désarmés*).

SCÈNE XII *et dernière.*

Les précédens, WINSTON, LAURENCE, DELWINCK, EUDOXIE, VOLMARD, GERTRUDE.

EUDOXIE *accourant.*

Arrêtez, misérables, et respectez les jours de Frédérick.

DELWINCK.

Que faites-vous, monsieur d'Amécourt? encore une de vos perfidies!

EUDOXIE *allant à Frédérick.*

Ah! plus de doute, Frédérick.... J'embrasse mon frère...

HENEBERG *d'un ton de surprise.*

Son frère!

FRÉDÉRICK.

Qu'entends-je? est-ce une illusion? Ah! n'abusez pas de ma cruelle situation, j'ai trop besoin que ce soit la vérité. . . .

Digitized by Google

DELWINCK.

Oui, mon cher fils, reconnais et embrasse ton tendre père. Tu le vois, d'Amécourt, le ciel a eu horreur de ta perversité; il n'a pas permis que la nature fut indignement outragée, et il met un terme à tes odieux projets... du moins en retrouvant mon Hypolite, j'ai la douce consolation de voir qu'il a échappé à la corruption . . . Tes sentimens, Frédérick, m'annoncent toute la grandeur d'ame que je désirais dans mon fils.

FRÉDÉRICK.

Et ce monsieur d'Amécourt..... Que m'est-il donc? . . .

RUDOLF.

Il t'avait ravi à notre tendresse, dès tes plus jeunes ans.....

HENEBERG.

Où sont les preuves de ce prétendu forfait? Et quels sont mes accusateurs? . . . . .

GERTRUDE.

Moi, et ton complice Gerback.

HENEBERG, (*à part*).

Gerback! tout est découvert, il faut payer d'audace. . . (*Haut*). Je ne connais point cette femme; quant à Gerback qu'on me l'oppose, et je suis prêt à le confondre!

DELWINCK.

Bientôt tu le verras paraître. Il s'est soustrait à la vigilance de mes gardes; mais il ne peut long-tems nous échapper.

HENEBERG, (*à part*).

O bonheur! (*haut*). Je ne crains rien, vous dis-je, . . . C'est une machination atroce, et je saurai déjouer ce complot infernal.

VOLMARD.

Eh quoi! Monstre! Quand tout dépose contre toi, tu peux lever encore un front audacieux, et nier la vérité? .... Songes qu'en ce moment le glaive de la justice est suspendu sur ta tête. . . . . On connait l'énigme du Mont-César, et les persécutions de cet homme estimable..... En un mot, tous tes forfaits sont dévoilés.....

HENEBERG.

Jeune homme! trembles toi-même, que je ne te fasse repentir de ton insolente témérité! . . . . Qui es-tu, pour me parler avec ce ton? . . . . .

VOLMARD.

Malheur à toi de l'apprendre! . . . . Va, ton règne va finir. Où le mérite et la vertu sont en faveur, le crime est sans puissance..... Tu vois en moi un envoyé de l'électeur, chargé de t'arrêter . . . . . Voici mes ordres . . . . . (*Il lui présente l'ordre*).

HENEBERG, (*après l'avoir parcouru*).

Oh! fatalité du sort!..... Je le vois, ma perte est jurée.....

Digitized by Google

Jouis donc, Delwinck, être faible et sans caractère ... Et toi, Frédérick, oui, tu n'es que trop son fils, et si *je t'ai* conservé la vie, c'est que tu étais nécessaire à ma vengeance! Tous, sur les débris de ma chûte, vous allez élever l'édifice de votre bonheur..... Cette idée fait éprouver à mon ame d'insupportables tourmens..... Mais, tremble encore, quand tu m'accables. Le supplice qui m'est réservé ne peut être assez prompt pour empêcher mes yeux de se repaître des effets de ma vengeance..... (*Ici quatre heures sonnent*). Entends-tu l'heure qui doit la marquer ?

DELWINCK.

Qu'on l'entraîne, et que l'infortuné Winston et *sa fille*, rendus à nos vœux....

(*L'explosion se fait entendre*).

HENEBERG *se débattant.*

Il n'est plus tems ! . . . Je suis vengé !

(*L'incendie éclate. Winston et sa fille paraissent sur le haut de la tour. Winston sonne la cloche du beffroi*).

LAURENCE.

Sauvez, sauvez mon père. (*Elle s'évanouit.*)

Deux gardes tiennent l'épée nue sur le cœur d'Heneberg. Eudoxie tombe dans les bras de son père et est secourue par Gertrude. Volmard, les gardes, les domestiques arrivant portent des secours, des échelles sont plantées. Frédérick en prend une, s'empare de Laurence, et la descend, l'échelle rompt, ils restent suspendus; on leur donne une autre échelle. Tableau général.

HENEBERG.

O rage ! Que ne suis-je armé ! . . Je vous déchirerais tous de mes propres mains. Quel plaisir j'aurais à me baigner dans votre sang, odieux Winston !

VOLMARD.

Soldats, délivrez-nous de ce monstre. (*On l'entraîne*). Et vous, mes amis, ne soyez point effrayés de ses menaces; ce sont les cris de la rage impuissante. . . . Mais comment cet incendie . . .

HUTIN *accourant.*

Le feu est arrêté. Nous avons trouvé un homme à-demi brûlé, qu'un miracle a fait échapper au sort qu'ont subi deux d'ses complices; il s'est dit coupable de ce crime, commandé par les scélérats d'Heneberg et de Gerback. On va le conduire au château. Oh les coquins !

VOLMARD.

Ses aveux nous seront très-utiles.

WINSTON *au baron.*

Que ne vous dois-je pas, M. le baron ?

DELWINCK.

Pardonnez-moi plutôt, Winston, l'erreur où j'ai été quelques instans sur votre compte, erreur qui pouvait vous être si funeste.

Digitized by Google

WINSTON.

Ah ! tout est oublié, Estimable Frédérick, après tant de services, comment pourrai-je jamais récompenser...

FREDERICK.

Vous êtes rendu à la tranquillité, à vos amis ; je suis près de ma chère Laurence, et le ciel me fait retrouver une tendre sœur, un bon père ! ah ! qu'il daigne consentir à mon hymen, voilà ma récompense.... (*montrant Laurence*).

EUDOXIE (*tenant Laurence par la main*).

Mon père, puis-je la nommer ma sœur ?

DELWINCK.

Winston, je n'hésite point à vous demander la sensible Laurence, pour ce fils dont vous avez su apprécier les excellentes qualités.

WINSTON.

Puis-je m'opposer aux désirs de celui à qui je dois tout ; mais, monsieur, je suis sans fortune, et Laurence...

LAURENCE.

N'a que son cœur.

FRÉDÉRICK.

Qu'il soit toujours le même pour moi, et je serai le plus fortuné des hommes.

DELWINCK.

Mes enfans, venez prendre chacun votre place sur mon sein....

VOLMARD, *fixant Eudoxie.*

Que ne puis-je également y prendre la mienne !

DELWINCK.

Volmard, j'ai découvert où votre cœur s'est placé : laissez-moi le tems de réfléchir s'il doit y rester. Ce qui vient de se passer, doit vous prouver que je ne suis point un père injuste. Allons, mes amis, ne songeons plus à nos peines ; que cette journée ne soit pas perdue pour nous ; qu'elle nous apprenne à bien connaître les hommes avant d'en faire des amis, et à croire que, si la vengeance céleste est lente à frapper les coupables, jamais les crimes ne restent impunis.

FIN.

A PARIS, de l'Imprimerie de DEVILLENEUVE, Junior, rue Saint-Jacques, n°. 38, vis-à-vis celle du Plâtre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA MORTE,

DRAME EN QUATRE PARTIES.

Digitized by Google

OUVRAGES DE M. ANCELOT.

Louis IX, tragédie en cinq actes.
Le Maire du Palais, tragédie en cinq actes.
Fiesque, tragédie en cinq actes.
Olga, tragédie en cinq actes.
Élisabeth d'Angleterre, tragédie en cinq actes.
L'Homme du monde, drame en cinq actes, en prose.
L'Espion, drame en cinq actes, en prose.
L'Important, comédie en trois actes, en vers.
Marie de Brabant, drame en cinq actes, en vers.
Un An ou le Mariage d'amour, drame en trois actes, en prose.
Henriette ou Deux ans après, drame en trois actes, en prose.
La Mendiante, drame en deux actes, mêlé de couplets.
Madame Dubarry, comédie en trois actes, mêlée de couplets.
Marie de Brabant, poëme en six chants.
Six mois en Russie, un vol. in-8°.
L'Homme du monde, roman, 4 vol. in-12.
Léontine, drame en trois actes, mêlé de couplets.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

Digitized by Google

Ancelot, Jacques Arsène Polycarpe français

LA MORTE

OU

DÉPART ET RETOUR,

DRAME EN QUATRE PARTIES,

PAR MM.

ANCELOT ET LÉON BUQUET.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE NATIONAL DES NOUVEAUTÉS, LE 6 JUIN 1831.

PRIX : 2 FR.

PARIS.
J. N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1831

Digitized by Google

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. DERBAIN, mari d'Élise.	MM.	Thénard.
ARTHUR DE LUSSAC, anc. amant d'Elise.		Desnoyers.
SAINT-GENEST, médecin.		Morel.
GEORGES, fossoyeur.		Montigny.
BERTRAND, menuisier.		Armand.
ÉLISE DUBREUIL, femme de M. Derbain.	Mmes	Gautier.
MADAME LAMBERT, femme de charge chez M. Derbain.		Lecomte.
JENNY, femme de Bertrand. . . .		Balthazard.
Premier négociant.	MM.	Masson.
Deuxième négociant.		André.
Négocians.		
Gens de la noce.		
Amis de M. Derbain.		

La scène se passe à La Rochelle.

Nota. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier occupe *la gauche du spectateur*.

Digitized by Google

LA MORTE,

DRAME EN QUATRE PARTIES.

DÉPART.

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente une rue; dans le fond, à droite, on doit voir l'entrée de l'église; et, sur le côté gauche, l'entrée de l'auberge du *Bras-d'Or*.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, JENNY, TOUTE UNE NOCE *sortant de l'église.*

CHOEUR.

Tous vos parens, tous vos amis,
Pour vous fêter sont réunis.
Chacun de nous aura son tour.
En attendant cet heureux jour,
Chantons jusqu'à demain
Et l'amour et l'hymen.

BERTRAND.

Allons! il n'y a plus à s'en dédire; je peux t'appeler ma Jenny.

JENNY.

Mon bon Bertrand!

BERTRAND.

J'ai attendu long-temps ce bonheur-là, mais enfin te voilà ma femme.

JENNY *lui frappant dans la main.*

Et j'en suis bien aise.

Digitized by Google

BERTRAND.

J'espère que ça ne changera pas.

JENNY.

Ça dépend de toi...

BERTRAND.

Sois tranquille... et ce M. le curé qui n'en finissait pas!

JENNY.

Ah! par exemple, qu'est-ce que tu dis donc? C'est tout au plus s'il nous a donné une demi-messe, tant il se dépêchait; n'a-t-il pas à quatre heures l'enterrement de madame Derbain?...

BERTRAND.

A propos, c'est moi, qui ce matin en ma qualité de premier menuisier de La Rochelle, ai porté le cercueil... C'était le plus beau que j'eusse fait de ma vie... un vrai bijou.

JENNY.

Singulière chose!... C'est à trois heures qu'on nous a mariés et à quatre on va enterrer cette jeune dame...

BERTRAND.

Que veux-tu? c'est l'histoire du monde; il faut se résigner.

JENNY.

M. Derbain devait être bien triste.

BERTRAND.

Oui, il s'affecte beaucoup.

JENNY.

On s'affecterait à moins.

BERTRAND.

C'est selon! j'ai rencontré quelquefois des maris qui prenaient assez bien la chose.

JENNY.

Qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur Bertrand?

BERTRAND.

Oh! c'est réciproque!... Tiens!... le dernier cercueil que j'ai porté, c'était celui de feu M. le juge de paix, et ma foi, la veuve faisait bonne contenance. Il est vrai qu'elle en avait la grande habitude... c'était son troisième. Mais ne parlons plus de tout cela; c'est trop triste. Aussi bien le dîner nous appelle; tous les four-

Digitized by Google

neaux sont allumés au Bras-d'Or et ta tante nous attend.

JENNY.

A la bonne heure! car avec vos cercueils vous nous mettez du noir dans l'ame.

BERTRAND.

Que veux-tu, ma petite Jenny, c'est ce que je confectionne le mieux; je m'y suis appliqué, parce que je me suis dit : c'est un objet de première nécessité, c'est-à-dire de dernière nécessité, et dont chacun de nous doit se servir au moins une fois dans sa vie; mais, sois tranquille! j'espère bien que d'ici à deux ans, ta tante nous cédera sa bonne auberge, et alors, adieu la scie et le rabot.... Allons, mes amis, il ne faut pas faire attendre la mère Simon... A table, et nous danserons après; mais jusqu'à minuit seulement, parce qu'alors... enfin suffit!... suivez-moi tous.

CHOEUR.

Tous vos parens, tous vos amis, etc.

(*Ils entrent tous dans l'auberge.*)

SCÈNE II.

MADAME LAMBERT *sortant de l'église*, SAINT-GENEST *arrivant par la gauche.*

SAINT-GENEST, *entrant.*

Ah! une noce!...

MADAME LAMBERT.

C'est vous, docteur?... Oui c'est la noce de ce brave Bertrand, le menuisier, qui épouse la nièce de madame Simon... et moi je viens de l'église, où j'étais allée prier pour ma jeune maîtresse, et régler tous les détails de la cérémonie funèbre.

SAINT-GENEST.

Ma pauvre madame Lambert! comment va M. Derbain?

MADAME LAMBERT.

Hélas! monsieur le docteur, sa douleur est bien profonde.

Digitized by Google

SAINT-GENEST.

L'accident qui a emporté sa jeune femme a été bien subit.

MADAME LAMBERT.

Elle a passé en moins de temps qu'il n'en faut pour faire un signe de croix.

SAINT-GENEST.

Il est vrai qu'elle était bien faible, et que la plus légère émotion pouvait la faire mourir.

MADAME LAMBERT.

C'est ce qui est arrivé, elle est morte en pleine connaissance. Cinq minutes encore avant d'expirer dans mes bras, elle me regardait avec une expression... Monsieur Saint-Genest, j'ai lu bien des choses dans ce dernier regard de ma jeune maîtresse... Vous avez fait tout ce que vous avez pu pour guérir le corps; mais c'était l'ame qui souffrait, et votre science était insuffisante. Voilà une triste nouvelle à apprendre à votre ami M. Arthur de Lussac... Est-il toujours à Philadelphie?

SAINT-GENEST.

Hélas! en ce moment il fait voile pour la France. On a signalé hier soir un brick américain à trois lieues de la côte, peut-être est-il à bord? et j'allais m'en informer.

MADAME LAMBERT.

Revenir dans un pareil instant!

SAINT-GENEST.

Que voulez-vous? Après deux ans d'absence il pensait toujours à elle; dans toutes ses lettres il me parlait d'Elise, et toujours avec la même chaleur, la même énergie de sentiment.

MADAME LAMBERT.

Elise non plus n'avait pas guéri de son amour.

SAINT-GENEST.

Ah! c'est bien différent! mariée à un autre, obligée de s'imposer une contrainte tous les jours, il y avait dans cette dissimulation forcée de toute pensée intime une sorte de supplice constant auquel elle ne pouvait résister long-temps; et cependant elle aurait pu être encore heureuse.

Digitized by Google

MADAME LAMBERT.

Que dites-vous?

SAINT-GENEST.

Elle était adorée de son mari. M. Derbain passe pour le meilleur des hommes; aux petits soins avec sa femme, empressé, plein d'attentions ingénieuses et délicates, disposé à faire pour son bonheur les plus grands sacrifices.

MADAME LAMBERT.

Celui que fit la jeune fille de dix-huit ans en épousant le vieillard de cinquante était bien grand, monsieur Saint-Genest!... Elle a eu plus de courage que de forces.

SAINT-GENEST.

Mais on m'a dit que ce mariage ne lui fut point imposé, qu'elle y consentit de bonne grace.

MADAME LAMBERT.

Elle aimait votre ami, M. Arthur de Lussac; feu madame Dubreuil voyait avec plaisir se préparer cette union qui promettait à sa fille autant de bonheur qu'on en peut souhaiter à l'enfant qu'on adore : ces pauvres jeunes gens étaient si bien faits l'un pour l'autre! Un événement affreux vint déranger tous ces projets : à la suite d'une spéculation qui le ruina, M. Dubreuil mourut, laissant sa femme et sa fille dans l'indigence, et hors d'état de payer des dettes sacrées.

SAINT-GENEST.

C'est alors que se présenta M. Derbain?

MADAME LAMBERT.

Il avait été lié d'affaires et d'amitié avec M. Dubreuil. Pour sauver sa famille de la pauvreté et du déshonneur, il demanda la main d'Elise; madame Dubreuil eût refusé, mais la jeune fille voyant la santé de sa mère chancelante et délabrée, ne voulut point qu'elle traînât ses derniers jours dans la misère : elle accepta d'elle-même et librement les propositions de M. Derbain qui, en l'épousant, réhabilita la mémoire de son père; certes, c'est un sacrifice celui-là.

SAINT-GENEST.

Il est sublime, madame.

MADAME LAMBERT.

Mais quel était donc le projet de M. Arthur en revenant ici?

Digitized by Google

SAINT-GENEST.

Un projet d'insensé : la revoir une fois, fût-ce de loin... sans même lui parler : voilà ce qu'il voulait.

MADAME LAMBERT.

Malheureux ! que je le plains ! Mais j'oublie en causant avec vous que l'on va bientôt venir pour emporter Elise... ma pauvre enfant.... Il y a deux heures que je me suis séparée d'elle pour toujours ; car c'est moi qui l'ai ensevelie.... Durant sa longue maladie, elle m'avait fait promettre que si elle succombait, on l'ensevelirait avec la robe qu'elle portait le jour du départ de M. Arthur : j'ai rempli sa volonté.... Si vous l'aviez vue ! la mort n'a jeté sur ses traits qu'un léger voile de pâleur, et l'ame s'est détachée du corps sans secousse et même sans douleur apparente. Adieu, monsieur Saint-Genest ; n'oubliez pas que M. Derbain a besoin de consolations.

SAINT-GENEST.

Il peut compter sur mon amitié, sur tout mon dévoûment.

SCÈNE III.

SAINT-GENEST, *seul.*

Ce bon M. Derbain ! il était digne d'un meilleur sort. Et ce pauvre Arthur ! s'il est à bord de ce brick américain, que lui dirai-je ? passionné, impétueux, poussant tous les sentimens à l'extrême, comment supportera-t-il un si rude coup ? Ah ! s'il arrive, tâchons du moins que dans le premier moment il ignore.... Oui, écartons de lui tout ce qui pourrait lui révéler la funeste nouvelle ; mais peut-être je m'alarme à tort, peut-être est-il encore loin de cette ville ; espérons et courons sur le port afin de nous en assurer. (*Il fait quelques pas pour sortir*). Que vois-je ? hélas ! c'est lui.

SCÈNE IV.

SAINT-GENEST, ARTHUR, UN DOMESTIQUE, *portant un sac de nuit.*

ARTHUR, *se jetant dans ses bras.*

Saint-Genest !... Ah ! mon ami, que je suis heureux

Digitized by Google

de te rencontrer!... (*Il fait un signe, le domestique sort par la gauche.*) Depuis deux ans, c'est mon premier bonheur... Embrassons-nous encore.

SAINT-GENEST.

Mon cher Arthur, je partage ta joie, tu n'en doutes pas... et pourtant j'espérais que tu aurais réfléchi... et retardé un voyage...

ARTHUR.

Qu'entends-je? après une si longue absence, est-ce ainsi que tu me reçois? je ne te reconnais pas!... Toi, mon ami d'enfance, mon compagnon d'études!...

SAINT-GENEST.

C'est qu'alors tu étais plus raisonnable que tu ne l'es maintenant.

ARTHUR.

Je ne te comprends pas.

SAINT-GENEST.

Traverser la mer! exposer sa vie! faire dix-huit cents lieues pour commettre un acte de folie!

ARTHUR.

Saint-Genest!....

SAINT-GENEST.

Je le répète, une folie insigne! Que pouvais-tu te promettre de ce voyage? qu'en peut-il résulter?

ARTHUR.

Ah! mon ami, tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer! La voir encore, respirer l'air qu'elle respire, rencontrer son regard, presser sa main peut-être, ne fût-ce que comme un frère presse la main d'une sœur!... c'est tout ce que je veux, c'est tout ce que j'espère! Loin d'elle, ma vie n'a été qu'une torture; ici, je renais, je suis dans les lieux qu'elle habite; dans un instant, peut-être, elle va s'offrir à moi!... Oh! comme mes yeux pressaient la marche du navire! comme mes yeux s'élançaient vers le port! Enfin, j'ai vu jaillir du sein des mers les toits de cette heureuse cité où vit mon Elise. J'ai touché le sol que foulent ses pas; comme mon cœur a battu librement dans ma poitrine! Que ma patrie m'a semblé belle!

SAINT-GENEST.

Arthur! mon cher Arthur, ton exaltation m'afflige:

Digitized by Google

tu es venu étourdiment chercher un bonheur qui sourit à ton imagination romanesque, et pourtant...

ARTHUR.

Va, je ne me suis pas abusé sur la nature du plaisir que j'appelais de si loin ! Je le sais, mon ami, c'est une de ces joies cuisantes comme la douleur, qui blessent, qui déchirent, et dont le souvenir même est encore un supplice !... Mais qu'importe? Je la verrai ! Tout est renfermé dans ce peu de mots. Peut-être trouverai-je l'occasion d'échanger quelques paroles avec elle !... Alors j'oublierai tout ce que j'ai souffert durant deux années, et le peu d'instans qu'elle pourra m'accorder me sera doux comme le passé !... Oh ! Saint-Genest, je ne croirai pas acheter trop cher ce court bonheur, même en le payant des larmes qui doivent suivre une seconde séparation.

SAINT-GENEST.

Pauvre Arthur ! que je le plains !

ARTHUR.

Son excellente mère madame Dubreuil, elle est donc morte... Je l'ai bien pleurée! Elle m'aimait, et moi aussi je l'aimais ! Dis-moi, Saint-Genest, et nos amis?

SAINT-GENEST.

Ils sont tous heureux.

ARTHUR.

Et le vieux Georges, mon protégé, est-il plus content de son sort?

SAINT-GENEST.

Georges ! il vient souvent chez moi demander de tes nouvelles : il se souvient toujours des services que tu lui as rendus, et il en a conservé la plus vive reconnaissance... Eh mais ! n'est-ce pas lui que j'aperçois?

ARTHUR.

Oui vraiment : Georges, Georges !

SCÈNE V.

ARTHUR, GEORGES, SAINT-GENEST.

GEORGES.

Comment, monsieur Arthur, c'est vous ! que je suis donc content !... Je vous cherchais. J'avais su par

Digitized by Google

monsieur Saint-Genest que vous deviez venir bientôt, et dès que j'ai appris l'arrivée d'un brick américain, j'ai vite couru sur le port; mais ne vous ayant pas trouvé, j'allais chez le docteur.

ARTHUR.

Ce brave Georges! Je suis bien aise, mon ami, que vous me m'ayez pas oublié.

GEORGES.

Vous oublier! ah bien oui! Allez, monsieur Arthur, je ne suis qu'un pauvre diable, mais je ne sais pas ce que c'est que l'ingratitude, et je n'oublie pas ceux qui m'ont fait du bien.

ARTHUR.

Que devenez-vous à présent, Georges?

GEORGES.

Ma foi, monsieur, fatigué de demander inutilement du pain aux vivans, je me suis adressé aux morts.

ARTHUR.

Comment?

GEORGES.

Je m'en trouve bien; vrai, je n'ai pas à me plaindre d'eux.

ARTHUR.

Que voulez-vous dire?

GEORGES.

Je suis fossoyeur.

ARTHUR.

En vérité?

GEORGES.

C'est un métier comme un autre, et qui, dans ce moment-ci, rapporte assez. On meurt beaucoup depuis quelque temps: demandez au docteur; il m'envoie quelquefois ses malades.

SAINT-GENEST.

Maître Georges!...

GEORGES.

Oh! pardon, je sais bien que c'est presque toujours leur faute... Mais il se fait tard, et il faut que je vous quitte, monsieur Arthur; je suis venu à la hâte; je dois être à quatre heures à mon cimetière pour l'enterrement de madame Derbain.

Digitized by Google

ARTHUR.

Madame Derbain !...

SAINT-GENEST.

Malheureux ! qu'as-tu dit ?

ARTHUR.

Madame Derbain !... un enterrement !... Georges, Saint-Genest !...

GEORGES.

Oh ! mon Dieu, comme vos traits sont altérés !

ARTHUR.

Non, non, cela n'est pas, cela ne peut pas être... mes oreilles m'ont trompé... madame Derbain, Élise !...

GEORGES.

Elle est morte depuis hier.

ARTHUR.

Morte !... Ah !...

(*Il tombe accablé sur un banc de pierre.*)

GEORGES.

Pauvre jeune homme ! si j'avais soupçonné...

SAINT-GENEST.

Qu'avez-vous fait, Georges !

GEORGES.

Oh ! monsieur, j'ignorais... mais voyez comme il est abîmé dans sa douleur ! emmenez-le, c'est par ici que l'enterrement va passer.

ARTHUR, *se relevant violemment.*

Je veux la voir encore !

SAINT-GENEST, *l'arrêtant.*

Insensé, que dis-tu ? demeure !

ARTHUR.

Oh ! mon Dieu, que vous ai-je fait ? Élise !... morte !... pourquoi elle ? et pourquoi pas moi ? quand mon cœur volait au-devant d'elle, quand ma voix l'appelait, elle était là, glacée, pour toujours ! le nom de son Arthur ne la réveillerait pas de ce sommeil éternel. Que dis-je ! il ne me sera pas même permis d'aller pleurer sur ses restes inanimés ! car on a su mon amour ; mes larmes aux yeux du monde seraient une insulte à sa mémoire... il irajeter des fleurs sur sa tombe, celui qui l'a ravie à ma tendresse... Et moi, moi, je n'en aurai pas le droit ! Eh

Digitized by Google

bien! ce droit, je le prendrai... ces restes précieux, je les lui ravirai à mon tour.

SAINT-GENEST.

Qu'entends-je!

ARTHUR.

Oui, je pars, et loin d'ici par-delà les mers, j'emporte avec moi ce qui fut Elise... là, mon deuil, mes larmes ne seront pas surveillés.... personne n'osera m'en faire un crime. Oui, je le veux, il le faut... Georges, écoutez-moi: votre chaumière avait été brûlée, c'est moi qui l'ai relevée; votre enfant serait devenu la proie des flammes, c'est moi qui l'ai sauvé; votre famille aurait péri dans la misère et le besoin, c'est moi qui l'ai arrachée à cette horrible destinée : voici le moment de vous en souvenir, Georges, car j'ai à vous demander un service qui vaudra tous ceux que je vous ai rendus.

GEORGES.

Parlez, monsieur Arthur, parlez! demandez-moi mon sang si vous voulez, je suis tout prêt.

ARTHUR.

Eh bien! Georges, je veux le corps de cette jeune femme que vous allez ensevelir.

SAINT-GENEST.

Ah! mon ami, tu t'égares... qu'oses-tu dire? Sais-tu que tu demandes un crime à cet homme?

ARTHUR.

Un crime!... Eh! non; pour lui, pour vous ce n'est qu'un cadavre... pour moi, c'est le monde, c'est l'univers, c'est tout, enfin!... Georges, que ferez-vous?

GEORGES.

J'obéirai.

ARTHUR.

Ah! Saint-Genest, demain, je pars!... tu me logeras jusqu'à demain; tu nous logeras...tous deux! oui, je te demande l'hospitalité pour elle, et pour moi; veux-tu nous l'accorder?

SAINT-GENEST.

Mon amitié n'a rien à refuser à ta douleur! Mais je t'en conjure, Arthur, renonce à cet affreux projet, songe aux suites funestes...

ARTHUR.

Je n'entendrai rien!... je le veux. Georges, je compte sur votre promesse.

Digitized by Google

GEORGES.

Vous serez satisfait.

(*Ici on entend dans l'auberge des éclats de rire qui se renouvellent jusqu'à la sortie des gens de la noce.*)

ARTHUR.

Ah! les voilà qui la mènent en pompe à sa dernière demeure! (*On entend sonner les cloches de l'église, on voit défiler le cortége funèbre.*) Attends, Elise, attends!..ils pleurent!... Je ne pleure pas, moi! car c'est pour eux seulement qu'elle est perdue!...

(*Les amis de Bertrand sortent de l'auberge en riant et en sautant.*)

GEORGES, *à Saint-Genest.*

Arrachez-le d'ici, monsieur, sa douleur le trahirait.

SAINT-GENEST.

Viens, Arthur, viens, ne restons pas ici... tout le monde nous observe... appuie-toi sur moi.

ARTHUR.

Georges, à ce soir!...

GEORGES.

A ce soir!

(*Le convoi passe dans le fond; les gens de la noce en l'apercevant se découvrent et conservent un religieux silence. Georges sort d'un côté, Arthur et Saint-Genest sortent de l'autre. La toile tombe.*)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

Le théâtre représente un appartement chez Saint-Genest ; porte au fond, et une porte à droite conduisant dans une chambre. Une table à gauche, sur laquelle est une lampe. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, ARTHUR.

ARTHUR, *assis en face de la porte de la chambre.*

Elle est là !.. quelques pas m'en séparent... Pâle et les yeux fermés, la voix éteinte, et l'ame... Plus rien, plus rien ! (*il se lève.*) Ah ! Georges, vous êtes encore ici ? je suis content de vous. Tenez, prenez cette bourse.

GEORGES.

Vous n'y pensez pas, monsieur ! le chagrin vous égare ; ce que je viens de faire ne se paie pas avec de l'or.

ARTHUR.

Vous avez raison, je suis un insensé ; pardonnez-moi, mon ami, je ne voulais pas vous offenser : c'est moi qui suis votre obligé, maintenant.

GEORGES.

Non, monsieur, nous sommes quittes.

ARTHUR.

Quittes !... je ne l'entends pas ainsi, Georges. Ecoutez-moi : là-bas, j'ai des terres, de vastes établissemens ; je suis riche, en un mot. Voulez-vous me suivre ? vous et votre famille, voulez-vous essayer d'une existence plus heureuse ?

GEORGES.

Vous suivre, parce que vous êtes riche !...

ARTHUR.

Dans quelques heures je pars ; décidez-vous, Georges. Voulez-vous être ma famille ?

GEORGES.

A la bonne heure, comme cela ! je le voudrais de tout

Digitized by Google

mon cœur ; mais je ne puis accepter, monsieur, il faut que je reste.

ARTHUR.

Non, vous dis-je, je veux que vous me suiviez.

GEORGES.

Impossible !... Si demain la maison du fossoyeur était déserte, on se demanderait, n'en doutez pas, quelle cause m'a pu faire partir si vite, on fouillerait de nouveau peut-être cette terre que tout à l'heure... et je ne voudrais pas être accusé du vol d'un cadavre. Tous ces corps qui reposaient sous mes yeux, c'était un dépôt confié à mon honneur... Les jeunes chirurgiens m'ont plus d'une fois montré de l'or, j'ai toujours refusé ; violer une tombe !... si je l'ai fait pour vous, monsieur, si j'ai cru devoir vous sacrifier mes scrupules, souffrez du moins que je reste pour que les hommes ne soupçonnent pas ma faute et laissez-moi le masque de la probité !... c'est bien peu, ce me semble.

ARTHUR.

Vous me donneriez des remords, Georges, s'il pouvait entrer dans mon ame autre chose que du désespoir ! Vous êtes un brave et digne homme que j'aime, que je révère ; mais promettez-moi que plus tard vous viendrez vous réunir à moi.

GEORGES.

Eh bien ! soit ; peut-être alors serez-vous plus heureux, et la vue de votre bonheur me consolera.

ARTHUR.

Oui, la vue de mon bonheur... Allez, allez, mon ami, j'ai besoin d'être seul ; mais ne vous éloignez pas.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE II.

ARTHUR, *seul.*

La jeune fille si douce, si jolie que j'ai laissée il y a deux ans en proie aux baisers d'un vieillard, et dont le souvenir s'agitait sans cesse dans mon cœur... Je l'ai revue... Insensé que j'étais ! sous le beau ciel des États-Unis, loin d'elle et plein de son image, je nourrissais mille chimères. Je me disais : un jour elle

Digitized by Google

sera peut-être à moi! Quelques années auront passé sur sa tête, mais que m'importe? son ame sera tout aussi belle et tout aussi pure... Eh bien! non; la mort a pris l'ame, et je n'ai plus maintenant sous les yeux qu'un corps flétri. Ah! qu'est-ce donc, mon Dieu, qu'est-ce donc qu'une telle destinée! On vient... fermons vite cette porte. Ah! c'est toi, Saint-Genest!

SCÈNE III.

ARTHUR, SAINT-GENEST.

ARTHUR.

Eh bien! mon ami, pourrai-je partir?

SAINT-GENEST.

Dans deux heures le Washington met à la voile.

ARTHUR.

Dans deux heures!... Il sera minuit!

SAINT-GENEST.

C'est l'heure de la marée. Il ne peut qu'à ce moment sortir du port. Il faut qu'il en profite.

ARTHUR.

Soit; dans deux heures! Tu me pardonneras, Saint-Genest, d'être venu fatiguer ton amitié du spectacle de mes malheurs. Nous avons chacun notre lot ici-bas : le mien est de souffrir... le tien, de soulager.

SAINT-GENEST.

Je sens toute ton affliction, Arthur; les restes de celle que tu as si follement aimée reposeront près de toi. Puisses-tu trouver quelques consolations dans cette idée!

ARTHUR.

Oui, oui, vous me l'avez dit souvent, vous autres... j'ai toujours eu un caractère romanesque; vous appeliez cela de la bizarrerie; que m'importe? Je ne demande pas à être compris par toi, il me suffit que tu m'aimes.

SAINT-GENEST.

Ah! mon ami! mais une chose m'afflige; je te vois partir avec la plus vive inquiétude... Cette fièvre qui te brûle le sang, qui travaille dans ta tête et ne lui laisse pas un instant de calme, cette fièvre me tourmente au dernier point, et quoiqu'il y ait de l'imprudence

Digitized by Google

à demeurer plus long-temps, je voudrais que tu restasses...

ARTHUR.

Cela ne se peut, je ne dois pas abuser de ton hospitalité; si j'étais seul!.. mais nous sommes deux. Il ne faut pas mettre au hasard ce terrible secret.

SAINT-GENEST.

Il ne faut pas non plus risquer ta vie.

ARTHUR.

Les douleurs de l'ame laissent vivre, il n'y a que celles du corps qui tuent... Tu as retenu mon passage sur ce navire, Saint-Genest?

SAINT-GENEST.

Te l'avouerai-je?... je t'avais vu dans un état si alarmant que je ne l'ai pas osé.

ARTHUR.

Malédiction! il faut que je parte cependant, et le plus tôt sera le mieux.

SAINT-GENEST.

Ne te fâche pas, cela peut se réparer; j'y vais retourner.

ARTHUR.

Y retourner!... c'est bien; quelles que soient les conditions, je les accepte: retourne, retourne bien vite... mais non, reste, j'ai besoin de toi ici, Saint-Genest: j'y vais plutôt envoyer Georges. (*il appelle.*) Georges!...

SCÈNE IV.

ARTHUR, GEORGES, SAINT-GENEST.

ARTHUR.

Le moment est venu, mon ami; allez sur le port, demandez à parler au capitaine du Washington et prenez avec lui les arrangemens nécessaires pour qu'il ne parte pas sans moi... Viens, Saint-Genest, viens! je veux la voir encore. (*Ils entrent dans la chambre.*)

SCÈNE V.

GEORGES, *seul.*

Il veut partir! Il va l'emporter avec lui! Et demain,

Digitized by Google

le vieux mari viendra me demander de le conduire à l'endroit où repose le corps de sa femme, il s'agenouillera sur la tombe vide, y jetera des fleurs; il faudra que je lui dise : elle est là!... Puis des pleurs tomberont de ses yeux, et je le verrai... Allons! ce sera ma punition! Mais laissons là mes réflexions et occupons-nous des ordres de M. Arthur.

(*Il va pour sortir et reste, apercevant Arthur.*)

SCÈNE VI.

ARTHUR, GEORGES, *puis* SAINT-GENEST.

ARTHUR, *accourant dans la plus grande agitation.*

Tu me trompes, Saint-Genest, tu me trompes! cela ne se peut pas.

GEORGES.

Qu'y a-t-il, monsieur? D'où vient cette agitation?

ARTHUR, *entraînant Georges sur le devant de la scène.*

Tu ne sais pas, Georges, il dit que ce corps n'est pas froid, que le cœur a battu sous sa main, que cette mort c'était un jeu de la nature. Oh! c'est une sanglante ironie, que ce qu'il dit, l'insensé! je ne le crois pas au moins, j'ai ma raison toute entière... Non, non, je ne le crois pas... Elle est morte et je l'ai pleurée!...

SAINT-GENEST, *en dedans.*

Elle vit, elle vit, te dis-je!

GEORGES.

Est-il possible!

ARTHUR.

Oh! ne prenez pas ainsi plaisir à me tourner le poignard dans le cœur. Non, ce que vous dites est impossible!

SAINT-GENEST, *sur le seuil de la porte.*

Elle n'est pas morte, mon ami, je ne te trompe pas. Je la sauverai.

ARTHUR.

Ah! je cours!...

SAINT-GENEST, *l'arrêtant.*

Demeure; la moindre émotion peut être mortelle! Demeure; je te l'ordonne!

Digitized by Google

ARTHUR.

Dix ans de ma vie, pour qu'elle se ranime! Dix ans! mon Dieu! je les donne.

GEORGES.

Regardez, monsieur; la voilà debout, couverte de ses habits.

ARTHUR.

Oui, comme il y a deux ans... pâle et chancelante.

SCÈNE VII.

ÉLISE, *appuyée sur le bras de* SAINT-GENEST, ARTHUR, GEORGES.

(*Saint-Genest fait signe à Georges d'approcher un fauteuil, il y place Elise.*)

ARTHUR.

Oh! ce n'est donc pas une illusion! Tout cela existe, mes yeux ne me trompent pas, c'est bien elle! Non, ce n'est pas une illusion. Ah! j'en mourrai de joie!

ÉLISE.

Où suis-je? où me conduisez-vous? Marguerite n'est-elle pas là? J'ai dormi bien long-temps... Je me sens mieux.

SAINT-GENEST.

Elle est sauvée! elle vivra!

ÉLISE.

Ah! c'est vous, docteur; je vous reconnais maintenant; je n'ai plus de fièvre, n'est-ce pas? J'ai fait un rêve affreux.

ARTHUR.

Que le son de sa voix est enivrant et doux à mon cœur! (*il s'approche et lui prend la main.*) Élise, c'est moi.

ÉLISE, *se jetant dans ses bras*

Arthur! vous! Est-il possible?.. ou suis-je donc? J'ai rêvé de naufrage, de flots soulevés. O mon ami, que le réveil est doux! Merci à la tempête, si c'est elle qui vous a conduit!

ARTHUR.

Élise, me voilà revenu; nous sommes réunis pour toujours maintenant!

ÉLISE.

Certainement, pour toujours!... Mais attendez donc

Digitized by Google

que je me rappelle si cela est bien possible... mes idées sont encore tellement confuses dans ma tête...

ARTHUR.

Non, non ; ne cherche point à te souvenir. Point de regards en arrière !. . Vois devant toi plutôt... Nous n'avons tous qu'une vie à épuiser... Toi, s'il t'en est donné deux, qu'au moins la seconde te dédommage des peines de la première !...

ÉLISE.

Mon ami, je ne vous comprends pas...

ARTHUR.

Te voilà donc à moi, ma fiancée d'autrefois ! Ces rêves de bonheur dont nous nous sommes l'un et l'autre enivrés, ta mère les partageait ; et quand la fatalité vint se jeter à travers, elle pleura, ne prévoyant pas qu'ils dussent un jour se réaliser. Eh bien ! ils sont éclos, le temps les a mûris... Ta patience d'ange et ta noble résignation méritaient bien quelque attention du ciel, et c'est justice que ce qu'il fait aujourd'hui pour toi... Dans une heure, nous partons ; je t'enlève à ce monde, dont la tombe te sépare déjà, et sans souci de lui, sans souvenir du passé, nous épuiserons joyeusement les jours que nous garde l'avenir... Georges !... Vous m'avez oublié... Allez donc ! allez donc ! Maintenant plus que jamais il faut que je parte aujourd'hui.

GEORGES.

En effet, j'oubliais... vous avez raison ; mais j'y cours, et vous serez satisfait.

ARTHUR.

Le Washington ! retenez bien ce nom.

GEORGES.

Le Washington ! Il suffit. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

SAINT-GENEST, ÉLISE, ARTHUR.

ARTHUR.

Dans une heure, Elise, je mets la mer entre eux et nous... dix-huit cent lieues d'Océan ; et quand nous aurons mis le pied sur le sol d'Amérique, un avenir de joie et d'amour commencera pour nous.

Digitized by Google

ÉLISE.

Encore une fois, je ne vous comprends pas. Que s'est-il donc passé?.. Pourquoi êtes-vous ici? pourquoi y suis-je? comment se fait-il que nous soyons réunis?

ARTHUR.

Ne te suffit-il pas qu'il en soit ainsi?... que t'importe par quels moyens?

ÉLISE.

J'ai été bien malade... j'ai souffert long-temps... Votre souvenir me tuait, Arthur; je ne pouvais vivre de cette vie accablante d'où vous étiez absent; je vous cherchais partout, et je ne sais quelle contrainte étouffait votre nom sur mes lèvres... Puis, je me souviens que ce désordre de mes pensées se calma tout d'un coup... j'étais bien faible et je m'endormis... Qu'est-il donc arrivé pendant que je dormais?

ARTHUR.

Que sais-je?.. Ton sommeil était morne et glacé, bientôt on cessa de sentir les mouvemens de ton cœur; ils t'ont cru morte...

ÉLISE.

Morte!

ARTHUR.

Oui, morte!.. Moi, j'arrive... le hasard m'instruit. Inspiré par mon désespoir, je veux te voir encore, je veux que tu me suives dans mon exil; nous r'ouvrons cette tombe, et te voilà ma conquête.

ÉLISE.

O mon Dieu! que je te rends graces!.. Vous le disiez bien, Arthur, c'est deux fois la vie!

ARTHUR.

A moi celle-ci! c'est un bien qui m'appartient. Tu ne peux plus vivre pour d'autres que pour moi... je t'ai conquise sur la mort!

ÉLISE.

Oui, oui, je suis à vous: je vous appartiens tout entière!... mais un autre n'a-t-il par des droits?.. O mes souvenirs, mes souvenirs!... les voilà qui reviennent et se pressent en foule dans ma tête!

ARTHUR.

Ils datent d'une autre vie, tes souvenirs! ils sont d'une vie épuisée, éteinte, ensevelie! Les hommes

Digitized by Google

n'ont-ils pas mis la tombe entre eux et toi?.. Tu me suivras, Elise, et j'effacerai tes souvenirs avec des larmes de joie...

ÉLISE.

Vous suivre!.. non, je ne puis: un lien sacré, indestructible m'attache à ce monde auquel vous m'avez rendue... Je suis encore aujourd'hui ce que j'étais hier, l'épouse d'une autre... Vous suivre, ce serait un crime!

ARTHUR.

Elise... mon Elise, vous me déchirez le cœur!.. Est-ce donc pour cela que je t'aurai arrachée aux entrailles de la terre?

ÉLISE.

Que ne m'y avez-vous laissé mourir!.. Sans doute, c'eût été une mort épouvantable; mais, croyez-moi, j'aurais moins souffert qu'en ce moment... Grace! mon ami, grace! ne me poussez pas au crime!

ARTHUR.

Prenez garde de mépriser les faveurs du ciel. N'est-ce pas un doigt mystérieux qui a conduit tout cela? La volonté de Dieu ne s'est-elle pas assez manifestée?.. Défie-toi, mon Elise, de cette exaltation qui t'égare, et ne te crois pas ainsi liée éternellement à un joug qu'une force supérieure a brisé, sans que tu aies rien fait toi-même pour t'y soustraire... Ce n'est pas toi, c'est le destin, c'est Dieu qui le veut.

ÉLISE

Oh! si je pouvais vous croire!

ARTHUR.

Eh bien! non, ne me croyez pas. Restez... Allez vous jeter aux bras du vieillard qui vous a ravie à mon amour... Et moi, le jour même où il célébrera votre retour à la vie que je vous ai rendue... J'ai des armes...

ÉLISE.

Arthur, n'achevez pas... au nom du ciel!

ARTHUR.

Oh! ne craignez rien; ce n'est pas lui, ce n'est pas votre époux que je frapperai... moi, moi seul, je dois mourir.

ÉLISE.

Grand Dieu!

Digitized by Google

ARTHUR.

Que vous importe mon sort? Vous m'aimez bien peu, puisque vous préférez le vieillard avec son opulence. Eh bien! soyez riche avec lui, soyez heureuse, heureuse au prix de ma mort.

ÉLISE.

De sa mort!.... Epargnez-moi, de grace, Arthur; je vous suivrai.

ARTHUR.

Tu me suivras!.. Pardonne, pardonne! Tu pleures... et c'est moi qui fais couler tes larmes!.. Reste, reste, je n'ai pas mérité que tu fisses cela pour moi...

ÉLISE.

Nous partirons quand vous voudrez, Arthur, je suis à vous.

ARTHUR.

A moi! du fond de sa tombe, que ta mère t'entende et nous bénisse tous deux!

SAINT-GENEST.

Arthur, que dis-tu?

ARTHUR.

Saint-Genest, elle est à moi... Quel que soit l'événement qui l'ait mise en mes bras, je lui rends grace... Elle m'appartient! Quel que soit l'avenir, sombre, chargé d'orages et de remords... je m'y précipite en aveugle.

SAINT-GENEST.

Non, non, cela ne sera pas... Il faudra bien que la raison se fasse jour à travers ce tumulte des passions... Tu peux méconnaître un instant lois, justice, convenances; mais moi, j'ai mes devoirs aussi! Puis-je, comme toi, les fouler aux pieds, moi qui suis calme et de sang-froid?

ARTHUR.

Qu'entends-je!

SAINT-GENEST.

Veux-tu que je t'immole mon honneur? exiges-tu de moi ce sacrifice, Arthur? prétends-tu me mettre de moitié dans tes remords?

ARTHUR.

Qui me parle ainsi?... Quel funeste langage!

Digitized by Google

SAINT-GENEST.

Mon devoir est de ramener cette jeune femme à son mari, et de lui tout avouer. Je ne l'ai pas quittée un seul instant... je la lui rendrai pure.

ARTHUR.

La lui rendre !... T'ai-je bien compris, Saint-Genest?... tu parles de me l'enlever !

SAINT-GENEST.

Oui, car tu as mis mon amitié à une bien rude épreuve.

ARTHUR.

Ton amitié?... Ah ! ne me pousse pas, Saint-Genest, à quelque acte de désespoir.

ÉLISE.

Je l'aime !... prenez pitié de lui... Je l'aime assez pour lui tout sacrifier... ne nous séparez pas.

SAINT-GENEST.

Madame ! (*à part.*) Les infortunés !

ARTHUR.

Ne comprends-tu donc pas ce qu'il y a de fort et d'irrésistible dans cet amour qui devore ma jeunesse ? Ne suis-je pas aimé d'elle? Veux-tu la rendre à ses chagrins, à ses pleurs, à la tombe de qui je la tiens?... Malédiction sur toi, si tu prétends le faire !

SAINT-GENEST.

Ce que je veux, Arthur ! c'est que tu m'entendes sans passion, sans colère... voilà ce que je veux.

ARTHUR.

Et ma mission à moi est de la rendre heureuse! Cette mission, je l'ai reçue de Dieu, je la remplirai. Mais qui vient?... Ah ! c'est Georges.

SCÈNE IX.

SAINT-GENEST, ELISE, GEORGES, ARTHUR.

GEORGES.

Onze heures et demie sonnent à l'horloge de Saint-Paul, le navire part à minuit et vous recevra à son bord; vous n'avez pas de temps à perdre, monsieur Arthur.

Digitized by Google

ARTHUR.

Bien, Georges, bien ; mais qu'avez-vous? vous tremblez.

GEORGES.

Oui. Je viens de faire une rencontre qui m'inquiète : un homme marchait lentement devant moi, se dirigeant de ce côté ; j'allais vite, je le dépasse, et à la lueur du reverbère je reconnais M. Derbain.

SAINT-GENEST *et* ARTHUR.

Monsieur Derbain!

ÉLISE.

Mon mari!... Grand Dieu!...

GEORGES.

Je redouble de vitesse, et j'arrive assez tôt pour vous prévenir. Entendez-vous? la porte vient de se refermer. C'est lui sans doute, c'est bien ici qu'il venait.

ARTHUR.

Suis-je déjà trahi?... si je le croyais...

ÉLISE, *avec abattement.*

Nous sommes perdus.

ARTHUR.

De quel côté sortir? Aucune issue...

GEORGES.

Dans cette chambre. Evitez ses regards.

SAINT-GENEST.

M. Derbain monte l'escalier. Arthur! je ne souffrirai pas...

ARTHUR.

Saint-Genest, ma vie, la sienne sont entre tes mains! J'ai des armes... dis un mot... trahis-nous... elle meurt.. et moi aussi!

(*Il entraîne Élise dans la pièce voisine où Georges les suit.*)

SCÈNE X.

SAINT-GENEST, *seul.*

Se tuer!... la frapper!... l'insensé, il n'hésiterait pas!... Et mes devoirs?... Que faire, que devenir? ô mon Dieu!... On approche... oui... c'est lui!...

Digitized by Google

SCÈNE XI.

SAINT-GENEST, DERBAIN.

SAINT-GENEST.

Monsieur Derbain!

DERBAIN.

Oui, mon ami, c'est moi : me pardonnerez-vous mon indiscrétion? Je n'ai pu rester dans cette maison où tout me la rappelle; je suis sorti pour échapper à ce supplice; mes pas se sont machinalement dirigés de ce côté ; j'ai vu de la lumière à vos fenêtres, et je viens chercher près de vous des consolations que vous ne me refuserez pas.

SAINT-GENEST.

Vous avez bien fait. Je vous remercie de cette préférence. (*à part.*) Horrible situation!

DERBAIN.

Vous qui lui avez donné des soins, vous qui l'avez étudiée durant ses longues souffrances, vous pouvez l'apprécier et comprendre mes regrets... Son absence me laisse un vide affreux!

SAINT-GENEST.

Tâchez de combattre ces idées pénibles.

DERBAIN.

Tout m'y ramène. O mon ami! ne m'en veuillez pas si je vous fatigue de ma présence! je suis si malheureux!.. Cette demeure qu'elle embellissait et qu'elle a quittée pour toujours, m'est devenue odieuse : j'éprouve une invincible répugnance à y rentrer. Ma pauvre Elise!.. je la revois partout!... Si vous saviez comme ma pauvre tête travaille! comme mes sensations sont vives et douloureuses!.. Donnez-moi asile pour cette nuit, Saint-Genest; demain, je tâcherai d'être plus fort.

SAINT-GENEST.

Pour cette nuit!

DERBAIN.

Vous hésitez? ne me refusez pas! je ne vous dérangerez point : je serai bien partout, pourvu que je n'aie pas sous les yeux cette foule d'objets qui réveillent mes souvenirs... oui, point de lit, un fauteuil, ici, dans cette salle me suffira. Pardonnez-moi.

Digitized by Google

SAINT-GENEST.

Sans doute, c'est avec plaisir. (*à part.*) Que faire? si je parle, je les tue tous les deux... Et comment sortiront-ils?... L'heure s'écoule... le vaisseau va partir... (*L'heure sonne.*) Ah! minuit! Est-il encore temps?

SCÈNE XII.

GEORGES, *sortant du cabinet*, SAINT-GENEST, DERBAIN.

GEORGES, *bas.*

Monsieur, je ne puis maîtriser l'impatience de M. Arthur; il veut sortir.

SAINT-GENEST.

Et comment?... Regarde, Georges!

(*Derbain est assis; il a la tête appuyée dans ses mains.*)

GEORGES.

Je ne réponds plus de lui. Accablée par son émotion, la pauvre femme est sans connaissance. Tenez, le voici.

(*Arthur sort tenant dans ses bras Elise évanouie.*)

SAINT-GENEST.

Grand Dieu! Faut-il donc que je sois son complice!

DERBAIN, *le voyant passer.*

Ah! une femme!...

SAINT-GENEST, *se jetant devant lui, et l'arrêtant.*

Silence! (*à part.*) Que le ciel me pardonne!

(*Saint-Genest retient Derbain; Arthur et Elise sortent avec Georges, la toile tombe.*)

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

Digitized by Google

RETOUR.

TROISIÈME PARTIE.

Le théâtre représente la salle commune d'une auberge à La Rochelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, JENNY.

BERTRAND, *à la cantonade.*

Allons, mes enfans, de l'activité, du zèle, que le service ne languisse pas; ces messieurs du numéro 3 ont-ils tout ce qu'il leur faut? de riches négocians qui déjeunent méritent considération.

(*Il revient en scène.*)

JENNY.

Pas tant d'embarras, monsieur Bertrand, on voit bien que vous êtes novice dans le métier.

BERTRAND.

C'est vrai, ma petite femme; j'ai été menuisier plus long-temps qu'aubergiste; mais puisque ta tante nous a cédé son auberge, il faut la faire prospérer. Voilà une tempête qui va nous amener des voyageurs; un navire vient d'entrer enfin, après avoir bien souffert pendant trois jours de ce coup de vent; il y a des passagers à bord, ça nous revient de droit. Ah! dame! c'est que nous avons joliment achalandé l'auberge; d'abord, une jolie femme bien avenante... trop, même, quelquefois; puis, une enseigne superbe, à ce que tu dis.

JENNY.

Sans doute, superbe! et c'est à moi que vous la devez; sans mes conseils, vous auriez gardé ce vilain Bras-d'Or qui montrait le poing aux passans.

Digitized by Google

BERTRAND.

Dame! un Bras-d'Or, tout le monde connaît ça, au lieu que ce grand diable de tableau!... enfin, tu l'as voulu, et puis, ça a payé la dépense de ce jeune peintre romanesque.

JENNY.

Romantique, monsieur!.... Ah! voilà un talent!.... Voyez plutôt comme on s'arrête devant la porte pour regarder le repas de Sardanapale.

BERTRAND.

Si les repas que j'accommode ne valaient pas mieux!... enfin, suffit; pas de dispute entre nous, madame Bertrand : tenez, j'entends du bruit... ah! c'est le docteur Saint-Genest qui amène une jeune dame.... Elle était sans doute à bord du navire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉLISE, SAINT-GENEST.

SAINT-GENEST.

Entrez, madame, suivez-moi. Madame Bertrand, préparez une chambre, et veuillez nous laisser un instant.

JENNY.

J'y vais, monsieur, j'y vais. (*Elle sort.*

BERTRAND.

Si madame avait besoin de quelque chose?

SAINT-GENEST.

Non, mon ami; allez, je vous prie.

(*Bertrand sort par le fond.*)

SCÈNE III.

ÉLISE, SAINT-GENEST.

SAINT-GENEST.

Est-il possible?....vous, de retour à La Rochelle!.... Vous!

ÉLISE.

Hélas! monsieur, nous sommes bien malheureux!

Digitized by Google

SAINT-GENEST.

Que je bénis le ciel d'avoir permis que je vous rencontrasse encore, au moment où vous avez débarqué avec Arthur! il vous a confiée à mes soins; mais pourquoi avoir quitté Philadelphie?

ÉLISE.

Une fatalité cruelle nous poursuit : vous savez, monsieur, combien depuis trois ans nous étions heureux; les lettres d'Arthur vous l'ont appris; un mariage coupable, sans doute, mais que le destin lui-même semble avoir commandé, m'avait unie à celui que j'aimai si long-temps sans espoir; nous vivions ignorés.... heureux!... et les jours s'écoulaient bien doux et bien rapides. Une affaire importante, qui exigeait impérieusement la présence d'Arthur, l'appelle en Angleterre; je ne peux supporter l'idée d'une séparation, et je le décide à m'emmener avec lui; nous partons; déjà nous apercevions les côtes d'Angleterre, lorsqu'un ouragan s'élève, le vent souffle du nord avec une horrible violence; il faut regagner la pleine mer, et enfin, après trois jours d'angoisses, notre navire à demi démâté et faisant eau de toutes parts entre ici, trop heureux de trouver un port où se réfugier, mais mieux valait pour nous l'orage et ses dangers qu'un pareil abri!

SAINT-GENEST.

Ah! vous avez raison! Chaque pas que vous faites dans cette ville vous expose à des périls sans cesse renaissans, et déjà!...

ÉLISE.

Que dites-vous?

SAINT-GENEST.

Oui, dans cette foule de curieux qu'il a fallu traverser pour arriver ici, il est des gens que vos traits ont frappés; qui attachaient sur vous des regards surpris... enfin, vous le dirai-je! M. Derbain lui-même.

ÉLISE.

Il était là?...

SAINT-GENEST.

C'est par lui que j'ai appris votre arrivée; il vous avait vue; il est accouru chez moi, pâle, tremblant, hors d'haleine; ses discours m'ont tout révélé: j'ai usé de mon empire sur son esprit pour le convaincre que vous

Digitized by Google

n'avez de commun avec celle qu'il aima, qu'une étrange ressemblance; j'y suis parvenu; il n'a point de soupçons, mais craignons qu'ils ne s'éveillent.

ÉLISE.

Infortunée!

SAINT-GENEST.

M. Derbain a su qu'Arthur vous aimait à l'époque de votre mariage.

ÉLISE.

Qui lui a dit?

SAINT-GENEST.

Sans doute, l'ancienne femme de confiance de votre mère; il l'a gardée à son service.

ÉLISE.

Pauvre Marguerite!

SAINT-GENEST.

Cette indiscrétion vous est utile. J'ai rappelé à M. Derbain ce que naguères j'avais raconté ici, que votre ressemblance avec Élise avait seul décidé Arthur à se marier à Philadelphie, ainsi, cela ne saurait vous nuire; mais la plus légère imprudence peut tout perdre. Il faut donc vous dérober à tous les regards, et partir aujourd'hui même, s'il est possible.

ÉLISE.

Arthur a couru à la recherche de Georges, de ce brave homme dont l'amitié, il y a trois ans, m'arracha à la tombe; il doit tout tenter pour que nous quittions La Rochelle cette nuit. Espérons, monsieur Saint-Genest.

SAINT-GENEST.

Je crois l'entendre.

SCÈNE IV.

ELISE, ARTHUR, SAINT-GENEST.

ARTHUR.

Mon ami, combien je te remercie! Que ne devrai-je pas encore à tes soins, à ton dévouement!

SAINT-GENEST

Eh! n'ai-je pas, malgré moi, été ton complice?

Digitized by Google

ÉLISE.

Eh bien! Arthur, qu'avez-vous fait?... que deviendrons-nous?

ARTHUR.

J'ai tout lieu de croire, ma chère Élise, que dans quelques heures nous serons hors de cette ville fatale; Georges est allé par mon ordre, à toutes les voitures publiques, et s'il ne trouvait pas de places, je lui ai prescrit d'acheter une chaise de poste à quelque prix que ce soit, et de prendre des chevaux. Évite tous les yeux jusqu'à ce moment, et nous n'aurons plus rien à craindre.

ÉLISE.

Puissiez-vous dire vrai!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, PLUSIEURS NÉGOCIANS, *sortant d'une pièce voisine.*

PREMIER NÉGOCIANT.

Allons, messieurs, après le plaisir les affaires; voici l'heure de la Bourse.

ARTHUR.

O ciel!... ce sont d'anciennes connaissances... il faut les fuir.

LE PREMIER NÉGOCIANT, *regardant Élise.*

Ah!... que vois-je?

SAINT-GENEST.

Il est trop tard, ils vous ont vue.

ARTHUR, *bas à Élise.*

Du sang froid.

PREMIER NÉGOCIANT.

Eh! bonjour, mon cher de Lussac! vous voilà donc de retour dans nos murs?

ARTHUR.

J'y ai été poussé par la tempête, et je compte les quitter bientôt; des affaires importantes m'appellent en Angleterre.

DEUXIÈME NÉGOCIANT.

Quelle ressemblance!

Digitized by Google

ÉLISE, *à part.*

Comment cacher mon trouble ?

PREMIER NÉGOCIANT.

Ah ! je regrette que vous ne nous donniez pas quelques jours. Madame...

ARTHUR.

C'est ma femme que j'ai l'honneur de vous présenter.

DEUXIÈME NÉGOCIANT.

Ah ! (*à part.*) C'est incroyable !... on jurerait que c'est elle.

PREMIER NÉGOCIANT.

Nos regards semblent vous embarrasser, madame ; pardonnez-nous, vos traits nous rappellent une jeune femme que nous avons tous connue, et...

ÉLISE.

Oui, messieurs, je sais... mon mari m'a dit plus d'une fois...

PREMIER NÉGOCIANT.

C'est qu'en vérité, jamais ressemblance ne fût plus complète.

SAINT-GENEST.

Moi, que les lettres d'Arthur avaient averti de cette circonstance, lorsqu'il m'annonça son mariage aux États-Unis, j'ai été moins frappé que vous, messieurs, j'ai vu des exemples de phénomènes plus étranges encore.

ÉLISE, *à part.*

Quel supplice !...

PREMIER NÉGOCIANT.

Nous n'abuserons pas de vos momens ; à revoir, mon cher Arthur, et laissez-nous espérer que vous ne partirez pas si vite.

ARTHUR.

Je tâcherai, messieurs, je tâcherai... mille remerciemens !

DEUXIÈME NÉGOCIANT.

Madame... (*Ils saluent.*)

ARTHUR, *les conduisant.*

Au plaisir de vous revoir, messieurs.

(*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

SAINT-GENEST, ÉLISE, ARTHUR.

ARTHUR.

Enfin, ils sont partis!

SAINT-GENEST.

Cette rencontre est fâcheuse : dans une demi-heure, il ne sera question à la Bourse que de la ressemblance extraordinaire de madame avec feu madame Derbain; de la Bourse, cette nouvelle va passer dans tous les quartiers : on jasera ; la curiosité va s'enflammer, et je ne serais pas surpris que ce soir, on fît queue à la porte de cette auberge.

ARTHUR.

Ce soir?... nous n'y serons plus, j'espère. J'attends Georges, il va venir; il aura tout préparé pour notre fuite; nous gagnerons Paris, et delà Dieppe ou Calais.

SAINT-GENEST.

Vous ne sauriez trop vous hâter; M. Derbain...

ARTHUR.

Eh bien!... aurait-il vu mon Élise?

SAINT-GENEST.

Il n'est que trop vrai.

ARTHUR.

Juste ciel!... (*à Élise.*) O pardonne-moi de t'avoir associée à ma misérable existence! C'était enlacer la tienne de mille soucis, de mille inquiétudes, et je ne pouvais t'offrir qu'un bonheur empoisonné!... Je suis bien malheureux.

ÉLISE.

Arthur!... comptez-vous pour rien les trois ans qui viennent de s'écouler?... n'ont-ils pas été, ceux-là du moins, exempts d'amertume et de chagrins?

ARTHUR.

Et peut-être l'instant de les expier est-il venu.

SAINT-GENEST.

Non, non!... je vais chercher M. Derbain; je tâcherai de le distraire; je l'emmenerai s'il le faut.

Digitized by Google

ÉLISE.

Toujours tromper!..

SAINT-GENEST.

Ne m'avez-vous pas associé à votre destinée?

ÉLISE.

Le tromper!... lui! il m'aimait tant!... il m'a pleurée, n'est-il pas vrai, monsieur?

SAINT-GENEST.

Je ne le cache pas; le chagrin a altéré sa santé, mais il n'a point aigri son caractère; c'est toujours la même bonté, la même égalité d'ame, aussi tout le monde a pris part à son malheur.

ARTHUR.

Assez, Saint-Genest, assez.

ÉLISE.

Mon ami, ayons le courage de l'entendre... Je ne regrette pas ce que j'ai quitté, vous le savez, mais, je dois accepter l'expiation.

ARTHUR.

Mon Élise!...

SAINT-GENEST.

Allons, il faut quitter cette salle... Venez.

(*Derbain paraît au fond.*)

TOUS.

Ciel!...

SCÈNE VII.

SAINT-GENEST, DERBAIN, ELISE, ARTHUR.

DERBAIN.

De grace, pardonnez mon indiscrétion.

ÉLISE, *à part.*

Dieu puissant! où fuir? où me cacher?

ARTHUR, *bas.*

Elise!.. Elise!.. tu nous perds... Malédiction!.. Que vient-il faire ici?

DERBAIN.

Saint-Genest, veuillez m'excuser auprès de votre ami.

SAINT-GENEST.

Monsieur....

Digitized by Google

DERBAIN, *les yeux fixés sur Elise.*

Oui, excusez-moi... (*à part.*) O mon Dieu! Je croia la revoir!.. (*Elise fait un mouvement.*) Ah! madame, je vous en conjure, demeurez. Ne fuyez pas mes regards... Si vous saviez...

ÉLISE, *à part.*

Que faire?.. que devenir?..

DERBAIN.

M. de Lussac, veuillez m'écouter un instant; je serai franc avec vous; un autre, peut-être, inventerait mille prétextes pour excuser ce que ma démarche a d'irrégulier; moi, je vais droit au but.

ARTHUR, *passant entre Elise et Derbain.*

L'honneur que vous me faites, monsieur...

DERBAIN.

Laissons de côté ses froides politesses, monsieur Arthur; j'ai appris le sacrifice que vous avez fait, il y a déjà bien long-temps. Et si vous consentiez à me traiter comme un ami.

ARTHUR.

Moi!..

SAINT-GENEST.

Que dit-il?

ÉLISE, *à part.*

Malheureuse!...

DERBAIN.

Ah! vous m'en voulez peut-être?.. Oui, je vous ai fait bien du mal, mais je ne le savais pas alors... Madame, c'est pour vous voir que j'ai osé me présenter en ce lieu; vous ne me connaissez pas; vous m'accusez, sans doute?.. Mais, moi aussi, j'ai été l'heureux époux d'une femme que j'aimais... que j'aimais avec passion, qui vous ressemblait... à s'y méprendre... Eh bien! comme moi, il l'avait aimée!.. Entraîné par des circonstances funestes, sans le savoir, je les ai séparés... Lui, bon jeune homme, loyal et généreux, il consentit au sacrifice, il s'exila... La providence lui devait un dédommagement, il l'a trouvé!.. (*à Arthur.*) Vous n'avez plus de colère contre moi, n'est-il pas vrai?

ARTHUR.

Monsieur... (*à part.*) C'est lui qui demande grâce!

Digitized by Google

DERBAIN.

J'ai révélé des choses que votre jeune épouse ignorait peut-être... N'en concevez pas de jalousie, madame... S'il vous a aimée parce que vous ressemblez au premier objet de son choix, il vous sera fidèle !.. et vous n'avez plus cette rivale à craindre !.. elle est morte! morte de chagrin, peut-être... Et c'est moi!

ÉLISE, *à part.*

Il pleure! Et moi aussi j'ai des larmes dans les yeux.

ARTHUR, *à part.*

Que je souffre!

DERBAIN.

Tous les jours je vais prier et pleurer sur sa tombe... Eh quoi! vous prenez part à mes douleurs!... Vous lui ressemblez donc aussi par l'ame? Elle aurait votre âge.. la même candeur au front, la même expression dans le regard... et j'éprouve à vous voir une sorte de consolation !.. Il me semble que c'est elle.

ÉLISE, *troublée.*

Que dites-vous, monsieur?

DERBAIN.

Et tenez, quand vous parlez, je crois entendre sa voix!.. Oui... Saint-Genest, mon ami, elle n'est plus, celle que j'aimais... elle n'est plus!.. J'ai besoin que vous me le répétiez... Pardonnez-moi, ma pauvre tête s'affaiblit; ce que je vois me confond... Ah! ne m'abandonnez pas, ma raison s'égare.

ÉLISE, *à part.*

Horrible tourment!

SAINT-GENEST.

Monsieur, je vous en prie, modérez-vous. Ne vous laissez point entraîner par une illusion.

DERBAIN.

Vous dites vrai... ce n'est qu'une illusion, et pourtant!.. Eh bien! je veux qu'elle se prolonge... Ne me refusez pas la grace que je vais vous demander... Monsieur, je vous en conjure, venez chez moi, avec elle, dans cette demeure qu'embellissait mon Elise.

ÉLISE, *à part.*

Grand Dieu!

Digitized by Google

ARTHUR.

Que demandez-vous, monsieur?

DERBAIN.

Oh! ne repoussez pas ma prière... Consentez, monsieur, consentez... J'assemblerai mes amis; je croirai revoir encore mon Elise, présidant à ces fêtes que je donnais pour elle, souriant aux efforts que je faisais pour lui plaire!.. Trois années de regrets et de douleurs disparaîtront... Ah! les souvenirs qu'on réveille au cœur d'un vieillard ont un charme qui tue... J'en mourrai peut-être... Qu'importe!.. Un instant, un seul instant de ce bonheur... Faut-il que je vous le demande à genoux?

ARTHUR, *l'empêchant de s'agenouiller.*

Monsieur!

ÉLISE, *bas à Arthur.*

Jamais!.. jamais!

DERBAIN.

Pourriez-vous me refuser?

ARTHUR.

Excusez-moi, cela m'est impossible, je quitte cette ville ce soir même. Des affaires de la plus haute importance m'appellent à Londres; je pars pour Dieppe dans quelques heures, je n'ai pas un moment à perdre.

DERBAIN.

Que je suis malheureux!

ARTHUR.

Veuillez me pardonner, et croire que sans cette circonstance...

ÉLISE, *à part.*

Qu'avons-nous fait?

SCÈNE VIII.

SAINT-GENEST, DERBAIN, GEORGES, ARTHUR, ELISE.

GEORGES.

Ni places, ni chevaux, monsieur; impossible de partir aujourd'hui.

ARTHUR.

Qu'entends-je?

Digitized by Google

DERBAIN, *avec joie.*

Ah ! que dit-il ?

ÉLISE, *à part.*

Quel abîme s'ouvre sous nos pas !

GEORGES.

Je me suis adressé à toutes les diligences, pas une place ;... à la poste, pas un cheval !

ARTHUR.

Grand Dieu !

ÉLISE, *se laissant tomber sur un fauteuil.*

Le ciel n'aura-t-il pas pitié de nous ?

DERBAIN.

Vous voilà contraint de rester... Me refuserez-vous encore ?

ARTHUR.

Je ne puis, monsieur ; excusez-moi.

DERBAIN.

Vous n'avez plus de motifs pour rejeter ma prière. Que ma maison soit la vôtre ; je vous en prie, jusqu'au moment où vous devrez nous quitter.

ARTHUR, *à part.*

Que dire ? que faire ?

SAINT-GENEST, *à part.*

Il ne faut qu'un soupçon, qu'ils prennent garde de l'éveiller. (*haut.*) Arthur, cède aux désirs de monsieur Derbain.

DERBAIN.

Eh bien ! n'obtiendrais-je pas une réponse ?

ARTHUR, *à part.*

Il le faut... (*haut.*) Vous l'exigez, monsieur, nous irons chez vous.

ÉLISE, *à part.*

Il consent ! ô mon Dieu !

ARTHUR, *passant auprès d'elle.*

Silence, Élise ! et soumettons-nous.

DERBAIN.

Vous consentez ? Ah ! vous me comblez de joie... que je vous remercie. Madame, que de reconnaissance je vous devrai !.. Saint-Genest, donnez-moi votre bras. (*à Arthur.*) Dans deux heures, n'est-ce pas ?

ARTHUR.

Oui, dans deux heures.

Digitized by Google

DERBAIN.

Au revoir, mes amis.

ARTHUR.

Au revoir!

(*Derbain et Saint-Genest sortent par le fond.*)

SCÈNE IX.

ARTHUR, ELISE.

ÉLISE.

Moi, rentrer dans cette maison, jamais!... je n'irai pas, Arthur, je n'irai pas.

ARTHUR.

Et comment nous soustraire à cette fatale nécessité? l'embarras que nous avions peine à déguiser, ton trouble, le mien, peuvent éveiller des soupçons; et si notre absence y venait ajouter, quel sort serait le nôtre?

ÉLISE.

Tu veux me condamner à cette effroyable contrainte!... moi, revoir ces lieux, où sous chacun de mes pas se ranimera un souvenir qu'il faudra étouffer; où chaque objet fera naître une émotion qu'il faudra vaincre!... ne l'espère pas, Arthur. Cette lutte de tous les instans est au-dessus de mes forces.

JENNY, *entrant.*

La chambre de madame est prête.

ARTHUR.

C'est bien. (*Jenny sort.*) Faisons tête à l'orage, affrontons-le, mon Elise, c'est le plus sûr moyen de le conjurer... l'ingénieuse amitié de Saint-Genest nous protégera.

ÉLISE.

Je n'y consentirai pas... cela m'est impossible; laisse-moi, Arthur, laisse-moi.

(*Elle s'arrache d'auprès de lui et elle sort toute troublée.*)

ARTHUR, *la suivant.*

Puissé-je la décider?

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE.

Le théâtre représente un salon chez M. Derbain.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME LAMBERT, ANDRÉ.

ANDRÉ.

C'est comme je vous le dis, madame Lambert; j'étais sur le port quand les passagers ont débarqué, et il m'a semblé reconnaître ses traits.

MADAME LAMBERT.

Taisez-vous, vous êtes un fou; c'est un fantôme, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Je ne dis pas cela; mais, on a vu des choses... Voici monsieur.

SCÈNE II.

ANDRÉ, DERBAIN, MADAME LAMBERT, VALETS.

(*Pendant cette scène les domestiques ont ôté les toiles qui couvraient le piano et les fauteuils, et ont allumé le lustre.*)

DERBAIN, *entrant.*

Ah! c'est vous, madame Lambert! vite, écoutez-moi, il faut improviser sur-le-champ une petite fête pour ce soir; j'ai déjà invité quelques amis.

MADAME LAMBERT.

Une fête!

DERBAIN.

Oui, ma bonne Marguerite. C'est une chose bien étrange pour nous à présent, qu'une fête! il y a longtemps que le deuil habite ici; c'est un hôte importun, je veux qu'on le chasse.

Digitized by Google

MADAME LAMBERT.

Ai-je bien entendu? Je ne comprends pas, monsieur.

DERBAIN.

Je vous le répète, je prétends que ce soir on rie chez moi, qu'on joue, qu'on danse... comme autrefois, Marguerite; ne vous en souvient-il plus?

MADAME LAMBERT.

Pardonnez-moi, monsieur; mais alors...

DERBAIN.

Eh bien! ce sera aujourd'hui comme alors: des fleurs, de brillantes toilettes, de l'or sur les tables, et de joyeux accords... elle, au milieu de cette fête, belle et parée... et son sourire gracieux... tout l'enivrement du plaisir;... puis après isolement, désespoir... C'est un éclair qui va passer dans notre nuit.

MADAME LAMBERT.

Encore une fois, monsieur, je ne comprends pas.

DERBAIN.

C'est une faveur du ciel!... Vous ne savez donc pas, Marguerite, je l'ai retrouvée.

MADAME LAMBERT.

Qui, monsieur?

DERBAIN.

Qui? l'enfant que vous avez élevé, l'épouse que j'ai perdue.

MADAME LAMBERT.

Y pensez-vous, monsieur! votre chagrin vous égare.

DERBAIN.

En vérité, je suis tenté de le croire; oui, je me dis quelquefois: cela n'est pas, je me trompe... et pourtant cela existe; vous la verrez vous-même, Marguerite, non pas elle, mais son image vivante. Ah! si c'était elle-même! ou si quelque puissance mystérieuse l'avait arrachée au tombeau!... Tête folle de vieillard, où vas-tu t'égarer? on bercerait ma pauvre imagination avec des contes d'enfant... André, Marguerite, exécutez mes ordres; l'heure s'avance, on va venir, j'ai encore quelques dispositions à prendre; ne négligez rien, mes amis, je vous en conjure; je reviens dans peu d'instans.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

ANDRÉ, MADAME LAMBERT.

MADAME LAMBERT.

Y concevez-vous rien, André?

ANDRÉ.

Je crois deviner que monsieur a fait la même rencontre que moi.

MADAME LAMBERT.

Je m'y perds!... cette ressemblance dont vous m'avez parlé, et qui l'a frappé à ce point.

ANDRÉ.

Cette jeune dame est arrivée avec son mari, on l'a nommé devant moi; c'est M. Arthur de Lussac.

MADAME LAMBERT.

M. Arthur! Mais comment M. Derbain a-t-il été la chercher?

ANDRÉ.

Il était homme à lui demander si par hasard elle n'était pas sa femme.

MADAME LAMBERT.

Vous plaisantez mal à propos, André.

ANDRÉ.

J'en conviens, madame Lambert, et j'oublie en causant les ordres de monsieur... Allons, faisons ce qu'il prescrit; je vais tout préparer. On sonne déjà, je vais ouvrir. (on sonne.)

SCÈNE IV.

MADAME LAMBERT, *seule.*

Est-ce un rêve que je fais? est-ce donc Dieu qui conduit tout cela? Ce que j'entends me confond, et je ne sais que penser.... M. Arthur... cette jeune femme!... Que vois-je? c'est-elle! ah!

Digitized by Google

SCÈNE V.

ARTHUR, ELISE, SAINT-GENEST, MADAME LAMBERT.

(*Elise fait un mouvement pour se jeter dans les bras de madame Lambert, Arthur la retient. Madame Lambert qui était prête à s'élancer au-devant d'elle, s'arrête tout à coup, parce que Saint-Genest se place entre elles.*)

MADAME LAMBERT.

Pardonnez-moi, madame, je n'ai pas été maîtresse... j'ai cru voir...

ÉLISE, *bas à Arthur.*

Oh! laissez-moi l'embrasser... elle ne nous trahira pas.

ARTHUR, *bas.*

Pas un mot, pas un geste.

ÉLISE, *bas.*

Quel tourment!

SAINT-GENEST.

Vous voilà comme tout le monde, madame Lambert, étonnée, stupéfaite!

MADAME LAMBERT.

Ah! il y a là-dessous quelque mystère!... je ne sais que penser... elle n'était donc pas morte?

(*Mouvement d'Elise et d'Arthur.*)

SAINT-GENEST.

Allons, madame Lambert, soyez raisonnable; respectez l'embarras de cette jeune dame que troublent vos folles suppositions, et veuillez dire à M. Derbain que nous nous sommes rendus à son invitation.

MADAME LAMBERT.

J'y vais, monsieur, j'y vais... O mon Dieu! que faut-il croire?

SCÈNE VI.

ARTHUR, ÉLISE, SAINT-GENEST.

ARTHUR.

Ma chère Élise, je t'en prie, commande à tes émo-

Digitized by Google

tions; nous avons cru cette épreuve indispensable pour écarter les soupçons... un peu de force et de courage, et nous sommes sauvés.

ÉLISE

Voyez, Arthur, voyez, c'est ici... tout est encore à la même place, mon piano !...

SAINT-GENEST.

Assez, madame, assez! votre avenir est entre vos mains.

ARTHUR.

Et ma vie dépend de toi.

ÉLISE.

Eh bien ! il le faut... Allons, je l'ai promis... ne soyons ici qu'une étrangère... Ah! le portrait de ma mère ! ses yeux sont attachés sur moi... Oh ! ce regard parle.

ARTHUR.

Élise !...

ÉLISE.

Oh! mes souvenirs, mes souvenirs, qui viendra me les enlever ?

SAINT-GENEST.

J'entends quelqu'un... silence et comptez sur moi !

SCÈNE VII.

ARTHUR, ÉLISE, DERBAIN, SAINT-GENEST, FOULE D'AMIS ET D'INVITÉS.

DERBAIN.

Enfin, c'est vous ! que d'excuses je vous dois, et que de reconnaissance ! (*aux invités.*) Mes amis, votre étonnement, je le vois, égale le mien ; unissez-vous à moi pour remercier cette jeune dame qui veut bien prendre en pitié la faiblesse d'un vieillard, et lui rendre pour quelques instans une image de son bonheur passé. (*On regarde Elise avec étonnement. A Arthur.*) Comme vous paraissez soucieux ! mon jeune ami.

ARTHUR.

Il est vrai, le retard que j'éprouve...

DERBAIN.

Ne vous affligez pas de ce qui cause ma joie. (*à Élise.*) Et vous, madame, si vous daigniez consentir à faire les honneurs de ma maison !

Digitized by Google

ÉLISE.

Moi !...

DERBAIN.

Je vous en prie !, que l'illusion soit complète ! ne me résistez pas, madame, je vous en conjure.

(*Ici l'orchestre est censé jouer dans une autre pièce.*)

ÉLISE.

Vous le voulez?... j'y consens. (*à part.*) Le sort en est jeté ! (*haut.*) Qu'on place une table de ce côté; une autre par ici... Messieurs, la main aux dames, les contredanses vont commencer.

SAINT-GENEST.

Monsieur Derbain, je vous propose votre partie d'échecs.

DERBAIN.

Non, mon ami, jouez avec monsieur Arthur; moi, je veux être simple spectateur; égaré dans cette foule, tout voir et tout entendre... Ah ! jouissons du moins de cette heure qui me reste.

(*On danse; on joue. Arthur et Saint-Genest jouent aux échecs.*)

SAINT-GENEST, *à Arthur.*

Tout va bien.

ARTHUR.

Espérons.

DERBAIN.

Madame, voici le piano de mon Élise... Si vous voulez comme elle...

(*Mouvement d'inquiétude d'Arthur et de Saint-Genest.*)

ÉLISE.

Monsieur, daignez m'excuser, je n'ai pas ce talent.

DERBAIN.

Pardon ! j'espérais...

SAINT-GENEST, *à Arthur.*

L'heure s'avance, nous sommes sauvés.

DERBAIN.

Que je vous remercie encore du bonheur que vous avez consenti à m'apporter. (*lui montrant un petit tableau.*) Voyez, madame, c'est son ouvrage.

ÉLISE, *à part.*

Ah ! en effet !...

Digitized by Google

DERBAIN.

J'ai assisté à ce travail de mon Elise... Elle était là avec ses jeunes amies... Mon Dieu ! plus je vous regarde plus cette ressemblance me frappe ; et je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que je retrouve tous vos traits dans le portrait de sa mère... Regardez, madame.

ÉLISE, *à part.*

Grand Dieu !

ARTHUR, *à part.*

Pauvre Elise, quel supplice !

DERBAIN.

Ne remarquez-vous pas?...

(*Une dame vient parler bas à Élise.*)

ÉLISE, *à la dame.*

C'est juste... (*à Derbain.*) Excusez-moi, monsieur

DERBAIN.

Ah ! madame, que je ne vous dérange pas.

ÉLISE, *dans le fond prend une carte et l'offre.*

Madame, voudriez-vous accepter...

UN JOUEUR.

Il manque des jetons.

ÉLISE.

Des jetons ! qu'on ouvre cette armoire, on doit en trouver.

DERBAIN.

Qu'entends-je ! Comment savez-vous?

ÉLISE, *poussant un cri.*

Ah ! (*Elle tombe sur un fauteuil.*)

ARTHUR.

Malheureuse ! elle s'est trahie !

DERBAIN.

Juste Dieu ! se pourrait-il... Elise ! Elise ! (*aux invités.*) Laissez-nous, de grace, laissez-nous.

SAINT-GENEST.

Qu'on se retire, qu'on nous laisse seuls... (*à part.*) Les infortunés !... que deviendront-ils? (*haut.*) Encore une fois, éloignez-vous, je vous en prie.

(*Il fait sortir tous les invités qui s'éloignent en murmurant.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

SAINT-GENEST, ÉLISE, DERBAIN, ARTHUR.

ÉLISE, *levant les yeux sur le portrait.*

Ma mère!... ma mère! Ne me regarde pas ainsi!

DERBAIN.

Tout cela est-il un rêve?

ÉLISE.

Non... cette contrainte, c'était une fièvre ardente qui me brûlait le sang! le masque est tombé ; oui, c'est moi, c'est moi, vous dis-je! Je n'ai pu mener jusqu'au bout cette horrible trahison... c'est moi!... c'est votre femme!

DERBAIN.

Vous!... est-il vrai?... par quel infâme complot me fût-elle donc ravie?... Élise!... et vous, parlez donc, ne provoquez pas la malédiction du vieillard!... parlez!

ARTHUR.

Oui, monsieur; il y a trois ans, le jour même des funérailles, j'arrivais; on me dit : elle est morte! vivante elle n'avait pu être à moi... je voulus du moins que ses restes me suivissent... je ne croyais vous dérober qu'un cadavre! tout à coup, la nature défaillante se ranime ; l'art vient à notre secours... nous la sauvons... j'avais alors des droits sur elle!

DERBAIN.

Des droits!... et les miens?

ARTHUR.

La tombe les avait prescrits!... j'en devais triompher, car je l'aimais depuis long-temps, et j'étais aimé d'elle. Que vouliez-vous qu'elle fît, faible, épuisée, ayant déjà respiré le froid du tombeau?... que vouliez-vous qu'elle fît, ressaisissant par moi l'existence dont vous l'aviez vue privée pour toujours?... Ah! si la vie encore devait avoir de la joie pour elle, certes, j'avais des droits à la partager!... ne l'avais-je pas arrachée à la mort?...

DERBAIN.

Ah!...

ARTHUR.

Et vous, qui l'aimez, comprenez-vous ce qu'elle au-

Digitized by Google

rait souffert, au réveil, condamnée à mourir dans ce cercueil où vous l'aviez enfermée? vainement elle aurait crié!... La terre eût intercepté ses cris, et les vivans ne l'auraient pas entendue.

DERBAIN.

Effroyable image!

ARTHUR.

Eh bien! moi, poussé par je ne sais quel pressentiment, je l'ai sauvée!... dites maintenant, avais-je des droits?... Il me restait à triompher des scrupules d'un ami, témoin de tout ce qui se passa alors!... j'étais parvenu à vaincre ceux d'Elise... et la nuit même où vous pleuriez sa mort, nous partîmes... oui, sous vos yeux... car, vous étiez là.

DERBAIN.

Ah! je me souviens! cette femme... et vous aussi, Saint-Genest, vous me trompiez.

ARTHUR.

Non! il la sauvait une seconde fois, car s'il nous eût trahis, je la tuais et je mourais avec elle.

DERBAIN.

Mourir!.., vous!... c'est elle!... ma voix tremblait en lui parlant; vous étes bien pâle, Elise!

ARTHUR.

Comme elle était dans le cercueil.

ÉLISE, *tombant à genoux.*

Grace, monsieur, grace!... vous devez m'accuser, me maudire!

DERBAIN.

Vous maudire!.. Non, je ne le puis!.. Relevez-vous, Elise.

ÉLISE.

Oh! je suis coupable à vos yeux... Je le suis... Mes devoirs, mes sermens, j'ai oublié tout!... Punissez-moi, monsieur, je l'ai mérité... Ordonnez de mon sort... Celui pour qui je vous ai trahi, je le fuirai... L'obscurité d'un cloître peut me cacher à tous les yeux... Eh bien! j'y vivrai seule avec mon repentir et le souvenir de vos bontés... Heureuse encore, si je peux penser qu'un jour vous me pardonnerez!

DERBAIN.

Elise, le jour où votre mère mourut, elle me dit, en

Digitized by Google

baignant mes mains de ses larmes : je vous la recommande !.. je vous confie l'avenir de ma fille !.. Elise, vous en souvenez-vous ?

ÉLISE.

Hélas !

DERBAIN.

Ce dépôt sacré, c'est à moi seul qu'il fut remis ; seul, je lui en dois compte... Reconnaissez-vous mes droits?

ÉLISE.

Ah ! monsieur, commandez ; votre volonté va décider de mon sort.

DERBAIN.

Eh bien ! suivez-moi... (*à Arthur.*) vous aussi, monsieur, suivez moi ...

ARTHUR.

Qu'exigez-vous ?

DERBAIN.

Vous allez le savoir !... Venez !.. Monsieur Saint-Genest, veuillez demeurer ici. (*Ils entrent tous trois dans une pièce voisine*).

SCÈNE IX.

SAINT-GENEST, *seul.*

Que va-t-il faire ?.. Cette foule qui était ici présente, elle sait tout !.. Qu'allons-nous devenir ?

SCÈNE X.

GEORGES, SAINT-GENEST.

GEORGES, *accourant.*

Ah ! monsieur... si vous saviez ! je tremble.

SAINT-GENEST.

Qu'avez-vous ?

GEORGES.

On sait tout à présent... La foule se rassemble autour de cette maison... On parle de tombe violée, de profanation... On a couru avertir la justice.

SAINT-GENEST.

Grand Dieu !

Digitized by Google

GEORGES.

Nous sommes perdus. Tenez, entendez-vous tout ce bruit? On vient de ce côté... On appelle... On demande M. Arthur.

SAINT-GENEST.

Comment les sauver?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FOULE DE CONVIÉS ET DE GENS DU PEUPLE.

VOIX *dans la foule, entrant en tumulte.*

Oui, oui, qu'il soit livré aux tribunaux!

D'AUTRES VOIX.

C'est un crime!

D'AUTRES.

On doit le punir!.. Où est-il?.. Ah! dans ce cabinet, peut-être.

SAINT-GENEST.

Que voulez-vous faire?.. Respectez cette demeure.

VOIX.

Non, non; il doit être puni.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DERBAIN, *sortant du cabinet.*

DERBAIN.

Pourquoi tout ce bruit?.. Quels sont vos droits chez moi?.. que prétendez-vous?

UN HOMME.

La justice est avertie; elle va venir. Et votre femme...

DERBAIN.

Vous vous trompez!.. ce n'est pas elle!

LA FOULE.

Comment?.. Oh! oh!

SAINT-GENEST.

Qu'entends-je?

GEORGES.

Que dit-il?

DERBAIN.

Elise, celle que j'ai pleurée, est morte!.. Qu'on res-

Digitized by Google

pecte madame de Lussac. (*à demi-voix.*) Saint-Genest, j'ai pardonné!., Ma voiture les emmène, et la bénédiction du vieillard les accompagne!.. (*On entend rouler une voiture.*) Entendez-vous!

SAINT-GENEST.

Homme généreux!

DERBAIN.

Ma mort les rendra libres!.. Ils n'attendront pas long-temps.

FIN DE LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

PIÈCES NOUVELLES,

Publiées par Barba.

NORMA, tragédie, par M. Soumet.
FIFI LECOQ, ou une Visite domiciliaire.
L'INCENDIAIRE, ou la Cure et l'Archevêché, dr. en 3. act.
LE BOA, comédie-vaudeville en un acte.
LA LETTRE DE CACHET, ou les Abus de l'Ancien Régime, mélodrame en trois actes, par M. Pigault-Lebrun.
DOMINIQUE, ou la Brouette du Vinaigrier, drame de Mercier, remis en un acte avec des couplets.
M. CAGNARD, ou les Conspirateurs, folie du jour.
LE CHARPENTIER, ou Vice et Pauvreté, vaudev. pop.
LE MARÉCHAL BRUNE, ou la Terreur de 1815.
MONSIEUR MAYEUX, ou le Bossu à la Mode.
MADAME LAVALETTE, drame historique en deux actes.
BONAPARTE A L'ÉCOLE DE BRIENNE, ou le Petit Caporal, souvenirs de 1783, en trois tableaux.
NAPOLÉON, pièce historique en trois parties, mêlée de chants, suivie d'un épilogue.
NAPOLÉON, ou Schœnbrunn et Ste-Hélène, dr. hist.
L'EMPEREUR, événemens historiques.
LE COCHER DE NAPOLÉON, vaudev.-anecd. en 1 act.
VOLTAIRE CHEZ LES CAPUCINS.
MONSIEUR DE LA JOBARDIÈRE, ou la Révol. impr.
27, 28 ET 29 JUILLET, tableau épisod. des trois jours.
LE TE DEUM ET LE TOCSIN, ou la Route de Rouen.
L'IVROGNE, drame grivois, mêlé de couplets.
LA FAMILLE DE L'APOTHICAIRE, ou la Petite Prude.
LES DRAGONS ET LES BÉNÉDICTINES, comédie en un acte, par M. Pigault-Lebrun, nouvelle édition.
LES DRAGONS EN CANTONNEMENT, ou la Suite des Bénédictines, comédie en un acte et en prose, par M. Pigault-Lebrun, nouvelle édition.
FAVRAS, épisode de 1789, en 3 actes, par MM. Merville et Sauvage.
L'AMPHIGOURI, salmis dramatique en quatre actions.
CAMILLE DESMOULINS, drame en 5 actes.
LA POUPÉE, comédie-vaudeville

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

MOULIN DE MANSFELD,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

PAR M. CH. PAUL DEKOCK;

BALLET DE M. MILLOT,

MUSIQUE DE MM. QUAISAIN ET RENAT FILS;

Représenté sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 10 février 1816.

A PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.
1816.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte de MANSFELD.....	M. VILLENEUVE.
Le Comte de HOLDEIM, sous le nom de Werner.....	M. FRESNOY.
LEODGARD, son fils.....	M. GRÉVIN.
Le Baron de WORBACK.....	M. WEIS.
ALBERT, Domestique du Baron.....	M. STOCKLEIT fils.
FRANCK, ancien Secrétaire du Comte de Holdeim.....	M. ADOLPHE.
FRITZ, Meûnier.....	M. BOISSELOT.
BETTMANN, Fermier, neveu de Fritz...	M. RAFFILE.
LEROC, FORBAN, Agens du Baron.....	M. KLEIN. M. STOCKLEIT père.
ERNESTINE, fille du Comte de Mansfeld.	Mlle ADÈLE DUPUIS.
LOUISA, Femme de Bettmann.....	Mlle ELÉONORE.
ANNA, suivante d'Ernestine.....	Mme THIERRY.

Agens du Baron.
Piqueurs.
Hommes d'armes.
Domestiques et Vassaux du Comte de Mansfeld.
Garçons de Ferme.

La Scène se passe en Thuringe, dans le comté de Mansfeld.

Le 1er acte, devant la ferme de Bettmann.
Le 2me, dans les jardins du château de Mansfeld.
Le 3me, au Moulin.

Digitized by Google

LE MOULIN DE MANSFELD,

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une campagne. A droite est la ferme de Bettmann; à gauche la chaumière de Werner; sur le devant de la ferme un gros arbre et un banc de gazon; dans le fond une colline ombragée de peupliers).

SCÈNE PREMIÈRE.

BETTMANN, Garçons de ferme.

(Les garçons de la ferme en sortent portant sur le dos des sacs pleins, ils prennent le chemin de la colline, Bettmann sort après eux).

BETTMANN, *à ses garçons.*

Allez, mes amis, et portez ces sacs de grains au moulin de mon oncle; vous reviendrez de suite, entendez-vous!.... (*Les garçons s'éloignent*). Ah! c'est que maintenant que v'là mon oncle revenu de son voyage, il va retourner habiter son moulin, et j'dis qu'ça va aller rondement! (*On entend le bruit des cors dans l'éloignement*). Tiens!... qu'est-ce que j'entendons là! Encore une chasse, c'est sûr! Ah! mon Dieu, d'puis que le comte de Mansfeld est venu habiter son château, c'est tous les jours le même tapage! (*Le son de cor continue*). C'est ça! encore queuqu' lièvre qui va y passer.

SCÈNE II.

BETTMANN, LOUISA.

(La chasse se fait toujours entendre dans l'éloignement. Louisa sort de la ferme et court au fond du théâtre).

LOUISA.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?.... qu'est-ce qu'il y a?

BETTMANN.

Pardine, c'est une chasse. Te v'là tout en l'air comme si tu n'savais pas c'que c'est.

LOUISA.

Allons, n'vas-tu pas déjà me gronder? A peine si j'suis éveillée: ça promet!...

BETTMANN.

C'est qu'en vérité, madame Bettmann, on dirait qu'vous n'avez jamais rien vu! Pour la femme d'un riche fermier, vous vous conduisez comme une paysanne.

Digitized by Google

LOUISA.

C'est bon, laisse-moi tranquille (*Elle court sur la colline*).

BETTMANN.

Ah! que cette femme-là me donne de peine! Je n'pourrai jamais la former! jamais!...

SCÈNE III.

Les Mêmes, LÉODGARD.

LÉODGARD, *sortant vivement de la chaumière, et courant à Bettmann.*

Bettmann!... Bettmann!... n'as-tu pas entendu le bruit du cor?

BETTMANN.

J' crois ben que j' l'ai entendu!.... et ma femme aussi....

LÉODGARD.

Il y a donc une chasse!.... Crois-tu qu'elle passe par ici?... Sais-tu si la fille du comte en est?....

BETTMANN.

Ah! ma foi, je n' peux pas vous dire!....

LÉODGARD, *à part.*

Si je pouvais la voir!.... l'admirer encore une fois!....

LOUISA, *revenant du fond.*

Bonjour. M, Léodgard.

LÉODGARD.

Je vous salue, madame Bettmann.... Avez-vous aperçu la chasse?

LOUISA.

Ah! mon dieu, non; Bettmann n'a pas eu l'esprit de me dire où elle était!

BETTMANN, *à part.*

C'est ça, attrape!...

LOUISA.

Je crois pourtant que le son du cor partait du côté du moulin.

LEODGARD, *à part.*

Courons!.... peut-être serai-je assez heureux pour la rejoindre! (*haut*) Du côté du moulin, dites-vous?

LOUISA.

Oui... tout là-bas... à gauche...

LÉODGARD.

Je vous remercie. (*Il sort en courant vers le fond.*)

SCÈNE IV.

BETTMANN, LOUISA.

LOUISA.

Ah! comme il court!

Digitized by Google

BETTMANN.

Faut qu'il aime fièrement la chasse, toujours! car il n'en manque pas une!

LOUISA.

Ah!... tu crois cela toi!... Tu t'imagines que c'est pour voir la chasse que M. Léodgard est éveillé de si bon matin, et qu'il passe son temps à courir les forêts.

BETTMANN.

Dame! oui, moi, j'croyais.... Tu penses donc qu'il y a d'autres raisons pour....

LOUISA.

Ah!... je m'en doute.

BETTMANN.

Bah!

LOUISA.

Et mademoiselle Ernestine est la cause de tout cela.

BETTMANN.

Mamselle Ernestine, la fille de M. le comte de Mansfeld....

LOUISA.

Dont M. Léodgard est amoureux, mais j' dis amoureux fou.

BETTMANN.

Pas possible!

LOUISA.

Cela est pourtant vrai... Je devine tout, moi. C'est depuis un mois que M. le comte de Mansfeld est venu habiter avec sa fille ce beau château dont il est le seigneur, et où il ne venait point depuis vingt ans, parce qu'il était alors à l'armée. C'est depuis un mois que M. le comte chasse presque tous les jours dans les environs; mamselle Ernestine qui aime aussi la chasse, accompagne souvent son père, et c'est justement depuis ce temps que M. Léodgard a soin de se rendre du côté où il sait que mamselle Ernestine doit passer, afin de la contempler tout à son aise!

BETTMANN.

Comme t'as deviné tout ça! Eh ben! à quoi ça lui servira-t-il d'être amoureux d'mamselle Ernestine?.... C'n'est pas l'fils d'un pauvre paysan qui deviendra l'mari de la fille du comte de Mansfeld!.... A coup sûr.

LOUISA.

C'est vrai qu'ça n'est guère possible. On dit d'ailleurs que M. le comte va marier mamselle Ernestine.

BETTMANN.

Pardine, oui, et son prétendu est arrivé d'puis trois jours; il n'est pas aussi jeune que M. Léodgard; mais c'est un baron!.... Rien qu'ça!

LOUISA.

Ce pauvre Léodgard! je le plains!....

Digitized by Google

BETTMANN.

Eh! pourquoi va-t-il s'adresser à une grande dame? Il n'a qu'à rester dans sa phère! V'là tout.... qu'il y reste.. Non, mais c'est que c'est vrai, je remarque que pour des paysans, son père et lui se donnent un genre.

LOUISA.

Allons!.... ne vas-tu pas dire du mal de M. Werner, l'homme le plus respectablé, le plus honnête!.... Depuis dix-neuf *ans*, à peu près, qu'il est venu se fixer dans ce pays, n'y a-t-il pas vécu d'une manière exemplaire, travaillant nuit et jour, sans jamais se plaindre de son sort!....

BETTMANN.

Oui, et sans dire d'où i' vient, et c'qu'il est.

LOUISE.

Tout le monde l'aime dans ce canton.

BETTMANN.

Je n'dis pas qu'ça n'est pas un brave homme!.... Mais ce qui me déplaît en lui,, c'est qu'il se sauve dès qu'il voit quelqu'un!... Il ne cause avec personne!....

LOUISA.

C'est que c'est son goût d'être solitaire.

BETTMANN.

Et moi, j'te dis que c'est fierté dans l'caractère!

LOUISA.

Tu vois toujours tout d'travers!

BETTMANN.

Ah çà, madame Bettmann, un peu plus de circonspection dans vos réponses; vous oubliez p't'être que depuis six mois je suis vot'mari.

LOUISA.

Ah! mon Dieu, non; va!.. je n' l'oublie pas, car il m' semble qu'il y a déjà six ans!....

BETTMANN.

Je vous l'ai déjà dit, et je vous le redis, gardez-moi le respect qu'on doit à un époux, ou ça finira mal.

LOUISA.

Du respect! prétendrais-tu m'imposer silence, par hasard?

BETTMANN.

Non, non; je n'sais pas faire de miracles.

LOUISA.

Vraiment! j' voudrais ben voir!

BETTMANN.

C'pendant, si j' voulais....

Digitized by Google

SCÈNE V.

Les Précédens, FRITZ.

FRITZ, *sortant de la ferme.*

Eh bien !.... qu'est-ce que c'est donc ?.... en querelle dès le matin !.... Il me paraît que vous faites un joli ménage !

LOUISA, *allant l'embrasser.*

Bonjour, mon oncle.

FRITZ.

Bonjour, ma chère Louisa ; eh bien ! quel était donc le sujet de votre dispute ?

LOUISE.

Dame, c'est que monsieur veut toujours avoir raison.

BETTMANN.

C'est pas ça, mon oncle ; j' vas vous dire c' qui est cause que nous nous disputons souvent

FRITZ.

Voyons ça....

BETTMANN.

C'est que vous saurez que Louisa ne veut pas être la maîtresse.

FRITZ.

Ah ! elle ne veut pas être la maîtresse !..... et c'est ça qui te fâche ?

BETTMANN.

Certainement, parce qu'elle veut être le maître.

FRITZ.

Ah ! ah !.... Ce pauvre Bettmann !.... Sois tranquille ; à présent que me voici de retour à Mansfeld, je vais retourner à mon moulin, et toi tu pourras rester toute la journée à ta ferme, afin de surveiller ta femme. Mais, dites-moi, mes enfans, que s'est-il passé pendant les quatre mois que j'ai été absent ?

LOUISA.

M. le comte est venu, avec sa fille, habiter le château.

FRITZ

Est-il aimable, ce comte de Mansfeld ?

LOUISA.

Oui, mon oncle, il est aimé de tout le monde ; car il est humain et généreux.

BETTMANN, *à part.*

Quoiqu' ça, il n' m'a encore rien donné.

FRITZ.

Eh bien ! mes enfans, nous serons heureux avec un tel maître.

LOUISA.

Et sa fille, mamselle Ernestine !.... Elle est aussi bonne qu'elle est jolie.... et ce n'est pas peu dire.

FRITZ.

Ainsi, je vois que tout va fort bien. Et mon moulin, Bettmann ?

Digitized by Google

BETTMANN.

Oh! vot' moulin.... c'est moi qui l'ai fait aller..... Ainsi, vous pouvez être tranquille..... il tourne toujours.... quand il y a de l'eau, cependant.

FRITZ.

Allons, nous verrons tout cela.

BETTMANN.

Mais faut que j' vous prévienne d'une chose, mon oncle.

FRITZ.

Qu'est-ce que c'est?

BETTMANN.

C'est de ne pas vous attarder dans la forêt qui s'étend sur la gauche, près du moulin.

FRITZ.

Pourquoi?

BETTMANN.

Ah! pourquoi!.... parce qu'il n'y fait pas bon, d'puis queuqu' jours.

FRITZ.

Y aurait-il des voleurs?

BETTMANN.

Et d' fameux voleurs!.... J' crois qu'ils sont une bande qui rôde dans les environs.

FRITZ.

En vérité?

LOUISA.

Bah! n' l'écoutez pas, mon oncle, il ne sait ce qu'il dit.... J'vous assure qu'il n'y a pas de voleurs dans la forêt. Je n'en ai jamais vu un seul.

BETTMANN.

C'est ça.... je n' sais ce que j' dis..... Mais quand mon oncle sera tué, il verra si j'avais raison.

FRITZ.

Allons, allons, allez-vous encore recommencer?.... Mais il me tarde d'embrasser mon vieil ami Werner. Je n'ai pas eu le temps de le voir depuis mon retour; je suis arrivé si tard!.... Il se porte bien, j'espère?

LOUISA.

Oui, mon oncle.... Mais, t'nez, v'là son fils, M. Léodgard, qui vient par ici.... Pendant que vous causerez, moi, je vais préparer le déjeûner.

FRITZ.

Va, ma chère Louisa.

BETTMANN.

Ah! c'te fois t'as raison..... et j' vas t'aider. (*Ils rentrent.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

FRITZ, LÉODGARD.

LÉODGARD, *à part, sans voir Fritz.*

Je n'ai pu rejoindre la chasse.... Je ne la verrai pas d'aujourd'hui! (*Il soupire.*)

FRITZ, *à part.*

Ce cher Léodgard, qu'a-t-il donc? il paraît tout soucieux. (*Il approche de lui.*)

LÉODGARD, *levant la tête et l'apercevant.*

Que vois-je!.... C'est vous, mon cher Fritz!.... (*Il se jette dans ses bras.*)

FRITZ.

Moi-même, mon cher Léodgard.

LÉODGARD.

Et depuis quand êtes-vous de retour?

FRITZ

Je suis arrivé hier soir, et j'ai couché à la ferme de mon neveu, parce qu'il était trop tard pour me rendre au moulin.

LÉODGARD.

Que mon père va être content de vous revoir! Chaque jour il me parlait de vous.

FRITZ,

Ce cher Werner!

LÉODGARD.

Mais je ne veux point retarder l'instant de son bonheur. (*Allant à la porte de la chaumière et appelant.*) Mon père! mon père! venez embrasser notre bon ami.

SCÈNE VII.

Les Précédens, WERNER.

(*Werner sort de la chaumière.*)

WERNER.

Que vois-je!.... c'est Fritz!

FRITZ, *courant dans ses bras.*

Mon ami!.... (*Ils s'embrassent.*)

WERNER.

Cher Fritz, que votre retour me cause de joie!

LÉODGARD.

Ah! je me doutais bien du plaisir que te ferait sa présence.

WERNER.

Peut-on ne pas en éprouver en revoyant ceux que l'on aime!... et je serais bien ingrat si je ne chérissais pas l'honnête Fritz, après tout ce qu'il a fait pour moi.... pour toi surtout, mon cher Léodgard!

Digitized by Google

FRITZ.

Allons, n'allez-vous pas encore rappeler des choses qui ne sont que naturelles. Vous étiez malheureux, je vous ai secouru : qu'a-t-il là d'étonnant?

WERNER.

Cher Fritz!

FRITZ.

J'aurais voulu faire davantage, et ne pas vous voir livré toute la journée à des travaux.... pour lesquels je suis certain que vous n'étiez pas né. Quoique vous ne m'ayez jamais rien dit là-dessus... J'ai du tact, voyez-vous; et je parierais que si vous n'aviez pas éprouvé d' grands malheurs .... Mais ce n'sont pas mes affaires, et je n' voulons pas pénétrer vot' secret.

WERNER.

Je vous ai dit la vérité, Fritz ; je ne suis qu'un simple villageois comme vous. Mais laissons cela. Avez-vous fait un *heureux* voyage, mon ami? Vous êtes allé loin de ce pays?

FRITZ.

Oui, vraiment. J'étais d'abord parti pour Weimar, afin de recueillir un héritage ; et de là, voulant revoir un ancien camarade, j'ai été jusqu'à Wurtzbourg.

WERNER, *qui s'est troublé au nom de Wurtzbourg.*

Ah!.... vous avez été à Wurtzbourg!

FRITZ.

Il y a, ma foi, soixante lieues d'ici là ; aussi je m'y suis reposé quelques jours.

LÉODGARD.

Tu connais cette ville, mon père; car il me semble te l'avoir entendu nommer.

WERNER,

Oui..... j'y ai demeuré..... il y a fort long-temps..... N'y avez-vous rien appris de nouveau?

FRITZ.

Rien d'intéressant ; depuis la fameuse affaire du comte de Holdeim, il ne s'y est passé aucun événement remarquable. Ah! morbleu! c'est cette histoire-là qui, dans son temps, a fait du bruit! (*Nouveau trouble de Werner.*)

LÉODGARD.

Quelle est donc cette aventure? Voilà plusieurs fois que j'en entends parler comme d'une chose.....

FRITZ.

Terrible, vraiment.

WERNER.

Oh! oui.... bien terrible!

FRITZ *à Werner.*

Vous la connaissez, à ce qu'i me paraît?

Digitized by Google

WERNER.

Oui..... autrefois..... je me rappelle.....

LÉODGARD.

Ah! de grâce, mon cher Fritz, daignez me la raconter.

FRITZ.

Volontiers.... Parbleu! c'est bien facile..... Il y a vingt ans à peu près que le comte de Holdeim, qui avait aussi cet âge, habitait Wurtzbourg, où il venait de se marier. M. de Limbourg, son cousin, demeurait près de lui dans la même ville. Un procès considérable existait alors entr'eux; il était causé par la succession d'un parent éloigné, dont M. de Limbourg prétendait seul s'approprier les biens. Les choses en étaient là, et le procès sur le point d'être jugé, lorsqu'une nuit le malheureux Limbourg fut assassiné dans la maison qu'il habitait.....

LÉODGARD.

Grand Dieu!

FRITZ.

Mais le meurtrier ne put échapper aux regards de la justice.... Le malheureux, la soif des richesses l'avait perdu!..... C'était le comte de Holdeim.

LÉODGARD.

Le comte de Holdeim!

WERNER, *à part.*

Cruelle situation!

LÉODGARD.

Mais quelles preuves eut-on de son crime?

FRITZ.

Elles furent évidentes, et ne laissèrent aucun doute aux magistrats. Plusieurs personnes, qui logeaient près du malheureux Limbourg, affirmèrent l'avoir entendu, dans la nuit fatale où il périt, prononcer le nom de Holdeim, en le nommant son assassin. La maison du comte fut visitée; son manteau et son épée, encore teints de sang, y furent découverts. La nuit de l'assassinat, Holdeim s'était absenté de chez lui. Que fallait-il de plus?... La mort de Limbourg importait à ses intérêts, et ce motif était une nouvelle preuve de son crime. Le misérable fut arrêté; il ne put rien alléguer pour sa défense, et fut traîné dans un cachot, où il apprit bientôt son arrêt de mort. Mais le ciel voulut retarder sa vengeance, en permettant que ce malheureux s'échappât de la prison où il était détenu; il trouva moyen de s'évader, et depuis ce temps on n'a pu parvenir à découvrir sa retraite.

LÉODGARD.

Quoi! ce monstre n'a point reçu le châtiment dû à son forfait!

WERNER.

Mon fils, pourquoi cette fureur contre un infortuné? Puisque

Digitized by Google

le ciel a permis qu'il se dérobât à une mort infamante à laquell les hommes l'avaient condamné, nous devons respecter ses décret

FRITZ.

Werner a raison; et, ma foi, puisqu'il s'est sauvé, il faut laiss à la Providence le soin de le punir.

LÉODGARD.

Et son épouse, que devint-elle?

FRITZ.

Oh! elle suivit sans doute son mari, car elle disparut en même temps que lui.

WERNER, *à part.*

Souvenirs cruels! quand donc cesserez-vous de déchirer mon cœur!

SCÈNE VIII.

Les Précédens, BETTMANN.

BETTMANN, *sortant de la ferme.*

Mon oncle, quand vous voudrez venir déjeûner, les plats sont cuits.

FRITZ.

Je te suis.... Venez-vous en faire autant, mes amis?

WERNER.

Non, pas aujourd'hui; j'ai quelque chose à terminer.

FRITZ.

Allons, quand vous voudrez. Vous savez que c'est sans façon.... Sans adieu, mon cher Werner; nous nous reverrons bientôt.

BETTMANN.

Sans adieu, voisin; nous allons manger. (*Il rentre avec Fritz.*)

SCÈNE IX.

WERNER, LÉODGARD.

WERNER, *à part.*

Quelle épreuve! grand Dieu!.... et combien m'en faudra-t-il supporter encore!.... Ah! Léodgard! si tu savais!.... (*Il regarde son fils, qui est absorbé dans ses réveries.*) Mais d'où vient la tristesse que je remarque sur ton visage?..... Léodgard?

LÉODGARD, *sortant de sa rêverie.*

Mon père....

WERNER.

Qu'as-tu donc, mon ami? tu parais affligé.... Depuis quelques jours, il me semble que tu n'es plus le même.

LÉODGARD.

Moi.... mon père?....

Digitized by Google

WERNER.

Oui, tes traits sont altérés; la douleur se peint sur ta figure.... Léodgard, vous avez des chagrins, et vous les cachez à votre père!

LÉODGARD.

Vous pourriez croire. ...

WERNER.

J'en suis sûr, et cette certitude m'afflige.... Quoi! mon fils, ce n'est pas dans le sein de votre ami que vous déposez vos peines!.. D'où vient cette réserve? J'aimais à penser que tu n'avais pas d'autre confident que moi.... et.....

LÉODGARD.

N'achevez pas, mon père, ce reproche cruel me déchire le cœur.... Mais, par pitié, ne m'interrogez pas.

WERNER.

Cher Léodgard! un peu de confiance. Aurais-tu la cruauté de choisir une autre main que celle de ton père pour essuyer tes pleurs? Allons, épanche tes chagrins dans le sein de ton meilleur ami. Eh! qui donc adoucira tes peines, qui t'aidera à réparer tes fautes, si ce n'est celui à qui tu dois la vie, qui éleva la faible enfance? Parle, Léodgard, mon fils; si tu as des torts, ne crains pas de les avouer, et songe que le pardon précède toujours l'offense dans l'âme de celui qui nous donna le jour.

LÉODGARD.

Ah! mon père!.... Je sens que je ne puis vous résister..... Vous allez le connaître, ce secret fatal!... Plaignez le malheureux Léodgard..... Une passion insurmontable s'est emparée de mon cœur.... elle maîtrise mes sens, captive mes idées.. .. occupe tout mon être.... Ernestine, la fille du comte de Mansfeld, est l'objet de mona mour.

WERNER.

La fille du comte de Mansfeld! Ah! mon ami, que de maux tu te prépares!

LÉODGARD.

Depuis l'instant qui l'offrit à ma vue, son image n'a point cessé d'occuper ma pensée. C'est à la chasse que je l'aperçus pour la première fois; un simple habit d'amazone couvrait sa taille élégante..... Ah! mon père! qu'Ernestine était séduisante! Je ne pouvais me lasser de l'admirer.... Elle daigna un moment porter sur moi les yeux..... nos regards se rencontrèrent..... et cet instant de bonheur décida du reste de ma vie.

WERNER.

Infortuné Léodgard!.... cesse de nourrir une passion malheureuse. Eh! quand même Ernestine ne serait pas la fille du comte de Mansfeld, tu ne pourrais espérer de l'obtenir.... Jamais... jamais les flambeaux de l'hymen ne s'allumeront pour toi..... Eh! qui pourrait vouloir unir son sort au tien.... au fils d'un homme.....

Digitized by Google

LEODGARD.

Que voulez-vous dire?.... achevez mon père, Qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil abandon? Vous m'avez toujours dit qu'un sang noble coulait dans mes veines, et que des événemens cruels vous forçaient à cacher à tous les yeux votre nom et votre rang. Ah! de grâce, daignez m'accorder aujourd'hui votre confiance entière; que je sache quel est mon sort, et s'il ne m'est plus permis d'espérer le bonheur.....

WERNER

Tu le veux, Léodgard! tu vas tout savoir, et tu jugeras si tu peux encore prétendre au titre d'époux et de père. Connais enfin celui à qui tu dois l'existence; apprends qu'un arrêt infâme pèse sur ma tête, que mes jours sont proscrits, que le mépris et la honte couvriront ma mémoire.....

LÉODGARD.

Comment?

WERNER.

Que cet infortuné dont Fritz vient de te raconter l'histoire, que ce comte de Holdeim, condamné à mort.... est ton père.

LÉODGARD, *reculant avec horreur.*

Vous.... le comte de Holdeim!

WERNER.

Oui, je suis le comte; mais calme ton effroi, Léodgard; je te le jure devant Dieu, je suis innocent.

LÉODGARD, *poussant un cri de joie.*

Innocent..... (*Il court dans ses bras.*) Ah! mon père!

WERNER, *après l'avoir embrassé.*

Oui, mon fils, je suis innocent; tu peux juger maintenant ce que j'ai dû souffrir!

LÉODGARD.

Mais par quelle trame abominable?....

WERNER.

Je l'ignore..... Tout ce que Fritz t'a raconté est vrai. Le malheureux Limbourg fut assassiné; et ce qui confond mon imagination, c'est que mon manteau et mon épée étaient teints de sang lorsque l'on visita ma maison, d'où, par une malheureuse circonstance, que les monstres qui m'ont perdu avaient sans doute calculée, je m'étais absenté pendant une heure dans cette nuit fatale; tous ces faits réunis, et l'intérêt que l'on me soupçonnait avoir à la mort de mon parent, déposèrent contre moi, et je fus jugé coupable.

LÉODGARD.

Quoi!... sans vous défendre!... Sans accuser ceux que vous soupçonnez criminels; car sans doute vous connaissez vos ennemis?

WERNER.

Mes ennemis! Je ne m'en connaissais pas!... Un seul homme cependant aurait pu....

Digitized by Google

LÉODGARD.

Comment ?...

WERNER.

Adèle de Munster, mon épouse, était de la plus grande beauté. A l'époque où je prétendais à sa main, le baron de Worback en était aussi fort amoureux; Adèle me préféra, et mon rival fut éconduit. Le baron s'éloigna furieux et me jura une haine éternelle; jamais, depuis ce moment, je n'ai entendu parler de lui.... Est-il l'auteur de cette abominable machination, c'est ce que j'ignore.... S'il n'en est point coupable, son souvenir m'oblige au moins à de grandes précautions, car connaissant, je n'en doute pas, l'arrêt qui pèse sur ma tête, s'il venait à découvrir ma retraite, il ne balancerait point à me livrer à mes bourreaux.

LÉODGARD.

Mais parmi ceux qui habitaient avec vous, n'eûtes-vous aucun indice.

WERNER.

Une femme de chambre et un domestique composaient toute notre maison, avec un jeune homme qui m'était attaché en qualité de secrétaire.

LÉODGARD.

Cet homme était-il bien sûr ?....

WERNER.

Il m'avait été fortement recommandé, il était près de moi depuis deux ans; et d'ailleurs quel motif aurait pu le porter....

LÉODGARD.

Cependant, vous êtes innocent et condamné, tandis que les coupables triomphent !... Pourquoi ne pas avoir fait arrêter ceux qui peut-être....

WERNER.

Mon fils, ce n'est pas sur de vagues soupçons que l'on doit accuser les hommes !... Mes juges m'ont flétri et je suis innocent; leur exemple devait m'apprendre à me défier des apparences. J'ai laissé à Dieu le soin de me venger, bien certain que tôt ou tard il fera connaître la vérité, et que les scélérats qui m'ont perdu recevront la punition de leur forfait.

LÉODGARD.

Mais par quel miracle vous êtes-vous sauvé de votre prison?

WERNER.

Je parvins à séduire mon géolier, qui me procura les moyens de m'évader. Je rejoignis mon épouse; nous partîmes au milieu de la nuit. Ta mère te portait dans ses bras; tu étais notre seule consolation !... Mais hélas! nous fûmes bientôt réduits à la plus affreuse misère !... Dénués de tout !... manquant même de vêtemens, pour me couvrir, il fallait encore marcher jour et nuit pour fuir la mort qui menaçait ma tête ! Ta mère ne put supporter cette horrible situation, elle expira dans mes bras,

Digitized by Google

en me recommandant son fils et en invoquant le ciel pour son époux!....

LÉODGARD.

Oh! ma mère!

WERNER.

Forcé de vivre pour toi!.. j'errais dans ces campagnes pour y trouver un abri, lorsque je rencontrai l'honnête Fritz; ce digne homme me secourut, me prodigua tous ses soins. Après m'avoir installé dans cette chaumière, il me procura du travail, et je pus gagner mon existence. Voilà, mon ami, l'histoire de mes malheurs.

LÉODGARD.

Combien vous avez souffert!..,

WERNER.

Tu dois concevoir maintenant quel était mon motif en fuyant le monde et en restant toujours au fond de ma chaumière; tu sais quel serait mon sort si j'étais reconnu!... Cependant, vingt ans se sont écoulés depuis cette funeste affaire, et mes traits flétris par le malheur, doivent être méconnaissables. Mon cher Léodgard, réfléchis maintenant sur notre situation, et vois si ton amour pour la fille du comte de Mansfeld peut jamais te conduire au bonheur!.:

LÉODGARD.

Non, mon père, je n'ignore pas que je ne puis concevoir aucune espérance!... Votre confidence même ne peut augmenter cette certitude, car je sais que M. le comte va marier sa fille.... Son futur époux est arrivé depuis trois jours au château!...

WERNER.

Eh bien! mon ami, puisque tu vois toi-même que cette passion ne peut que faire ton malheur, hâte-toi de combattre ce sentiment pendant qu'il en est temps encore, et surtout évite la présence de celle qui en est l'objet!...

(On entend un bruit de chasse qui approche).

LÉODGARD.

Entendez-vous..... entendez-vous, mon père?

WERNER.

Oui, c'est la chasse qui approche. Rentrons, mon ami.

LÉODGARD.

Ah! mon père.... si je pouvais apercevoir Ernestine!

WERNER.

Léodgard, est-ce ainsi que tu veux l'oublier?.... Viens, rentrons, te dis-je.

LÉODGARD.

Vous l'exigez..... Oh! Dieu! quel sacrifice! (*Werner l'entraîne presque malgré lui dans la chaumière.*)

Digitized by Google

SCÈNE X.

ERNESTINE, ANNA, Piqueurs.

(Les Piqueurs descendent la colline et passent devant la ferme, Ernestine paraît en habit de chasse, suivie d'Anna).

ERNESTINE, *aux piqueurs.*

Allez rejoindre mon père, mes amis, et dites-lui que je l'attendrai en ce lieu; je suis trop fatiguée pour suivre la chasse.

(Les Piqueurs saluent et s'éloignent. Le bruit du cor se perd dans l'éloignement.

SCÈNE XI.

ERNESTINE, ANNA.

ERNESTINE.

Je suis bien aise de m'arrêter ici un instant; et puis, je ne sais pourquoi.... mais la chasse ne m'offre, aujourd'hui, aucun plaisir.

ANNA.

C'est ce que j'ai remarqué, mademoiselle; vous me paraissiez triste, rêveuse.

ERNESTINE.

Tu crois, Anna.... En vérité, je ne sais ce que j'ai..... mais depuis quelques jours..... (*Elle soupire.*)

ANNA, *avec intention.*

Vous êtes-vous aperçue, mademoiselle, que nous n'avons pas fait, aujourd'hui, notre rencontre accoutumée?

ERNESTINE, *vivement.*

Quelle rencontre?

ANNA.

Ce jeune villageois qui se trouve ordinairement sur notre passage, M. Léodgard.

ERNESTINE.

M. Léodgard..... en effet, je ne l'ai point aperçu.

ANNA.

M. le comte aime beaucoup ce jeune homme.

ERNESTINE.

Il lui doit de la reconnaissance: c'est M. Léodgard qui arrêta son cheval, il y a quelques jours, lorsque l'animal, épouvanté par un orage, entraînait mon père vers un précipice.

ANNA.

En ce cas, mademoiselle, M. Léodgard fait fort bien de nous suivre à la chasse, et désormais je ne serai tranquille qu'en le voyant près de nous.

ERNESTINE.

Mon père, qui désire vivement lui être utile, l'avait engagé à venir au château.

Digitized by Google

ANNA.

Je ne l'y ai vu qu'une fois. Peut-être craint-il d'être importun. Quel dommage que ce jeune homme, dont l'extérieur et les manières annoncent de l'éducation, ne soit qu'un simple paysan!

ERNESTINE, *à part.*

Un paysan, dit-elle! Oh! non, Léodgard ne peut m'avoir trompée.

ANNA.

Mais, tenez, mademoiselle, voici, je crois, sa demeure; c'est dans cette chaumière qu'il habite avec son père.

ERNESTINE.

Dans cette chaumière..... Et connais-tu son père?

ANNA.

Je ne l'ai jamais vu; mais je sais qu'il se nomme Werner: c'est un respectable laboureur, que tout le monde aime dans ce pays.... Mais, à propos, que va dire M. le baron de Worback, lui qui ne peut pas vous perdre de vue un moment, lorsqu'il ne nous verra plus avec M. le comte?

ERNESTINE, *avec humeur.*

Eh! que m'importe ce qu'il dira!.. Je n'ai nullement envie de lui être agréable!..

ANNA.

Quoi!... vous ne désirez pas de plaire à votre prétendu....

ERNESTINE.

Mon prétendu!..,

ANNA.

Savez-vous bien, mademoiselle, qu'on dirait que vous ne l'aimez pas?

ERNESTINE.

Moi! je le déteste!..

ANNA.

Comment!.. et vous ne le connaissez que depuis trois jours.

ERNESTINE.

J'ai eu assez de temps pour le juger. Le baron de Worback est un homme sombre, jaloux....

ANNA.

Voilà un joli portrait!... et cependant, ne doit-il pas être votre époux.

ERNESTINE.

Oh! il ne l'est pas encore!... Mon père ne voudra pas me rendre malheureuse, et je le serais, à coup sûr, en devenant l'épouse du baron.

ANNA.

Mais, je ne me trompe pas.... On ouvre la porte de cette chaumière.... C'est M. Léodgard.

ERNESTINE, *vivement.*

M. Léodgard!....

Digitized by Google

SCÈNE XII

Les Précédens, LÉODGARD.

LÉODGARD, *à part, en sortant.*

Mon père ne m'a point vu sortir. La voilà!

ERNESTINE, *vivement.*

Allons rejoindre la chasse.

LÉODGARD, *l'arrêtant*

Vous vous éloignez, mademoiselle : aurais-je le malheur d'être cause de votre départ?

ERNESTINE, *s'avançant sur le devant.*

Vous, monsieur! qui pourrait vous le faire présumer?

LÉODGARD.

Pardonnez, mademoiselle; mais j'ai si rarement le bonheur de vous voir, que je dois profiter du hasard qui vous amène en ces lieux.

ERNESTINE.

Vous me permettrez, monsieur. de ne pas croire à ce discours, en voyant le peu d'empressement que vous mettez à vous rendre aux invitations de mon père. On ne vous a pas vu à la chasse aujourd'hui, et vous n'êtes venu qu'une seule fois au château. Ah! je vous préviens, monsieur, que mon père est fâché; mais très-fâché contre vous.

LÉODGARD.

M. le comte a trop de bonté pour *moi*.... et je ne mérite pas.....

ERNESTINE.

Qu'il se souvienne qu'il vous doit la vie, peut-être!... C'est très-juste, monsieur, et puisque vous ne jugez pas à propos d'accepter ses offres de service, et que vous refusez de venir au château....

LÉODGARD.

Ah! mademoiselle! est-ce dans la situation où le destin m'a placé, qu'il m'est permis de me trouver avec des personnes dont le sort me sépare pour jamais?

ERNESTINE.

Vous m'avez avoué, M. Léodgard, que vous n'étiez pas né sous le chaume, et que votre père occupait jadis un rang....; que des malheurs l'obligeoient à cacher. Pourquoi donc alors vivre dans une chaumière? pourquoi rejeter les offres de mon père? La fortune peut vous devenir favorable, vous pouvez forcer les hommes à être justes envers vous, et reprendre enfin le rang dont vous êtes privé depuis si long-temps.

LÉODGARD,

Ah! mademoiselle, ces illusions de bonheur sont évanouies pour toujours! Hier encore j'osais me livrer à l'espérance, et maintenant je sais trop qu'il n'en est plus pour moi!

Digitized by Google

ERNESTINE.

Que voulez-vous dire? et quel nouveau malheur....

ANNA.

Mademoiselle, mademoiselle, voici la chasse qui vient de ce côté.

ERNESTINE, *à part.*

Cachons, s'il se peut, le trouble qui m'agite!

LEODGARD, *à part.*

Elle s'intéresse à mon sort! Oh! mon Dieu, que dirait-elle, si elle connaissait mon funeste secret?

SCÈNE XIII.

Les Précédens, FRITZ, LOUISA, BETTMANN, le comte de MANSFELD. Piqueurs, Suite.

(Les Piqueurs paraissent dans le fond. Louisa, Bettmann et Fritz sortent de la ferme et saluent Ernestine. Léodgard se tient à l'écart du côté de la chaumière, regardant toujours Ernestine.

BETTMANN, *sortant de la ferme.*

V'nez donc, vous autres, v'là monseigneur qui va passer.

(Les Garçons de ferme se rangent devant la porte. Le comte arrive par le fond, sa fille va au-devant de lui).

LE COMTE, *embrassant sa fille.*

Bonjour, ma chère Ernestine; (*aux habitans de la ferme*) bonjour, mes amis.

ERNESTINE.

Eh bien! mon père, avez-vous fait une bonne chasse?

LE COMTE.

Fort bonne, je t'assure; ah! ah! ce maudit sanglier nous a donné assez de mal. Mais enfin, nous en sommes venus à notre honneur! (*Apercevant Léodgard*) Eh! je ne me trompe pas, voilà mon jeune libérateur! (*Allant à Léodgard, et lui tendant la main*). Touchez là, mon ami, je vous revois toujours avec plaisir.

LEODGARD, *s'inclinant.*

M. le comte!...

LE COMTE.

Mais, pourtant, je suis fâché contre vous, Léodgard.

ERNESTINE, *vivement à Léodgard.*

Je vous l'avais bien dit, monsieur, que mon père était fâché.

LE COMTE.

Comment diable, on ne vous voit pas, vous ne venez pas au château; que signifie?.... Monsieur, je vous l'ai déjà dit, vous n'êtes pas fait pour rester dans une chaumière; j'ai des projets sur vous.... J'ai certain régiment dans lequel je veux vous faire entrer.... Nous arrangerons tout cela.

Digitized by Google

LEODGARD.

M. le comte est trop bon.... Mais, mon père....

LE COMTE.

Votre père y consentira, pardieu! Pourquoi s'opposerait-il à l'avancement de son fils? Je le verrai, et j'en fais mon affaire. (*Apercevant Fritz*) Mais, quel est ce brave homme?

FRITZ,

Votre meûnier, monsieur le comte, revenu hier soir à Mansfeld.

BETTMANN, *s'avançant.*

Oui, M. le comte, c'est mon oncle, et v'là madame Bettmann, ma femme, à vot' service.

LE COMTE.

Ah! ah! le meûnier Fritz, j'en ai entendu parler vraiment. Mon cher Fritz, j'aime les honnêtes gens et je les vois toujours avec plaisir. Mais voilà, sans doute, M. le baron.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, LE BARON, ALBERT.

(*Le Baron arrive suivi d'Albert qui reste au fond parmi les Piqueurs*).

LE COMTE.

Arrivez donc, Baron, nous n'attendions plus que vous pour retourner au château.

LE BARON.

Pardon, M. le Comte, j'étais à la recherche de mademoiselle, j'ignorais qu'elle fût en ce lieu.

LE COMTE.

Ma fille; oh! elle n'a pas suivi la chasse aujourd'hui.

LE BARON, *à part, en regardant Léodgard.*

Encore ce jeune homme auprès d'Ernestine!...

LEODGARD, *à part.*

Que la présence de ce baron me déplaît.

LE COMTE, *aux habitans de la ferme.*

Ah! çà, mes amis, je compte sur vous ce soir. Je veux que l'on danse au château, que chacun se livre à la joie. Dans quelques jours je marie ma fille, et l'on ne saurait trop tôt célébrer un tel moment.

LEODGARD, *à part.*

Hélas!

ERNESTINE, *à part, en regardant Léodgard.*

Comme il est agité!

LE COMTE, *à Bettmann.*

Bettmann, c'est toi que je charge de rassembler mes vassaux et d'être l'ordonnateur de la fête.

Digitized by Google

BETTMANN.

Ça suffit, monseigneur; vous ne pouviez pas mieux vous adresser.

LE COMTE.

Vous en serez, mon cher Léodgard; je veux même que vous m'ameniez votre père, cet honnête Werner dont chacun fait l'éloge dans ce pays. Je ne l'ai point encore vu. Vous lui direz que je l'attends, ainsi que vous, et que je veux absolument qu'il vienne au château.

LÉODGARD.

M. le comte, c'est nous faire trop d'honneur...

LE COMTE.

Je compte sur lui. Il faut que je lui fasse part de mes projets sur son fils, et j'espère qu'il les approuvera.

ERNESTINE, *à Léodgard.*

Vous l'entendez, monsieur; mon père compte sur vous.

LE COMTE.

Allons, mes amis, retournons au château.

(Le baron donne la main à Ernestine. Toute la chasse s'éloigne. Léodgard rentre dans la chaumière en jetant un dernier regard sur Ernestine).

SCÈNE XV.

FRITZ, BETTMANN, LOUISA.

FRITZ.

Ce comte de Mansfeld est vraiment aimable.

BETTMANN.

Ah! çà, vous l'avez entendu, vous autres? c'est moi qui suis chargé de diriger la fête.

LOUISA.

Nous verrons comment tu t'en tireras.

BETTMANN.

Oui, vous l' verrez.

LOUISA.

Quant à moi, je vais rassembler tous les villageois, et les amener ici.

BETTMANN.

C'est çà, va. Pendant ce temps-là, je dresserai le plan de mes cérémonies.

FRITZ.

Et moi, j'allons passer un' veste un peu plus relevée. (*Il rentre.*)

BETTMANN.

Allez, allez. Surtout, madame Bettmann, ne vous amusez pas à bavarder avec toutes les commères du village.

LOUISA.

C'est bon, c'est bon. (*Elle sort en courant.*)

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

BETTMANN, *seul.*

BETTMANN. *se parlant à lui-même.*

C' que c'est que d'avoir du mérite! Tout vous tombe sus les bras..... les fêtes, les nôces, les enterremens..... Quoiqu' çà, je ne sais pas trop comment j' vas me tirer de tout c't' embarras..... Qu'est-ce que j' leur f'rai faire à c'te fête?.... Voyons..... Ah! oui, une bonne idée!... Monseigneur, qui aime tant la chasse..... si on lâchait un ours au milieu d' la danse..... Oh! non, ça pourrait effrayer mamselle Ernestine.... Ah! mais, j'y pense, j'ai encore trois ou quatre fusées que j'avais achetées à ma noce. Je les f'rai partir devant les yeux de monseigneur, c'est ça; et puis M. Léodgard, qui n'est pas bête, m'aidera pour le reste des préparatifs. Ainsi v'là qu'est arrangé. Allons mettre mon habit jaune d'œuf, et prenons mon paquet de fusées. (*Il rentre à la ferme.*)

SCÈNE XVII.

LEODGARD, FRANCK.

(Franck paraît dans le fond sur la colline; il est mal vêtu, a une barbe longue; son abord doit annoncer la misère et le besoin).

FRANCK.

J'aperçois une ferme..... Avançons. Si les personnes qui l'habitent sont humaines, elles auront pitié d'un infortuné. (*Il descend.*)

LÉODGARD, *réveur.*

Je n'ai point encore osé parler à mon père de l'invitation du comte de Mansfeld.... Comment faire pour le décider à se rendre au château?.... Cependant il n'y a aucun danger.... mais je crains qu'il ne voie dans ma demande que le désir de me rapprocher de celle que j'aime, et dont je lui ai promis d'éviter la présence..... Aimable Ernestine! combien l'intérêt qu'elle m'a témoigné est doux pour mon cœur!

FRANCK.

Ce jeune homme est sans doute de cette habitation..... (*Il approche de Léodgard*) Pardonnez, monsieur, si j'ose.....

LÉODGARD, *se levant vivement.*

Que vois-je!.... Qui êtes-vous?.. Que me voulez-vous?

FRANCK.

Je suis un infortuné que le besoin accable.... La fatigue a tellement affaibli mes sens.....

LÉODGARD.

Vous êtes malheureux, vous avez droit à mes secours....Tenez, asseyez-vous d'abord. Je vais vous donner de quoi réparer vos forces.

Digitized by Google

FRANCK, *s'asseyant.*

Bon jeune homme!

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, BETTMANN.

BETTMANN, *sortant de la ferme.*

Me v'là, me v'là..... et j' dis que j' n'ai pas été long-temps.... (*Apercevant Franck.*) Tiens! qu'est-ce que c'est donc que c't homme-là?

LÉODGARD.

Bettmann, reste près de ce pauvre homme, pendant que je vais lui chercher ce dont il a besoin. (*Il entre dans la chaumière.*)

BETTMANN, *à part.*

Allons, encore un mendiant..... (*Il le regarde.*) Ah! qu'il a mauvaise mine! Je n' voudrais pas me trouver la nuit avec c't' homme-là..... C'est peut-être ben un des voleurs qui rôdent dans les environs.

LÉODGARD, *revenant avec une bouteille et un verre.*

Tenez, tenez... voilà qui vous fera du bien. (*Il lui verse à boire.*)

FRANCK.

Etre généreux! ... Qu'il est digne de louanges, celui qui, comme vous, se plaît à secourir les infortunés!

BETTMANN, *à part.*

C'est ça.... il paye avec des phrases.

FRANCK, *après avoir bu.*

Je vous remercie. Je me sens beaucoup mieux. (*Il se lève.*)

LÉODGARD.

Venez-vous de loin?

FRANCK.

Oui.... de très-loin.

LÉODGARD.

Et vous allez?....

FRANCK.

Je traîne en tous lieux ma déplorable existence, sans avoir aucun but déterminé.

LÉODGARD.

Vous passerez la nuit en ces lieux. Mon père est bon, sensible; il vous recevra avec plaisir.

BETTMANN, *à part.*

Il lui fait là un joli cadeau!

FRANCK.

Votre père.... ah! s'il vous ressemble, bon jeune homme, il doit avoir toutes les vertus.

WERNER, *en dehors.*

Léodgard! Léodgard!

Digitized by Google

BETTMANN.

Mais, tenez, je l'entends justement, M. Werner.

SCÈNE XIX.

Les Précédens, WERNER.

(Werner sort de la chaumière, Léodgard va au-devant de lui).

LÉODGARD.

Me voici, mon père. J'étais auprès de ce pauvre homme, qui a besoin de mes secours.

WERNER, *s'avançant.*

Quel est cet infortuné?

FRANCK, *qui a fixé Werner dès son entrée, s'écrie avec effroi.*

Grand dieu!.... n'est-ce point une illusion?..... Ah! fuyons, fuyons de ces lieux!

BETTMANN.

Qu'est-ce qu'il a donc?

(Il se sauve avec effroi et disparaît par le fond. Etonnement général. Fritz sort de la ferme).

SCÈNE XX.

WERNER, LÉODGARD, FRITZ, BETTMANN.

WERNER, *à part.*

Que signifie....

BETTMANN.

Ah! ben, il est drôle, par exemple!

FRITZ.

Qu'est-ce qu'il y a?... Quel est cet homme qui se sauve comme s'il avait peur?

LÉODGARD.

En vérité, je n'y conçois rien.... Le connaîtriez-vous, mon père?

WERNER.

Non.... je ne me rappelle pas.. Mais ma vue a produit sur cet homme un effet bien singulier. Son regard exprimait l'effroi. D'où peut venir ce trouble?.... Je ne sais que penser ...

BETTMANN.

Il est fou.... ou il a perdu la tête.

FRITZ.

Laissons cet homme.... Et, dites-moi, vous venez au château, mon cher Werner?

WERNER.

Au château..... moi?

LÉODGARD.

Oui, mon père, M. le comte m'a chargé de vous en prier; il désire vous voir, vous parler.

Digitized by Google

WERNER.

Je ne puis, mes amis. Tu sais, Léodgard, que je ne veux point quitter ma chaumière.

FRITZ.

Votre fils ne vous dit pas tout. Vous ignorez que monseigneur l'aime beaucoup, qu'il a des projets sur lui..... et quand on veut obliger le fils, il est assez naturel de désirer connaître le père. Votre refus, au contraire, pourrait mécontenter M. le comte. Croyez-moi, mon cher Werner, ayez, pour une fois, cette complaisance, dont dépend peut-être l'avancement de votre cher Léodgard.

WERNER.

Se pourrait-il!... Léodgard, tu m'avais caché cette circonstance.

LEODGARD.

Je craignais, mon père, de vous voir attribuer ma demande à un autre motif.

WERNER, *prenant la main de Fritz.*

Eh bien! mes amis, j'irai au château.

FRITZ.

Tant mieux, morbleu! Je suis bien aise de vous voir quitter un peu votre retraite.... que diable!

LÉODGARD, *bas à Werner.*

Vous n'avez rien à craindre, mon père; vingt ans d'écoulés.... ce costume.... et d'ailleurs il n'y a personne au château qui vous connaisse.

WERNER.

Mon ami, ton bonheur futur en dépend, et cette raison seule me détermine.

BETTMANN.

Ah! v'là tout l' monde.

SCÈNE XXI.

Les Précédens, LOUISA, Vassaux du Comte.

(Louisa arrive à la tête des villageois).

LOUISA.

Nous voici; j'espère que je n'ai pas été long-temps.

BETTMANN.

C'est bien; j' suis content de toi. Ah! çà, maintenant nous pouvons partir.

LOUISA.

Partir!... Ah! ben, est-ce que tu crois que j'irai au château comme çà? Tu as mis ton bel habit, et moi il faut que j' me fasse belle aussi.

BETTMANN.

Allons, c'est ça.... et puis nous n' partirons pas d' deux heures... et j' n'aurai pas l' temps de préparer mes préparatifs.

Digitized by Google

FRITZ.

Mais qui t'empêche d'aller en avant? Nous vous rejoindrons, Louisa et moi.

WERNER.

Je partirai avec vous, mon cher Fritz.

BETTMANN.

Ah! ben, à la bonne heure comme ça.... Nous allons devant, nous autres.... M. Léodgard, vous allez v'nir avec moi, n'est-ce pas? pour m'aider un p'tit brin d' vos avis.

LÉODGARD, *avec joie.*

Oui, mon ami, volontiers.... Vous me le permettez, mon père?

WERNER.

Va, mon cher Léodgard.

LÉODGARD, *à part.*

Je pourrai la voir! peut-être lui parler encore!

BETTMANN.

Allons, v'là qu'est dit.... Louisa, tu peux te donner le temps.... Mon oncle, j'vous r'commande ma femme. Et vous, mes amis, en marche.

(Bettmann et Léodgard se mettent à la tête des villageois; Fritz, Werner et Louisa restent devant la ferme pour les voir partir).

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

(Le théâtre représente l'intérieur des jardins du château. Le fond est fermé par une grille à travers laquelle on aperçoit la campagne : la grille s'ouvre au milieu du théâtre. Sur le devant, à gauche, une espèce de rocher surmonté d'un pavillon chinois : on monte au pavillon par une porte pratiquée en bas dans le rocher; en face, à droite, un bosquet, un banc).

SCÈNE PREMIÈRE.

(La porte de la grille du fond est ouverte. Franck paraît dans la campagne. Il entre dans le parc et s'appuie un moment contre la grille).

FRANCK.

Je sens..... que les forces me manquent..... je ne puis aller plus loin..... Reposons-nous un moment.... (*Il va s'asseoir sous le bosquet.*) Ce parc appartient sans doute au seigneur de ce canton.... Mais je ne vois personne..... Respirons un instant... Funeste effet du crime! tu m'offres partout l'image de ma victime.... Je ne sais si c'est une illusion; mais encore tout-à-l'heure, il m'a semblé reconnaître, dans cet honnête villageois, celui dont je fus le secrétaire, l'infortuné comte de Holdeim.... que, pour un peu d'or, j'ai conduit à l'échafaud.... Ah! malheureux! plus de repos, plus de calme pour mon âme.... Cruel Worback! c'est toi qui m'as perdu. J'ai cédé à tes insinuations perfides..... Ce manteau, cette épée, qui appartenaient au comte c'est moi qui te les ai remis... J'ignorais cependant l'usage affreux que tu en devais faire..... Mais je n'en suis pas moins coupable, puisque je t'ai servi à perdre le plus vertueux des hommes.... Le baron me croit mort, sans doute. S'il savait que j'existe encore, j'aurais tout à craindre de sa vengeance... On brise l'instrument de son crime, lorsque l'on ne veut plus s'en servir Je pourrais, il est vrai, lui opposer la lettre qu'il m'écrivit pour m'engager dans cette trame odieuse.... Je la possède toujours cette lettre fatale; mais je ne puis en faire usage sans me perdre moi-même; et cette circonstance aura sans doute calmé les craintes du baron.... Le ciel m'a bien puni de mon crime.... J'ai traîné de contrée en contrée ma misérable existence..... Cet or, pour lequel je me suis avili, ne m'a duré qu'un moment.... et mes remords seront éternels .... La misère, la honte, le besoin : voilà quel est désormais mon partage.... Oh! mon Dieu! j'ai mérité ta colère; frappe un misérable indigne de la vie, et délivre-moi d'une existence que je n'ai plus la force de supporter..... (*Il reste un moment accablé.*) Mais le jour s'avance.... Je ne sais où porter mes pas incertains. Dans l'état déplorable où je suis réduit, je n'ose

Digitized by Google

me montrer aux regards.... Si je pouvais rester en ce lieu jusqu'à la nuit.... (*Il approche du rocher, dont la porte est ouverte.*) Où conduit cette grotte?.... sans doute à ce pavillon.... Cet endroit est favorable pour se livrer au repos.... On ne saurait me faire un crime de m'être arrêté dans ce lieu.... Attendons la nuit au fond de cet asile.

(Frank entre dans l'intérieur du rocher et repousse la porte sur lui).

SCÈNE II.

LE BARON, ALBERT.

(Le baron entre par la gauche d'un air mécontent, Albert le suit).

ALBERT.

Qu'avez-vous, M. le baron? Je vous trouve un air sombre, soucieux.

LE BARON.

Tu ne te trompes pas, Albert; tout semble, aujourd'hui, devoir me porter ombrage.

ALBERT.

Comment! à la veille de vous marier, et lorsque vos affaires ont pris la tournure la plus favorable..... Qui diable peut vous tourmenter?

LE BARON.

Tu connais mon caractère; tu sais combien il est inquiet, défiant.... J'ai cru m'apercevoir qu'Ernestine ne m'aimait pas.

ALBERT.

Quelle idée!... D'ailleurs, elle ne vous connaît que depuis trois jours, puisqu'elle était au couvent lors de votre liaison avec son père; ainsi, vous ne pouvez pas encore juger....

LE BARON.

Il ne faut qu'un instant pour deviner un pareil sentiment. Elle ne m'aime point, te dis-je; mais ce n'est pas tout encore.

ALBERT.

Elle en aime un autre, peut-être?

LE BARON.

Je suis presque tenté de le croire en voyant l'intérêt qu'elle prend à un jeune paysan.

ALBERT.

Ah! ce Léodgard.

LE BARON.

Justement. Pour un faible service que le comte exalte!... Ils l'ont engagé à se rendre à la fête!... Au reste je saurai approfondir mes soupçons.

ALBERT.

Comment présumer que la fille du comte de Mansfeld aime un villageois.

Digitized by Google

LE BARON.

Un villageois!..... Ce Léodgard paraît avoir reçu de l'éducation ... Quel est son père?

ALBERT.

Je l'ignore.

LE BARON.

Malheur à ce jeune insensé s'il ose aimer Ernestine!... Tu sais comme je me venge de mes rivaux.

ALBERT.

Oui, seigneur, et le comte de Holdeim a dû se repentir de la préférence qu'il avait obtenue sur vous. Il faut avouer que cette affaire-là fut bien conduite!... C'est pourtant moi qui vous donnai l'idée de vous couvrir des vêtemens de Holdeim pour aller... vous défaire de M. de Limbourg... Le pauvre-diable y fut trompé lui-même; il crut que c'était son cousin qui venait le frapper, et les cris qu'il jeta en le nommant servirent encore de preuves pour accuser le comte.

LE BARON.

Oui, tout a fort bien réussi. Cependant la suite de cette affaire ne répondit pas à mes désirs.

ALBERT.

Comment?

LE BARON.

D'abord le comte s'est échappé.

ALBERT.

Eh! qu'importe, il n'en est pas moins condamné; il ne peut reparaître, et si jamais le hasard vous le faisait rencontrer, vous pourriez le livrer entre les mains de la justice.

LE BARON.

Non!... Je saurais m'en débarrasser moi-même; je ne serais point assez imprudent pour rappeler cette affaire aux yeux du public!... Souviens-toi que ce misérable qui nous donna les vêtemens du comte, après nous avoir instruit de la nuit où son maître devait s'absenter, et qui me procura l'entrée de la maison où je remis l'épée et le manteau, Franck enfin, a disparu au moment où je comptais me défaire d'un homme dont l'existence peut nuire à ma tranquillité.

ALBERT.

Il est vrai que ce Franck pourrait bien, s'il le voulait, nous jouer quelque mauvais tour... Il possède, je crois, un billet que vous lui écrivîtes pour cette affaire, et dont le contenu...

LE BARON.

Voilà justement ce qui cause mes alarmes.

ALBERT.

Mais une chose doit vous rassurer, seigneur, c'est que cet homme ne pourrait vous accuser sans se perdre lui-même; ainsi vous n'avez rien à craindre. Occupons-nous plutôt de ce Léodgard,

Digitized by Google

s'il osait se faire aimer de votre prétendue; je trouverais bien le moyen de vous délivrer d'un rival importun. J'ai justement fait hier soir une rencontre.....

LE BARON.

Une rencontre... que veux-tu dire?

ALBERT.

J'étais sorti un peu tard du château: arrivé depuis trois jours en ces lieux, j'étais bien aise d'en connaître les environs. Je dirigeai ma course vers le moulin de Mansfeld qui est sur la lisière de la forêt. Après avoir marché quelques lieues, voyant que la nuit devenait sombre, je me disposais à rebrousser chemin, lorsqu'un signal donné à peu de distance m'avertit que je n'étais pas seul. Au même instant cinq à six personnages (dont vous devinez la profession), m'entourent et se disposent à me dévaliser. Ne pouvant leur opposer de résistance, je me résignais à mon sort, lorsque l'un d'eux approchant de mon visage une lanterne sourde, s'écrie: Eh! je ne me trompe pas, c'est Albert!... A ces mots je le regarde et je reconnais à mon tour un certain Leroc, un de mes anciens camarades, avec lequel j'avais fait... mes études, quelque temps avant d'entrer à votre service. Leroc m'embrasse, ses camarades en font autant; ces messieurs me restituent ce qu'ils m'avaient déjà pris, et au lieu de me dévaliser me font des offres de service. Vous jugez de mon étonnement. Je témoignai à Leroc et à ses compagnons toute ma reconnaissance, et ils m'ont quitté en me renouvelant leurs protestations et en m'assurant que si jamais j'avais besoin de leur aide, je les trouverais toujours disposés à m'être agréable.

LE BARON.

Fort bien, mon cher Albert, cette rencontre pourra effectivement nous être utile. Tu saurais donc où les retrouver si nous en avions besoin?

ALBERT.

Oui, tant qu'ils seront dans ce pays. Je connais leur signal.

LE BARON.

Mais qu'entends-je?

ALBERT.

Ce sont les vassaux du comte qui se rendent en ces lieux..... Eloignons-nous, seigneur, je vais achever de vous faire part des moyens que nous pourrions employer pour perdre votre rival.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

LÉODGARD, BETTMANN, Villageois, Villageoises.

(Ils descendent les montagnes du fond, et entrent dans le parc).

BETTMANN.

Ah! nous y'là arrivés. Arrêtons-nous ici; c'est devant ce bo-

Digitized by Google

quel que j'établis ma fête. Nous serons bien ici, n'est-ce pas, M. Léodgard?

LÉODGARD.

Oui.... oui, très-bien. (*A part.*) C'est dans ces lieux qu'elle habite!.... Elle vient chaque jour se promener dans ces jardins..... L'air que je respire me semble plus doux, plus pur.... Tout ici me la rappelle.

BETTMANN.

Ah! çà, vous entendez, vous autres; faut décorer ce bosquet à l'antique, avec des fleurs, des branches, et ainsi de suite.

(Les Villageois ornent le bosquet de guirlandes).

UN VILLAGEOIS.

Dis donc, Bettmann, si nous montions à ce pavillon y porter des fleurs?

BETTMANN.

Non, non, n'allez pas là, c'est inutile.... (*A part*) Je me réserve c't'endroit-là pour tirer mes fusées après la danse.... et j'dis qu'on les verra de loin.... (*A un villageois.*) Ah! toi, dis donc.. Tu vois ben ce p'tit pavillon qu'est là-bas.... (*il désigne à droite*) que monseigneur appelle.... attends donc.... son repos de chasse.... Eh ben! il faut aller y arranger des guirlandes, des fleurs autour des armes de M. le comte, et nous l'y conduirons avant la danse en grande cérémonie. Tu entends ben? Vas-y avec deux d'tes camarades. D'ailleurs, j'irai vous surveiller. (*Les trois villageois sortent par la droite.*) Ah! mon dieu! quen tête faut avoir!... C'est ça.. C'est vraiment pas trop bête.... n'est-ce pas, M. Léodgard? (*Léodgard est plongé dans ses réveries et ne l'entend pas.*) T'nez, r'gardez un p'tit brin.... Ah! çà, mais dites-donc, est-ce que vous devenez sourd?

LÉODGARD, *sortant de ses réflexions.*

Ah! pardon, mon ami.... Oui, cela sera fort bien comme cela.

BETTMANN.

C'n'est pas l'embarras, si c'est comme ça qu' vous nous aidez, fallait pas vous déranger.... Mais v'là mamselle Ernestine qui vient par ici.

LÉODGARD, *à part.*

Ernestine!

SCÈNE IV.

Les Précédens, ERNESTINE.

(Tous les Villageois se rangent pour saluer Ernestine).

ERNESTINE.

Ne quittez pas votre travail, mes amis; continuez vos préparatifs; je ne veux pas que ma présence dérange votre fête.

Digitized by Google

BRTTMANN.

Mamselle est bien bonne..... Allons, à l'ouvrage, vous autres. Moi, j' vas donner un coup d'œil au p'tit pavillon. (*Il sort.*)

(Les Villageois continuent leurs apprêts).

ERNESTINE, *s'avançant sur la scène, à Léodgard.*

Ah! vous voilà, monsieur.

LÉODGARD.

Oui, mademoiselle.

ERNESTINE.

Et monsieur Werner?

LÉODGARD.

Il va venir, mademoiselle.

ERNESTINE.

Je suis charmé, monsieur, que vous ayez cédé aux sollicitations de mon père, et qu'il vous ait décidé à venir en ces lieux.

LÉODGARD.

Hélas! j'y viens sans doute pour la dernière fois.

ERNESTINE.

Pour la dernière fois, dites-vous! Et quel motif?....

LÉODGARD.

Il en est un.... bien cruel pour mon cœur!

ERNESTINE.

Que voulez-vous dire?

LÉODGARD.

Vous allez vous marier.... et vous me le demandez!

ERNESTINE

Me marier.... Et pourquoi cet événement priverait-il mon père de votre présence au château?

LÉODGARD.

Ah! mademoiselle, je puis avoir assez de force pour cacher une passion qui fait mon malheur, mais je n'aurai jamais celle d'être témoin de la félicité d'un autre.

ERNESTINE.

Et qui vous a dit, monsieur, que ce mariage fût décidé? Y ai-je consenti?... Léodgard, vous ne m'avez appris qu'une partie de vos malheurs; j'exige, aujourd'hui, votre confiance entière; je veux connaître votre nom, le rang de votre père. Je vous le répète, je veux tout tenter pour vous rendre au bonheur.

LÉODGARD.

Ah! mademoiselle, ce que vous me demandez est impossible. Je ne puis....

ERNESTINE.

Vous voulez je le vois, que mon mariage s'accomplisse. Peut-être votre confiance eût-elle tout changé; mon père aurait connu vos malheurs, votre rang; il vous aurait prêté son appui.... Mais puisque vous persistez à garder le silence....

Digitized by Google

LÉODGARD.

Ah! par pitié, belle Ernestine, n'exigez pas un aveu....

ERNESTINE.

Si vous me refusez, je n'ai aucun motif à donner à **mon père**, et, dans quelques jours, je deviens l'épouse du baron.

LÉODGARD.

Grand Dieu!

BETTMANN, *revenant.*

V'là qu'est arrangé.... et joliment, j'm'en vante.... T'nez, **mamselle**, regardez seulement ce point de vue. (*Il indique le pavillon.*)

ERNESTINE, *faisant quelques pas au fond.*

Oui... oh! c'est très-bien.

BETTMANN, *aux villageois.*

Mes amis, mamselle trouve que c'est très-bien. V'là **monsèigneur**.... attention.

ERNESTINE, *bas à Léodgard.*

Eh bien! monsieur, êtes-vous décidé?

LÉODGARD.

Vous le voulez.... vous saurez tout mademoiselle; vous connaîtrez l'infortuné Léodgard. Mais en quel lieu, comment pourrai-je?..

ERNESTINE.

Après la fête, je me rendrai ici avec Anna, devant ce pavillon.

LÉODGARD.

Après la fête, dites-vous?

ERNESTINE.

Silence, voici mon père.

SCÈNE V.

Les Précédens, LE COMTE, LE BARON, Domestiques.

(Les Villageois forment une haie en présentant des bouquets au comte).

LE COMTE.

Fort bien, mes amis; c'est charmant..... Comment donc! Bettmann, mais cette fête te fera honneur

BETTMANN.

Oh! monseigneur, vous n'voyez pas encore tout.

LE BARON, *à part.*

Ernestine encore avec ce jeune homme!....

LE COMTE.

Et toi, ma fille, as-tu remercié ces bonnes gens.

ERNESNINE.

Oui, mon père, je suis aussi très-satisfaite.

LE BARON, *avec intention.*

Comment ne le seriez-vous pas, mademoiselle, lorsque vous êtes entourée de tous ceux qui vous aiment!... Il est si doux d'inspirer de pareils sentimens....

Digitized by Google

ERNESTINE.

Il est vrai, monsieur, que c'est un bonheur que tout le monde n'a pas.

LE COMTE, *bas à Ernestine.*

Ernestine, le baron se plaint de ton indifférence. En effet, tu le traites avec une froideur....

ERNESTINE, *bas au comte.*

Mon père, vous m'avez permis de ne point vous cacher mes sentimens, et je sens que le baron de Worback ne règnera jamais sur mon cœur.

BETTMANN.

Ah! v'là mon oncle et M. Werner.... sans compter ma femme.

(Léodgard va au-devant de son père).

SCÈNE VI.

Les Précédens, WERNER, FRITZ, LOUISA.

(Le comte va vers les nouveaux venus, le baron regarde alors d'un autre côté).

LE COMTE.

Bonjour, mes amis, bonjour.

LÉODGARD.

Mon père, voici monseigneur.

LE COMTE.

Approchez, M. Werner je suis charmé de vous voir, ce que l'on m'a dit de vous dans ce pays m'a donné le désir de vous connaître; et ce que votre fils a fait pour moi était un nouveau motif pour que je désirasse que vous vinssiez au château.

WERNER

M. le comte, je ne mérite pas tant d'éloges...., et mon fils est trop heureux d'avoir pu vous être utile.

LE BARON, *à part.*

Quelle voix!.... (*Il fixe alors Werner qui ne le regarde pas*).

LE COMTE.

J'espère que je vous verrai souvent, et que je pourrai par la suite être à mon tour utile à Léodgard.

LE BARON, *à part.*

C'est lui!...

WERNER.

Ah! M. le comte, votre bienveillance.... (*Ses yeux se portent sur le baron. Il s'arrête et se trouble*). (*A part*). Grand Dieu....

LE COMTE.

Eh bien!... qu'avez-vous donc?.... Comme vous regardez M. le baron de Worbach.... Le connaîtriez-vous?....

LE BARON.

Oui.... oui.... Monsieur doit se rappeler de moi, car il m'est aussi parfaitement connu.

Digitized by Google

LÉODGARD, *à part.*

Que veut-il dire....

WERNER, *à part.*

Jesu is perdu ! ..

LE COMTE.

Ah ! vous vous connaissez ! cette rencontre doit alors vous faire plaisir....

LE BARON.

Oh ! elle m'en fait beaucoup en effet.

WERNER, *à part.*

Je frémis.

BETTMANN, *s'avançant.*

Si monseigneur voulait ben s'mettre à notre tête ; j'avons encore ben des choses à lui faire voir avant d'commencer la danse.

LE COMTE.

Comment ! une surprise, Bettmann ?

BETTMANN.

Oui, monseigneur, une surprise rien que ça.

LE COMTE.

Allons, mes enfans, je suis prêt.

BETTMANN.

Suivez-moi, vous autres, et qu'ça soit soigné.

LE COMTE, *au Baron, qui est resté les yeux fixés sur Werner.*

Venez, baron.

(Le comte, Ernestine et le baron se rendent au pavillon, escortés par les villageois, Bettmann et Louisa en tête. Werner retient son fils, Fritz reste au fond).

SCÈNE VII.

WERNER, FRITZ, LÉODGARD.

WERNER, *bas et vite à Léodgard.*

Léodgard, il faut quitter à l'instant le château ; il faut fuir le pays.

LÉODGARD.

Qu'est-il donc arrivé ?... quel motif....

WERNER.

La vie de ton père en dépend.

LÉODGARD.

Que dites-vous ?

WERNER.

Je suis reconnu ; cet homme que tu viens de voir est le baron de Worback ; s'il dit un mot, je suis perdu !...

LÉODGARD.

Funeste rencontre !....

Digitized by Google

FRITZ, *bas à Werner.*

Qu'avez-vous, mon ami? vous êtes troublé.

WERNER.

Je suis forcé de fuir... de quitter ce pays....

FRITZ.

Se pourrait-il? vous!... nous abandonner!

WERNER.

Il le faut... Je vais retourner à ma chaumière, et tout disposer pour ma fuite. Cette nuit, je me rendrai au moulin; vous y recevrez mes derniers adieux.

FRITZ.

Vous me promettez de ne point partir sans me voir?

WERNER.

Je vous le jure.... mais on approche... viens, Léodgard, fuyons.

FRITZ.

Les infortunés!

LÉODGARD.

Oh! mon Dieu, quand daigneras-tu mettre un terme à nos malheurs.

(On entend la marche de la fête. Werner entraine son fils; ils disparaissent par le fond).

FRITZ.

Oh! je me trompe fort, ou ce baron est pour beaucoup dans ce départ précipité.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LE BARON, ERNESTINE, FRITZ, BETTMANN; LOUISA, Villageois.

(Tout le monde revient. Ernestine et le baron cherchent des yeux Léodgard et Werner.

LE COMTE, *à Bettmann*

Vraiment, Bettmann, tout cela est fort joli, et je t'en fais mon compliment.

BETTMANN.

Toutes ces guirlandes et ces couronnes sont sorties de ma tête, monseigneur.

ERNESTINE, *à part.*

Je ne vois plus Léodgard.

LE BARON, *à part.*

Il est parti!... Ma présence l'aura effrayé, je m'y attendais; mais il ne pourra éviter ma vengeance. Ne troublons point la fête, attendons l'instant d'agir.

LE COMTE.

Mais où est donc l'honnête Werner et son fils?

Digitized by Google

FRITZ.

Ils viennent de quitter le château, monseigneur, ils n'étaient venus que pour satisfaire à votre invitation; mais la présence de Werner étant nécessaire chez lui, il n'a pu rester à la fête.

LE BARON, *à part.*

Vain prétexte! qui ne saurait m'abuser.

BETTMANN.

Allons, en avant la danse; monseigneur, si vous le permettez, nous allons commencer.

LE COMTE.

Volontiers, mes amis (*on se place.*).

BETTMANN.

Vlà c'que c'est, et comme vous aimez la chasse, j'allons vous en donner une de ma façon.... (*aux villageois*). Allez, vous autres, distinguez-vous (*à part.*); et nous quand il en sera temps, j'montrons sus c'rocher. J'ai dans ma poche ma surprise, ce s'ra pour le bouquet.

(*Ballet*).

(Vers la fin du ballet, Bettmann entre dans le rocher. Le ballet terminé, on entend Bettmann crier. Il sort tout effrayé, tout le monde se lève).

BETTMANN.

Ah!... à moi... au secours!... Ah!... mon Dieu!

LE COMTE.

Que signifient ces cris... Que t'est-il arrivé, Bettmann?

LOUISA.

Allons, il aura encore fait quelque sottise!

BETTMANN.

Ah!... pardon, monseigneur, j'vas vous dire... J'nai pas été maître de ma peur.... J'étais entré dans ce rocher pour monter à ce pavillon où j'voulais tirer des fusées pour achever la fête... mais v'là qu'en marchant dans c'te grotte où l'on ne voit pas clair, mes pieds ont rencontré quequ'chose, et j'suis tombé l'nez sus l'visage d'un homme.

TOUS.

D'un homme!

BETTMANN.

Ou d'une femme.... je n'sais pas lequel, mais à coup sûr c'était un individu.

FRITZ.

Comment, c'est pour cela que tu fais tout ce tapage!

LE COMTE.

Mes amis, entrez dans cette grotte et amenez-moi la personne qui a si fort effrayé Bettmann.

(Fritz et des Villageois entrent dans le rocher).

LOUISA, *à Bettmann.*

Faut avouer que tu es bien poltron!... Avoir peur parce que l'on tombe sur quelqu'un!

Digitized by Google

BETTMANN.

Oh ! j'sais bien que t'es hardie, toi... mais je ne le suis pas moi, voilà la différence.

SCENE IX.

Les Précédens, FRANCK.

(Franck sort du rocher avec les Villageois).

FRITZ.

Monsieur le comte, voici la personne qui était là-d'dans.

BETTMANN.

Tiens !... J'le reconnais à présent... C'est c't'homme de tantôt !

LE COMTE.

Approchez et dites-nous quel motif vous avait conduit en ces lieux.

LE BARON, *à part.*

Il me semble reconnaître cet homme.

FRANCK.

Pardonnez, monseigneur, à un malheureux... en passant devant ce parc j'ai vu la grille ouverte, je suis entré ; j'étais accablé de fatigue : ne voyant personne dans ces jardins, j'ai pénétré dans cette grotte où, surpris par le sommeil, je m'étais endormi sans penser que je pouvais commettre une indiscrétion.

LE BARON, *à part, avec effroi.*

C'est Franck !... Evitons ses regards, et allons prévenir Albert. (*Il s'éloigne sans affectation et disparaît.*)

SCÈNE X.

Les Mêmes, excepté le baron.

LE COMTE.

Allons, il n'y a pas grand mal à tout cela, pauvre homme. Mais d'où venez-vous ? que cherchez-vous dans ce pays ?

FRANCK.

Hélas ! M. le comte, je voyage depuis long-temps, sans savoir en quel lieu fixer ma destinée.... Je suis sans parens, sans amis, et je ne vis que des secours que l'on accorde au malheur.

LE COMTE.

Et pourquoi, en arrivant dans ce comté, ne vous êtes-vous point présenté au château ?

FRANCK.

Dans l'état déplorable où je suis réduit, je n'osais, monseigneur, me montrer à vos regards.

LE COMTE.

Si, cependant, vous voulez intéresser en votre faveur, il faut vous faire connaître. Jamais les infortunés n'ont imploré en vain

Digitized by Google

mon appui, quand ils le méritent. Fritz, tu auras soin de ce pauvre homme, et tu me l'ameneras, demain matin, au château; nous verrons ce que nous pourrons faire pour lui. En attendant, je te le recommande.

FRITZ.

Soyez tranquille, monseigneur, j'en aurons soin.

LE COMTE.

Je sais, mon ami, que je ne puis mieux l'adresser. Mais il se fait tard; il faut rentrer. (*Il regarde autour de lui.*) Ah! ah! le baron nous a quittés; il est sans doute au château. Allons le retrouver. Viens, ma chère Ernestine. A demain, brave homme. (*Aux villageois.*) Adieu, mes bons amis.

(Le comte emmène sa fille; les Villageois saluent le comte).

SCÈNE XI.

FRITZ, LOUISA, BETTMANN, FRANCK, Villageois, Domestiques, ensuite ALBERT.

FRITZ.

Allons, maintenant, faut nous en r'tourner au logis.

(Albert paraît au fond et écoute en se tenant derrière le bosquet).

ALBERT, *à part.*

C'est, ma foi, bien notre homme. Ecoutons.

BETTMANN.

Ah! j'dis qu'on s'en est donné!... quoiqu'ça, c'est dommage que j'naie pas eu l'temps de tirer mes fusées.... (*à part*) sans ce vieux sournois, ça aurait été pourtant.

FRITZ, *à Franck.*

Vous allez venir avec moi au moulin, mon pauvre homme, j'tâcherons d'vous y restaurer un p'tit brin.

FRANCK.

Vous êtes trop bon, je crains de vous gêner....

FRITZ.

Pas du tout... Bath! est-ce qu'on se gêne entre nous?.... mais la nuit approche, il faut partir.

BETTMANN.

Dites donc, mon oncle, si ça n'vous gêne pas davantage, nous passerons aussi la nuit au moulin, Louisa et moi. Il y a fièrement loin d'ici à la ferme; il se fait tard, et....

LOUISE.

Et tu as peur, n'est-ce pas?

BETTMANN.

Non pas précisément, mais j'suis fatigué.

Digitized by Google

FRITZ.

Allons, c'est dit, mes enfans; vous resterez avec moi. (*A Franck*) Donnez-moi le bras, bonhomme, et partons.

(Fritz prend le bras de Frank; Bettmann et Louisa se mettent à la tête des villageois. Ils s'éloignent, les domestiques ferment la grille et se retirent.

SCÈNE XII

ALBERT, Seul.

ALBERT, *sortant du bosquet lorsque tout le monde est parti.*

Ils sont partis!... J'en ai assez entendu; c'est au moulin que cet homme doit passer la nuit. Allons, l'instant d'agir est arrivé.... Parbleu! M. le baron ne s'attendait guère à rencontrer le même jour, et dans le même lieu, ces deux hommes dont nous parlions tantôt!... Voilà qui va nous donner de l'occupation! et je prévois que Leroc et ses amis nous seront fort utiles dans cette circonstance.... mais je n'ai pas de temps à perdre. M. le baron doit me retrouver ici, courons à l'endroit de la forêt où se tiennent nos gens; assurons-nous d'eux, et revenons en ces lieux prendre les ordres de mon maître. (*Il fait quelques pas et écoute*). Il m'avait semblé entendre marcher... ce ne peut être déjà le baron. (*Il écoute*) Non.... personne.... Ouvrons cette grille, et ne la refermons pas, afin de pouvoir rentrer par ici.

(Il ouvre la grille, sort et la laisse tout contre. Il disparaît par le fond. Ernestine arrive par la gauche).

SCÈNE XIII.

ERNESTINE. ANNA.

(Le jour commence à baisser).

ERNESTINE.

Voici le rocher.... le pavillon.... c'est bien en ces lieux que j'ai dit à Léodgard de se rendre; mais pourquoi est-il parti avec son père pendant la fête? le motif de leur éloignement ne peut être celui que Fritz nous a dit. Le baron connaît M. Werner, serait-il cause de leur fuite? ah! je sens que cette idée me le rend encore plus odieux!... Anna, tu veilleras près de ces lieux. Si l'on me surprenait ici, on blâmerait ma démarche, et pourtant l'espoir d'être utile à deux infortunés est le seul motif qui me guide: ce désir est si naturel!... Naturel!... hélas! je n'ose interroger mon cœur!... Je sens qu'il ne m'inspire que de la haine pour le baron, et trop d'intérêt peut-être pour celui que je ne dois pas aimer.... Cependant si la naissance de Léodgard est égale à la mienne, si son père....

Digitized by Google

ANNA.

Mademoiselle, j'entends marcher.... c'est lui sans doute.

(Léodgard paraît dans le fond et s'approche de la grille).

SCÈNE XIV.

ERNESTINE, LÉODGARD, ANNA.

(La nuit vient tout-à-fait pendant cette scène).

LÉODGARD.

O bonheur! la grille n'est pas fermée. (*Il entre.*)

ERNESTINE.

C'est Léodgard!

LÉODGARD.

C'est ici.... mais j'aperçois... Ah! mademoiselle, je puis donc vous voir encore une fois.

ERNESTINE.

C'est vous; monsieur, vous êtes resté bien peu de temps en ces lieux.

LÉODGARD.

Ah! pardonnez-moi, mademoiselle, quand vous saurez le motif....

ERNESTINE.

Mais pourquoi donc avez-vous quitté la fête?

LÉODGARD.

Hélas!... une rencontre cruelle....

ERNESTINE.

Qu'avez-vous, M. Léodgard, vous paraissez bien agité?

LÉODGARD.

Je viens vous faire mes adieux.

ERNESTINE.

Vos adieux!... comment?

LÉODGARD.

Nous partons ... cette nuit même.... Mon père et moi, nous quittons ce pays pour n'y plus revenir! Chargé par mon père de nous procurer les déguisemens qui nous seront nécessaires.... j'ai profité de cette circonstance pour me rendre un instant auprès de vous, et vous voir pour la dernière fois.

ERNESTINE.

Grand Dieu!

LÉODGARD.

Vous avez voulu connaître mon sort; hélas! il est affreux!... Proscrit, fugitif, et pourtant innocent! mon malheureux père est forcé de fuir, de se cacher, pour éviter le supplice qui l'attend... sachez, enfin, que je suis le fils du comte de Holdeim!

Digitized by Google

ERNESTINE.

Du comte de Holdeim?... Ah! Léodgard, que m'avez-vous appris!

LÉODGARD.

Gardez-vous, belle Ernestine, de croire mon père coupable; non, je vous le répète, je vous le jure, il est innocent du crime affreux qu'on lui impute... une trame abominable... Eh! je ne puis en découvrir les auteurs.

ERNESTINE.

Mais qui vous force à ce départ précipité?

LÉODGARD

Mon père est reconnu... un homme que je déteste... son ennemi... le baron de Worback!

ERNESTINE.

Le baron de Worback!

LÉODGARD.

Serait assez lâche pour nous trahir!... car si t'en crois mes pressentimens, le baron est l'auteur de tous nos maux.

ERNESTINE.

Se pourrait-il?

LÉODGARD.

Mais hélas! je n'ai que des soupçons... je ne puis l'accuser!... et il faut partir, nous éloigner pour toujours!... Je dois suivre mon père, le devoir me le commande... Mais avant de quitter ces lieux j'ai voulu vous faire connaître nos malheurs; vous plaindrez un infortuné qui vous perd pour jamais, qui vous adore, qui conservera dans son cœur votre image chérie, et dont la seule consolation sera dans votre souvenir et dans l'idée que vous ne le mépriserez pas.

ERNESTINE.

Moi, vous mépriser!... Ah! Léodgard! Léodgard!..... O ciel! j'entends du bruit!

(Albert et trois hommes paraissent au fond).

ANNA.

On vient de ce côté.

ERNESTINE.

Ah! Léodgard! que penserait-on de moi, si l'on me voyait avec vous dans ce lieu?

LÉODGARD.

Ne craignez rien, la nuit est trop sombre pour que l'on puisse nous apercevoir

(Ils se placent à l'entrée du bosquet).

Digitized by Google

SCÈNE XV.

Les Précédens, ALBERT, LEROC, FORBAN, un Brigand.

(Albert et les trois hommes entrent doucement dans le parc. Les trois brigands sont enveloppés dans de grands manteaux).

ALBERT, *toujours à demi-voix.*

Nous voici dans l'intérieur du parc... Avancez, mes amis.

LEODGARD, *bas.*

Quels peuvent être ces hommes?

ALBERT.

Ma foi! je vous ai rencontrés fort à propos, car j'allais vous chercher. Combien sommes-nous?

LEROC.

Quatre.

ALBERT.

Fort bien, et les autres?

LEROC.

Ils sont en observation à l'étoile de la forêt.

ALBERT.

Nous les rejoindrons tout à l'heure. Il faut d'abord attendre M. le Baron et prendre ses ordres.

LEODGARD, *à part.*

Le baron!.... Quel mystère!....

LEROC.

Ah! çà, quel genre d'affaire vas-tu nous donner là?

ALBERT.

Soyez tranquilles, vous serez bien payés. C'est un coup hardi, mais dont le succès assurera le repos de mon maître.

FORBAN.

Tant mieux! j'aime les entreprises difficiles.

LEROC.

Il y a plus de gloire.

FORBAN.

Et de profit.

ALBERT.

Je vais vous mettre au fait de tout.... Mais, par prudence, entrons dans ce rocher, dont la porte se ferme à clé; nous y attendrons l'arrivée de mon maître, avant de nous rendre au moulin.

LEROC.

Au moulin ... C'est donc là que nous devons agir?

ALBERT.

Oui. Venez, je vais vous conter cela dans cette grotte; nous ne risquerons point d'être entendus, car il n'est pas encore tard, et je crains que quelqu'un du château ne se promène par ici. Suivez-moi en silence.

(Albert ouvre l'entrée du rocher, il y entre suivi des trois brigands, et ils referment la porte sur eux).

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

LÉODGARD, ERNESTINE.

LÉODGARD.

Ils sont entrés dans la grotte.

ERNESTINE.

Je frémis.... Ah! Léodgard, quels peuvent être leurs desseins?

LÉODGARD.

J'entrevois dans tout ceci un mystère que je veux éclaircir. Ils ont nommé le baron, et j'ai tout lieu de croire que c'est mon malheureux père qui est l'objet de leur horrible complot. Peut-être est-ce la Providence qui m'a envoyé dans ce lieu pour le sauver.

ERNESTINE.

Quel est donc votre projet?

LÉODGARD.

De rester ici, d'attendre le baron, de découvrir ses desseins.... Vous, belle Ernestine, retournez au château; en restant davantage, vous pourriez être surprise par le baron. Prenez un sentier moins fréquenté.

ERNESTINE.

Faut-il vous quitter, Léodgard, lorsque vous êtes environné de mille dangers!... Pourquoi ne pas prévenir nos gens? Ces misérables ont parlé de se rendre au moulin; on pourrait les arrêter pendant qu'ils sont en ces lieux.

LÉODGARD.

Gardez-vous-en bien! Ce moyen ne ferait pas reconnaître l'innocence de mon père, et m'ôterait la possibilité de savoir quels sont les projets du baron. Allez, belle Ernestine.... Peut-être le ciel, lassé des tourmens d'un infortuné, permettra-t-il que son innocence éclate dans tout son jour. Je compte sur votre silence.

ERNESTINE.

Je ferai mon devoir, Léodgard, et je suivrai l'impulsion de mon cœur, qui me dit de tout entreprendre pour démasquer un scélérat, et pour sauver deux infortunés. Viens, Anna.

(Elles s'éloignent rapidement par la droite).

SCÈNE XVII.

LÉODGARD, *puis* ALBERT.

LÉODGARD.

Ah! puisse-t-elle arriver au château sans être vue! (*Albert ouvre la porte du rocher.*) On vient.... Ecoutons.

Digitized by Google

ALBERT, *sortant du rocher.*

Il m'avait semblé entendre parler.... Diable ! mon maître tarde bien.... Qui donc peut le retenir ?... Le voici, sans doute.

LÉODGARD, *à part.*

Faisons bien attention.

SCENE XVIII.

Les Précédens, LE BARON.

(Le baron arrive par la gauche).

LE BARON.

Est-ce toi, Albert ?

ALBERT.

Oui, seigneur, me voici. Il y a long-temps que nous vous attendons.

LE BARON.

Je n'ai pu venir plus tôt. Le comte ne me quitte pas.

LÉODGARD, *à part.*

C'est le baron.

LE BARON.

Où sont tes gens ?

ALBERT.

Dans la grotte. Je vais les chercher.

LE BARON.

Non, c'est inutile ; mon absence pourrait être remarquée au château ; mais à minuit, lorsque tout le monde sera livré au sommeil, je vous rejoindrai à l'entrée de la forêt. Nous y déciderons des moyens à employer pour nous emparer de Holdeim et de son fils Il a fui de ces lieux dès qu'il m'a reconnu ; et peut-être, maintenant, s'occupe-t-il des moyens qu'il doit mettre en usage pour échapper à ma vengeance ; mais nous ne lui en laisserons pas le temps..... et cette nuit même, nous serons maîtres de son sort.

ALBERT.

C'est entendu.

LÉODGARD, *à part.*

Les monstres !

LE BARON.

Quant à Franck, tu sais, aussi bien que moi, ce qu'il faut en faire. Où est-il ?

ALBERT.

Au moulin, où il doit passer la nuit.

LE BARON.

Tâche de t'introduire dans ce moulin avec deux de nos gens. Les villageois ne te connaissent pas... Vous vous ferez passer pour des voyageurs.

Digitized by Google

ALBERT.

Je vous comprends.

LE BARON.

Si je n'avais point retrouvé en ce lieu ce misérable Franck, peut-être me serais-je décidé à livrer Holdeim à la justice; mais l'apparition de cet homme m'a fait trembler..... Il peut avoir parlé; et cette affaire remise au jour....

ALBERT.

Vous avez raison, M. le baron; il est plus prudent de nous défaire sans bruit de tous ces gens-là.

LÉODGARD, *à part.*

O Providence! tu veillais sur nous!

LE BARON.

Je retourne au château. A minuit, je serai à l'entrée de la forêt, près du moulin.

ALBERT.

Il suffit.

(Le baron s'éloigne).

SCÈNE XIX.

ALBERT, LÉODGARD, ensuite LEROC, FORBAN et le Brigand.

LÉODGARD, *à part.*

Si je pouvais me mêler parmi ces misérables, connaître leur repaire, leur signal, et savoir ce que le baron compte faire pour perdre mon père.

ALBERT.

Allons, voilà qui est arrangé; nous n'avons plus besoin de rester en ces lieux. (*Il va contre la porte du rocher.*) Venez, mes amis....

(Leroc sort le premier).

ALBERT.

Il faut partir; mon maître nous rejoindra à la forêt.

(Les deux autres sortent, le dernier laisse tomber son manteau qui s'accroche au rocher).

LEROC.

Allons, êtes-vous là, vous autres?

LE BRIGAND.

Ah! un moment!... J'ai oublié mon manteau.... je l'aurai laissé dans cette grotte.

(Léodgard ramasse vivement le manteau).

Digitized by Google

LEROC.

Eh! bien, va donc le chercher.

(Il entre dans la grotte, Léodgard en referme la porte sur lui).

ALBERT.

Je vais vous apprendre en route le moyen que je compte employer pour nous introduire au moulin.

(Léodgard se couvre du manteau et s'approche des brigands).

LEROC.

Eh bien! l'as-tu retrouvé ton manteau?

LÉODGARD, *d'une voix basse.*

Oui.

ALBERT.

En ce cas, partons.

LÉODGARD, *à part.*

O mon Dieu! prête-moi ton appui.

(Léodgard les suit, ils sortent tous du parc et s'éloignent par les montagnes).

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

(Le théâtre est occupé verticalement ; à droite est une chambre du moulin ayant une porte sur la coulisse, une autre dans la campagne, une troisième au fond, et un escalier qui conduit à une chambre à gauche, dont la fenêtre est en face des spectateurs. Au-dessous de cette chambre est la campagne et on aperçoit au fond la forêt).

SCÈNE PREMIÈRE.

BETTMANN, LOUISA.

(Louisa est dans la pièce en haut, elle en ferme la fenêtre et descend. Bettmann est dans la chambre à droite, qui est éclairée par les chandelles qui sont sur une table, le côté de la forêt doit être très-sombre).

BETTMANN, *préparant le couvert pour le souper.*

Préparons le couvert ; c'te danse m'a donné d'l'appétit.

LOUISA, *descendant le petit escalier.*)

Voilà la chambre arrangée pour ce pauvre homme ; il pourra y dormir tranquille.

BETTMANN.

Allons, aide-moi à présent à mettre le souper sur la table... j'sens que j'y ferai honneur.

LOUISA, *arrangeant le souper avec lui.*

Oh ! toi, tu as toujours faim, d'abord !

BETTMANN.

Ecoute donc, quand on a un oncle meûnier, on n'doit pas se garder à çà, plus je mange, plus je fais aller le moulin, et puis c'te fête m'a donné tant de peine !

LOUISA.

Ah ! quand mamselle Ernestine se mariera, c'est alors qu'il y aura des fêtes !

BETTMANN.

C'est là que je me distinguerai ! Sans c't'ostrogo de tantôt, j'aurais c'pendant lâché mes fusées.

LOUISA.

Pardine ! ne v'là-t-il pas une grande perte ! c'est, au contraire, bienheureux pour toi ; car je suis sûr que tu aurais encore fait quelque bêtise comme le jour de ta noce. Monsieur s'amuse à tirer des fusées qui vont tomber dans le grenier à foin, où elles mettent le feu !... heureusement que j'y étais alors.

BETTMANN.

Oui, c'est vrai, avec l'premier garçon de la noce !... ah ! ma foi sans ça, nous étions flambés.

LOUISA.

J'ai eu joliment peur ! vraiment.

Digitized by Google

BETTMANN.

Ah! j'crois ben, qu't'as eu peur!... et moi donc, j'en étais devenu imbécile; mais aussi v'là c'que c'est, si on avait soin, quand on bâtit un' maison, de mettre un puits au grenier, on éteindrait l'feu ben plus facilement.... V'là mon oncle.

SCÈNE II.

Les Précédens, FRITZ, FRANK.

(Ils arrivent par la porte du fond).

FRITZ.

Venez par ici, mon camarade; vous avez vu maintenant tout mon moulin.

BETTMANN, *à part.*

Ah! v'là c'mendiant.

FRITZ.

Louisa, as-tu préparé la petite chambre là-haut, pour ce brave homme?

LOUISA.

Oui, mon oncle.

FRITZ.

C'est fort bien.

FRANCK.

Je vous demande pardon de tout l'embarras que je vous cause!

FRITZ.

De l'embarras!.... ah! ben oui!.... J'agissons sans cérémonie, nous autres!.... M. le comte ne pouvait m'faire plus de plaisir que de vous adresser à moi. (*A part.*) Mais Werner n'arrive pas!.... Aurait-il oublié sa promesse!....

BETTMANN.

Allons, à table, tout l'monde.

FRITZ, *à Franck.*

Placez-vous ici, tenez, auprès de moi.

(Il place Frank près de lui de manière à ce qu'il soit le plus près du public. Ils soupent pendant la fin de cette scène).

BETTMANN.

Dites-nous donc un peu, bon homme, ce que vous aviez ce matin, pour vous sauver à toutes jambes quand M. Werner est arrivé?

FRANCK, *embarrassé.*

Ce matin!.... ah! oui!.... En effet, je me rappelle..... Le père de cet intéressant jeune homme qui m'a secouru, se nomme donc Werner?

FRITZ.

Oui; c'est le plus brave homme que je connaisse!

Digitized by Google

FRANCK.

M. le comte paraît aussi être sensible et généreux?

FRITZ.

J'crois ben!.... J'ons vu, monseigneur, aujourd'hui pour la première fois, parce que j'étions en voyage à son arrivée. Mais j'suis vraiment enchanté de lui! Il n'est pas fier! il nous parle comme à ses enfans.

LOUISA.

Et sa fille, mam'selle Ernestine! Elle est douce, avenante! et fait du bien à tous les pauvres du canton.

FRITZ.

Dans tout cela, il n'y a que son prétendu qui ne me plaît pas.

BETTMANN.

Ah! M. le baron de Worback?....

FRANCK, *vivement.*

Le baron de Worback, dites-vous?

BETTMANN.

Certainement, le baron de Worback!.... Oh! j'ai bien retenu son nom, à la fête.

FRANCK, *à part.*

Grand Dieu!

BETTMANN, *à part.*

Allons, v'là encore une personne qui va lui donner des crispations!.... Le connaîtriez-vous?

FRANCK, *embarrassé.*

Non..... non,..... je ne le connais point..... (*à part.*) S'il m'a vu, je suis perdu!

FRITZ.

C'est lui qui va, dit-on, épouser notre jeune maîtresse.

BETTMANN.

Oui, il est arrivé pour ça au château depuis trois jours.

FRANCK.

Il..... habite au château?

FRITZ.

Certainement! Eh! parbleu! vous le verrez sans doute demain, puisque je dois vous conduire chez le M. le comte.

FRANCK, *à part.*

Demain!.... ah!.... je serai loin de ces lieux!

FRITZ.

Ah! j'ai ben peur que mam'selle Ernestine n'soit pas heureuse avec c't'homme-là!.... Il a un regard dur, un air sombre, qui ne me revient pas du tout.

BETTMANN.

J'sais ben! qu'je n'voudrais pas l'épouser toujours!

FRANCK, *à part.*

Ne disons rien à ces bonnes gens et prenons quelques instans de repos; lorsque tout le monde sera livré au sommeil, je pourrai quitter ce moulin et m'éloigner de ce canton.

Digitized by Google

FRITZ, *à Louisa*,

Ah! çà, Louisa, puisque tu n'manges plus, chante – nous quelque chose, mon enfant; je n't'avons pas entendu depuis not'retour: ça me fera plaisir, et ça égayera notre hôte.

BETTMANN.

Tiens, mon oncle a raison; chante, moi j'mangerai pendant c'temps-là.

LOUISA.

Mais je n'sais rien, moi.

BETTMANN.

Ah! n'fais donc pas la bête. n'l'écoutez pas; mon oncle, elle chante toute la journée, et même la nuit pour s'endormir.

FRANCK.

Allons, madame, chantez.

LOUISA.

M'y voilà.

PREMIER COUPLET.

Autrefois dans nos campagnes,
Quand nous avions du chagrin,
Nous allions dans les montagnes
Consulter le vieux Germain.
Il consolait le village,
Dans tous les temps il riait;
Et toujours après l'orage,
Le vieux berger nous chantait:
C' n'est rien qu'ça (*bis*).
Il faut en passer par là.

2ème.

Aimable, douce et gentille,
C'est ainsi qu'était Lison.
Enchanté de cette fille,
Blaise épousa le tendron.
Mais dès qu'elle fut sa femme,
Tout le jour elle gronda;
Au pauvre époux de la dame,
Alors le berger chanta:
C' n'est rien qu'ça, (*bis*).
Il faut en passer par là.

3ème.

Depuis long-temps au village,
Nous conservons ce refrain;
Il nous rappèle l'adage
De notre berger Germain.
Quand un mari se lamente,
Quand femme veut se venger,
Quand fillette est inconstante,
J'chantons le r'frain d'not'berger:
C' n'est rien qu'ça (*bis*).
Il faut en passer par là.

Digitized by Google

FRITZ.

C'est très-bien, mon enfant; mais il se fait tard, vous devez être fatigué, il faut aller vous reposer. (*Ils se lèvent tous.*) Louisa, conduis notre hôte.

LOUISA, *prenant une chandelle.*

Oui, mon oncle.

FRITZ, *à Franck.*

Bonne nuit, et dormez bien.

FRANCK.

Bonsoir, honnête Fritz; je n'oublierai jamais l'accueil que j'ai reçu chez vous.

FRITZ.

J'espère bien que vous y resterez quelque temps.

FRANCK.

Je... je l'ignore... mais je sens qu'il me serait doux d'habiter avec vous.

BETTMANN, *à part.*

J'crois bien, ça lui coûte pas cher

FRITZ.

Allons à demain.

(Ils se donnent la main. Louisa conduit Frank à qui elle donne une lumière et redescend l'escalier, Frank les salue et entre dans la petite chambre en haut).

SCÈNE III.

Les Précédens, WERNER.

BETTMANN.

Allons, à présent nous pouvons nous aller coucher.

FRITZ, *à part.*

Eh! ce Werner qui ne vient pas! Lui serait-il arrivé quelque accident?

LOUISA.

Il est vraiment bien honnête ce pauvre homme!... il m'intéresse, moi.

BETTMAN.

Tiens! n'faudrait-il pas qu'il nous dise des sottises, parce que nous le logeons gratis?... mais dites donc, mon oncle, avez-vous remarqué comme il s'est troublé au nom du baron de Worback?

FRITZ.

Oui, c'est vrai, je m'en suis aperçu. (*A part.*) Ce baron effraye tout le monde.

BETTMANN.

Il n'a pas voulu en convenir; mais moi qui suis fin, j'ai vu ça tout de suite. C'est peut-être un ancien domestique du baron; il aura volé son maître et il a peur d'être arrêté.

LOUISA.

Voyez donc comme il arrange tout cela.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

Les Précédens, WERNER.

(Werner paraît dans la forêt et approche du moulin).

WERNER.

Me voici au moulin, frappons.

(Il frappe à la porte du moulin).

BETTMANN, *avec effroi.*

Ah ! mon Dieu !... on a frappé.

FRITZ, *avec joie.*

Ah ! le voilà, sans doute.

BETTMANN, *voulant arrêter Fritz.*

N'ouvrez donc pas, mon oncle.

(Fritz ouvre. Werner entre, il tient un léger paquet à la main).

FRITZ.

Ah ! arrivez donc, mon cher ami.

BETTMANN, *avec étonnement.*

Tiens ! c'est M. Werner.

WERNER.

Bonsoir mes amis.

FRITZ.

Je vous attendais avec impatience.

BETTMANN, *à Louisa.*

Mon oncle t'attendait. Qu'est-ce qu'ils veulent donc faire à l'heure qu'il est ?

LOUISA.

Qu'est-ce que cela te fait, curieux ?

FRITZ, *se retournant vers eux.*

Mes enfans, vous pouvez vous retirer.

LOUISA.

Allons viens, Bettmann ; bonsoir, mon oncle. (*Elle va embrasser Fritz.*

BETTMANN, *à part.*

Ils ne veulent pas parler devant nous .. Qu'est-ce que ça veut dire ? (*Allant embrasser Fritz, et d'un air mystérieux.*) Bonsoir, mon oncle.

FRITZ.

Bonsoir, mes enfans.

LOUISA.

Je vous salue, M. Werner.

(Louisa emmène Bettmann qui a un air intrigué. Ils sortent par la porte du fond)

Digitized by Google

SCÈNE V.

FRITZ, WERNER.

FRITZ.

Nous voici seuls et nous pouvons causer librement : Eh bien, mon cher Werner, êtes-vous toujours dans l'intention de quitter ce pays ?

WERNER.

Oui, mon cher Fritz, je vous le répète, ce parti est le seul qui me reste.

FRITZ.

Et votre fils ?

WERNER.

Il viendra avec moi ; il n'abandonnera pas son malheureux père. Je l'attends ici ; je l'ai chargé de nous procurer des vêtemens et différentes choses qui nous seront nécessaires dans le voyage que nous allons entreprendre. Je lui ai donné rendez-vous dans votre moulin, et il m'a promis d'y être avant minuit.

FRITZ.

Il n'en est pas loin.

WERNER.

Pendant son absence j'ai rassemblé ces effets qui composent toute notre fortune... quant à ma chaumière Elle vous appartient, Fritz, vous en prendrez soin. Elle vous rappellera celui qui l'habita pendant vingt ans, et qui n'oubliera jamais tout ce que vous fîtes pour lui.

FRITZ, *s'essuyant les yeux.*

Morguenne ! ça me fait une peine de vous voir partir comme çà !.... Et c'est ce maudit baron qui est cause....

WERNER.

Le baron... Mais qui vous a dit ?...

FRITZ.

Tout me le prouve. Avant d'avoir reconnu cet homme, vous ne songiez point à nous quitter ; vous paraissiez content, heureux. Mais, à son aspect, tout a changé.... et ce baron est, j'en suis certain, un de vos anciens persécuteurs.

WERNER.

Je ne puis nier, mon ami, que le baron ne soit cause de mon départ.... mais cependant je n'ai pas le droit de me plaindre.... je ne puis l'accuser.

FRITZ.

Ah ! j'lui en voudrai long-temps, pour mon compte. Mais, enfin, où comptez-vous aller ?

WERNER.

Je l'ignore ; je veux fuir loin de ce pays.... et je ne sais de quel côté porter mes pas.

Digitized by Google

FRITZ.

Allons, puisque vous êtes absolument décidé, je n'chercherons plus à vous r'tenir.... Mais attendez-moi là. (*Il entre brusquement dans la chambre à droite.*)

WERNER.

Que va-t-il faire?.... Honnête Fritz!.... Hélas! j'avais un véritable ami..... et il faut m'en séparer! il faut fuir ces lieux, où, depuis vingt ans, je vivais sinon heureux, du moins avec tranquillité. Qu'allons-nous devenir, ô mon cher Léodgard!..... sans argent, sans asile, réduits à mendier sur une terre étrangère... Oh! mon Dieu! quand finiront tant de maux! et quel est donc le sort que tu réserves aux coupables, lorsque l'innocence ne trouve pas un abri pour reposer sa tête! (*Il couvre son visage de ses deux mains.*)

FRITZ, *sortant de sa chambre avec un petit sac à la main.*

Tenez, mon cher Werner, puisque vous êtes résolu à partir, prenez ceci.... cela vous aidera dans votre voyage... et ne me refusez pas, morbleu! ou je croirais que vous n'étiez pas mon ami. (*Il lui met le sac dans la main.*)

WERNER.

Que faites-vous, Fritz? Cet argent....

FRITZ.

Est le mien; je l'ai gagné à la sueur de mon front: ainsi, je crois que j'ai le droit d'en disposer, et je ne puis en faire un meilleur usage que de le rendre utile à un infortuné.

WERNER.

Je ne puis l'accepter, mon cher Fritz; reprenez cet argent, je le veux.

FRITZ.

Vous ne pouvez accepter.... Ah! M. Werner, je ne vous supposais pas tant de fierté. Je croyais, quoique paysan, que vous aviez de l'amitié pour moi; mais je vois maintenant la distance que vous mettez entre nous.... Vous rejetez nos offres!... Ah! Werner, vous n'êtes point mon ami.

WERNER.

Moi, ne pas vous aimer, mon cher Fritz! (*Se jetant dans ses bras.*) Ah! mon ami, je n'oublierai jamais vos bienfaits.

FRITZ.

Eh! à la bonne heure donc!... Vous penserez à moi, vous m'aimerez, et par ainsi, nous serons quittes.... ou plutôt c'est moi qui vous devrai de la reconnaissance: le plus heureux entre deux amis, n'est-il pas celui qui peut obliger?

(Albert, Leroc et Forban, habillés en paysans, paraissent dans la forêt. Ils avancent en scène).

Digitized by Google

WERNER.

Cher Fritz! combien vous augmentez encore mes regrets d'être forcé de me séparer de vous!.... Mais il se fait tard, et mon fils ne vient pas.

SCÈNE VI.

Les précédens, ALBERT, LEROC, FORBAN.

ALBERT.

Voilà le moulin.

FRITZ.

Il ne tardera pas, sans doute.

WERNER.

Je crains qu'il ne s'égare dans la forêt. On parle de voleurs répandus dans les environs.

FRITZ.

Bah! bah! ce sont des contes.

LEROC.

Il a une autre entrée du côté de la plaine.

ALBERT.

Oui; mais j'aperçois de la lumière de ce côté. Frappons. (*Il frappe à la porte du moulin.*)

FRITZ.

Ah! c'est sans doute votre fils.

WERNER, *s'approchant de la porte.*

Non.... Je crois entendre plusieurs voix.

FRITZ.

Il faut nous en assurer. (*Allant contre la porte.*) Qui frappe?

ALBERT.

Des voyageurs égarés.

FRITZ.

Diable! des voyageurs à c't'heure-ci!

WERNER, *à part.*

Si c'étaient des émissaires du baron!

FRITZ, *à Werner.*

Maintenant, que j'ai répondu, je ne puis me dispenser de leur ouvrir. Entrez dans votre chambre; mon cher Werner, afin d'éviter les regards de ces inconnus. Allez; pendant ce temps, je vais tâcher de m'en débarrasser.

LEROC.

Il est bien long à se décider.

(Werner entre dans la chambre dont la porte donne sur la coulisse, les autres frappent de nouveau à la porte).

FRITZ.

Eh! un instant.... on y va.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

FRITZ, ALBERT, LEROC, FORBAN.

(Fritz ouvre. Ils entrent dans la maison).

FRITZ, *de mauvaise humeur.*

Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs?

LEROC.

Pardon, brave homme, de vous déranger si tard. Nous ne sommes pas de ces cantons : nous venons de Lobenstein, et nous allons à une petite lieue de Mansfeld, pour affaire de commerce; car nous sommes des marchands. Aujourd'hui nous nous sommes mis en route fort tard; la nuit nous a surpris, si bien que nous nous sommes égarés.

FORBAN.

Et puis, on nous avait parlé de voleurs, qui se répandent dans les environs!

FRITZ.

C'est vrai qu'on en parle depuis quelques jours. Mais que puis-je faire à tout cela?

ALBERT.

Nous avons aperçu de la lumière dans cette maison, et nous venons sans façon vous prier de nous permettre de passer la nuit chez vous. Demain, dès l'aurore, nous continuerons notre voyage.

FRITZ, *à part.*

Oh! maudit contre-temps!

LEROC.

Vous nous rendrez un grand service, car nous sommes très-fatigués; la nuit est obscure en diable! et nous ne nous soucions pas de traverser la forêt à l'heure qu'il est.

FRITZ.

Ma foi, messieurs, malgré tout l'plaisir que j'aurais à vous obliger, cela m'est presque impossible dans ce moment-ci.

FORBAN.

Pourquoi donc ça?

FRITZ.

Toutes mes chambres sont occupées par des voyageurs.

ALBERT, *à part.*

Diable! est-ce qu'il y aurait beaucoup de monde au moulin!

LEROC.

Mais celle-ci est libre, c'est tout ce qu'il nous faut.

FRITZ.

Je n'ai pas de lits à vous offrir.

FORBAN.

Oh! qu'à cela ne tienne! nous nous en passons fort souvent! Nous couchons quelquefois dans des endroits qui ne valent pas celui-ci.

Digitized by Google

ALBERT, *bas à Forban.*

Tais-toi donc, imbécile!

FRITZ.

Mais, je vous le répète, vous serez fort mal ici.

LEROC.

Nous y serons très-bien au contraire.

FRITZ, *à part.*

Il n'y a pas moyen de s'en débarrasser!

LEROC.

Allons, un peu de complaisance, mon brave homme. Vous ne voudriez pas nous forcer à passer la nuit dans la forêt, exposés à la rencontre des voleurs.

FRITZ.

Eh bien! messieurs, puisque cela vous suffit, vous pouvez rester dans cette salle, et y passer la nuit.

ALBERT.

Ah! grand merci!

FRITZ.

Mais vous auriez peut-être voulu manger un morceau? Eh! ma foi, je n'ai plus rien à vous donner.

LEROC.

Oh! c'est inutile; nous avons pris quelque chose en route.

FORBAN.

Oui, c'est assez notre habitude.

LEROC.

Cependant une bouteille de vin ne nous ferait pas de mal; si vous en avez par hasard?

FRITZ.

Du vin? (*A part.*) Cela les endormira plus vite. (*Haut.*) Oui, oui, je puis vous donner du vin; attendez. Mon neveu n'est sans doute pas encore couché. (*Il va vers la porte du fond, qu'il ouvre.*)

LEROC, *bas aux autres.*

Tout va bien; il n'a aucun soupçon.

FRITZ, *appelant.*

Bettmann! Bettmann!

ALBERT, *de même.*

Je crains qu'il n'y ait trop de monde au moulin!

FORBAN.

En tout cas, les camarades ne sont pas loin, et nous en viendrons bien à bout.

FRITZ.

Bettmann!

BETTMANN, *en dehors.*

Me v'là, mon oncle.

ALBERT, *de même.*

Agissons avec prudence, afin d'être plutôt délivrés de la présence de tous ces paysans.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

Les Précédens, BETTMANN.

(Bettmann arrive en bonnet de nuit et à moitié déshabillé).

BETTMANN.

Eh ben! qu'est-ce qu'il y a donc encore?

FRITZ.

Descends au petit caveau, et apporte à ces messieurs deux bouteilles de vin.

BETTMANN.

Tiens!.... qu'est-ce que c'est donc que ces gens-là?

FRITZ.

Des voyageurs qui demandent à passer la nuit chez moi.

BETTMANN.

Ah! çà, mais on a donc pris vot'moulin pour une auberge, aujourd'hui?

FRITZ

Allons, va, dépêche-toi.

BETTMANN, *en s'en allant*

Il n'y a pas moyen de dormir ici!.... C'est une chose unique, çà!... (*Il sort par le fond.*)

ALBERT.

Nous sommes bien fâchés de l'embarras que nous vous causons.

FRITZ.

Il est vrai que je n'comptais guère sur vot'visite. Mais, puisque vous n'pouvez aller ailleurs, faut ben qu'ça m'arrange. Allons, je vous quitte, messieurs; mon neveu vous donnera du vin. Tâchez d'dormir le mieux qu'vous pourrez.

LEROC.

Merci, brave homme; demain, dès qu'il fera jour, nous vous ferons nos adieux.

FRITZ, *à part.*

Léodgard ne vient pas, allons rejoindre Werner. (*Haut.*) Au revoir, au revoir.

(Fritz entre dans la pièce à droite).

SCÈNE IX.

ALBERT, LEROC, FORBAN, ensuite BETTMANN.

ALBERT.

Il s'agit maintenant de savoir dans quelle partie du moulin est logé ce misérable Franck.

LEROC.

Voilà ce grand nigaud qui revient, tâchons de le faire jaser.

(Bettmann arrive avec deux bouteilles et des verres qu'il pose sur la table).

BETTMANN.

T'nez, v'là du vin.

Digitized by Google

FORBAN.

Grand merci. (*Ils s'asseyent autour de la table*).

ALBERT.

Nous avons troublé votre sommeil?

BETTMANN.

C'n'est pas l'embarras, je m'serais ben passé de vous voir.

LEROC.

Il paraît que nous ne sommes pas les seuls à qui vous donniez cette nuit l'hospitalité?

BETTMANN.

Les seuls!... je crois ben; quand vous vous seriez donné rendez-vous, vous n'auriez pas mieux fait.

ALBERT.

Ah! malgré cela, si votre oncle avait voulu, il aurait pu nous loger mieux que cela.

BETTMANN.

Allons, vous allez voir que mon oncle ne sait c'qui dit, à présent! Apprenez, messieurs, que mon oncle ne ment jamais. Et où vouliez-vous qu'il vous couchât? dans c'te p'tite chambre (*il montre le petit escalier*) pas vrai? eh ben, il y a du monde; ce mendiant qui m'a fait une si belle peur dans la grotte du château.... à la fête.... ah! mais, vous n'savez pas c't'histoire-là!....

ALBERT, *bas aux autres.*

Bon! c'est là qu'est notre homme.

LEROC.

Et par ici?...

BETTMANN.

Celle-ci (*désignant la porte à droite*) est celle de mon oncle, et encore il n'y est pas seul, car il a avec lui M. Werner, qui est venu c'te nuit, je n'sais pas trop pourquoi faire.

ALBERT, *à part aux autres.*

Le comte de Holdeim est ici!... fort bien.

FORBAN, *allant à la porte du fond.*

Je gage qu'en suivant ce corridor, je trouverai....

BETTMANN, *l'arrêtant.*

Laissez donc, s'il vous plaît; il est sans gêne ce voyageur... c'est mon appartement, monsieur, celui-là où est-ce que je couche avec ma femme. Toutes les chambres sont garnies, j'vous dis, ainsi, à moins d'vous mettre dans l'pétrin, ou dans l'four où mon oncle fait son pain, qu'y a pas d'autres places pour vous qu'ici.

LEROC.

En ce cas, restons-y.

BETTMANN.

C'est ça.

ALBERT.

Il y a, je crois, une autre entrée que celle-ci à ce moulin?

BETTMANN.

Ah! oui.... dans le fond.... là-bas, auprès de ma chambre; mais j'ai eu soin de la barricader, de peur des voleurs.

Digitized by Google

FORBAN.

Vous avez bien fait.

BETTMANN, *à part, les regardant boire.*

Diable! ils s'en repassent! ils boivent comme s'ils n'avaient pas mangé d'puis huit jours.

LEROC.

Votre vin est fort bon.

BETTMANN.

Dam! c'est du vin du cru.... Ah! çà, vous n'avez plus besoin d'moi, j'espère?

LEROC.

Non, non, bien obligé.

BETTMANN.

Ah! c'est bien heureux! en ce cas, j'vas me coucher; j'suis sûr que Louisa dort déjà ... mais j'l'aurai bientôt rattrapée, parce que je dors très-vite. (*Il prend sa lumière et s'éloigne*).

SCÈNE X.

ALBERT, LEROC, FORBAN.

LEROC.

Il est rentré enfin, et nous voici seuls.

ALBERT.

Ecoutez-moi, mes amis; jusqu'à présent, les choses ont été comme nous l'avions prévu; mais ce que nous n'avions pas deviné, c'est que le comte de Holdeim se trouverait aussi dans ce moulin. Je pense qu'il faut profiter du hasard qui nous l'envoie, cela nous évitera la peine d'aller le chercher dans sa chaumière, ainsi que M. le baron l'avait décidé.

FORBAN.

C'est juste.

ALBERT.

Quant à son fils, il ne peut être éloigné, et nous parviendrons sans peine à le trouver.

LEROC.

Mais comment nous emparer de ce comte, puisqu'il est dans la chambre du meunier?

ALBERT.

Cela ne sera pas facile, j'en conviens.

LEROC.

Il m'a même semblé que Fritz s'était enfermé.

FORBAN.

Oh! s'il ne s'agit que de faire sauter cette porte!...

ALBERT.

Non pas! cela ne vaudrait rien.... Vous savez que M. le baron nous a recommandé de n'employer les moyens violens qu'à la dernière extrémité.

Digitized by Google

FORBAN.

Ce sont pourtant les meilleurs.

ALBERT.

Commençons d'abord par nous défaire de Franck, et nous nous occuperons après du comte de Holdeim; mais il est prudent d'attendre que tout le monde soit endormi.

LEROC.

C'est bien pensé.

FORBAN.

Buvons encore un coup en attendant.

(Ils se versent et boivent. Léodgard paraît dans la forêt).

SCÈNE XI.

Les Précédens, LÉODGARD.

LEROC.

Allons, à la réussite de l'entreprise!

ALBERT.

C'est bien dit, mes amis; à la réussite de l'entreprise!

(Ils trinquent et boivent).

LÉODGARD, *à part.*

Me voici devant la maison de Fritz, grâce à la méprise de ces misérables. Je viens d'apprendre tous les projets du baron, et le ciel permettra sans doute que je fasse éclater l'innocence de mon père!

FORBAN.

Il n'est vraiment pas mauvais le vin du meûnier!

LÉODGARD.

Les trois scélérats sont maintenant dans le moulin!... le reste de la bande environne cette maison.... comment faire pour parler à mon père et avertir leur victime du danger qui la menace?

LEROC.

Dis-moi donc, Albert, il me semble que nous ne ferions pas mal de faire une tournée dans la maison, afin de voir si personne ne peut nous surprendre.

LÉODGARD, *s'approchant de la porte.*

J'entends parler.

ALBERT.

Tu as raison; en même temps nous ouvrirons cette autre sortie du moulin qui est du côté de la plaine; en cas d'événemens, il faut toujours se ménager plusieurs moyens de retraite.

FORBAN.

Je suis assez de cet avis-là.

LÉODGARD.

Ce sont eux!

ALBERT.

Commençons par nous assurer de Franck. (*Il va fermer à double tour, mais avec précaution, la petite porte de l'escalier dont*

Digitized by Google

il prend la clé.) De cette manière, il ne pourra nous échapper maintenant, suivez-moi!

(Ils prennent leur lumière et sortent en silence par la porte du fond).

SCÈNE XII.

LÉODGARD.

Je n'entends plus rien!... quelle doit être l'inquiétude de mon père, en ne me voyant pas revenir! et quel sera son sort, si ces monstres ont appris qu'il est maintenant aussi près d'eux?.... et que Franck.... de quel côté est-il logé?... Si je donne l'alarme aux habitans du moulin, les trois misérables qui sont là n'ont qu'un signal à faire, et cette habitation sera cernée; si je vais au château chercher du secours, peut-être à notre arrivée ne sera-t-il plus temps de sauver mon père!... ô Ernestine! pourquoi n'ai-je pas suivi vos conseils? pourquoi n'ai-je pas averti le comte de Mansfeld?... cruelle situation!... ô mon Dieu! ne nous abandonne pas!

(Franck ouvre la fenêtre de la chambre).

SCÈNE XIII.

LÉODGARD, FRANCK.

LÉODGARD, *à part.*

On ouvre cette croisée!... écoutons.

FRANCK, *à la fenêtre.*

Je n'entends personne.... Je n'ai pu résister à la fatigue; le sommeil m'a surpris en entrant dans cette chambre, et pour la première fois, depuis bien long-temps, j'ai goûté un moment de repos. Sans doute tous les habitans de cette demeure sont maintenant livrés au sommeil....

LÉODGARD, *à part.*

Quelle est cette voix?

FRANCK.

Il faut fuir cet asile; hélas! je ne suis pas digne de reposer sous le même toit que l'homme vertueux et hospitalier!... malheureux Franck!

LÉODGARD, *avec joie.*

Franck!... C'est lui.

FRANCK, *avec effroi.*

Grand Dieu! on m'a nommé. (*Se baissant davantage.*) Qui est là?

LÉODGARD.

Quelqu'un qui veut vous sauver.

FRANCK.

Qu'entends-je?

LÉODGARD.

N'êtes-vous pas ce pauvre homme que l'on a trouvé dans la grotte du château?

Digitized by Google

FRANCK.

Il est vrai..... Mais vous-même, votre voix ne m'est pas inconnue.

LÉODGARD.

C'est moi qui, ce matin, vous donnai les premiers secours que vous réclamiez de ma pitié.

FRANCK, *vivement.*

Généreux jeune homme! Quoi! vous seriez....

LÉODGARD.

Silence! ou nous sommes tous perdus. Vous êtes entouré d'assassins. Des scélérats, payés par le baron de Worback, se sont introduits dans le moulin pour vous donner la mort. Ils attendent que tous les habitans soient livrés au sommeil pour effectuer leur infâme projet. Cette maison est cernée par les brigands; le baron lui-même est à leur tête. Maintenant je cours au château chercher du monde. J'espère revenir assez à temps..... Adieu. Veillez sur ou père.

(Il sort en courant par la forêt.)

SCÈNE XIV.

FRANCK.

Grand dieu! que viens-je d'entendre! Le baron de Worback, a-t-il dit.... Ah! puisque ce monstre a découvert ma retraite, je suis perdu.... Mais pourquoi ne pas fuir, lorsque peut-être il en est temps encore?.... Je n'entends aucun bruit dans la pièce voisine.... Essayons de nous sauver. (*Il veut sortir.*) Oh ciel! je suis enfermé! Les scélérats se sont assurés de leur victime... Que faire?.. Si ce jeune homme revient trop tard.... Ah! il ne me reste qu'un moyen. Cette fenêtre.... ma ceinture.... Mais j'entends du bruit..., Je n'aurai point le temps..... Commençons par barricader cette porte, et mettons ce verrou... Oh! mon Dieu! prête-moi ton appui.

(Il barricade sa porte et s'occupe ensuite à nouer sa ceinture pour descendre par la fenêtre.

SCÈNE XV.

FRANK, ALBERT, LEROC, FORBAN.

ALBERT.

Tout est tranquille dans le moulin.

FORBAN.

Ces paysans dorment comme des soupes.

LEROC.

Le moment est favorable pour expédier notre homme; il ne faut pas le laisser échapper.

ALBERT.

Vous avez raison.... Vous êtes bien armés?

FORBAN, *montrant sous sa veste des poignards et des pistolets.*

De manière à faire reculer le plus brave.

LEROC, *montrant ses armes.*

Ces armes-là ont fait leurs preuves.

ALBERT.

Fort bien. En ce cas, montons.

(Ils montent quelques marches).

Digitized by Google

FRANCK, *avec effroi.*

Les voici.

(Les voleurs s'arrêtent et entendent du bruit. Frank marque son effroi).

TABLEAU.

ALBERT,

J'entends du bruit.

LEROC, *descendant et allant écouter à la porte à droite.*

C'est dans cette chambre....

ALBERT.

As-tu des soupçons.... J'entends marcher.... Eh vite! .. éteignons cette lumière et feignons de dormir. Si le comte cherche à s'échapper, laissons le gagner la forêt, il y trouvera la mort.

(Ils soufflent leur lumière, s'asseyent et font semblant de dormir. Pendant ce temps Frank s'occupe toujours à nouer ses draps. On ouvre la porte à droite, Werner sort doucement de la chambre précédé de Fritz).

SCENE XVI.

Les Précédens, WERNER, FRITZ.

FRITZ, *paraissant le premier et regardant au fond.*

Ces voyageurs dorment profondément!.... ne craignez rien.

WERNER, *bas à Fritz.*

Je ne puis résister à mon inquiétude!.. Léodgard ne vient pas, je cours jusqu'à ma chaumière.

FRITZ.

Souffrez au moins que je vous accompagne.

WERNER.

Non! je vous en supplie; restez, Fritz. Il faut même que vous soyez ici pour recevoir Léodgard, dans le cas où il viendrait pendant mon absence.

FRITZ,

Vous le voulez, j'obéis. (*Werner ouvre la porte de la forêt.*) Allez! et que le ciel vous conduise!

(Werner s'éloigne par la forêt. Fritz rentre dans sa chambre).

SCENE XVII.

FRANCK, ALBERT, LEROC, FORBAN.

FRANCK, *attachant sa ceinture à sa fenêtre.*

Attachons ma ceinture à cette fenêtre, et hâtons-nous de fuir.

ALBERT,

C'est le comte qui vient de sortir. Cours sur ses traces, Forban; nous sommes assez, nous deux Leroc, pour nous défaire de Franck. Va, et ne le laissez pas échapper. Nous vous rejoindrons bientôt.

FORBAN.

Sois tranquille. (*Il sort vivement par la forêt, et laisse la porte ouverte.*)

ALBERT, *à Leroc.*

A notre tour maintenant.

(Ils montent l'escalier, tiennent leurs armes prêtes et veulent ouvrir la porte, pendant ce temps Frank se dispose à se laisser couler à terre).

Digitized by Google

ALBERT.

Il s'est enfermé !.... O fureur !

(Ils essayent de forcer la porte, on entend plusieurs coups de pistolets dans la forêt. Frank écoute avec effroi).

FRANCK.

Qu'entends-je !.... Serait-ce les brigands ?

(Werner accourt par la forêt en se sauvant avec effroi et en criant au secours ; il entre dans le moulin, les deux scélérats descendent l'escalier et se jettent sur lui. Fritz ouvre sa porte tenant une lumière à la main, Albert l'arrête avec ses pistolets, tandis que Leroc tient son poignard levé sur Werner qui est tombé à terre. Pendant ce temps Franck est descendu par la fenêtre ; mais à peine a-t-il mis le pied à terre, qu'il est entouré et terrassé par les brigands qui paraissent dans la forêt avec le baron de Worback, qui menace Frank de son poignard : ce qui doit former un double tableau.

SCENE XVIII.

Les Précédens, LE BARON, WERNER, FRITZ, Voleurs.

LE BARON, *à Franck.*

Arrête, misérable !

ALBERT, *à Franck et à Werner.*

Silence ! ou vous êtes morts !

LE BARON.

Nous tenons nos deux victimes ! frappons-les à la fois !

(Le baron va frapper Frank et Leroc Werner. Au même instant on entend une décharge de coups de fusils ; la forêt est investie par les hommes d'armes du comte de Mansfeld : les brigands veulent se défendre, ils n'en ont pas le temps ; ils sont enveloppés et couchés en joue. Le comte de Mansfeld est à la tête de ses hommes d'armes. De l'autre côté Léodgard arrive par la porte du fond, suivi d'une foule de villageois et d'femmes. Il dégage son père et terrasse Albert et Leroc ; Bettmann et Louisa paraissent au fond avec des lumières).

Double tableau.

SCENE XIX.

Les Précédens, LE COMTE, LÉODGARD, BETTMANN, LOUISA, Villageois, Soldats.

LE COMTE.

Arrêtez tous ces scélérats !

LE BARON, *à part.*

O fureur !

LÉODGARD, *se jetant dans les bras de son père.*

Mon père !.... je vous ai sauvé la vie !.... Mais cet homme va vous rendre l'honneur. (*Il amène Franck devant Holdeim. Le comte et le baron entrent aussi dans le moulin.*) (*A Franck.*) Reconnaissez dans mon père le comte de Holdeim.

TOUS.

Le comte de Holdeim !

FRANCK, *se jetant aux pieds du comte.*

Ah !.... seigneur ! ... je puis donc enfin faire connaître votre innocence, et dénoncer votre odieux persécuteur.

HOLDEIM.

Grand Dieu ! je pourrais donc enfin connaître l'auteur de tous mes maux !

Digitized by Google

FRANCK.

Lisez cette lettre, seigneur, elle est du baron de Worback; elle vous apprendra les motifs qu'il avait de me craindre, et dévoilera le véritable assassin de M. de Limbourg.

LE BARON, *à part.*

Je suis perdu!

HOLDEIM, *donnant la lettre au comte de Mansfeld.*

Daignez la lire vous-même, M. le comte; je veux que vous soyez le premier à me rendre justice.

LE COMTE, *prend la lettre et lit.*

« Cent louis d'or, mon cher Franck, si tu consens à me procu-
« rer, la nuit prochaine et pour une heure seulement, le manteau
« et l'épée de ton maître, et si tu me facilites les moyens de re-
« mettre ces effets chez Holdeim sans être aperçu de personne. Je
« ne bornerai pas là mes bienfais. Songe à ne point égarer cette
« lettre, afin de me la rendre dès que je te la redemenderai. »

Le baron DE WORBACK.

(*En regardant le comte.*) Misérable!

FRANCK.

Je fus assez criminel pour céder aux propositions du baron; mais j'atteste le ciel que j'ignorais les suites terribles qui devaient en résulter. Heureusement je ne rendis point au baron sa lettre: voilà la cause de ses inquiétudes et du projet qu'il avait de me faire périr.

LE COMTE, *au baron.*

Homme perfide! (*A ses soldats.*) Emmenez ce scélérat et ses complices, les tribunaux feront justice de leurs crimes.

LEODGARD, *à Holdeim.*

Mon père! vous m'êtes enfin rendu!... mais c'est à l'aimable Ernestine que je dois ce bonheur! sans elle, je serais arrivé trop tard pour vous sauver.

HOLDEIM.

Se pourrait-il?

LE COMTE.

Oui, mes amis, c'est Ernestine qui m'a prévenu des dangers que vous couriez, et m'a engagé à me rendre au moulin avec des forces suffisantes pour arrêter les misérables qui en voulaient à vos jours. (*à Holdeim*) M. le comte, vous allez enfin reprendre votre rang, et forcer vos juges à vous rendre justice.

HOLDEIM.

Oui, seigneur, le ciel a mis un terme à mes souffrances. (*A Franck.*) Franck, vous m'avez rendu au bonheur, je vous pardonne votre crime. (*A Fritz.*) Mon cher Fritz! je n'oublierai jamais que dans mon infortune, j'ai trouvé en vous un véritable ami!

FIN.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN EGRON.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES MŒURS ET LA LOI.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE GŒTSCHY,
Rue Louis-le-Grand, N° 35.

Digitized by Google

LES

MŒURS ET LA LOI

DRAME

EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

H. Auger.

PARIS

LIBRAIRIE DE PAULIN, RUE VIVIENNE, N° 31,

PLACE DE BOURSE.

1832.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Le drame offert au public sous le titre *des Mœurs et la Loi*, n'est pas une publication isolée et faite comme la plupart des ouvrages destinés au théâtre, dans le seul but de valoir à l'auteur quelques jouissances de vanité. C'est le rayon faible et presque imperceptible d'une idée générale, dirigée dans la voie, devenue bien obscure, où l'une des spécialités les plus importantes des beaux-arts, se traine languissante et sans influence sur la société à laquelle elle s'adresse. L'état misérable du théâtre est l'évidenee de son inutilité momentanée.

Cependant, aujourd'hui comme au tems des empereurs Romains, et disons-le en passant, les

Digitized by Google

deux époques ont beaucoup d'analogie entr'elles, aujourd'hui les spectacles ne sont pas des choses de luxe, mais une nécessité aussi impérieuse que toutes celles qui naissent de l'organisme social. La cause, la voici : quand la société n'est plus liée par une idée générale contre laquelle aucun de ses membres ne s'insurge, les chefs perdent leur pouvoir moral à mesure qu'ils cessent de sentir cette idée qui répond aux besoins de tous. Il en résulte une absence de direction spirituelle, et dans cet état de choses, il ne faut pas seulement aux peuples une admiration stérile pour des monarques sans dévouement, de même qu'il faut aux monarques des plaisirs pour remplir le tems qu'ils n'emploient plus à la moralisation des peuples. Alors l'esprit perçoit une manière nouvelle d'envisager ce qu'il a respecté. Il ne voit plus que dans la pensée de renverser. Ce qui fut beau le blesse ; ce qu'il aima le gêne ; car les hommes, soit qu'ils commandent, soit qu'ils obéissent, ont des sens et des facultés morales à satisfaire ; apaisés d'un côté, ils exigent d'un autre ; mécontents de la vie matérielle, ils rêvent une vie céleste : tout est lutte et progrès dans l'existence individuelle, de même que tout est lutte et progrès dans l'existence collective qui se renouvelle sans cesse. C'est ainsi que quand le drame social, c'est-à-dire la pensée qui

Digitized by Google

lie les hommes par le concours de tous les beaux-arts, n'attire plus dans le temple, les directeurs de la société, inhabiles qu'ils sont, accordent en spectacles tout ce qu'ils devaient donner en sécurité, en bonheur, en unité.

C'est là l'origine des théâtres. On croit toujours aux vertus enseignées sous une forme théâtrale qui touche encore au culte. Mais de cette époque jusqu'à notre époque de satiété, de doute et d'impuissance, des siècles d'intervalles viennent successivement grandir et achever l'œuvre de désenchantement et de destruction. L'idée qui prédomine a suivi sa marche droite et régulière, et d'échelon en échelon est descendue jusqu'à la base, jusqu'à la foule où toutes les nuances se confondent; elle est descendue, soit en répondant aux sympathies, soit en les faisant naître; elle est descendue dans l'enceinte où, pour un moment, une même cause, imaginaire souvent, fait taire les volontés disparates, les intérêts opposés. Là est encore une force morale unitaire qui n'existe plus nulle part; là est encore l'éducation sociale la meilleure.

Si l'on jette un regard sur le caractère du théâtre en France depuis les mystères jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, on y voit se réfléchir comme dans un miroir, toutes les idées qui occupent le plus vivement la société. Né dans le sein des

Digitized by Google

des écoles, il fut ce qu'il devait être chez un peuple chargé d'un enseignement intellectuel; sa marche offre elle-même l'intérêt d'une œuvre dramatique ayant son exposition, un nœud d'intrigue, des scènes filées et des péripéties. Notre théâtre a toujours eu un but social; il a toujours été un mode d'éducation politique, et si on se rappelle que la révolutiou française commença aux premières représentations du *Mariage de Figaro*, si l'on songe que tout récemment encore la révolution de Belgique éclata au milieu d'un opéra empreint d'une pensée morale (*la Muette de Portici*), on sera de plus en plus convaincu de cette vérité que toute œuvre d'art doit tendre à exciter des sentimens dans les masses. C'est ce que nous ne saurions trop répéter. Le sentiment qui éveille la sympathie pour le sort des opprimés, inspire le dévouement qui porte à se soulever contre les oppresseurs, et c'est là la puissance du théâtre, instrument intellectuel, fonctionnant dans le but de la société, chargé d'instruire ceux qui se pressent dans une enceinte, et de leur révéler une pensée qu'ils aillent redire à leur tour comme un enseignement.

L'action éducatrice du théâtre en France, eut, depuis le seizième siècle, pour but de critiquer et de détruire une forme sociale vieillie, et pour y parvenir, elle fut ce qu'avait été le sentiment

Digitized by Google

qui constitua la grande unité politique : elle fut catholique. En Italie, les drames de Machiavel ne sont conçus que dans le but d'amuser un grand seignenr devenu pape ; pour l'Angleterre Schakspeare est peut-être un poète, peut-être un historien, peut-être un romancier, peut-être un peintre, mais bien certainement il n'est rien de tout cela pour la famille humaine, dans une vue d'avenir. La Grande-Bretagne n'a pas eu plus d'influence sur le monde par son théâtre que par les productions littéraires de Walter-Scott, quelque mérite qu'elles aient quant à la forme. Mais la scène française grandit pour agir sur la civilisasion, à mesure que la langue établit son empire : Corneille, Molière et Louis XIV sont en présence ; Voltaire règnait à l'ermitage de Catherine II, comme sur le reste de l'Europe, en dramatisant la grande idée sociale résumée d'une manière si piquante et si animée dans la trilogie de Beaumarchais, et réalisée politiquement dans le drame terrible de la révolution française. Aussi le pouvoir qui s'éleva sur les ruines de l'ordre détruit, comprenant quelle avait été l'influence du théâtre, se hâta-t-il d'en comprimer les effets. Le répertoire avait rempli sa fonction, on le laissa comme tant d'autres choses inutiles, et la puissance du talent de Talma sembla répondre à la pensée de Napoléon,

Digitized by Google

parce qu'il n'y a pas de pensée qui n'ait sa voix et son geste.

Le théâtre du dix-huitième siècle n'ayant plus d'idée à répandre fut la distraction de l'aristocratie militaire qui avait succédé à l'aristocratie de naissance; la censure établie pour déshériter le théâtre du nouveau siècle de son action morale, de sa puissance d'enseignement, nous amena pas à pas à la profonde corruption dans laquelle la restauration nous trouva, et pour laquelle elle accorda des primes. Avec un tel système, les pièces de M. E. Dupaty précédèrent la venue de M. Scribe; la haute moralité de l'opéra de Joconde conduisit l'auteur dans la Chambre de nos législateurs; tout fut permis à un libertinage adroit; tout fut défendu à une idée généreuse, et le mélodrame à la voix rude et fausse fut la seule expression d'une morale bannale. Mais le bien, quoique mal formulé, eut au moins des résultats relatifs: les habitués des petits théâtres furent *les héros des trois jours;* les habitués de nos théâtres à subvention, le Gymnase y compris, sont les prototypes de l'ordre actuel. Cette vérité ne saurait être niée.

La révolution de juillet serait jugée par l'état actuel du théâtre, si toutes les misères qui pèsent sur la France ne formaient pas un concert d'ac-

Digitized by Google

cusations, où les émeutes de Paris et les événemens de Lyon hurlent leur partie. La censure a cessé d'exister, mais la liberté n'a rien signalé pour l'éducation sociale, tant l'habitude produit de funestes effets. L'homme qui ouvre un théâtre est un spéculateur, celui qui y fait représenter des pièces est un marchand, et ceux qui les secondent dans cette œuvre mercantile sont des machines. Personne n'est pénétré de la grandeur, de la sainteté de cette fonction de réunir les citoyens et de les rendre attentifs. Cependant il est juste et vrai de dire que nos drames nouveaux, grotesquement fabriqués sur des noms propres, ont au moins la valeur d'un souvenir et par fois d'un sentiment. Aussi, en défendant la représentation du *Procès d'un maréchal de France*, les hommes du pouvoir ont en quelque sorte compromis leur système en révélant aux dramatistes le mystère de leur force, et en leur indiquant le but de leurs travaux.

La législation actuelle des théâtres, conçue dans le but de laisser à l'autorité sa toute-puissance de corruption, n'a prévenu aucun abus et a contribué à en faire éclore; le privilége des directeurs enfanta d'abord le monopole des auteurs, et quand il put être permis à tout citoyen de se ruiner dans une entreprise de spectacles, l'autorité n'eut à présenter que des ordonnances

Digitized by Google

de police et non à exiger des garanties morales. Cependant il n'en est pas d'un théâtre comme d'un café. L'habitude continua le règne aristocratique des noms célèbres, et c'est là, peut-être, le secret de la situation des théâtres en France. Ajoutons que la législation n'est pas seule à mettre des entraves à toutes les tentatives que l'on pourrait faire dans le but de le rendre à sa véritable mission ; l'ignorance ou l'égoïsme de ceux qui le dirigent sont des complices aveugles.

L'auteur des *Mœurs et la Loi*, en écrivant pour la scène, avait quelque chose à dire au public. Ce n'était pas seulement pour juger une question de forme, ou pour amuser par une combinaison plus ou moins ingénieuse et spirituelle de nos travers, ou pour intéresser par quelque tableau déchirant des passions, qu'il appelait dans un théâtre les citoyens si prompts à se grouper autour de toute voix qui parle ; il voulait soulever les cœurs contre quelques-unes des plaies de la société ; il voulait, par un des moyens les plus puissants d'enseignement et de propagation, montrer l'insuffisance et souvent même l'injustice des lois qui nous régissent ; il voulait surtout, par le contraste qui existe entre les lois et les mœurs, amener à réfléchir sur les misères de la condition des femmes. Et si, après la lecture de son drame, on se rappelle les scènes d'exposition où

Digitized by Google

quatre femmes apparaissent, jeunes et pures, pour subir des destinées si différentes ; si l'on songe à l'importance de la leçon donnée à l'avance, ainsi qu'il en est presque toujours dans la vie, leçon qui profite si peu ; si l'on considère que, rien dans le cours de la pièce ne s'éloigne de la vérité et ne vise à l'effet scénique tel qu'on le combine aujourd'hui, tout en offrant les mêmes sujets, comment pourra-t-on nier encore le parti qu'on peut tirer des représentations dramatiques comme moyen d'éducation. Il est impossible, physiquement impossible, après une représentation où les hommes et les femmes, c'est-à-dire les coupables et les victimes, ont été confondus dans une même attention, qu'il n'en résulte pas un effet moral salutaire à l'amélioration de la société.

Nous terminerons par une considération qui pourra sembler importante aux yeux de quiconque adopte cette opinion que le théâtre est un moyen d'enseignement et de moralisation : le public sait ce que les directeurs de théâtre lui donnent, mais il ne connaît pas toujours ce qu'on lui destine, c'est-à-dire les pièces refusées par les directeurs, et même celles qu'on ne peut parvenir à leur faire connaître. Une entreprise théâtrale ne saurait être regardée même comme spéculation purement commerciale, comme une boutique où la foule entre ou n'entre pas. Il

Digitized by Google

suffit que quelqu'un y puisse entrer pour qu'on ait le droit d'intervenir au nom de la morale publique et de s'enquérir, en vertu du bien qui n'en résulte pas, de celui qu'il en pourrait résulter. Le parterre, dit-on, est un excellent juge et fait justice de tout ce qui le blesse; mais il faut compter pour quelque chose le danger d'une première représentation.

Le drame *des mœurs et la loi* est offert au public tel que l'auteur l'a exécuté dans le but de le faire représenter ; les difficultés qu'on éprouve pour y parvenir l'ayant fait renoncer à ce projet, il espère que le lecteur saura faire la part des effets heurtés qui ont été combinés pour la scène ; à la lecture on exige des transitions plus douces, mais ces considérations sont très-secondaires.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ACTE PREMIER.

LE BARON DE CÉRIGNY, vieux garçon.
LA COMTESSE DE CÉRIGNY, belle-sœur du baron.
ERNEST DE CÉRIGNY, neveu du baron.
MADAME OSMOND, gouvernante du baron.
ALFRED, fils de Madame Osmond.
DUPRÉ, notaire.
LAURENCE,
SOPHIE DE BONCOURT,
MADAME DUPRÉ,
HÉLOISE,
} amies de pension.
UN DOMESTIQUE de la maison de Boncourt.
UN DOMESTIQUE du baron.

ACTE SECOND.

ERNEST
DUPRÉ.
LAURENCE.
MADAME DUPRÉ.

ACTE TROISIÈME.

LE MARQUIS DE BONCOURT.
ERNEST.
M. DE GERSAINT, ancien procureur.
DUPRÉ.
LAURENCE.
SOPHIE.
LA COMTESSE DE CÉRIGNY.

PERSONNAGES MUETS.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

ERNEST.
LAURENCE.
SOPHIE.
M. DE GERSAINT.
HÉLOISE.
MADAME SAINT-ANGE.
DUFOUR, logeur à la nuit.
MADAME DUFOUR.
M, DE ***.
ARMAND.
UN AGENT DE POLICE.
UN COMMISSAIRE DE POLICE.
UNE FILLE DE JOIE.
CLERMONT,
PLUSIEURS ESTAFFIERS, } personnages muets.

ACTE CINQUIÈME.

ERNEST.
LAURENCE.
SOPHIE.
MADAME OSMOND,
UN AVOCAT.
LE PRÉSIDENT DE LA COUR D'ASSISES.
LE CHEF DU JURY.
UN HUISSIER,
PREMIÈRE FEMME DU PEUPLE.
DEUXIÈME FEMME DU PEUPLE.
UN HOMME DU PEUPLE.
UNE PETITE FILLE.
UN JEUNE HOMME ÉLÉGANT.
UNE JEUNE FILLE.
CRIEURS. — UN VOITURIER. — UN DOMESTIQUE. —
UN AGENT DE POLICE.
PERSONNAGES MUETS.

Digitized by Google

LES MŒURS ET LA LOI.

ACTE PREMIER.

La Scène se passe dans une province.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente le mail d'une ville de province.

ALFRED, ERNEST.

ERNEST.

Parle vîte; je suis d'une impatience.... Elle se nomme?....

ALFRED.

Laurence Clermont. C'est la fille d'un riche marchand de la ville, et l'amie de la femme du notaire que nous venons chercher....

ERNEST.

Les voilà! elles viennent de ce côté. Alfred, suis-moi.

Digitized by Google

ALFRED.

Au contraire, restons pour les aborder.

ERNEST.

Enfant! suis-moi.

ALFRED.

J'aurais voulu dire encore un mot à Sophie.

ERNEST.

Viens donc, j'ai mes raisons.. (*Il l'entraîne*)

SCÈNE II.

SOPHIE, LAURENCE, MADAME DUPRÉ.

MADAME DUPRÉ *à Sophie.*

Quel est donc le jeune homme qui est venu te parler?

SOPHIE.

C'est M. Alfred, le fils de Madame Osmond, la gouvernante du baron de Cérigny.

LAURENCE.

Et que te voulait-il?

SOPHIE.

Puisque tu es si curieuse, Laurence, je te dirai qu'il voulait savoir ton nom.

LAURENCE.

Mon nom?

MADAME DUPRÉ.

Voilà Laurence qui a fait une grande passion.

Digitized by Google

LAURENCE.

Rose, tu plaisantes toujours d'une façon singulière, et parce que tu es la femme du notaire...

SOPHIE.

Allons, mes bonnes amies, pas de querelles... Mais Héloïse se fait attendre.

MADAME DUPRÉ.

Qu'elle est heureuse d'aller à Paris!

LAURENCE.

Triste bonheur que d'y tenir le comptoir d'une maison de commerce.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES, HÉLOISE

HELOISE.

Me voici! je n'ai que le tems de vous embrasser : la diligence est sur le point de partir. Adieu, Sophie, toi, la fille d'un marquis, tu oublieras pour toujours ton ancienne amie.

SOPHIE.

Pourquoi donc, ma chère? Quand j'irai à Paris, certes, je ne manquerai pas d'aller te voir.

HELOISE.

Fort bien, mes chères camarades, voilà mon

Digitized by Google

adresse; vous me donnerez de vos nouvelles, n'est-ce pas ?

MADAME DUPRÉ.

Tu te rappelleras que tu m'as promis de m'écrire bien exactement quelles sont les couleurs que l'on porte.

HÉLOISE.

Sois tranquille : Madame Dupré va devenir pour la ville le journal des modes.

LAURENCE.

Moi, quand je me marierai, je te chargerai de m'acheter tout ce dont j'aurai besoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES, UN DOMESTIQUE *en livrée.*

LE DOMESTIQUE, *à Sophie.*

M. le marquis est en voiture et n'attend plus que Mademoiselle Sophie.

SOPHIE.

J'y vais. Adieu Laurence, adieu Madame Dupré; bon voyage, ma chère Héloïse, sois heureuse.

(*Sophie embrasse ses amies, qui sortent avec elle,*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

Au château de Cérigny. — Un salon.

ERNEST, DUPRÉ.

ERNEST.

J'espère, monsieur Dupré, que vous voudrez bien passer la journée avec nous, au château.

DUPRÉ.

Je n'ai rien à refuser à M. le comte de Cérigny.

ERNEST.

Je vous remercie. Vous êtes jeune, M. Dupré, j'en suis charmé : un notaire, c'est un confesseur aujourd'hui.

DUPRÉ,

La confiance de M le comte m'honore. Madame Dupré prétend que je suis l'homme le plus discret de l'arrondissement.

ERNEST

Mais en attendant ma mère, parlez-moi de votre ville. Elle est bien située, votre ville! Y avez-vous de la société?

DUPRÉ.

De la société pour nous, mais non pour sa seigneurie.

ERNEST.

Vous plaisantez. Nos mœurs ne souffrent plus de ridicules lignes de démarcation.

Digitized by Google

DUPRÉ, *en riant.*

Ah! ah! c'est du libéralisme.

ERNEST.

Vous nommerez cela comme il vous plaira; mais je me trouve toujours bien de la compagnie des gens qui vous ressemblent, M. Dupré, surtout de celle des jolies femmes, et j'ai cru remarquer que les femmes étaient jolies dans votre ville.

DUPRÉ.

Madame Dupré n'est pas mal; elle passe même pour une des beautés de l'arrondissement

ERNEST,

J'espère que vous voudrez bien me présenter à elle.

DUPRÉ.

Ah! M. le comte, c'est un honneur....

ERNEST.

Cependant j'y mets une condition, de rigueur.

DUPRÉ.

Et quelle est cette condition?

ERNEST.

C'est d'abord que vous ne ferez aucuns frais pour moi : je suis simple dans mes goûts; ensuite, vous ne direz point, en me montrant comme une curiosité : c'est le comte de Cérigny, pair de France!... Vous concevez bien que cela

Digitized by Google

impose du respect, et je déteste le respect; je préfère la franchise et l'aisance. Je suis jeune pour m'amuser, pour jouir sans entraves de mes avantages... Et le croirez-vous? J'ai la prétention de valoir quelque chose par moi-même.

DUPRÉ.

Cette prétention est fondée, M. le comte.

ERNEST.

Ainsi je veux être un de vos amis, et franchement, j'éprouve pour vous une douce sympathie. Vous me nommerez Ernest! Ernest seulement, même pour madame Dupré, car le secret confié à madame Dupré pourrait bien devenir celui de la comédie.

DUPRÉ.

Eh! eh! je ne répondrais pas du contraire.

ERNEST.

Alors plus de liberté... Je ne suis pas connu là-bas... vous me faites désirer de jouir d'une société qui doit être plus agréable dans son petit cercle que nos grands *routs* parisiens, où l'on se heurte pour tout plaisir.... Tenez, j'y pense; j'irai vous voir demain, nous parlerons de notre affaire de testament.

DUPRÉ.

M. le comte sera parfaitement reçu.

ERNEST.

Allons! Laissez-là la seigneurie et le monsieur

Digitized by Google

le comte! vous savez ce dont nous sommes convenus. Je veux être votre ami, je le veux; et pour vous en donner des preuves, je vous prie de disposer de moi, de mon crédit. Puis-je faire quelque chose qui vous soit agréable à Paris? On me traite bien à la cour.

DUPRÉ.

Je vous remercie. Je suis, grâce au ciel, content de ma position... Cependant s'il était possible d'être nommé notaire certificateur?...

ERNEST.

Vous le serez. Aujourd'hui même j'écris au ministre...

SCÈNE VI.

ERNEST, DUPRÉ, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien! mon fils, que dit monsieur sur le testament?

ERNEST.

Ma mère, M. Dupré est un homme estimable et je suis ravi de le connaître.

LA COMTESSE.

Il faut presser les choses! ce qui est fait est fait. (*A Dupré.*) Monsieur, il s'agit de faire passer la fortune de mon beau-frère sur la tête de mon

Digitized by Google

fils; mais le baron balance... Nous avons là un fils naturel, quels sont ses droits?

DUPRÉ.

Madame, la loi est précise, les enfans naturels ne sont point héritiers.

LA COMTESSE.

La loi a raison.

DUPRÉ.

Ils n'ont de droits sur les biens de leur père ou mère décédé, que lorsqu'ils ont été légalement reconnus.

LA COMTESSE.

Dans ce cas, la loi est absurde.

DUPRÉ.

Si l'enfant est reconnu, ce droit est d'un tiers, s'il y a des descendans légitimes...

LA COMTESSE.

Mais voilà qui devient révoltant.

DUPRÉ.

Il est de la moitié si, faute de descendans, il existe des ascendans, ou des frères ou sœurs.

LA COMTESSE.

La moitié! trente mille francs de rente à ce petit monsieur! Mais l'honneur et l'éclat des familles sont ridiculement compromis par cette loi là.

ERNEST.

Rassurez-vous, ma mère, nous sommes là pour empêcher que cet enfant ne soit reconnu.

Digitized by Google

DUPRÉ.

Il y a d'ailleurs d'autres moyens de concilier les choses.

ERNEST.

Oui! une pension viagère... M. Dupré et moi nous arrangerons tout cela demain, chez lui.

LA COMTESSE.

Comment demain? Non pas! Monsieur n'aura pas fait un voyage inutile; le testament sera signé aujourd'hui. Si monsieur est dans nos intérêts, pourquoi biaiser? Si monsieur n'est pas dans nos intérêts, il faut l'y mettre, et je pense que l'offre d'une somme raisonnable...

DUPRÉ.

Je prie madame la comtesse de ne pas douter un seul instant du zèle que je veux montrer dans tout ce qui peut lui être agréable; je tiens beaucoup à mériter la confiance qu'elle veut bien m'accorder, ainsi que M. le comte.

LA COMTESSE.

Je le vois, monsieur, vous êtes un brave notaire, un excellent notaire... Mais voici notre jeune homme.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED.

LA COMTESSE, *d'un ton caressant.*

J'ai toujours eu en vous, Alfred, une con-

Digitized by Google

fiance que vous méritez. Je me suis habituée à vous regarder depuis longtems comme un fils, et je veux continuer d'agir avec vous comme une mère.

ALFRED.

Vous le savez, madame, je n'ai pas attendu ce moment pour vous en témoigner ma reconnaissance.

LA COMTESSE.

Vous êtes un bon jeune homme! Ernest vous aime; nous vous aimons tous, cher Alfred! Notre maison à Paris est la vôtre, et j'espère que rien ne viendra altérer cette heureuse harmonie.

ALFRED.

Ah! cette pensée seule m'effraie.

LA COMTESSE.

Vous connaissez notre position vis-à-vis du baron; mais dites-nous franchement quelle est la vôtre?

ALFRED.

La mienne est douce et triste à-la-fois.

LA COMTESSE.

Comment cela?

ERNEST.

Douce!... triste!... je ne te comprends pas.

ALFRED.

J'étais à peine né que les malheurs qui me

Digitized by Google

laissèrent seul, sans famille, sans soutiens, obligèrent ma mère à entrer auprès du baron dans une condition subalterne.

LA COMTESSE.

Non, mon enfant, nous faisons de votre mère un cas tout particulier; mon beau-frère la traite comme une amie, et nous avons pour elle les mêmes sentimens.

ALFRED.

Je vous remercie. M. le baron, en effet, fut pour moi un bienfaiteur attentif, et jamais aucun sacrifice ne lui coûta pour mon éducation.

ERNEST, *à part*.

Il ne sait rien.

ALFRED.

Plus tard je vins à Paris, et grâces à M. le baron, je partageai l'éducation d'Ernest. Je reçus de vous, madame, un accueil tutélaire. Je vis le monde, je devins homme; et, dans votre société, je sentis naître cette fierté précieuse qui nous élève, ce sentiment d'honneur qui nous fait marcher d'un pas ferme dans la vie... Ah! sans mon noble protecteur, je languirais dans quelque état inférieur, livré à de pénibles travaux, aux vices de la misère, peut-être....

LA COMTESSE.

Ce cher Alfred!

Digitized by Google

ALFRED.

Et maintenant que, plus raisonnable encore, j'examine ma vie, je me demande comment et par quoi je puis me soutenir dans le monde : je ne suis rien, je ne possède rien, et j'éprouve souvent, en présence du baron, penché vers la tombe, une certaine terreur, un remords de n'avoir pas profité plus utilement de ses bontés. Mais bientôt ramené par une vague espérance, je me laisse aller tout doucement au flot qui passe; et dans mes rêves... si vous saviez quel bonheur m'est révélé... J'aime, je suis aimé!... dans mes rêves...

LA COMTESSE, *avec une feinte bonhommie.*

Eh! croyez-vous, cher enfant, que votre avenir n'occupe pas aussi notre pensée? Nous apprécions beaucoup vos nobles qualités. Dans notre intention d'engager mon beau-frère à faire un testament, c'est un intérêt commun avec le vôtre qui nous détermine.

ALFRED.

Un testament en faveur d'Ernest et de moi?

LA COMTESSE.

Sans doute. Si M. de Cérigny venait à mourir sans avoir manifesté ses dernières volontés, vous n'ignorez pas que ses autres neveux, dont il désapprouve les principes et la conduite, seraient

Digitized by Google

appelés au partage de sa fortune, et que vous perdriez tout espoir de vous voir placé dans le monde, comme vous devez y vivre, d'une manière indépendante. . Le baron baisse chaque jour.

ERNEST.

Alfred comprend à merveille sa situation et la nôtre.

ALFRED.

Ah! madame, ah! mon ami, que de bontés! Mais ma mère...

LA COMTESSE.

Votre mère, mon cher Alfred, a droit à une pension. Dans notre famille, c'est un usage. Nous allons arranger tout cela avec M. le notaire.

DUPRÉ.

Rien de plus facile.

LA COMTESSE.

Vous sentez donc tous comme moi combien il est important d'arriver à un résultat. Mon beau-frère va sans doute résister, mais nous le déciderons; et je suppose qu'un entretien calme, froid, sans sensibilité, lui feront voir à lui-même les choses sous un aspect favorable... M. Dupré, je vais vous présenter au baron. Messieurs, vous allez nous suivre... Un peu de gaîté, je ne dis pas un air de fête, mais rien de ce qui puisse faire pressentir la mort. Le pauvre cher homme! c'est un service que nous lui rendons.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

La chambre du baron.

LE BARON *en robe de chambre*, MADAME OSMOND, UN DOMESTIQUE *portant un plateau sur lequel se trouve le déjeûner.*

MADAME OSMOND, *au domestique.*

C'est bien, allez... (*Le domestique sort.*)

LE BARON,

Je crois, en vérité, que la comtesse a raison; je vais beaucoup mieux, je sens mes forces renaître d'heure en heure (*Il s'assied et déjeûne*). Eh! bien, madame Osmond, ne voulez-vous pas vous asseoir?...

MADAME OSMOND, *debout auprès de la table: elle croise ses bras sur sa poitrine.*

(*A elle-même.*) On a fait appeler un notaire; le moment est venu, je dois parler, je parlerai.

LE BARON.

J'ai aujourd'hui plus d'appétit que de coutume, et je trouve ce mets délicieux, madame Osmond.

MADAME OSMOND, *de même.*

Il m'en coûte; mais je remplis un devoir, ma conscience me l'impose.

Digitized by Google

LE BARON.

Si j'avais prévu cette bonne fortune, j'aurais porté à mon vieil ami, le marquis de Boncourt, le défi de venir me voir et de nous amener sa fille Sophie... Il est plus ingambe que moi; cependant, madame Osmond, il est mon aîné.

(*Madame Osmond se retourne du côté du baron et le regarde fixement sans parler.*)

LE BARON.

Oui, mon aîné de cinq ans... Mais la maladie!... la maladie!... cela vieillit beaucoup. Ne dirait-on pas que j'ai soixante ans...

MADAME OSMOND, *d'un ton bref.*

Votre santé est meilleure, dites-vous?

LE BARON.

Oui, presque bonne.

MADAME OSMOND, *de même.*

Tant mieux donc!

LE BARON.

Vous le dites d'un ton qui me fait trembler, madame Osmond.

MADAME OSMOND.

M. le baron, savez-vous que la mort s'est offerte à vous?

LE BARON.

Et je l'ai repoussée.

MADAME OSMOND,

Savez-vous qu'à votre âge on peut la voir

Digitized by Google

venir à toute heure? Il faut l'attendre, il faut être prêt à la recevoir et à partir tranquille.

LE BARON.

Vous ne m'avez jamais parlé de la sorte, ma chère, et...

MADAME OSMOND.

Dieu soit loué! je n'ai pas besoin de me justifier à vos yeux, et si je vous tiens ce langage, je ne pense pas qu'il puisse vous venir à l'esprit, que j'y sois conduite par un intérêt individuel... Il est question d'Alfred, M. le baron, de votre fils, du mien... Quand vos jours étaient en danger, avez-vous songé à son avenir?

LE BARON.

Mais madame Osmond...

MADAME OSMOND.

Il est jeune, il est fier, il est impétueux. Ses actions trahissent le sang qui coule dans ses veines, et pourtant il ignore son origine : que ferez-vous pour lui avant de rejoindre vos ayeux?

LE BARON.

Croyez bien, ma chère, que j'ai toujours eu l'intention de vous consulter à cet égard.

MADAME OSMOND.

Je le crois, mais que ferez-vous?

LE BARON.

Soyez tranquille; la comtesse m'a parlé de

Digitized by Google

testament; je veux faire le mien, et votre sollicitude maternelle suffirait seule pour m'y déterminer ; je lui serai favorable, très-favorable. Mais Ernest, mon neveu, n'est pas riche; il est pair de France, sa position l'oblige à une représentation, et vous devez trouver naturel que je le laisse héritier d'une partie de ma fortune.

MADAME OSMOND.

Fortune! fortune! Ce mot me glace. De la fortune? il en faut sans doute, mais est-ce donc là l'héritage le plus précieux? M. le baron, Alfred est votre fils : tôt ou tard, il faudra qu'il apprenne un mystère de douleurs et de honte, ne chercherez-vous pas à en adoucir l'amertume?

LE BARON.

Je le veux, certainement, je le veux, ma chère Osmond.

MADAME OSMOND.

Eh! bien, profitez des jours qui vous restent pour réparer les torts que vous avez envers lui et envers le monde... Reconnaissez Alfred pour votre enfant, donnez-lui un nom devant la loi.

LE BARON.

Un nom!...

MADAME OSMOND.

Il n'en a point. Celui que je porte n'est-il pas un mensonge!... Mais qu'importe, moi! cou-

Digitized by Google

pable, je subis les conséquences de ma conduite; je ne me plains pas; et depuis vingt ans que je vis là, près de vous, humiliée, dans un état pour lequel je n'avais pas été élevée, il ne m'est pas échappé un reproche, mon courage ne s'est pas un seul jour démenti, vous le savez...

LE BARON.

Calmez-vous, ma chère amie, soyez raisonnable; ce que vous me demandez est impossible.

MADAME OSMOND, *vivement.*

Impossible! Il est plus impossible de ne le faire pas.

LE BARON.

L'honneur de ma famille...

MADAME OSMOND, *avec assurance.*

Il est souillé depuis la naissance de cet enfant.

LE BARON.

Vous ne songez qu'à vous dans cette circonstance et...

MADAME OSMOND.

A moi! quand ai-je dit moi? quand ai-je songé un seul moment à moi?... Je me suis dévouée à vos passions, à votre tranquillité, à la conservation de vos jours... Vous parlez de fortune! et n'ai-je pas quelques droits à réclamer ma part de la vôtre, peut-être la plus forte? Qui vous arrêta dans cette vie dissipée, où une ruine certaine

Digitized by Google

vous attendait? Moi! puisque vous voulez que ce mot sorte de ma bouche. Qui sut administrer vos biens? qui sut diriger d'utiles travaux? qui sut établir l'ordre et l'économie où régnait la profusion? Moi! toujours moi! femme, faible de corps, mais qui, mise hors du cercle social, recevais des forces par l'abaissement et le malheur.

LE BARON.

Je conviens que votre présence ici a chaque jour signalé quelque réforme.

MADAME OSMOND.

Elle n'a produit pour vous que ce résultat? Elle n'a pas une seule fois fait naître dans votre cœur un de ces remords qui déchiraient le mien? Ma présence ne vous disait rien, quand la vôtre me rappelait à chaque instant le crime, le parjure, l'adultère!... Monsieur, reconnaîtrez-vous votre fils?... Vous gardez le silence! vous baissez les yeux... Egoïste durant une longue vie, vous la voulez terminer logiquement... Ah! soyez fier de laisser deux êtres pour pleurer, je ne dis pas pour maudire...

LE BARON.

Allons, allons, ménagez-moi.

MADAME OSMOND.

Quand ai-je cessé de vous ménager? Votre nom a-t-il jamais été prononcé quand le mien

Digitized by Google

devenait un sujet de mépris et de scandale? Lorsque mon mari, après sa longue absence, me trouva mère; quand, dans son juste courroux, il mit pour condition de mon pardon que je lui ferais connaître le nom de mon séducteur, ai-je trahi cette foi que je vous avais jurée? Et quand, traînée devant un tribunal pour y être publiquement flétrie avec la loi, quand un juge sévère m'interrogeait au nom de la société blessée, ai-je suspendu l'arrêt fatal par le récit de ma vie? Ai-je dit : J'étais jeune et belle, j'étais digne d'estime, j'étais tranquille, sinon heureuse, quand il parut, le baron de Cérigny, entouré de toutes les séductions; il a tout fait pour me perdre... Le fauteur du crime est le seul criminel... Vous le voyez donc... vous me devez la vie, vous me devez l'honneur, et c'est en vertu de cette justice, que tout être moral porte au fond de sa conscience, que je vous demande votre nom pour votre fils : je me suis trop relevée à mes yeux pour le vouloir réclamer pour moi.

LE BARON.

Comment faire? ma famille...

MADAME OSMOND.

Avant de partir l'honnête homme paie ses dettes. Que devez-vous à votre famille? Alfred reçut, il est vrai, des soins chez votre sœur;

Digitized by Google

mais viens-je vous défendre des largesses envers ceux qui les méritent? Vos domestiques aussi vous servent avec zèle...

LE BARON.

Je leur laisserai une pension.

MADAME OSMOND.

Ah! voilà qui va bien, M. le baron! songez qu'un dernier acte peut vous absoudre.

LE BARON.

Oui, chère Osmond, vous serez satisfaite : vous valez mieux que moi.

MADAME OSMOND,

Allons, je le sens, vous vous portez mieux.

LE BARON.

Chère madame Osmond, et vous? vous seule, serez-vous exclue?...

MADAME OSMOND.

Moi seule : n'ai-je pas mon fils?...

LE BARON, *avec ravissement.*

Oui, qu'Alfred soit enfin notre fils... je le veux... La comtesse a fait appeler un notaire; qu'on le conduise auprès de moi.

MADAME OSMOND.

Nous n'avions pas besoin d'attendre. La comtesse l'amène.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, DUPRÉ, ERNEST, ALFRED.

LE BARON.

Comtesse, monsieur est-il notaire?

LA COMTESSE.

Notaire royal, mon cher beau-frère, et de plus honnête homme.

LE BARON.

Monsieur, je veux faire mon testament.

LA COMTESSE, *à part.*

Qui l'a donc si merveilleusement disposé?...

ERNEST.

Je suis ravi de voir mon oncle se livrer gaîment à cet acte solennel.

DUPRÉ.

M. le baron, on ne meurt pas pour cela.

MADAME OSMOND, *à Alfred, d'un ton imposant.*

Mon fils... venez ici près de moi, là, ne me quittez pas...

LE BARON.

Asseyons-nous.

ALFRED, *à madame Osmond.*

Qu'y a-t-il donc, ma mère, et pourquoi suis-je ému?

Digitized by Google

LE BARON, *à Dupré.*

Monsieur, je suis resté garçon, cependant...

LA COMTESSE, *à Ernest.*

Que va-t-il dire?

LE BARON.

J'ai un fils...

DUPRÉ.

Un enfant naturel.

LE BARON.

C'est cela même.

ALFRED, *à part.*

Je tremble...

LE BARON.

J'ai la ferme volonté de le reconnaître, avant toute chose, pour mon fils.

ERNEST, *à sa mère.*

Ciel!

LA COMTESSE, *à son fils.*

Gardez le silence, rien n'est encore fait.

LE BARON.

Vous l'entendez, chère comtesse, je veux reconnaître ce fils dont je vous ai parlé.

LA COMTESSE.

Mon frère, c'est agir en brave homme.

LE BARON.

Veuillez donc, M le notaire, me faire connaître la loi qui m'autorise...

Digitized by Google

DUPRÉ.

L'art. 334 du Code civil s'exprime ainsi, M. le baron : *La reconnaissance d'un enfant naturel sera faite par un acte authentique, lorsqu'elle ne l'aura pas été dans son acte de naissance.*

LE BARON.

Voilà d'abord l'acte qu'il faut rédiger,

MADAME OSMOND, *d'un ton solennel.*

Un moment... Alfred, vous entrez dans cet âge où la femme qui est votre mère ne doit plus prétendre à faire entendre une voix toute-puissante; homme, vous vous croirez le droit d'agir au nom de votre raison... puisse-t-elle ne jamais vous faire oublier les principes pieux sur lesquels j'ai basé votre éducation. Je n'ai qu'un ordre à vous donner, un dernier...

ALFRED, *extrêmement ému.*

Que se passe-t-il en moi? J'obéirai, ma mère..

MADAME OSMOND, *de même.*

Agenouillez-vous à cette place, et répétez mes paroles. (*Alfred s'agenouille sans savoir ce qu'il fait.*) « Mon Dieu! pardonnez-nous nos offenses, » comme nous pardonnons à ceux qui nous ont » offensés. » Bien! relevez-vous. (*En montrant le baron.*) Voilà votre père.

ALFRED.

Dieu!

Digitized by Google

LE BARON.

Alfred, mon fils, es-tu fâché?

ALFRED, *au comble du désespoir, à part.*

Adieu, les rêves de ma vie! Sophie, combien je vous aimais!

MADAME OSMOND.

Alfred de Cérigny...

LA COMTESSE, *à Ernest.*

C'est trop fort!... encore un Cérigny.

ERNEST, *à sa mère.*

Nous sommes joués, ma mère.

LA COMTESSE, *de même.*

Silence, mon fils.

MADAME OSMOND, *à Alfred.*

Souvenez-vous, dans toutes les actions de votre vie, de la grande leçon qui se donne ici. (*Au notaire.*) Monsieur, vous pouvez procéder à l'acte de reconnaissance de mon fils.

DUPRÉ.

Vous étiez, au moment de la naissance, fille ou veuve?...

MADAME OSMOND, *d'une voix altérée.*

Pourquoi cette question, monsieur?

DUPRÉ.

C'est qu'à la suite de l'art. 334 nous avons l'art. 335, ainsi conçu : « *Cette reconnaissance*

Digitized by Google

» *ne peut avoir lieu au profit des enfans nés d'un*
» *commerce incestueux ou adultérin.* »

MADAME OSMOND, *accablée.*

Que dites-vous là, monsieur?...

DUPRÉ.

L'art. 335 du Code civil.

MADAME OSMOND, *de même.*

L'enfant adultérin...

DUPRÉ.

Ne peut être reconnu, telle est la loi.

MADAME OSMOND, *avec l'accent du désespoir.*

Il faut la déchirer.

ALFRED, *en pâlissant.*

Oh! Dieu, quel trouble affreux m'agite!

LA COMTESSE, *à part.*

Du mystère!... Je respire.

MADAME OSMOND, *avec indignation.*

Un enfant puni du crime de sa mère! Qui donc a fait une loi qui châtie l'innocent?

DUPRÉ.

L'enfant adultérin n'a aucun droit; la loi ne lui accorde que les alimens...

MADAME OSMOND, *de même.*

Qui donc a fait cette loi? Sont-ce des hommes, des Chrétiens?... Malheureux Alfred!...

ALFRED, *abattu.*

Je n'avais pas demandé la vie.

Digitized by Google

MADAME OSMOND, *tombant aux pieds d'Alfred.*

Grâce! grâce! mon enfant, sois moins barbare que la loi.

ALFRED, *avec amertume.*

Dans les illusions de ma jeunesse, l'avenir me semblait si riche de félicités!

MADAME OSMOND, *à genoux.*

Alfred, pardonne! vingt ans de remords et de larmes ont expié ma faute, et pourtant je n'étais que malheureuse...

ALFRED. *Il relève sa mère.*

Je vous comprends, ma mère... Laissez-moi vous quitter un moment... J'ai besoin d'un autre air.

(*Il s'arrête devant le baron, se cache le visage entre les mains et sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, hors ALFRED.

LA COMTESSE.

(*Au baron.*) Allons, mon frère, remettez-vous. (*A madame Osmond.*) Comptez plus que jamais sur notre affection. (*A Dupré.*) Cherchez, monsieur, comment on peut esquiver la loi... Il y a toujours des arrangemens avec elle.

Digitized by Google

DUPRÉ.

Oui, madame la comtesse; et au moyen d'un fidéi-commis, M. le baron peut assurer une partie de sa fortune à son fils.

LE BARON.

Ma chère madame Osmond, vous l'entendez.

MADAME OSMOMD.

Qu'importe la richesse à cet être fier! Pour lui l'existence est maintenant un fardeau, le monde une prison.

ERNEST.

Le pauvre Alfred!

MADAME OSMOND, *en maîtrisant sa douleur et avec solennité.*

M. le comte, vous êtes jeune, vous êtes riche, vous portez un beau nom, ne profitez jamais de tous ces avantages envers les femmes; elles sont faibles, respectez-les... Ciel! qu'entends-je? (*On entend un coup de feu. Elle s'avance vers une fenêtre, jette un cri et tombe évanouie.*)

ERNEST, *auprès de la fenêtre.*

Le malheureux s'est tué.

LE BARON. *Il s'est levé de son fauteuil et il y retombe accablé.*

Ah! les vrais coupables ne sont pas toujours punis.

Digitized by Google

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théâtre représente un jardin dans lequel on aperçoit tous les préparatifs d'un bal d'été. Sur un des côtés se trouve la maison d'habitation.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPRÉ, MADAME DUPRÉ.

DUPRÉ.

Ainsi, malgré toutes mes observations, madame est parvenue à faire sa volonté.

MADAME DUPRÉ.

C'est toujours ainsi qu'il en doit être dans un bon ménage.

DUPRÉ.

Mais, madame Dupré, comment justifieras-tu cette folle dépense ?

MADAME DUPRÉ.

D'abord, mon ami, ainsi que tu viens de le dire, c'était ma volonté : cette parole renferme toutes les considérations imaginables... Ensuite ce bal paraissait plaire à ton ami Ernest...

Digitized by Google

DUPRÉ.

Cela est à merveille... Cependant il me semble que je dois compter pour quelque chose et qu'il était de bon goût, pour ne pas dire plus, de me consulter un peu...

MADAME DUPRÉ.

Un bal est une affaire de ménage, et nous sommes convenus que je serais maîtresse absolue dans mon ménage .. (*Avec étourderie.*) Entends-tu les instrumens?... déjà on illumine... quel plaisir!

DUPRÉ.

Mais ce bal va coûter...

MADAME DUPRÉ.

Plaignez-vous! je vous ai apporté une dot qui a payé votre charge, et j'ai quelques droits à dépenser... mais vous, monsieur, avez-vous rempli vos promesses? Ai-je des diamans?

DUPRÉ, *contrarié.*

Eh! madame Dupré, allez-vous encore parler de cette folie... les tems sont durs, l'argent est rare... et ce n'était pas le moment de donner ce bal sans sujet.

MADAME DUPRÉ.

Sans sujet... Tu le crois, monsieur Dupré? Ah! monsieur Dupré! Les hommes ne songent à rien.. n'est-ce pas aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage?

Digitized by Google

DUPRÉ.

Bah !

MADAME DUPRÉ.

Et c'est de plus la fête de Laurence !

DUPRÉ, *prenant son parti.*

Vrai ! Allons, tu auras toujours raison avec moi... Je retourne à l'étude avant de recevoir notre monde... A propos, je voulais te dire encore quelque chose : mon ami Ernest se montre fort empressé, fort assidu auprès de Laurence, et...

MADAME DUPRÉ.

Quel mal y a-t-il à cela ?

DUPRÉ.

Aucun, sans doute ; mais quand on voit un jeune homme attentif auprès d'une jeune fille, cela fait jaser.

MADAME DUPRÉ.

Je le sais bien, tant qu'une jeune personne n'est pas mariée, elle a beaucoup de précautions à prendre... Voyons enfin, qui jase ?

DUPRÉ.

S'il faut te le dire, madame, ce sont mes clercs.

MADAME DUPRÉ, *avec vivacité.*

Tes clercs sont des impertinents ; ah ! ces messieurs jasent ! cela leur sied bien en vérité, et si je voulais parler...

Digitized by Google

Notre mariage ne s'est fait qu'à cette condition expresse. Je n'avais pas plus d'amour pour Dupré qu'il n'en avait pour moi ; il voulait une dot pour payer sa charge ; je voulais un mari pour faire toutes mes volontés ; et grâces au ciel, je gouverne ! Rassurez-vous de ce côté.

ERNEST.

Ma prudence est une preuve de l'intérêt que je vous porte... Mais parlons de notre fête... elle sera charmante... Et Laurence n'est pas encore venue?...

MADAME DUPRÉ.

Non, pas encore, monsieur... Cette jeune personne m'est confiée... j'en suis responsable... et vous n'ignorez pas que son mariage est arrêté avec son cousin le médecin.

ERNEST.

Pensez-vous que je sois dans l'intention de vouloir le rompre?

MADAME DUPRÉ.

Je ne dis pas cela ; mais je vous rappelle que son bonheur dépend de cette union.

ERNEST, *cédant à un mouvement d'humeur.*

Ah! madame Dupré, vous êtes sous le poids d'un soupçon cruel.

MADAME DUPRÉ.

Non ; mais je crois qu'il serait affreux de dé-

Digitized by Google

truire l'amour que Laurence a pour celui qui doit être son mari.

ERNEST, *jouant la tristesse.*

J'ai déjà perdu, je le vois, cette influence dont j'étais si fier, qui charmait votre vie, disiez-vous... Le cœur d'une femme est inexplicable...

MADAME DUPRÉ, *touchée.*

Ernest... qu'avez-vous?

ERNEST, *avec une amertume feinte.*

Vous venez de me faire sentir, madame, combien je suis coupable en trahissant la confiance que Dupré m'accorde. Mais il est toujours tems de réparer ses fautes... et c'est déjà beaucoup que de s'apercevoir qu'on en commet.

MADAME DUPRÉ, *alarmée.*

Ernest, que dites-vous?

ERNEST,

Je dis, madame, que je ne saurais supporter plus longtems l'esclavage auquel vous voulez me soumettre, mais auquel je saurai me soustraire.

MADAME DUPRÉ.

Au nom du ciel, mon ami...

ERNEST.

Si j'étais votre mari, si la loi en me donnant des droits, nous unissait à jamais, peut-être.....

MADAME DUPRÉ, *troublée.*

Arrêtez... que parlez-vous de loi quand le sen-

Digitized by Google

ament est venu former le lien le plus tendre... Ernest, rappelez-vous vos sermens...

ERNEST.

Les sermens d'amour, madame, seront-ils respectés quand d'autres plus solennels?...

MADAME DUPRÉ, *avec un mouvement de dignité.*

Ah! de grâce, monsieur... J'étais tranquille avant de vous connaître.

ERNEST, *revenant peu à peu.*

Pourquoi donc tourmenter inutilement votre vie... Ne suis-je plus empressé à vous plaire?

MADAME DUPRÉ.

Pardon...

ERNEST.

Rose! comment pouviez-vous croire qu'une autre pût me plaire?

MADAME DUPRÉ.

Dites-moi le contraire, je vous en prie.

ERNEST.

J'accourais auprès de vous, impatient de vous voir seule encore une fois avant que le monde ne vînt nous séparer par ses usages... Que vous êtes jolie ce soir! mais il manquait à votre toilette une chose que Dupré a le courage de vous refuser, et que je suis trop heureux de pouvoir vous offrir... Voyez c'est un faible gage... (*Il montre un écrin.*)

Digitized by Google

MADAME DUPRÉ, *ravie.*

Ah! les jolies boucles d'oreilles...

ERNEST.

Elles n'ont de prix que par le sentiment qui s'y attache.

MADAME DUPRÉ.

Les diamans en sont fort beaux.

ERNEST.

Mais il faut que votre mari vous les donne. Rose, votre réputation m'est chère; laissez-moi faire, je saurai tout arranger.

MADAME DUPRÉ.

Ces dames vont être envieuses et toute pâles de m'en voir parée.

ERNEST.

Votre joie me ravit. (*Il serre l'écrin à l'arrivée de Dupré.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, DUPRÉ, *accourant.*

DUPRÉ.

Eh! bien, me voici, de quoi s'agit-il? Madame Dupré, tu me déranges toujours.

MADAME DUPRÉ, *contrariée.*

C'est tout le contraire, M. Dupré, je ne t'ai pas fait demander.

Digitized by Google

DUPRÉ.

Ceci est un peu fort ! mes clercs viennent de me dire...

MADAME DUPRÉ.

Tes clercs ! je voudrais bien savoir de quoi ils se mêlent.

ERNEST.

Ne voyez-vous pas qu'ils sont impatients de commencer le bal? Ils devraient être ici... J'ai aperçu dans le jardin des dames seules...

MADAME DUPRÉ.

Je cours les rejoindre et donner quelques ordres. (*Bas à Ernest en sortant.*) Êtes-vous content de moi? Vous le voyez, je fais tout ce que vous voulez.

SCÈNE IV.

ERNEST, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Eh ! bien, comment M. le comte se trouve-t-il de notre vie de province?

ERNEST.

A merveille, mon cher Dupré ! C'est Paris en petit. Votre femme est une excellente personne, et Laurence est si belle que par fois je songe à l'épouser.

Digitized by Google

DUPRÉ.

Ne dites pas cela devant madame Dupré, M. le comte, car cette idée seule lui donnerait des crispations.

ERNEST.

Bonne madame Dupré!

DUPRÉ.

Bonne! pas trop. Cependant j'aurais tort de me plaindre; malgré la vivacité de son caractère, je n'ai pas un reproche sérieux à lui faire.

ERNEST.

A qui le dites-vous?

DUPRÉ.

Cependant voyez comme on est méchant en province... et surtout les clercs de notaire!.. On prétend que vous faites à ma femme une cour... là...

ERNEST.

Ah! mon cher Dupré, vous savez le secret de ma vie.

DUPRÉ.

Cette petite Laurence vous tient donc bien au cœur?

ERNEST.

Je l'adore, j'en suis fou!

DUPRÉ.

C'est singulier! Elle est un peu niaise, et puis... si... ignorante!...

Digitized by Google

ERNEST.

C'est un ange, et j'ai besoin de toute ma raison pour ne pas le lui dire.

DUPRÉ.

Vous faites très-prudemment, M. le comte; cette jeune fille doit avoir un cœur comme toute jeune fille, et si elle vous aimait comme vous paraissez l'aimer, hem! le papa Clermont qui veut la marier à son neveu, un jeune médecin, honnête garçon tout-à-fait... ce serait un mariage manqué.

ERNEST.

Soyez sans inquiétude... Mais j'aime, et comme un fou, j'aime à voir mon idole, je voudrais la parer... Tenez, mon cher Dupré, vous pouvez me servir..

DUPRÉ.

Je vous suis tout dévoué.

ERNEST.

Je voudrais, à l'occasion de sa fête, que la charmante Laurence reçût un petit présent. Les jeunes filles sont si heureuses des moindres choses : une futilité, une bagatelle.

DUPRÉ.

Et vous pouvez dire aussi les jeunes femmes, sans craindre de vous tromper, M. le comte.

ERNEST.

Je ne puis rien offrir à Laurence : elle ne peut

Digitized by Google

rien accepter de moi; mais des mains de son amie, elle peut tout recevoir. Il n'y a pas de mal à ce que votre femme lui donne pour bouquet un bijou...

DUPRÉ.

Quelle délicatesse!

ERNEST, *en montrant un écrin différent du premier.*

J'ai là un collier de perles... c'est peu de chose...

DUPRÉ.

Que dites-vous donc, des perles! des perles fines, sans doute... c'est trop, c'est beaucoup trop... En province, nous ne pouvons pas soutenir un tel luxe... Et si vous donniez ces perles à l'amie de ma femme, ma femme ne me laisserait plus de repos que je ne lui eusse donné des diamans...

ERNEST.

Voyez le grand malheur! Je sais bien que madame Dupré désire fort impatiemment ce qui fut de votre part l'objet d'une promesse.

DUPRÉ.

C'était avant le mariage.

ERNEST.

Mon cher, il faut tenir sa parole, et surtout quand il en coûte si peu...

DUPRÉ.

Coûte si peu! Mais cela vous plaît à dire...

Digitized by Google

ERNEST.

Ce grand sujet de discussions... il faut qu'il cesse d'exister : j'aime à voir régner la paix dans le ménage. Dupré, vous êtes mon ami, j'approuve et j'admire avec quel courage l'intérêt de vos affaires vous fait résister aux vœux de votre femme... Tenez, j'ai là un petit écrin qu'autrefois j'avais destiné à jouer un rôle moins honorable. (*En lui donnant l'écrin.*) Le voilà, je vous le donne de bon cœur. Entre mes mains, il est désormais inutile...

DUPRÉ, *dissimulant sa joie.*

Ah! M. le comte...

ERNEST.

Je vous en prie : j'ai des droits à vous l'offrir. Après les services importants que vous m'avez rendus dans de graves intérêts, et l'amitié avec laquelle vous me traitez ici, je ne crois pas encore reconnaître dignement...

DUPRÉ.

Vous me prenez par les sentimens, M. le comte, il est bien difficile de vous résister.. J'espère que madame Dupré sera contente!

ERNEST.

Et qu'elle ne se refusera pas à nous servir auprès de son amie... Mais il faut du mystère...

DUPRÉ.

Ne craignez rien. On est méchant en province et cela rend discret.

Digitized by Google

ERNEST, *insistant.*

Vous ne conviendrez de rien, même avec madame Dupré.

DUPRÉ.

Soyez tranquille... Chut! voici Laurence.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LAURENCE.

LAURENCE.

Me voilà! ce n'est pas sans peine. Mon père ne voulait pas que je vinsse, parce que ce n'est pas dimanche aujourd'hui.

ERNEST, *avec empressement.*

Nous vous attendions fort impatiemment, mademoiselle

LAURENCE, *d'un ton naif.*

J'étais très-impatiente aussi d'arriver; mais tout le monde semblait se liguer à la maison pour m'empêcher de venir. On a déchiré ma plus belle robe, il m'a été impossible d'avoir le coiffeur, mon père a fait le malade, et mon cousin Armand m'a appelée coquette.

ERNEST.

On ne s'aperçoit nullement de tout cela, je vous assure.

Digitized by Google

LAURENCE.

Vous, peut-être ; mais toutes ces dames ne seront pas si indulgentes, et je pense qu'elles vont s'égayer un peu sur mon compte. Mais j'en ai pris mon parti. Bien certainement, si j'étais coquette ainsi que le prétend mon cousin, je ne serais pas venue habillée de la sorte.

ERNEST.

Cette simplicité vous sied à ravir, et si ces dames vous critiquent, la raison en sera facile à deviner : on ne critique que les gens qu'on envie.

LAURENCE, *avec une coquetterie naturelle.*

D'abord, je suis la plus jeune de toutes.

ERNEST.

Et si vous n'étiez pas là, je dirais la plus jolie.

LAURENCE, *de même.*

Ah ! monsieur, vous seriez un flatteur.

DUPRÉ.

C'est toujours ainsi qu'on dit la vérité à Paris. Nous autres provinciaux, nous ne savons rien dire ni rien faire. Mais je vais prévenir ma femme... (*Bas à Ernest en sortant.*) et tout arranger comme vous le voulez.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LAURENCE, ERNEST.

ERNEST, *timidement d'abord.*

Je cherche depuis longtems, mademoiselle, une occasion que le hasard me procure en ce moment...

LAURENCE.

Je ne vous comprends pas, M. Ernest.

ERNEST.

Le bonheur de vous voir.

LAURENCE.

Vous voulez rire, c'est un bonheur que vous avez tous les jours.

ERNEST.

Mais, tous les jours, je suis obligé de me contraindre, je ne puis vous dire que ces phrases banales répétées à chacun : et ne pensez-vous pas qu'on ait à vous tenir un langage qu'on ne peut tenir qu'à vous, à vous seule?

LAURENCE, *naivement.*

Quoi! monsieur, vous avez quelque chose à me dire?... à moi seule?

ERNEST.

Il y va de ma vie...

Digitized by Google

LAURENCE.

Je ne puis vous croire.

ERNEST.

Rien n'est plus vrai... Laurence, soyez sincère: il est question de vous unir à votre cousin, l'aimez-vous? avez-vous pour lui cet amour sans lequel il n'est pas de félicité dans le mariage?

LAURENCE, *avec franchise.*

Elevée avec l'idée d'être la femme d'Armand, je l'aime beaucoup.

ERNEST, *avec insinuation.*

Ce que vous croyez un sentiment n'est-il pas un effet de l'habitude? Eprouvez-vous le besoin de le voir, de l'entendre? Est-ce vers lui que vos rêveries vous ramènent?

LAURENCE.

Non, je n'éprouve rien de semblable, mais je ne suis pas sa femme encore...

ERNEST, *transporté.*

Vous n'aimez pas, Laurence! L'amour est un bonheur qui tourmente, qui obsède, et le jour et la nuit...

LAURENCE, *d'un ton enfantin.*

Pourquoi me dites-vous cela, monsieur? Bien certainement, j'aime mon cousin.

ERNEST.

Comme un cousin, mais non comme un mari.

Digitized by Google

LAURENCE.

Puis-je savoir comment on aime son mari?

ERNEST, *en lui prenant la main.*

Quand il prend votre main, sentez-vous la sienne trembler?

LAURENCE.

Comme la vôtre en ce moment? Non.

ERNEST.

Et quand il vous parle, sa voix n'est pas altérée, il peut exprimer sa pensée.

LAURENCE.

Sans doute.

ERNEST.

Vous n'aimez point, vous n'êtes point aimée, Laurence!

LAURENCE, *fâchée.*

Ah! monsieur...

ERNEST.

Son maintien, son regard, rien ne trahit l'amour.., cet amour qu'on ne peut cacher. Il s'approche de vous, et vous n'êtes pas émue et lui-même est tranquille... C'est votre esclave, peut-être... soumis sans être attentif, ne devinant pas votre pensée, ne cherchant jamais à dévancer vos désirs...

LAURENCE, *d'un air boudeur.*

M. Ernest, pourquoi me demandez-vous toutes ces choses-là?...

Digitized by Google

ERNEST, *avec passion.*

C'est que je vous aime, Laurence! Je ne vois plus que vous dans la vie; pour vous, j'abandonne Paris et ma famille; pour vous seule, je me suis arrêté dans cette ville; je veux vous consacrer ma fortune... Ah! pourquoi ne m'est-il pas permis de vous rendre la plus élégante de toutes les femmes, comme vous en êtes la plus belle, la plus aimée... Laurence, je voulais en vain vous le taire, cet amour qui m'oppresse et me brûle, qui ne me fait attacher de prix qu'à vos regards, qu'à vos moindres paroles...

LAURENCE, *troublée.*

Monsieur... allons rejoindre la compagnie.

ERNEST.

Un mot, Laurence, un seul mot, et je m'éloigne. Si vous me haïssez, je quitte à jamais cette ville où chacun s'empresse à me plaire... Laurence...

LAURENCE, *plus troublée.*

Ne me regardez pas ainsi, monsieur...

ERNEST.

C'est m'ordonner de vous fuir. Être près de vous sans vous voir et vous voir sans vous aimer, Laurence, sont des choses impossibles à tout être doué d'un cœur....

LAURENCE, *de même.*

Je crois, monsieur, qu'on m'attend à la danse.

Digitized by Google

ERNEST.

Arrêtez un moment,..

LAURENCE, *les yeux baissés.*

Ah! laissez-moi partir... je vous en prie.

ERNEST.

C'en est donc fait, vous me haïssez...

LAURENCE.

De grâce...

ERNEST.

Du moins, voulez-vous danser avec moi? le voulez-vous?

LAURENCE, *timidement.*

Oui.

ERNEST.

Devant le monde, je saurai me contraindre; me promettez-vous de ne pas m'accabler de votre froideur...

LAURENCE, *en souriant et avec un soupir.*

Ma froideur... Vous m'avez attristée, et je ne sais pourquoi des larmes...

ERNEST. *Il veut la presser entre ses bras.*

Ah! Laurence...

LAURENCE, *effrayée.*

Au nom de Dieu! finissez, je suis sans forces... (*Elle fuit.*)

ERNEST, *prenant sa main.*

Venez, on commence une valse... (*A part.*) Elle est à moi, (*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MADAME DUPRÉ, DUPRÉ.

MADAME DUPRÉ, *en colère.*

Quoi, vous voulez que je croye que vous ayez fait, de gaîté de cœur, de semblables dépenses...

DUPRÉ.

Ma chère, les boucles d'oreilles...

MADAME DUPRÉ.

C'est bien, je les ai mises, je les accepte, et vous n'avez fait que votre devoir en me les offrant; mais, dites-moi, je vous prie, comment espérez-vous me convaincre que le collier destiné à Laurence ne soit pas de votre part une complaisance coupable...

DUPRÉ, *se défendant mal.*

Madame Dupré...

MADAME DUPRÉ.

Je suis clairvoyante... et je vous connais : vous n'êtes ici que le confident de votre ami... (*D'un ton de reproche.*) Vous! un homme dont les moindres actions doivent commander le respect... (*Courroucée.*) Mais répondez, monsieur, c'est Ernest qui vous a chargé de ce rôle étrange... Ah! n'espérez pas que je seconde une œuvre de corruption... Cette pauvre Laurence...

Digitized by Google

DUPRÉ.

Tu te trompes, madame Dupré; il n'y a rien que d'innocent dans mon fait, et je ne te cache pas que l'état dans lequel je te vois, m'étonne... L'honneur de ton amie n'est pas en danger.

MADAME DUPRÉ, *plus animée.*

Voyez-vous donc quelque chose, vous? Savez-vous donc apprécier toute la gravité d'une simple démarche, ce qu'il y a dans un coup-d'œil, dans un soupir?... Non, vous ne voyez rien, et vous ne savez pas comme moi ce qu'il faut craindre...

DUPRÉ, *confus.*

Je suis désespéré de tout ceci, et puisque tu n'approuves pas une chose si simple...

MADAME DUPRÉ.

Une chose si simple!... Un collier de perles à une jeune fille!...

DUPRÉ.

Qu'il n'en soit plus question, je le renverrai au marchand.

MADAME DUPRÉ.

Non pas, monsieur, je l'ai, je le garde; c'est une preuve de conviction... Mais j'aperçois votre ami, laissez-nous.

DUPRÉ.

Que vas-tu faire?

MADAME DUPRÉ, *d'un ton impératif.*

Laissez-nous, vous dis-je, je sais ce que je fais

Digitized by Google

et le langage que je dois tenir dans cette circonstance.

DUPRÉ.

Madame Dupré, vous poussez le scrupule un peu trop loin. (*A part.*) Je redoute sa colère, envoyons Laurence pour tout calmer. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME DUPRÉ, ERNEST.

MADAME DUPRÉ, *à part.*

Ah! j'étouffe! j'ai peine à retenir mes larmes. (*A Ernest.*) Dupré vient de me remettre votre présent.

ERNEST.

Vous voyez bien, chère Rose, que votre mari est un excellent homme.

MADAME DUPRÉ, *ironiquement.*

Excellent en effet, et surtout très-capable de suivre un bon exemple... car si vous me donnez, pour l'anniversaire de notre mariage, des boucles d'oreilles, il veut aussi fêter cette belle et chère Laurence...

ERNEST, *feignant la surprise.*

Comment cela? ce bon Dupré!

MADAME DUPRÉ, *à part.*

Le traître! (*Haut.*) Oui, ce bon Dupré qui m'a

Digitized by Google

refusé si longtems des diamans qu'il me devait, il donne à mon amie un collier de perles, de perles fines, un riche collier...

ERNEST.

Eh, eh! j'y songe, il nourrit peut-être un sentiment secret pour cette jeune fille...

MADAME DUPRÉ, *s'efforçant de cacher sa jalousie.*

Oui, c'est un sentiment secret qui seul a pu suggérer l'idée d'une telle action; mais est-ce Dupré qui l'éprouve?...

ERNEST.

Que voulez-vous dire?

MADAME DUPRÉ, *de même.*

Je veux dire que, malgré la ruse et les précautions dont on cherche à couvrir ses perfidies...

ERNEST, *contrarié.*

Encore, madame...

MADAME DUPRÉ, *à part.*

Cette contrainte m'accable...

ERNEST, *d'un ton sévère.*

Il me semble que vous devriez vous souvenir qu'il s'agit de votre mari...

MADAME DUPRÉ, *éclatant.*

Ah! je ne puis plus longtems retenir ma fureur... Ce collier, le voilà : il vient de vous, et vous vouliez le voir au cou de ma rivale... Ah! ne l'espérez pas...

Digitized by Google

ERNEST.

Eh ! madame, de grâce...

MADAME DUPRÉ.

Ingrat !

ERNEST.

Vous m'obligiez à feindre, madame, et je n'en vois plus maintenant la nécessité.

MADAME DUPRÉ, *avec emportement.*

Qu'oses-tu dire?

ERNEST, *d'un air froid et calme.*

Je tiens le langage que vous me forcez à tenir... Oui, madame... mais votre honneur est entre mes mains, si vous dites un mot, songez que j'ai mille moyens de vous ravir cette considération...

MADAME DUPRÉ, *de même.*

Ah Dieu ! quelle horrible conduite ! Monstre !.. rends-moi la paix que tu m'as ravie... Le déshonneur dont tu me menaces m'effraie moins que le tourment que j'endure... L'enfer est dans mon cœur.

ERNEST.

Je vous ai trouvée belle, je vous l'ai dit, vous m'avez cru : la victoire fut-elle donc si pénible à remporter !...

MADAME DUPRÉ, *avec amertume.*

Qu'entends-je ! Il me raille.

ERNEST, *d'un ton moqueur.*

Oui, j'ai destiné ce collier à Laurence, et je

Digitized by Google

ne l'ai fait passer par vos mains que comme un gage de succès auprès d'elle

MADAME DUPRÉ.

Ah ! c'est trop.

ERNEST, *la prenant par le bras, et avec autorité.*

Madame, madame ! écoutez chacune de mes paroles, c'est un ordre que je vous dicte... Si j'aimais Laurence.... vous deviendriez dès ce moment ma confidente.

MADAME DUPRÉ, *indignée.*

Votre confidente, monsieur !...

ERNEST.

C'est peut-être complaisante qu'il aurait fallu dire... Vous seriez seule chargée de mes amoureux messages... Il le faudrait ! Sans quoi, cette ville où vous devez vieillir, où vous tenez à paraître entourée de considération, retentirait bientôt de votre honte... Je vous ménage, et pour la dernière fois, je veux encore descendre jusqu'à me justifier. (*Avec condescendance.*) Qu'aurait donc pensé votre mari si je vous avais seule parée?...

MADAME DUPRÉ, *en suppliant.*

Ernest !

ERNEST.

Silence, la jeune fille vient, tâchez de supporter son regard.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LAURENCE, MADAME DUPRÉ, ERNEST.

LAURENCE, *à madame Dupré.*

On te cherche partout... tu es invitée.

MADAME DUPRÉ, *troublée.*

Oui, j'accours... j'y vais...

ERNEST, *bas à madame Dupré.*

Allons, madame... (*Elle hésite, mais un geste impérieux la force à parler.*)

MADAME DUPRÉ.

Je veux, ma chère Laurence, achever ta toilette par le bouquet que je te destine... (*En lui montrant le collier.*) Tiens.

LAURENCE.

Oh! le joli collier... (*A part.*) Pourquoi me donne-t-elle donc ce collier?.., Qu'il y a de trouble dans mon cœur... Ernest me regarde, et je n'ose le regarder.

ERNEST, *à part.*

La pauvre petite, son émotion m'enchante!

MADAME DUPRÉ, *à part.*

Oh! que je souffre... Je ne vois plus.

ERNEST.

Allons, mesdames, rejoignons la compagnie...

Digitized by Google

tout notre monde doit être arrivé... il faut animer le bal. (*Bas à Laurence.*) Vous n'oublierez pas votre promesse. (*Bas à madame Dupré.*) Du courage, madame Dupré, pardonnez-moi, oublions tout...

MADAME DUPRÉ, *à part.*

Oublier, oublier qu'elle est là, devant mes yeux, parée de ses présens.... et belle!... Ah! que je souffre!

LAURENCE, *à madame Dupré.*

Viens donc! on t'attend... Mais veux-tu m'attacher le joli collier que tu me donnes?

MADAME DUPRÉ, *à part.*

Et c'est moi qu'elle charge de ce soin!

LAURENCE, *en l'embrassant.*

Ma chère Rose, je te remercie.

MADAME DUPRÉ, *à part.*

Sa voix me tue, comme sa présence.

ERNEST.

Allons, venez, mademoiselle. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

MADAME DUPRÉ, *seule.*

Ils sortent ensemble... que vont-ils se dire?...

Digitized by Google

Combien je suis punie, et par ma faute.. Non, je saurai du moins troubler leur bonheur... Malheureuse! je ne serai pas seule malheureuse! (*Elle sort en désordre.*)

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente un salon du château de Boncourt.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, SOPHIE, UN DOMESTIQUE.

SOPHIE, *au domestique.*

Recommandez qu'on garde le plus profond silence sur cette jeune personne; et surtout veillez à ce qu'elle ne manque de rien. Vous prendrez dans ma chambre les livres que j'ai préparés et vous les porterez dans la sienne.

(*Le domestique sort.*)

SCÈNE II.

SOPHIE, GERSAINT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Voilà notre cher voisin.

GERSAINT.

Salut à M. de Boncourt; mes hommages à

Digitized by Google

mademoiselle Sophie. Eh bien! où en sommes-nous? qu'avez-vous fait?

LE MARQUIS.

Nous vous attendions pour parler de nos graves affaires, mon cher voisin.

GERSAINT.

Voilà de la sagesse! car les gens du monde n'entendent rien à ces sortes de choses; ils se marient avec une légèreté qui me fait toujours frémir, quand j'y songe... Les jeunes gens se conviennent, les familles s'estiment, on n'en voit pas davantage, et l'on vous rédige un contrat que les mariés signent sans en comprendre un mot. Delà, plus tard, le désespoir des uns, la ruine des autres, et des procès, des procès!... Moi, j'ai horreur des procès... un ancien procureur...

SOPHIE.

Vous voulez nous effrayer pour nous rendre prudents.

LE MARQUIS.

Ici, grâce au Ciel, nous n'avons pas à craindre un pareil avenir.

GERSAINT.

Pourquoi pas? on ne voit plaider que les gens riches, et j'en sais quelque chose... A qui profitait la loi du divorce? Aux gens riches. Les pauvres se battent; les riches se quittent.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Non, non, avec nos mœurs...

GERSAINT.

Mais nous avons nos lois... et quand il s'agit d'un contrat, on ne saurait trop peser ses expressions .. Voyons, puisque nous sommes entre nous, faites-moi la leçon. Que faut-il que je demande? que dois-je réclamer? est-il quelque chose qu'il faille obtenir? Nous marions-nous en communauté, séparés de bien, sous le régime dotal?...

LE MARQUIS.

Je ne conçois le mariage, monsieur, que comme une union morale.

GERSAINT.

Vous avez tort. Le mariage a été de tout tems et est encore de nos jours une spéculation financière. Deux et deux font quatre. Cela n'est pas bien malin, et c'est pourtant là le bonheur du ménage

SOPHIE.

Vous nous permettrez, monsieur, de le placer dans une douce analogie de sentimens.

GERSAINT.

Libre à vous, ma belle demoiselle; on parle ainsi à votre âge; mais les sentimens changent et les contrats restent.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Le jeune homme et sa mère ont vu notre notaire.

GERSAINT.

Un notaire fait tout ce qu'on lui dit de faire; il ne voit, lui, qu'un contrat, il ne voit que la loi... moi, j'en connais les effets... et les pauvres femmes, et les pauvres enfans!...

LE MARQUIS.

La position sociale de mon gendre futur, les liens d'amitié qui m'unissent depuis quarante ans à sa famille, me sont autant de garanties du bonheur de ma fille.

GERSAINT.

Eh! mon Dieu! croyez-m'en, les futurs conjoints sont toujours des anges au moment de la signature du contrat... C'est une sorte d'hypocrisie qui donne un certain vernis aux mœurs; mais la loi est franche et inflexible, et quand les caractères se démentent, quand le mari devient joueur, jaloux, bourru; quand la femme se montre légère, capricieuse, évaporée, dépensière, quand on ne s'aborde plus qu'aux noms de *monsieur* et de *madame*; quand l'amour cesse, car il faut toujours en arriver là....

LE MARQUIS.

M. de Gersaint, l'amitié reste...

Digitized by Google

GERSAINT.

Pas toujours, M. le marquis, pas toujours; mais bien les conventions matrimoniales. Or, il faut prévoir : pour prévoir il faut savoir. Et je sais, M. le marquis, je sais, mademoiselle Sophie, je sais beaucoup de choses sur le mariage, ce qui me conduit naturellement à cette conclusion arithmétique : Monsieur apporte tant, Madame tant, total tant. C'est là le résumé dans nos lois comme dans nos mœurs, et par le plus grand des hasards, et, pour cette fois seulement, il y a accord entre elles.

LE MARQUIS.

Ah! cher voisin, votre triste prévoyance sera ici en défaut... Il y a des exceptions.

SOPHIE.

J'ose l'espérer et le croire.

GERSAINT.

Elles sont rares; très-rares... Voyons, mademoiselle, vous allez épouser un jeune homme; l'avez-vous choisi entre tous? Non. Et de son côté, lui, vous a-t-il choisie entre toutes? Non. Connaissez-vous son caractère, sa vie passée? Non. Vous connaît-il? Pas plus. Avez-vous cherché à vous procurer des renseignemens moraux? Pas le moins du monde. Monsieur de... peut s'unir à Mademoiselle de... 1° parce que cela est convenable pour la vanité des familles; 2° parce

Digitized by Google

que les apports, les biens sont aussi selon les convenances.

LE MARQUIS.

Vous voyez tout en noir, mon cher voisin. Vous conviendrez que la femme a par le mariage une grande influence sur le mari.

GERSAINT.

Mais vous ne pouvez nier que la loi ne donne positivement au mari le droit de seigneur et maître sur la femme.

LE MARQUIS.

L'éducation est un rapport conciliateur.

GERSAINT.

L'éducation! quel chapitre entamez-vous là? L'éducation fait les mœurs, et les mœurs sont en contradiction choquante avec la loi. Laissez-moi raisonner. Les femmes ont par les mœurs une action puissante sur la société, et les femmes sont élevées dans l'ignorance de tout ce qu'il y a de grave et de sérieux dans la société. Laissez-moi raisonner. Les hommes seigneurs et maîtres sont sous le joug de leurs esclaves; il y a annulation totale du fruit de leur éducation... L'éducation, M. le marquis!... Laissez-moi raisonner...

LE MARQUIS.

Je vois notre jeune homme et sa mère, et ce serait me désobliger que de poursuivre un tel sujet de conversation. Allons au devant d'eux.

Digitized by Google

GERSAINT.

Je raisonne dans une hypothèse, et purement selon l'intérêt de ma charmante voisine. . Voulez-vous bien me présenter? (*Ils sortent tous.*)

SCÈNE III.

Une vieille chambre gothique.

LAURENCE, *seule.*

Sophie m'avait promis de ne pas tarder à venir... je l'attends avec impatience, et pourtant avec crainte... Que vais-je lui dire?... Était-ce ainsi que je devais reparaître devant la compagne de mon enfance! Devais-je ne la revoir que pour trembler devant elle, et trouverai-je assez de force pour lui faire cette triste confidence... Son cœur tranquille et pur pourra-t-il me comprendre?... Malheureuse! ah! si du moins dans l'excès de ma peine je parvenais à l'oublier, le lâche! si son image n'était pas toujours là, devant mes yeux, comme un supplice!... mais elle me poursuit; et sans repos, sans sommeil, je souffre de mon amour, de mon abandon, de mes remords... Mais on s'avance.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LAURENCE, SOPHIE.

LAURENCE, *s'élançant audevant de Sophie.*

Ah! te voilà, Sophie, chère Sophie! .. que j'éprouve de joie à te presser dans mes bras!

SOPHIE.

Pardonne-moi de m'être fait attendre. Nous avons beaucoup de monde; et mon père et moi nous sommes très-fâchés que tu ne veuilles pas assister à mon mariage.

LAURENCE, *étonnée.*

Ah! tu te maries... c'est une chose décidée?

SOPHIE.

Oui, ce soir même nous signons le contrat; et si tu as refusé de paraître au milieu de nous pour quelque raison de toilette, je t'offre volontiers de choisir parmi toutes les belles choses que l'on m'a fait venir de Paris.

LAURENCE.

Non, je te remercie. Je venais te voir, te confier mes peines; car, ma bonne amie je suis bien malheureuse!

SOPHIE.

Tu m'affliges. Mais comment donc! ton père

Digitized by Google

est fort à son aise; tu dois épouser ton cousin qui est riche.

LAURENCE, *en secouant tristement la tête.*

Non, non, je ne me marie pas, moi!

SOPHIE.

Et par quel motif? C'était une affaire arrangée depuis longtems.

LAURENCE.

Parlons de toi d'abord.... Ton mari est-il jeune?

SOPHIE.

Oui.

LAURENCE.

Et tu l'aimes?

SOPHIE.

Mais, Laurence, je le trouve fort aimable.

LAURENCE, *avec exaltation.*

Ah! tu l'aimes! tu l'aimes!... Chère Sophie! ah! que tu me fais de bien! (*A part.*) Elle peut me comprendre. (*Haut.*) Ton amour sera le lien d'une union bénie par le Ciel..! Ah! parle, parle-moi de lui!

SOPHIE.

Il a la physionomie la plus favorable; sa voix, son maintien, son langage, tout plaît en lui au premier coup-d'œil.

LAURENCE, *d'un air rêveur.*

Il faut quelquefois se défier de cette impression... elle est funeste.

Digitized by Google

LAURENCE.

Lui!... Il avait aussi un visage, une voix, un maintien, un langage qui parlaient en sa faveur, je l'écoutai : je sentis aussi passer dans mon cœur ce trouble si doux qu'on nomme amour.

SOPHIE.

Eh bien?

LAURENCE, *à voix basse et avec un mouvement de folie.*

Il m'a quittée... et depuis six mois je l'attends et je pleure.

SOPHIE.

Il reviendra peut-être.

LAURENCE.

Non, non, il m'a trompée... Mais ce fatal secret je ne puis le cacher plus longtems... Il m'a trompée, et moi, j'ai trompé mon père; j'ai trompé cet homme honnête auquel ma main était promise... Ah! que je suis coupable!.. Sophie... là, dans mon sein... oui, Sophie, je suis mère...

SOPHIE.

Dieu! malheureuse!

LAURENCE, *au comble du désespoir.*

Je suis un objet d'horreur!... Ah! par pitié, une larme à ton ancienne amie, un conseil, un mot pour me relever sous le poids qui m'accable. (*En sanglottant.*) Ne m'abandonnez pas, mademoiselle de Boncourt, ne m'abandonnez pas à mon désespoir!...

Digitized by Google

SOPHIE.

Et que puis-je pour toi, Laurence?

LAURENCE.

Me cacher à tous les yeux jusqu'au jour où peut-être je mourrai... me sauver de mon père et de moi-même.

SOPHIE.

Hélas! que faire?... Au moment de confier ma destinée à un homme aux yeux duquel je dois paraître pure... Pardonne, Laurence, je ne veux pas t'affliger, mais seule je ne puis rien pour toi... ah! si du moins mon père...

LAURENCE.

Ton père!.... Soutenir le regard d'un père.... j'en mourrais... Non, Sophie, c'est à toi seule que je puis devoir une retraite... Epargne-moi!

SOPHIE.

Mais demain, je cesse d'être libre; demain je dois rendre un compte exact de toutes mes actions, et bientôt je quitte ce château, ce pays.

LAURENCE.

Mais cet homme qui devient ton mari, s'il t'aime, si son cœur n'est pas de fer, il aura pitié de ton amie... Sophie, je suis victime; mais mon cœur est pur. L'amour qui m'aveugla n'a point éteint ces sentimens d'honneur et de vertu qui nous furent donnés dès le berceau... Je t'en sup-

Digitized by Google

plie, conduis-le près de moi, je saurai l'attendrir... un honnête homme doit respecter le mal causé par un de ses semblables.

SOPHIE.

Que me demandes-tu? aurai-je la force de lui parler?...

LAURENCE.

J'aurai celle de lui présenter mon front couvert de honte.

SOPHIE.

Pauvre Laurence! dans quelle affreuse situation t'es-tu placée!

LAURENCE.

Ah! Sophie; pas un mot de plus... Grâce! j'ai besoin de mon courage.

SOPHIE, *en balbutiant.*

Tu le veux... je vais essayer, je vais voir, réfléchir... Cette explication sera bien pénible.

LAURENCE.

Tais-toi!... Le malheur donne à l'âme une force inconnue... Va, je sais que dire pour ma défense, car je me suis moi-même accusée.

(Sophie sort.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

LAURENCE, *seule.*

Oui, plus je sens la profondeur de ma chûte, et plus je me relève à mes propres regards..... L'homme que M. Boncourt a choisi pour le mari de sa fille doit être digne de recevoir ma confidence; il saura m'accorder la protection qui m'est due, à moi, être faible, fille séduite, et du moins je sauverai l'honneur de mon père... Mon père! doit-il gémir de ma faute? Si j'ai méconnu ses leçons, si j'ai trahi ses plus chères espérances, que je sois seule à en être punie.. Cette chère Sophie, bonne, compatissante, mais innocente et craintive, elle osait à peine croire à mes tristes paroles... Ah! qu'elle soit heureuse, c'est une récompense qu'elle mérite, et moi... moi! je suis condamnée à traîner une vie solitaire et sombre, une vie de remords et de regrets. .. (*Après un moment de silence.*) Qu'elle tarde à revenir!..... Aurait-elle changé de sentimens pour moi?... Non, elle est incapable de m'abandonner..... Mais peut-être elle redoute l'opinion de cet homme qu'elle connait peu, qui doit devenir l'arbitre de sa destinée?... Peut-être ai-je été bien indiscrète de lui demander une telle

Digitized by Google

démarche?... Cette incertitude me tue... On vient... c'est elle !... un homme la suit... Ah! je tremble!

SCÈNE VI.

SOPHIE, LAURENCE, GERSAINT.

SOPHIE, *à Gersaint.*

Laissez-moi la préparer à vous recevoir... (*A Laurence.*) Me voici, Laurence.

LAURENCE, *sans oser regarder.*

Tu n'es pas seule?

SOPHIE.

Non.

LAURENCE.

Ton mari est là?

SOPHIE.

Non.

LAURENCE.

Qui donc te suit?... Ah! dois-je me défier de ma seule amie?

SOPHIE.

Chère Laurence, pardonne à ma timidité, songe à l'embarras que j'éprouve en présence de celui qui doit bientôt devenir mon maître. Mais le Ciel ne nous retire pas sa protection. Un ami commun s'est offert à ma vue, M. de

Digitized by Google

Gersaint dont tu connais la bonté, l'indulgence, a lu dans mes yeux le trouble de mon âme.

LAURENCE, *avec effroi.*

M. de Gersaint, un ami de mon père?

SOPHIE.

Il sait tout, et dans sa douce compassion, ses larmes ont coulé.

LAURENCE, *attendrie.*

Il a pleuré, dis-tu?

GERSAINT.

Pauvre fille!

LAURENCE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! monsieur!...

SOPHIE, *à Gersaint.*

Je la confie à vos soins, consolez-la, je vous en prie... Je vous laisse avec elle, on m'attend au salon, mais je reviens bientôt connaître le résultat de cette entrevue. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LAURENCE, GERSAINT.

GERSAINT.

Voyons, mon enfant, ne tremblez pas ainsi; vous savez bien que je vous aime... Confiez-moi tout. Vous avez été faible, crédule, vous êtes malheureuse...

Digitized by Google

LAURENCE.

Monsieur, je suis la plus coupable des filles... et le remords me déchire.

GERSAINT.

Allons, rassurez-vous : cette faute, nous la cacherons aux yeux de votre famille et du monde, et peut-être pouvons-nous encore la réparer... Cet homme qui lâchement abusa de votre candeur, vous l'aimiez?

LAURENCE.

C'est mon unique excuse.

GERSAINT.

Et depuis son abandon, l'aimez-vous toujours?

LAURENCE.

Je devrais le chasser de mon souvenir, mais il y vit, je l'aime et je le hais... Le haïr!... non, je l'aime avec cette passion qu'il a développée dans mon cœur et pour la vie.

GERSAINT.

Bien, mon enfant, je vous estime... Et il est libre?

LAURENCE.

Que voulez-vous dire?

GERSAINT.

Je vous demande s'il n'est pas marié?

LAURENCE.

Ah! monsieur, pensez-vous que, sans l'espoir d'une union éternelle, indissoluble?...

Digitized by Google

GERSAINT.

C'est vrai. Voilà qui est heureux pour votre enfant... La loi est inexorable.

LAURENCE.

La loi! que voulez-vous faire?

GERSAINT.

Tout tenter pour le forcer à vous épouser.

LAURENCE.

Si j'ai cessé de lui plaire, si je ne dois plus faire son bonheur, qu'importe la loi? Le forcer à m'épouser!... Et qui donc sera l'organe de la loi? Un juge. Et vous voudriez que le scandale assistât, comme témoin, à ce mariage terrible!... ah! ne l'espérez pas.

GERSAINT.

Ecoutez, ma chère amie, il faut du moins essayer : la crainte de la loi a ramené plus d'un jeune homme égaré.

LAURENCE.

Égaré, sans doute, retenu loin de moi, je ne sais! Mais je ne puis croire à sa trahison; il est impossible de feindre ces larmes qui me prouvaient son amour, et l'expression de cet amour si tendre et si doux.

GERSAINT.

Eh! bien, tant mieux, je pense comme vous. Mais vous n'avez pas été enlevée?

Digitized by Google

LAURENCE.

Non, monsieur.

GERSAINT.

Tant pis, tant pis, parce que dans le cas d'enlèvement, lorsque l'époque de cet enlèvement se rapporte à celle de la conception, le ravisseur peut être, sur la demande des parties intéressées, déclaré père de l'enfant.

LAURENCE.

Pensez-vous, monsieur, qu'un homme soit assez barbare pour renier son sang?...

GERSAINT.

Ma chère, la loi quelque prévoyante qu'elle soit, ne l'est pas souvent assez... Ah! j'ai vieilli dans cet antre de procès où les mœurs comparaissent dans leur affreuse nudité; là, devant l'évidence d'un fait, on voit s'anéantir tous les prestiges de la fortune, des distinctions sociales, de l'éducation.. Mais dites-moi le nom du jeune homme?...

LAURENCE.

Ernest, monsieur.

GERSAINT.

Ernest, qui? on ne s'appelle pas Ernest tout court.

LAURENCE.

Je ne lui connais par d'autre nom.

Digitized by Google

GERSAINT.

Vous n'avez pas sur lui des renseignemens plus positifs?..... Quel était donc le projet du suborneur?...

LAURENCE.

Ah! grâce, grâce pour lui, monsieur.

GERSAINT.

De la pitié! J'en ai pour vous, pauvre victime, mais non pour l'être immoral qui vient troubler la paix des familles, qui vient flétrir l'existence d'une femme faible, qui vient jeter dans le monde un être condamné d'avance au malheur... Ah! les mœurs! les mœurs! et il n'y a pas de peine infamante pour l'homme pervers... Ainsi donc, il vous est inconnu... Ah! les mœurs! les mœurs! On l'a reçu, accueilli, parce que ses manières étaient élégantes, parce que, riche sans doute, il tenait peu à l'argent, peut-être parce qu'il avait des chevaux, parce qu'il flattait la vanité des femmes, voire celle des hommes... Ah! les mœurs!... Et son crime consommé, il s'est enfui, le lâche!... Où le trouver aujourd'hui?

LAURENCE.

Chacune de vos paroles me tue, monsieur, vous l'accusez à tort, peut-être; un malheur, une cause indépendante de sa volonté... C'est du moins les raisons qui nécessitèrent son départ, et depuis lors...

Digitized by Google

GERSAINT.

Il vous a écrit?

LAURENCE.

Pas à moi, la prudence l'exigeait; mais Dupré qui est son ami eut d'abord de ses nouvelles...

GERSAINT.

Dupré, le notaire? Nous l'attendons ici d'un moment à l'autre; c'est lui qui est chargé de la rédaction du contrat de mariage de votre amie.

LAURENCE.

C'est singulier! il nous a fait là-bas un mystère de cette nouvelle.

GERSAINT.

Le marquis a voulu que ce mariage n'eût aucun éclat... Mais, reprenez donc courage, mon enfant...

LAURENCE.

Songez, monsieur, que ma faute n'est connue que de vous.

GERSAINT.

Ne craignez rien, la prudence est d'ordinaire la compagne d'un vieux procureur... Dupré me donnera les renseignemens qui me sont utiles : votre séducteur réparera sa faute...

LAURENCE,

Que me faites-vous espérer!

Digitized by Google

GERSAINT.

Et s'il refuse, il sera puni, oui, puni! comme il mérite de l'être.

LAURENCE, *avec bonté et importance.*

Ah! monsieur, si sa famille exigeait des ménagemens....

GERSAINT.

A-t-il songé à ménager la vôtre? Il sera puni, vous dis-je... Mon enfant, je vous prends sous ma protection; ayez en moi une confiance sans bornes... Je suis vieux, je suis riche, je suis garçon... Nous verrons, nous verrons... Mais si je découvre l'infâme suborneur, il connaîtra ce que peut l'honnête homme...

LAURENCE.

Vous m'effrayez, monsieur.

GERSAINT.

Mais parlons de tout ce qui vous concerne en ce moment. Comment êtes-vous venue ici?

LAURENCE.

J'ai obtenu de mon père qu'il m'y fît conduire pour voir mon amie.

GERSAINT.

C'est bien, je verrai votre père, je lui dirai que mademoiselle de Boncourt vous réclame pour passer avec elle les premiers mois de son mariage; j'arrangerai tout, soyez sans inquiétude; mais il faut quitter cette retraite, il faut paraître au salon, assister à la signature du contrat.

Digitized by Google

LAURENCE.

Ah! monsieur, en aurai-je le courage?...

GERSAINT.

Il le faut, la présence de Dupré vous en fait une circonstance importante.

LAURENCE.

Monsieur, je suis si malheureuse...

GERSAINT.

Ah! point de faiblesse d'enfant... Il faut *que* vous soyez auprès de mademoiselle de Boncourt pendant son mariage, afin de lui donner le droit de vous recueillir tout le tems qu'elle le pourra sans danger... Je conviens que l'aspect de ces deux familles si respectables, où jamais la moindre tache ne vient altérer la paix, où l'honneur et la vertu sont héréditaires, impose quelque peu, mais c'est toujours un spectacle salutaire, et... Je serai là, près de vous, comme un père, ma chère Laurence...

LAURENCE.

Vous le voulez, j'y consens...

SCÈNE VIII.

SOPHIE, LAURENCE, GERSAINT.

SOPHIE.

Eh! bien, qu'avez-vous résolu?

Digitized by Google

GERSAINT.

Votre amie va descendre au salon, il le faut dans son intérêt; elle vous racontera tout ce que nous avons projeté... Vous concevez bien que Dupré de retour à la ville...

SOPHIE.

Il vient d'arriver à l'instant.

GERSAINT.

Je cours le trouver.

LAURENCE.

M. Gersaint, de la prudence?

GERSAINT.

D'abord le contrat; et la chose finie, je m'occuperai de vous... Allons, allons, il faut réparer le désordre de votre toilette.

SOPHIE.

Viens, ma Laurence.

LAURENCE.

Je n'ai plus de volonté. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

Le théâtre représente le salon.

ERNEST, DUPRÉ, LA COMTESSE, LE MARQUIS, GERSAINT, PLUSIEURS PERSONNAGES MUETS, HOMMES ET FEMMES.

LA COMTESSE.

Tout est bien stipulé dans le contrat: de notre

Digitized by Google

côté, l'héritage du baron de Cérigny, vous le connaissez, marquis, le majorat de comte et des espérances...

GERSAINT, *accourant.*

Me voici, me voici, ne commencez pas sans moi. Vous parliez d'espérances?

LA COMTESSE.

La mort de la chanoinesse de la Garenne, ma tante maternelle; la mort de mon frère l'évêque; la mort de ma sœur, qui est sans enfans.

GERSAINT.

Il faut convenir, Madame la Comtesse, que la mort vous veut beaucoup de bien... et voilà de belles espérances... Mais voyons le contrat.

LE MARQUIS.

Il nous a été lu, mon cher voisin, à haute voix; tous les articles ont été rédigés dans le sens que vous avez voulu.

GERSAINT.

Encore est-il sage d'y jeter un coup-d'œil. (*Il lit.*) Il y a promesse de mariage entre Théodore-Ernest-Ferdinand Germain, comte de Cérigny, pair de France...

ERNEST, *bas, à Dupré.*

Comment va votre femme, mon cher Dupré?

DUPRÉ, *bas.*

A merveille, M. le Comte, et grosse de six

Digitized by Google

mois... Ah ! dame, elle est bien éloignée de penser que je viens marier M. Ernest.

ERNEST, *de même.*

A la fin, mon cher, je dis adieu à tous les amusemens de la jeunesse, je deviens un homme grave, il le faut... Et la petite Clermont?...

DUPRÉ, *de même.*

Elle est depuis quelque tems maussade et taciturne.

ERNEST, *de même.*

Bah !

GERSAINT, *à la comtesse.*

Voilà qui est à merveille, je ne trouve rien à redire et nous pouvons procéder à la signature.

LA COMTESSE.

Où donc est ma chère bru?

GERSAINT.

La voilà, la voilà...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE, LAURENCE.

ERNEST, *à part, avec effroi.*

Dieu! que vois-je! Laurence!... (*Bas à Dupré.*) Dupré, tirez-moi de là, mon ami.

DUPRÉ, *bas.*

Et par quel hasard se trouve-t-elle ici?...

Digitized by Google

GERSAINT, *à Laurence.*

Venez, mon enfant.

DUPRÉ, *en feignant la surprise.*

Eh! c'est mademoiselle Clermont!

LE MARQUIS.

Une amie d'enfance de ma fille, comtesse, je vous la présente.

LA COMTESSE.

Mademoiselle est bien aimable de venir assister aux noces de Sophie.

DUPRÉ, *bas à Laurence,*

Laurence, j'espère que vous saurez respecter ce qui est un secret pour tout le monde, et qu'Ernest...

LAURENCE, *bas, avec vivacité.*

Que dites-vous d'Ernest? (*Elle l'aperçoit.*) Ciel! c'est lui!

GERSAINT, *bas, à Laurence.*

Allons, ma chère Laurence, ayez du courage, ne troublez pas cette cérémonie qui assure à jamais le bonheur de votre amie.

ERNEST, *bas, à Laurence.*

Pas un mot, si vous ne voulez pas être déshonorée.

LAURENCE, *bas, à Ernest.*

Et si je me tais, qui me rendra l'honneur?

Digitized by Google

ERNEST, *bas.*

Je suis forcé par ma famille... Songez à votre amie, songez à moi.

SOPHIE, *à Ernest, en lui présentant Laurence.*

Permettez, M. le comte, que je vous présente ma meilleure amie; elle m'a promis de passer quelque tems avec nous.

ERNEST, *avec une politesse froide.*

J'espère que mademoiselle voudra bien tenir sa promesse. La meilleure amie de mademoiselle de Boncourt doit être digne de ce nom.

LAURENCE, *à part.*

Ah! que se passe-t-il en moi? pourquoi ne puis-je mourir?

GERSAINT, *bas, à Laurence.*

Allons, prenez garde, répondez à l'accueil flatteur que l'on vous fait.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Cette jeune personne est bien timide.

LAURENCE, *à Ernest, en cherchant à surmonter son émotion.*

Le bonheur de mon amie doit m'être cher, monsieur, et lorsque vous vous chargez de la rendre heureuse...

ERNEST, *avec une intention marquée.*

Je n'aspire qu'à prouver combien je veux mériter l'honneur que je reçois, aussi je ne balance pas à déclarer hautement devant deux

Digitized by Google

familles assemblées, que si, jusqu'à ce jour, j'ai pu commettre quelques torts, je mettrai tous mes soins à les réparer.

GERSAINT.

Le bon jeune homme! Ah! ce n'est qu'au sein de la vieille noblesse qu'on trouve ces sentimens. C'est agir en digne pair de France.

LAURENCE, *à part.*

C'en est donc fait, je dois mourir de douleur.

ERNEST, *bas à Laurence.*

Soyez tranquille, Mademoiselle.

LE MARQUIS.

Allons, M. Cle omte, prenez cette plume et signez.

ERNEST.

C'est le bonheur d'un grand nombre de personnes que je m'engage d'assurer. (*Il signe.*)

LA COMTESSE, *à Sophie, en l'embrassant.*

Soyez ma fille.

(*Sophie signe et après elle les membres de la famille, puis Gersaint.*)

LAURENCE, *à part, au comble de l'abattement.*

Et c'était pour assister à ce spectacle que j'arrivais... Et ma bouche est silencieuse, et mon cœur cesse de battre.

Digitized by Google

SOPHIE, *à Laurence, en lui présentant la plume.*

Chère Laurence, que ton nom soit là, comme un doux espoir.

LAURENCE, *à part.*

Mon nom si près du sien, pour le bonheur d'une autre.

LA COMTESSE, *à son fils, en lui remettant un écrin.*

Tenez, Ernest...

LAURENCE, *de même.*

Ah! ce nom me fait mal.

GERSAINT, *bas à Laurence.*

Ce nom, ma pauvre enfant, vous en rappelle un qui vous est cher... Allons, soyez calme.

LA COMTESSE, *à Ernest.*

Ce sont mes diamans : offrez-les à votre femme.

ERNEST, *donnant l'écrin à Sophie.*

Ils n'ajouteront rien à votre beauté.

LAURENCE, *à part.*

Ce langage me tue.

SOPHIE.

Je les reçois avec plaisir, puisqu'ils me viennent de vous.

LA COMTESSE.

Je suis impatiente de vous en voir parée. (*A Laurence.*) Mademoiselle voudra bien se charger du soin de les attacher au cou de son amie.

Digitized by Google

SOPHIE, *avec admiration.*

Oh! Le beau collier!

LAURENCE, *avec un accent déchirant.*

Un collier! *(Elle attache le collier.)*

SOPHIE.

Mon Dieu! comme ta main tremble.

ERNEST.

Mademoiselle a tort de craindre.

LE MARQUIS.

Quand vous vous marierez, mon enfant, la comtesse de Cérigny, ou pour mieux dire votre amie, se chargera du soin que vous remplissez auprès d'elle en ce moment.

LAURENCE, *avec un effort de voix.*

Je ne me marierai jamais, monsieur. *(Elle s'évanouit.)*

LA COMTESSE.

Eh! bien, elle s'évanouit! Ces pauvres jeunes filles sont toujours ainsi quand il s'agit de mariage. *(On l'emporte.)*

DUPRÉ, *bas à Ernest.*

Nous voilà sortis d'un mauvais pas.

ERNEST, *à Dupré, avec sang-froid et hauteur.*

Je ne vous comprends pas, mon cher Dupré.

Digitized by Google

ACTE IV.

La scène est à Paris. — Le théâtre représente un salon chez le comte de Cérigny.

SCÈNE PREMIERE.

ERNEST, GERSAINT.

ERNEST.

Ainsi, toutes vos démarches ont été iuntiles?

GERSAINT.

Toutes; et je commence à croire que la pauvre enfant ne s'est pas rendue à Paris. Seule, sans expérience, que peut-elle être devenue?... Ah! M. le comte, vous ne savez pas...

ERNEST.

J'ai cru deviner qu'un amour contrarié l'obligeait à fuir ainsi sa famille et ses amis. La comtesse est vivement affligée de cette aventure.

GERSAINT.

Il est pour moi un spectacle affreux, c'est celui de la douleur d'un père.

Digitized by Google

ERNEST, *avec un mouvement de surprise.*

Ah! le père de cette jeune personne est à Paris?

GERSAINT.

Oui, M. le Comte : secondé par le jeune homme qu'il avait destiné à être le mari de sa fille, il suit les traces de la fugitive. Tous deux en ce moment sont auprès de la comtesse.

ERNEST.

Voulez-vous bien m'excuser auprès d'eux, je vous en prie; une affaire importante m'oblige à sortir ce soir... Mais j'espère être assez heureux pour faire connaissance avec ces Messieurs... Vous permettez que je vous laisse... (*A part en sortant.*) Voilà des gens auxquels il faut fermer ma porte.

SCÈNE II.

GERSAINT, CLERMONT, SOPHIE, ARMAND.

SOPHIE.

Venez, Monsieur, mon mari vous guidera dans vos recherches.

GERSAINT.

Une affaire importante vient d'obliger le Comte à sortir... (*Au vieillard.*) Du courage, mon cher Clermont, du courage!

(*Clermont reste accablé par la douleur.*)

Digitized by Google

SOPHIE.

Et vous n'avez pu recueillir des renseignemens précis par notre ancienne amie Héloïse? Tout porte à croire que Laurence s'est réfugiée auprès d'elle.

ARMAND.

Ce que nous avons appris sur cette demoiselle nous a fort affligés, Madame, et notre désespoir à présent est doublé par la crainte que Laurence ne soit parvenue à la rejoindre.

SOPHIE, *affligée.*

Mon Dieu! quel triste évènement!

GNRSAINT.

Mais n'est-il pas possible de découvrir la demeure de cette peronne, et l'autorité....

ARMAND.

Un de nos compatriotes m'a promis de me conduire ce soir dans une maison où il pense que Héloïse est reçue... Aussi bien, Madame la Comtesse, l'heure du rendez-vous n'est pas éloignée, et nous allons nous retirer.

SOPHIE.

J'espère que vous ne tarderez pas à venir m'apprendre d'heureuses nouvelles.... M. Armand, vous êtez digne de faire le bonheur de mon amie!

ARMAND, *à Clermont.*

Venez, mon père, vous avez toujours un enfant. (*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

Le théâtre représente un boudoir chez madame Saint-Ange.

ERNEST, MADAME SAINT-ANGE.

MADAME SAINT-ANGE.

Voyez combien je suis généreuse, mon cher comte, je ne vous fais aucun reproche, et pourtant vous me délaissez d'une façon cruelle.

ERNEST,

Vous m'accusez, ma chère, vous devriez me plaindre... je suis l'homme de France le plus sérieusement occupé... Cependant je me rends à votre invitation. De quoi s'agit-il? votre lettre était mystérieuse.

MADAME SAINT-ANGE.

Je veux vous présenter à l'une de mes amies. C'est une jeune fille accomplie, d'une candeur rare, d'une beauté ravissante.

ERNEST.

Et comment l'avez-vous connue?

MADAME SAINT-ANGE.

Curieux que vous êtes! vous voulez tout savoir!... Mais je n'ai pas de secrets pour vous. C'est l'amie d'enfance d'une personne que vous

Digitized by Google

avez sans doute vue chez moi; je lui ai offert un asyle : tout le monde ici en rafolle, mais nul n'est encore parvenu à vaincre cette vertu farouche.

ERNEST.

Vous plaisantez, ma chère?

MADAME SAINT-ANGE.

Non, venez la voir avant qu'on n'arrive... A propos, vous ferez une partie d'écarté.

ERNEST.

Je ne joue plus.

MADAME SAINT-ANGE.

Tous les jeunes gens parlent ainsi. En vérité, cela devient à périr d'ennui. (*A Héloïse qui entre.*) Ma toute belle, faites allumer, nous aurons beaucoup de monde ce soir.

SCÈNE IV.

HÉLOISE, *seule.*

Je lui ai fait signe de me suivre, pourvu qu'elle ait pu me comprendre... La pauvre enfant est si candide... Ah! son ignorance me rappelle aussi le tems où pure comme elle... Pourquoi un infâme séducteur m'a-t-il forcée à quitter le comptoir où je vivais tranquille?.. Cette existence me pèse, et ces hommes auxquels je dois sourire et plaire ne

Digitized by Google

m'inspirent plus que de l'horreur... Les hommes! les hommes! nous les regardons comme le but de notre vie, et quand on les connait, ils paraissent si petits et si méprisables que le dégoût arrive... Mais mon amie s'avance, elle n'est pas seule... Ah! sachons la protéger. (*Elle se retire.*)

SCÈNE V.

LAURENCE, ERNEST.

LAURENCE, *avec effroi.*

Laissez-moi, laissez-moi, Monsieur! Faut-il donc que je vous trouve partout, partout où je crois pouvoir éviter votre présence.

ERNEST, *d'un ton passionné.*

Je vous revois, Laurence!

LAURENCE, *avec dignité.*

Ne m'approchez pas... Allez, je me hâte de vous le dire, je vous hais!

ERNEST.

Non, votre cœur est incapable de ce sentiment, et vous m'écouterez quand ma bouche ne veut faire entendre que des consolations.

LAURENCE.

Il n'y en a pas pour la honte.

ERNEST.

Sophie vous réclame, votre place est près d'elle.

Digitized by Google

LAURENCE, *d'un air calme.*

Ma place est loin de vous, Monsieur; si loin que je ne puisse jamais entendre le son de votre voix; si loin que le plus indifférent de vos regards ne puisse tomber sur votre victime.

ERNEST.

Ah! Laurence, pouvons-nous oublier de doux transports... Votre amie vous appelle, et moi, je vous supplie, venez, la vie sera douce.

LAURENCE, *avec mépris.*

Ah! vous me faites horreur!

ERNEST.

Croyez encore à mon amour, laissez-moi vous combler des dons de la fortune, vous consacrer ces richesses qui m'ont fait trahir mes plus doux sentimens; venez, vous serez chérie, vous partagerez avec Sophie...

LAURENCE, *de même.*

Cessez ce discours, Monsieur, il ne m'indigne plus, il est sans danger, il est inutile, mais fatigant.

ERNEST.

Non, je ne vous laisserai pas ici seule, sans protecteur.

LAURENCE.

J'en puis sortir comme j'y suis entrée, aussi pure que m'a laissée le comte Ernest. Pour faillir, il fallait que je vous visse, et je me releverai seule...

Digitized by Google

ERNEST.

Je saurai réparer mes torts, je vous dois la tranquillité, le bonheur...

LAURENCE.

Ma tranquillité, mon bonheur!... Et rendrez-vous à mon vieux père un front calme et des nuits sans fantômes?

ERNEST, *en suppliant.*

Laurence, quittez ce lieu.

LAURENCE.

Il me devient suspect, puisque je vous y vois. Mais on vient, calmez-vous, monsieur; j'ai pu me contraindre en vous voyant, tachez de m'imiter.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME SAINT-ANGE.

MADAME SAINT-ANGE.

On s'aperçoit de votre absence, ma belle amie, on vous réclame. (*Bas à Ernest.*) Comment la trouvez-vous?

ERNEST, *bas à madame Saint-Ange.*

J'ai besoin de vous parler en secret.

MADAME SAINT-ANGE.

Suivez-moi donc. (*Haut.*) Mais, cher comte, on vous attend à la table de wisth

Digitized by Google

ERNEST.

J'espère que Mademoiselle voudra bien me recevoir quelquefois?

LAURENCE.

Si vos intentions sont pures, Monsieur, votre conduite me le prouvera.

ERNEST, *à part.*

Elle ne m'échappera plus.

MADAME SAINT-ANGE.

Venez, venez; et vous, ma belle, ne tardez pas à nous rejoindre.

SCÈNE VII.

LAURENCE, *et peu après* HELOISE.

LAURENCE.

Hélas! que vais-je devenir?... Cruelle amie, où m'avez-vous conduite?

HÉLOISE, *accourant.*

Ah! Laurence!... Armand... ton père...

LAURENCE, *effrayée.*

Que dis-tu?

HÉLOISE.

Ils sont là.

LAURENCE, *avec désespoir.*

Mon père en ces lieux!.. là!... où fuir? où me cacher?

Digitized by Google

HÉLOISE.

Je me suis échappée du salon avant qu'ils ne m'aperçussent... On va les présenter à Madame Saint-Ange...

LAURENCE, *avec égarement.*

Au nom du Ciel! ne me trompez pas!... Quelle est cette maison? Quel rôle y remplissez-vous?... Mon père! mon père à Paris! mon père si près de moi, si près de d'Ernest! il faut fuir... Si tu as pitié de ton ancienne amie, si tu m'aimes encore...

HÉLOISE.

Oui, je t'aime, et je voudrais quitter avec *toi* cette horrible demeure à laquelle la misère m'attache, où m'a précipitée la séduction de ceux qui devaient me protéger.

LAURENCE, *de même.*

C'en est donc fait! je n'en puis plus douter, et c'est pour m'y chercher que mon père... Fuyons fuyons... La misère, dis-tu?

HÉLOISE.

Hors d'ici, je suis sans pain.

LAURENCE.

Sans pain! et le travail?...

HÉLOISE.

J'en ai perdu l'habitude; mais la vertu et le courage renaîtraient bien vite dans mon âme si tu étais toujours là, près de moi.

Digitized by Google

LAURENCE, *plus égarée.*

On s'approche, et c'est mon père... on parle, et c'est la voix d'Armand.... Héloïse, arrache-moi d'ici, je me meurs.

(*Elles sortent précipitamment.*)

SCÈNE VIII.

ERNEST, ARMAND, CLERMONT.

ERNEST.

Si j'éprouve quelque étonnement, Messieurs, c'est de vous rencontrer en ce lieu.

ARMAND.

Le hasard nous sert favorablement, Monsieur. Votre ami Dupré n'a pu nous indiquer d'une manière positive en quel lieu nous serions certains de vous trouver.

ERNEST.

Me voici, voulez-vous bien m'instruire du motif qui vous a fait desirer de me voir.

ARMAND.

Voilà M. Clermont....

ERNEST.

J'ai l'honneur de reconnaître Monsieur.

ARMAND.

Nous venons chercher sa fille, ici, Monsieur, et votre présence n'a pas lieu de nous surprendre.

Digitized by Google

ERNEST.

Mademoiselle Clermont n'est pas ici, que je sache, Monsieur.

ARMAND.

Monsieur, ayez pitié d'un père...

ERNEST, *avec insolence.*

Vous êtes accompagnés d'un agent de l'autorité, Messieurs, et Madame Saint-Ange seule doit compte de sa conduite.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME SAINT-ANGE, L'AGENT DE POLICE.

L'AGENT DE POLICE.

On vous avait mal informés, Messieurs, la personne que vous cherchez n'est pas dans cette demeure.

ARMAND.

Hâtons-nous donc d'en sortir.

MADAME SAINT-ANGE.

Rentrons au salon, cher comte.

(*Armand reste étonné.*)

ERNEST.

D'où naît votre étonnement, Monsieur? mon nom vous serait-il donc inconnu?

Digitized by Google

ARMAND, *à Clermont.*

Suivez-moi, mon ami; grâce au Ciel, votre fille n'est pas ici. (*Ils sortent tous.*)

SCÈNE X.

Le théâtre représente la chambre commune chez un logeur.

M. DE ***, MADAME DUFOUR.

M. DE ***.

Ah! quelle nuit j'ai passée!... D'un côté des larmes, de l'autre les éclats de rire de la joie.... nulle part le sommeil!

MADAME DUFOUR.

Pardonnez-moi si je deviens importune; votre nom doit être inscrit sur mon registre, avec votre profession et le lieu de votre résidence.

M. DE ***.

Mon nom? le lieu de ma résidence?

MADAME DUFOUR.

Il le faut; les ordonnances de police sont sévères, et je suis déjà en contravention pour vous.

M. DE ***.

Je refuse de m'y soumettre, Madame... Mais vous qui paraissez si bonne et si digne d'un

Digitized by Google

meilleur sort, comment êtes-vous parvenue à passer votre existence au milieu de scandales sans cesse renaissans?

MADAME DUFOUR.

Moi, Monsieur... dois-je vous répondre?

M. DE ***, *avec bonté.*

Oui, car vous souffrez.

MADAME DUFOUR, *attendrie.*

Ah! Monsieur, il y a dans vos paroles quelque chose d'irrésistible : oui je souffre; la mort seule me délivrera... seule elle viendra rompre cette lourde chaîne que je porte depuis trente ans, cette chaîne que j'ai voulu porter... J'aimais, j'avais seize ans.

M. DE ***.

Voilà ce qu'on appelle un mariage d'inclination... Depuis si longtems vous expiez le tort d'avoir aimé?.. Et sait-on si l'on aime à seize ans? à cet âge, un homme vous plaît parce qu'il est homme. Il devient votre maître... puis son inconduite amène la misère, puis la misère dégrade de nobles créatures.

MADAME DUFOUR.

Et il faut obéir, il faut étouffer dans son cœur tout sentiment d'honneur, il faut accoutumer ses yeux à de hideux spectacles; il le faut, le maître est là, armé de la loi qui oblige au partage de l'infamie.

Digitized by Google

M. DE ***, *en lui prenant les mains.*

Ah ! pauvre femme !

MADAME DUFOUR.

Chut ! pas un mot ; s'il savait qu'un homme, quel qu'il soit, est assez charitable pour me plaindre, j'en souffrirais davantage... Mais on vient... Si c'était lui !

M. DE ***.

Non ; c'est la jeune fille dont je vous ai parlé... Laissez-nous, et si vous le pouvez, protégez-la, je vous en prie.

MADAME DUFOUR.

C'est un devoir doux à remplir.

M. DE ***.

Bonne femme ! (*Madame Dufour sort.*)

SCÈNE XI.

LAURENCE, M. DE ***.

M. DE ***, *avec un peu de sévérité.*

Voyons, Mademoiselle, que puis-je pour vous ? La maison dans laquelle vous vous trouvez, n'est pas une bonne recommandation auprès d'un vieillard.

LAURENCE, *d'un ton craintif.*

Et ne pensez-vous pas, Monsieur, que le hasard ou le malheur y conduise une pauvre fille ?

Digitized by Google

M. DE ***.

Plus ordinairement c'est la corruption... Mais, Mademoiselle, la raison qui m'en a fait franchir le seuil doit disposer mon cœur à l'indulgence.

LAURENCE.

Vous avez l'air bon et respectable, Monsieur, et je n'ai pas balancé à vous prier de m'accorder un moment d'entretien.

M. DE ***.

Cette démarche ma paru extraordinaire; car vous êtes sans doute plus habituée à ce qu'on sollicite de tels tête-à-tête.

LAURENCE, *en suppliant.*

Ah! Monsieur, ne me tenez pas ce langage, je ne le mérite point... Je suis une triste créature bien affligée.

M. DE ***.

La vérité se fait sentir dans vos paroles... Mais vous n'êtes pas seule ici?

LAURENCE.

Non, Monsieur; une personne, bonne à sa manière, dévouée peut-être, mais avec laquelle je ne dois pas rester plus longtems, m'a amenée ici: il nous fallait un asyle, et dans notre position, nous n'étions pas maîtresses du choix... Ah! Monsieur, ne connaissez-vous pas quelque femme respectable, âgée, sévère, qui voulût bien me recueillir auprès d'elle?

Digitized by Google

M. DE ***.

On n'acceuille bien que ceux qu'on est en droit d'estimer, et le malheur et l'estime vont rarement ensemble à Paris.

LAURENCE.

Cependant, Monsieur..... Mais pourquoi ne vous dirais-je pas que séduite, et rougissant de ma honte, je fuis une famille respectable...

M. DE ***, *avec douleur.*

Partout, partout la séduction! la séduction enfantant la misère!... Pauvres filles! pauvres filles!... Hier, à l'entrée de la nuit, une malheureuse, une femme est venue à moi et m'a dit : J'ai quatre enfans qui vont mourir de faim, et moi, depuis deux jours, je suis sans nourriture... Elle était pâle, les yeux ternes. — Qui vous a réduite à cette extrémité? — Le mariage. — C'est-à-dire un mari. Je lui donnai ma bourse, malheureusement trop légère... A quelques pas de là, une belle personne m'accoste, et d'une voix aigre-douce m'engage à l'écouter. — Et qui vous a forcée à parler ainsi aux passans? — L'amour. — C'est-à-dire un amant. — Plus loin, une pauvre petite, une enfant se jette dans mes bras. — Sauvez-moi! sauvez-moi! — De qui? — De l'homme qui me poursuit..... De tous côtés la misère, la douleur et le vice!... La misère, parce qu'il y a

Digitized by Google

des riches. La douleur, parce qu'il y a des riches. Le vice, parce qu'il y a des riches. La richesse, voilà la grande plaie sociale.

LAURENCE.

Oui, Monsieur, la femme est faible et tout concourt à la tromper!

M. DE ***.

La femme n'est faible que parce qu'elle est ignorante; et il faut qu'elle s'instruise pour conquérir son droit dans la société; il faut qu'elle puisse un jour être libre; il faut qu'elle puisse se passer de la protection d'un mari..... Eh bien! on ne vous élève qu'en vue d'un mari... C'est pour plaire à un mari qu'on vous dit mille riens auxquels vous attachez tant d'importance... On vous dresse à la grâce, on vous montre l'art de la parure, tout cela pour charmer ce maître dont vous achetez le nom par votre dot et au prix de votre liberté... Et depuis que Dieu vous a délivrées, la loi ne vous retient-elle pas en laisse comme un animal domestique?

LAURENCE, *d'un ton touchant.*

Eh! Monsieur, pourquoi ne m'a-t-on pas fait entendre ce langage? pourquoi m'a-t-on livrée à la vie, sans défense contre moi-même?... Ah! que je me sens forte de vos paroles...

M. DE ***, *avec étonnement et exaltation.*

Ma chère enfant, seriez-vous donc la femme

Digitized by Google

que je cherche depuis si longtems? la femme qui doit préparer l'avenir de toutes les femmes?..... Après l'avoir vainement cherchée dans les rangs les plus élevés de la société, devais-je la rencontrer ici? Pourquoi pas. Dieu naquit dans une étable, et ses larmes coulèrent du haut de la croix sur la Madeleine pécheresse et repentante... Vous me demandez un asyle... ah! malheureux, que ne puis-je vous l'offrir!... Vous me demandez protection, et on ne l'accorde aujourd'hui qu'à prix d'or... C'est égal, ma chère demoiselle, je serai votre père dans cette sentine d'iniquités. Je vois briller en vous, je ne sais quelle espérance céleste... Ah! que je regrette en ce moment la haute position où je pouvais vous montrer à tous les regards.

LAURENCE, *vivement émue.*

Monsieur, Monsieur, voyez mes larmes!... Mais une triste expérience m'apprend qu'il faut, même à ceux qui nous inspirent les plus douces sympathies et le respect le plus involontaire, qu'il faut leur dire cruellement : Qui donc êtes-vous, vous de qui je réclame protection, vous qui daignez bien me l'accorder?

M. DE ***.

Qui je suis? ma fille!... Vous dire qui j'étais, cela est possible : j'étais de ceux qui se croient au-dessus des autres; j'étais un homme du monde,

Digitized by Google

élégant, oisif, vivant du travail d'autrui, héritier d'un nom et d'une fortune; mais aujourd'hui je suis une énigme, un mystère... quelques-uns m'appellent moraliste; quelques autres, savant; pour ceux-ci, je suis philosophe; pour le plus grand nombre, un rêveur...

LAURENCE.

Mais à vos propres yeux, généreux vieillard?...

M. DE ***.

Je suis un avenir.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMMISSAIRE, DUFOUR.

LE COMMISSAIRE, *à la cantonnade.*

Qu'on ne laisse sortir personne de la maison... (*A Dufour.*) Dufour, votre registre... (*Apercevant Laurence et M. de* ***.) Ah! quels sont ceux-ci?... Je ne connais pas cette fille... nous allons voir... (*A M. de* ***.) Qui êtes-vous, Monsieur, vos papiers?

M. DE ***.

Je commencerai, avant de répondre, par vous demander qui vous êtes vous-même, et de quel droit vous m'interrogez?

(*Le commissaire montre son écharpe.*)

DUFOUR.

C'est M. le commissaire de police.

Digitized by Google

LE COMMISSAIRE.

La loi soumet à ma surveillance cette maison et ceux qui y logent.

M. DE ***.

Monsieur, je ne loge point dans ce lieu.

DUFOUR.

Vous y avez passé la nuit, et vous avez refusé d'inscrire votre nom sur le registre.

M. DE ***.

Je suis venu dans cette maison, n'est-elle pas ouverte à quiconque se trouve attardé?

LE COMMISSAIRE.

Sans doute. Un honnête homme peut y trouver un gîte, mais il ne refuse pas de se conformer aux lois. Votre nom, le lieu de votre résidence ordinaire?...

M. DE ***.

Mon nom? je ne vois pas la nécessité de le faire connaître en ce moment; quant à mon domicile, doit-il paraître étonnant aujourd'hui qu'un honnête homme n'en ait pas ?

LE COMMISSAIRE

Quelle est votre profession?

M. DE ***,

Savant.

LE COMMISSAIRE.

Je ne plaisante pas. Répondez.

Digitized by Google

M. DE ***.

Pensez-vous qu'à mon âge, devant un magistrat et dans ce lieu, je sois tenté de plaisanter, Monsieur? Je suis un savant, comprenez-vous?... Un jour, des hommes célèbres me dirent : Si nous avions de l'argent que de belles choses nous ferions pour l'humanité! Pour toute réponse je leur donnai cent mille écus. Ils ont tout mangé et n'ont rien fait. Alors j'ai vu que ce n'est pas l'argent qui manque, mais le but social et la vertu.

LE COMMISSAIRE.

Terminons ce verbiage. Quels sont vos moyens d'existence?

M. DE ***.

C'est ce qu'il faut demander à ces êtres qui sans jamais rien faire, ont des trésors à prodiguer...

LE COMMISSAIRE.

C'est un fou. Sans demeure, sans moyen d'existence. Savez-vous bien que la loi m'autorise à vous déclarer en état de vagabondage et à vous conduire en prison.

LAURENCE, *alarmée.*

En prison! un vieillard! et parce qu'il est pauvre!...

M. DE ***.

C'est la loi, mon enfant... mais rassurez-vous.

Digitized by Google

La prison est un couvert, et l'homme y peut trouver l'occasion d'être encore utile à ses semblables.

LE COMMISSAIRE.

Décidément, c'est un fou. Mais quelle est cette femme?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DEUX ESTAFIERS, HÉLOISE ET UNE FILLE *ivre.*

LE COMMISSAIRE.

Qui êtes-vous? (*A Héloïse.*) Ah! ah! je vous connais. N'êtes-vous plus chez Madame Saint-Ange?...

HELOISE.

Toujours. (*Elle pleure en voyant l'air méprisant de Laurence.*)

DUFOUR, *à la fille.*

Répondez à M. le commissaire, qui êtes-vous?

LA FILLE.

Ce que je suis, M. le président, je suis une brave fille qui respecte la loi!...

M. DE ***, *en reconnaissant la fille.*

Que vois-je? Misérable, où sont vos quatre enfants prêts à mourir?... C'était pour vous mettre en cet état, qu'hier vous excitiez ma com-

Digitized by Google

misération... Savez-vous bien que c'est un crime que de tromper la charité des passans?...

LA FILLE.

Je ne vous connais pas. (*Au commissaire, en levant la main*) Je ne le connais pas, M. le président.

LE COMMISSAIRE.

Cette fille est prise de vin.

LA FILLE.

De vin! Non, M. le président, c'est pas vrai, sans vous démentir, je n'ai bu que de l'eau-de-vie.

LAURENCE, *à M. de* ***.

O Ciel! où sommes-nous?

LE COMMISSAIRE.

Fi! quelle horreur!

LA FILLE.

Y a pas de loi qui défende de boire, M. le président.

LE COMMISSAIRE.

Qu'on mette cette fille au lit, et qu'on la soigne. (*A Héloïse.*) Conduisez-la, Héloïse.

M. DE ***, *avec tristesse.*

Il y a partout protection pour le vice.

(*Héloïse, la fille et l'un des estaffiers sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* HÉLOISE, LA FILLE ET L'UN DES ESTAFFIERS.

LE COMMISSAIRE, *en montrant Laurence.*

Et celle-ci, je ne la connais pas... Allons, approchez; vous n'avez pas encore fait votre déclaration.

LAURENCE, *avec dignité.*

Est-ce à moi que vous parlez, Monsieur?

LE COMMISSAIRE.

Mais ne seriez-vous pas grosse?

LAURENCE, *de même.*

Ai-je donc un compte à vous rendre?

LE COMMISSAIRE.

A d'autres. Parce que vous êtes enceinte, vous voudriez passer pour une vertu. Avez-vous fait votre déclaration? Répondez : qui êtes-vous?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DUFOUR.

MADAME DUFOUR.

Monsieur, cette jeune personne n'est ici que par accident; elle m'est confiée : j'en réponds.

Digitized by Google

DUFOUR, *à part.*

Ma femme a sans doute quelques motifs pour parler ainsi. (*Au commissaire.*) Oui, c'est une jeune fille de province..?

LE COMMISSAIRE.

Allons, c'est bien, c'est bien; mais il faut qu'elle se mette en règle, qu'elle ait sa carte. (*A M. de* ***.) Vous, suivez-moi, nous saurons bien qui vous êtes.

M. DE ***.

Vous me faites pitié! Dans la société telle qu'on l'a faite, telle qu'on l'entretient, la pauvreté doit être un crime, puisque la richesse y tient lieu d'honneur, de savoir et de vertu.... Je consens à vous suivre, Monsieur, car vous me fournissez l'occasion de dire à un magistrat ce que je pense de vos lois, vis-à-vis de telles mœurs. (*A Laurence.*) Adieu, mon enfant, n'oubliez pas que Dieu donne aide à ceux qui veulent être utiles aux autres.

LE COMMISSAIRE.

Marchez. C'est un escroc ou un fou. (*A un estafier.*) Vous, allez m'attendre près de la demeure de la femme que vous m'avez signalée comme tenant une maison publique sans autorisation. (*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

LAURENCE, MADAME DUFOUR.

LAURENCE, *embrassant les mains de Madame Dufour.*

Ah ! Madame...

MADAME DUFOUR.

Venez, pauvre fille, venez ; fuyez cette maison, ce repaire de brigands et de vices.

LAURENCE.

Mais, Madame, où porter mes pas, où me réfugier?

MADAME DUFOUR.

Ne craignez rien, Dieu a permis que je pusse vous protéger.

LAURENCE.

Vous êtes un bon ange.

MADAME DUFOUR.

Je suis comme vous, malheureuse, et depuis trente ans sous le joug de celui que j'ai choisi, qui m'a plu, que j'épousai contre la volonté de ma famille.

LAURENCE.

Vous pleurez, Madame...

MADAME DUFOUR, *avec bonté.*

Sur vous, mon enfant, sur votre triste position... Mais je veux vous en sortir, je veux vous faire rentrer dans la voie droite... Ah! les occasions d'être utile sont trop rares, quoique je les cherche chaque jour.

Digitized by Google

LAURENCE.

Vous méritez toute ma confiance : sachez...

MADAME DUFOUR.

Venez, vous me direz tout en route. Je vais vous conduire à l'instant même dans une famille respectable où vous vivrez dans la retraite la plus impénétrable.

LAURENCE.

Généreuse femme!

MADAME DUFOUR.

Vous serez recueillie, respectée.

LAURENCE.

Vous me rendez la vie.

MADAME DUFOUR.

Venez... Mais ne vous mariez pas, ne vous mariez pas. Vous serez mère, acquiérez assez de force pour accepter cette noble fonction : vous serez mère, femme, sans être esclave, tandis que je suis esclave sans être mère... Et trente ans de douleurs et d'infamie ont payé un jour d'illusion.

LAURENCE.

Je me croyais seule infortunée.

MADAME DUFOUR.

Dans le monde, tel qu'il est, il n'y a d'heureux que l'égoïste. (*Elles sortent.*)

Digitized by Google

ACTE V.

Le théâtre représente une prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURENCE, MADAME OSMOND, *en habit de religieuse.*

MADAME OSMOND.

Priez Dieu, mon enfant, priez Dieu, sa miséricorde est infinie.

LAURENCE.

Oh! digne et sainte femme!

MADAME OSMOND.

Ne m'appelez pas ainsi. Je ne suis qu'une pauvre pécheresse.

LAURENCE.

Vous venez au fond des prisons consoler la plus misérable des créatures, et qui peut vous intéresser à moi?

MADAME OSMOND.

Vous êtes malheureuse, cela suffit. Cependant,

Digitized by Google

je dois vous avouer que le nom de la ville où vous êtes née m'a fait sympathiser plus vivement avec vos douleurs.

LAURENCE, *avec anxiété.*

Vous connaissez ce pays, ma mère?

MADAME OSMOND,

Il n'y a pas beaucoup de tems que je l'habitais encore.

LAURENCE.

O Dieu! et mon père vous était connu, peut-être?

MADAME OSMOND.

Son nom seul...

LAURENCE *avec désespoir.*

Et vous savez que, n'ayant pu supporter la honte de sa fille, il est mort... mort de chagrin.

MADAME OSMOMD.

Calmez-vous. Vous allez paraître devant vos juges sur la terre; mais songez qu'il est une justice aux yeux de laquelle rien n'est caché: que cette pensée vous soutienne.

LAURENCE.

Hélas! le premier oubli de cette pensée m'a entraînée de chûte en chûte jusque dans ce cachot... Et si vous me permettez une question, Madame, puis-je savoir à qui je dois tant de consolations?...

Digitized by Google

MADAME OSMOND.

Parlons de vous, mon enfant, de vous seule. Vous m'avez déjà manifesté plusieurs fois le désir de voir une amie... Vous vouliez qu'une personne sûre et discrète se chargeât de lui remettre un billet, à elle-même. Dans votre position, pauvre fille, vous ne pouvez compter sur personne...

LAURENCE.

Sur personne? pas même sur vous, ma mère?...

MADAME OSMOND.

En douter serait offenser Dieu que nous devons bénir jusqu'à la mort.

LAURENCE.

Ah! toutes vos paroles se font jour dans mon cœur.

MADAME OSMOND.

Parlez; voici l'heure à laquelle la règle de notre pieuse maison m'oblige de rentrer, et je veux vous servir sans manquer à mes devoirs.

LAURENCE *en lui donnant un billet.*

Il faudrait aller au faubourg Saint-Germain, à cette adresse, et demander *Madame la Comtesse:* c'est une grande dame, ma mère. Votre habit sera, je n'en doute pas, un moyen d'admission auprès d'elle; alors vous lui remettrez ce billet.

Digitized by Google

MADAME OSMOND.

Rien n'est plus facile.

LAURENCE, *d'un ton suppliant*.

Oh! que je voudrais la voir!

MADAME OSMOND.

Sa charité lui donnera le courage de céder à votre désir.

LAURENCE.

Le Ciel vous entende... Allez, allez bien vîte.

MADAME OSMOND.

Et vous, ma fille, priez.

LAURENCE.

Prier! sainte femme!.. Pour prier, il faut avoir un cœur pur, il faut croire que Dieu est touché, et je ne sais pas de paroles pour calmer son courroux. Apprenez-moi quelque prière, je la dirai, je la dirai souvent.

MADAME OSMOND.

Pauvres femmes que nous sommes! Nous ne savons rien que par nos passions; tout ce qu'on nous enseigne dans l'enfance ne semble contenir aucun sens, parce qu'on fut inhabile à nous l'expliquer... Ma chère fille, le désir est déjà une prière, et le sentiment qui nous fait plier les genoux et courber la tête, rend cet acte pieux. Et ne savez-vous donc pas que cette formule sacrée

Digitized by Google

qu'on vous apprit, sans doute, quand vous étiez toute petite, contient le nœud de ce qu'on appelle avec tant de vanité la civilisation de la société : *Notre père*, — hommes et femmes, pauvres et riches, serviteurs et maîtres, tous le disent, tous sont frères, tous sont égaux, dans cette parole.

LAURENCE, *avec piété.*

Notre père!

MADAME OSMOND.

Que votre règne arrive : n'est-ce pas dire : que vos enfans ne soient plus, au hasard, livrés à la misère ou aux félicités terrestres.

LAURENCE.

Que votre règne arrive! — (*Avec exaltation.*) Oh! ma mère! qu'il m'en coûterait de mourir, vous avez donné à ma vie le but, l'avenir qui lui manquaient.

MADAME OSMOND.

Vous venez de naître, qu'importe la mort! Soyez calme, je reviendrai bientôt.

(*Elles s'embrassent et sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

Un boudoir chez le Comte de Cérigny.

ERNEST, SOPHIE.

SOPHIE.

Ernest, c'est notre jour de loge aux Italiens.

ERNEST.

Je dois aller chez le ministre, ma bonne amie.

SOPHIE, *contrariée.*

Toujours! J'espère au moins que votre mère m'accompagnera et que vous viendrez nous rejoindre.

ERNEST.

Fort bien... Sophie, serez-vous satisfaite d'être ambassadrice?

SOPHIE, *avec froideur.*

Je n'ai d'autre volonté et d'autres plaisirs que les vôtres.

ERNEST.

Ma nomination dépend de mon vote à la Chambre, c'est-à-dire qu'elle est certaine.

SOPHIE.

Mais, Monsieur, votre conviction...

ERNEST.

Ma chère, je tiens à cette ambassade. Nous

Digitized by Google

vivrons dans le plus beau pays du monde, et votre grossesse n'est pas assez avancée pour retarder notre départ. Il se pourrait que le roi signât aujourd'hui même : le roi m'a fait hier l'accueil le plus grâcieux.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Une sœur religieuse demande à parler à Madame la Comtesse.

ERNEST.

Vous la connaissez, Sophie?

SOPHIE.

Non pas que je sache. Elle vient sans doute accomplir quelque œuvre de charité.

ERNEST.

Pas toujours, Madame; ces bonnes sœurs se mêlent souvent de choses fort répréhensibles.

SOPHIE, *d'un ton de reproche.*

Rien ne doit nous faire supposer une telle intention dans ce moment, Monsieur.

ERNEST.

Vous avez raison. (*Au domestique.*) Faites entrer.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

SOPHIE, MADAME OSMOND, ERNEST?

MADAME OSMOND.

Madame la Comtesse me pardonnera...

ERNEST.

Que vois-je sous cet habit? C'est Madame Osmond.

MADAME OSMOND, *se remettant aussitôt de sa surprise.*

Je ne pensais pas vous trouver auprès de Madame, M. le Comte; mais je suis votre servante.

SOPHIE.

Bonne Madame Osmond, c'est bien aimable à vous de venir nous voir. Votre présence me rappelle vivement notre bon et vieil oncle de Cérigny...

ERNEST.

C'est réparer le tort dont vous êtes coupable à nos yeux, de nous avoir laissé ignorer si longtems le lieu de votre retraite et votre sort auquel nous ne pouvons jamais, ma femme et moi, rester indifférents.

MADAME OSMOND.

Après le baron, je n'avais plus que Dieu seul à servir : j'ai dévoué le reste de mes jours aux malheureux.

Digitized by Google

ERNEST.

J'ose espérer que les heureux auront aussi quelques droits à vos soins...

MADAME OSMOND, *à part.*

O Ciel! cette famille doit-elle donc me poursuivre jusqu'au tombeau? (*A Ernest.*) M. le Comte, je désire être seule avec Madame.

ERNEST.

Fort bien, des confidences de femmes... (*Il sonne. Un domestique paraît.*) Mes chevaux. (*A Sophie.*) Je vous laisse avec une amie, ma chère; Madame Osmond est fort liée aux Cérigny, et je vous prie de faire tous vos efforts pour lui être agréable. (*A Madame Osmond.*) Ce vêtement est austère, mais il est de votre choix... Au revoir; je passe chez ma mère la prévenir de votre brusque arrivée.

SCÈNE V.

SOPHIE, MADAME OSMOND.

MADAME OSMOND, *en embrassant Sophie.*

Est-ce vous que je retrouve, ma chère Sophie? Vous!.... que j'ai de joie à vous presser sur mon cœur! Vous! dont la vue me rappelle un fils toujours cher... Mais les momens sont précieux; lisez cette lettre.

Digitized by Google

SOPHIE, *en prenant le billet.*

Que vois-je? l'écriture de Laurence... (*Elle lit.*) Dieu! une prison, un crime... Quel crime a-t-elle donc pu commettre?

MADAME OSMOND.

Un crime épouvantable! Elle a tué son enfant.

SOPHIE, *épouvantée.*

Ah! quelle horreur! je ne puis le croire.

MADAME OSMOND.

Le fait est trop vrai; elle va paraître devant ses juges, le glaive des lois est levé sur sa tête.

SOPHIE, *alarmée.*

Il faut la sauver!

MADAME OSMOND.

La sauver! Dieu seul en a le pouvoir.

SOPHIE. *en parcourant la lettre.*

Elle me demande un avocat, et par un inconcevable caprice, elle exige au nom de notre vieille amitié, que je ne parle pas à mon mari de sa position; et que puis-je sans le Comte?

MADAME OSMOND.

Vous pouvez tout. D'abord, apprenez que si le crime dont elle est accusée est authentique, rien ne prouve qu'elle en soit volontairement l'auteur. Accouchée seule, au milieu de la nuit, elle perdit connaissance et ne revint à elle que par les soins de quelques voisins : son enfant avait cessé de vivre.

Digitized by Google

SOPHIE, *en respirant.*

Ah! Laurence est innocente! et nous la sauverons.... Guidez-moi, je vous en supplie.. habituée à ne rien faire par moi-même, à ne voir, à ne penser que par mon mari, je sens ici mon inexpérience.

MADAME OSMOND.

Fatal usage qui réduit la femme à la nullité la plus complète! Elle n'a de puissance que pour ses fautes!

SOPHIE.

Ma pauvre amie!... Ah! ma mère!... Un homme a troublé la vie la plus pure, et peut-être en ce moment est-il heureux et tranquille.... Venez, ne perdons pas un tems précieux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTES, ERNEST.

ERNEST, *accourant.*

Partagez ma joie, ma bonne amie, je suis nommé ambassadeur... On m'attend chez le ministre, et j'ai voulu vous donner sans retard cette excellente nouvelle, Ah! c'est un des beaux jours de ma vie. (*Il sort enchanté.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTES, *hors* ERNEST.

SOPHIE.

La joie de mon mari, dans ce moment, vient d'ajouter à ma douleur.

MADAME OSMOND.

Madame la Comtesse, la vie de grande dame ne vous fera pas oublier le séjour paisible de Boncourt, ni peut-être les visites du malheureux Alfred.

SOPHIE.

Ah! Madame Osmond, c'est la première fois depuis le jour fatal, que son nom frappe mon oreille... Il m'est souvent arrivé de regretter au sein de grandeurs importunes le tems d'espérance et de liberté... Le bonheur, ma mère, n'est pas toujours dans ces unions formées par les convenances... Mais partons, nous avons toutes deux besoin de force et de courage. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII.

La prison.

LAURENCE, *seule.*

Qu'il fait froid ici!... Si c'était le froid de la mort... je serais heureuse, peut-être... Je me fais horreur à moi-même... Ah! la mort, la mort viendra, je l'espère, terminer mes douleurs... J'irai rejoindre mon père et mon enfant.. Mon

Digitized by Google

père! mon enfant! je les ai tués tous deux, je suis l'horreur des mères, l'exécration des filles! Flétrie, déshonorée, et je vis encore, moi, criminelle!... Et toi! toi qui m'as trompée, toi que j'aimais, que j'aime encore peut-être... l'aimer! non, je le maudis!... Ah! cette idée m'oppresse! il faut prier... prier, c'est pardonner... Mon Dieu! pardonnez-lui!... Ernest! je ferai en mourant des vœux pour ton bonheur!

(*Elle s'agenouille et prie.*)

SCÈNE IX.

MADAME OSMOND, LAURENCE, SOPHIE.

MADAME OSMOND, *montrant Laurence.*

La voilà, elle prie, ne troublons pas sa pieuse méditation.

SOPHIE.

Malheureuse Laurence!

LAURENCE.

Quelle voix viens-je d'entendre!... on a prononcé mon nom et j'ai tressailli... (*Elle aperçoit Sophie et se précipite dans ses bras.*) Ah! c'est Sophie! c'est elle! que je te couvre de mes baisers!

SOPHIE, *avec tendresse.*

J'accours, pauvre amie, je viens partager ta peine, si je ne peux l'adoucir.

Digitized by Google

LAURENCE.

Ange du Ciel! de la pitié! tu ne sais donc pas ce que j'ai fait?

MADAME OSMOND.

Votre amie sait tout, mon enfant.

SOPHIE.

Je sais que tu n'es pas coupable.

MADAME OSMOND.

Nous avons, selon votre désir, intéressé un avocat célèbre à votre cause. Il prend en ce moment connaissance de tout ce qui vous concerne; il va venir bientôt.

SOPHIE.

Nous te sauverons.

LAURENCE, *avec une joie craintive.*

Vous auriez de l'espoir?

SOPHIE.

Oui, nous espérons tout... le jugement te sera favorable... tu sortiras d'ici.

LAURENCE, *souriant avec espoir.*

J'en sortirai!... (*Elle retombe accablée.*) Et pour où aller? qui me recevra?

SOPHIE.

Moi. Cette fois tu ne fuiras plus ton amie.

MADAME OSMOND.

Le comte de Cérigny vous protégera, ma fille.

Digitized by Google

LAURENCE, *mouvement d'effroi, puis elle revient à elle.*

Ah! non, le monde me repoussera comme un objet d'horreur.

SOPHIE.

Laurence, rassure-toi, je t'en conjure, le monde saura te plaindre.

LAURENCE.

Me plaindre!.. Mais quand les hommes me pardonneraient, Dieu me pardonnera-t-il?

MADAME OSMOND.

Dieu qui pardonne au repentir ne saurait repousser l'innocence.

SOPHIE.

Et tu n'es pas coupable. Celui qui t'a séduite est le seul criminel.

LAURENCE, *avec courage et résignation.*

Tais-toi... lui! quel est donc son crime? de m'avoir trouvée belle et de me l'avoir dit. Pourquoi n'ai-je pas su résister à ses prières, à ses larmes, pourquoi n'ai-je pas eu plus de force contre mon propre cœur?... Je suis seule criminelle.

MADAME OSMOND.

Hélas! hélas! voilà la destinée de la femme sur la terre!

SOPHIE.

Mais au lieu de te secourir, il t'a lâchement abandonnée.

Digitized by Google

MADAME OSMOND.

Voilà la conduite du plus fort; voilà sa protection!

LAURENCE, *avec désespoir.*

Mais j'ai assassiné mon enfant.

SOPHIE.

Il est mort par un accident fatal, ce n'est pas toi...

LAURENCE.

C'est moi, moi seule... Pourquoi me suis-je placée dans la nécessité de rougir de mon titre de mère? Pourquoi ses premiers cris au lieu d'émouvoir mes entrailles, portèrent-ils l'épouvante dans le sein de la coupable? Pourquoi devais-je craindre qu'on les entendît?.. Mon enfant a été trouvé mort à côté de moi... je suis seule coupable, et c'est moi, qu'on doit punir.

(*Elle fond en larmes.*)

MADAME OSMOND.

Vos aveux mêmes suffisent pour vous justifier, ma fille; les juges apprécieront cette position horrible... l'avocat plaidera la cause de l'innocence et de la faiblesse.

SOPHIE.

Il saura faire peser toute l'horreur du crime sur ton séducteur, il livrera son nom à la honte qu'il mérite.

Digitized by Google

LAURENCE, *en regardant Sophie.*

Son nom!... Ah! Dieu soit béni! je ne l'ai pas prononcé, ma bouche est innocente de cette bassesse.

SOPHIE.

Généreuse fille, que de vertus le monstre a sacrifiées.

LAURENCE, *en suppliant.*

Ah! grâce, grâce pour lui, Madame la Comtesse!

MADAME OSMOND.

Pauvre enfant!.. Allons, rassurez-vous, j'ai l'heureux pressentiment que vous ne languirez pas longtems dans cet affreux cachot.

LAURENCE, *avec un mouvement d'espoir.*

Quoi! je sortirais de cette prison où je croyais être renfermée pour toujours?... Une réclusion perpétuelle?... ah! cette idée m'anéantissait!... Mais vous me trompez... vous voulez me consoler... (*Avec tendresse.*) et je ne vous en aime que davantage.

SOPHIE.

Non, mon amie, j'ai de l'espoir, beaucoup d'espoir.

LAURENCE.

Que ne puis-je le partager!... Maintenant que j'ai trouvé un peu de pitié, il me semble que je suis moins malheureuse, je ne suis plus seule au moins!

Digitized by Google

SOPHIE.

Mon amitié saura désormais me faire prendre des précautions nécessaires; tu ne me quitteras plus, sous prétexte de craindre de me compromettre auprès de mon mari, et par un heureux hazard, nous allons quitter la France, tu nous suivras.

MADAME OSMOND.

Le comte de Cérigny est nommé ambassadeur.

SOPHIE.

Aujourd'hui même; et dans ce moment il est chez le roi.

LAURENCE, *accablée.*

Et c'est aujourd'hui le jour de mon jugement!...

SOPHIE.

Voici ton avocat, je vais encore plus le convaincre de ton innocence.

SCÈNE X.

LAURENCE, MADAME OSMOND, L'AVOCAT, SOPHIE.

SOPHIE.

Venez, Monsieur, venez nous rassurer sur le sort de cette pauvre amie.

L'AVOCAT.

Nous ne pouvons guère parler librement devant elle; priez-la de s'éloigner un peu.

Digitized by Google

MADAME OSMOND, *à Laurence.*

Mon enfant, venez vous asseoir un moment; vous avez besoin de repos. Nous allons parler de détails qui ne peuvent que vous affliger encore plus.

LAURENCE.

Généreuse Sophie, bonne mère, comment pourrai-je jamais reconnaître tant de bontés?... Mais le Ciel vous en récompensera toutes deux.

(Elle les embrasse et va s'asseoir dans le fond du théâtre.)

SOPHIE, *à l'avocat.*

Tout ce qu'elle vient de nous dire, nous prouve plus que jamais son innocence, et si nous pouvions l'engager à parler elle-même devant le jury, je suis sûre...

L'AVOCAT, *d'un ton froid.*

Malheureusement, Madame, le témoignage de l'accusé est nul devant la justice.

SOPHIE.

Mais lorsqu'elle dira naïvement que l'effroi, le désespoir ont troublé ses sens, qu'elle ignorait elle-même ce qu'elle faisait.

L'AVOCAT.

Cela ne suffit point : il n'y avait pas de témoins.

MADAME OSMOND.

Ah! Monsieur, ne voyez-vous pas la malheu-

Digitized by Google

reuse fille en proie à toutes les angoises les plus horribles, voulant cacher à la terre entière la cause de sa honte?

L'AVOCAT.

C'est une charge contre elle. Elle n'a point déclaré sa grossesse devant le magistrat, ainsi que la loi l'exige. Elle avait pris soin de renvoyer la femme chez laquelle elle logeait. On peut croire qu'il y avait eu préméditation, et il suffit même dans le cas d'infanticide, qu'il y ait eu volonté.

MADAME OSMOND.

Mais, Monsieur, elle n'a pas voulu tuer son enfant, elle était incapable de concevoir une telle idée, et si elle n'avait pas perdu connaissance à l'instant même, la pauvre créature n'aurait pas péri.

L'AVOCAT.

Que voulez-vous? l'enfant est né viable, et l'enfant est mort. Lorsqu'on est entré dans la chambre, la main de la mère était encore sur la bouche. Les médecins ont constaté qu'il avait respiré et qu'il était mort par asphixie.

SOPHIE.

Non, Monsieur, il est impossible qu'on la condamne, ce serait une injustice horrible.

L'AVOCAT.

Si nous n'avons pas d'autres moyens de défense, j'ai bien peur que nos efforts soient in-

Digitized by Google

fructueux. M. le procureur du roi doit, dit-on, tonner dans son acte d'accusation contre l'immoralité du siècle; il demande un exemple.

MADAME OSMOND, *avec véhémence.*

Et c'est la victime de cette immoralité qu'on veut punir!... C'est une fille entraînée dans l'abyme par un infâme séducteur qui en portera la peine, et le vrai coupable restera impuni!

L'AVOCAT.

La recherche de la paternité est interdite.

MADAME OSMOND.

La loi est injuste, Monsieur.

L'AVOCAT.

C'est impossible, Madame, la loi est toujours juste.

MADAME OSMOND.

Comment vous osez soutenir qu'il est juste de permettre à un homme sans pudeur, de venir porter impunément le déshonneur et la mort dans une famille.

L'AVOCAT.

La loi défend de le poursuivre.

MADAME OSMOND, *avec indignation.*

La loi! toujours la loi! Ah! si j'étais homme, je saurais bien la flétrir, cette loi, de tant d'infamie, qu'on serait obligé de l'anéantir, que le vrai coupable serait puni, et qu'on irait le cher-

Digitized by Google

cher jusqu'au milieu des plaisirs cruels dont il charme son oisiveté.

L'AVOCAT.

Vous concevez, Madame, que je ne puis rien dans cette circonstance.

MADAME OSMOND, *de même.*

Vous ne pouvez rien, Monsieur? et pourquoi donc étudiez-vous les lois, si ce n'est pour les rendre morales, si ce n'est pour les réformer quand elles ne le sont pas?

L'AVOCAT.

La loi prescrit les devoirs d'un avocat.

SOPHIE, *à part.*

Quel cœur froid!

MADAME OSMOND.

Eh bien! Monsieur, la loi vous permet au moins de défendre l'innocence; protégez cette pauvre enfant, cette malheureuse amie, soyez son sauveur.

(*Laurence s'approche peu à peu, sans être aperçue, de Madame Osmond et de Sophie.*)

L'AVOCAT.

Croyez, Madame, que mon devoir s'accorde avec mon cœur; mais je vous avoue que j'ai peu d'espoir. Les jurés paraîtront vivement frappés de l'acte d'accusation, fait avec tant de talent et d'art, qu'on semble croire que le crime a été commis volontairement.

Digitized by Google

MADAME OSMOND, *avec une indignation plus prononcée.*

Du talent! de l'art! pour trouver un crime où il n'est pas... Monsieur, la loi ne saurait exiger cette barbarie.

L'AVOCAT.

Non, Madame; mais avec nos mœurs, chacun veut briller dans son état et...

MADAME OSMOND.

Quel horreur!

SOPHIE.

Enfin, si l'on était assez cruel pour la condamner, quelle peine....

L'AVOCAT.

La mort...

LAURENCE, *arrivée près d'eux, jette un cri horrible.*

Ah!.... grâce! grâce!.... sauvez-moi!... (*Elle tombe dans les bras de Sophie. — Moment de silence. — L'avocat essuie ses yeux. — Madame Osmond prie en élevant les yeux vers le Ciel. — Laurence se jette aussi dans les bras de l'avocat.*) Sauvez-moi! sauvez-moi! je ne veux pas mourir! je ne veux pas mourir!... l'échafaud! la mort! le bourreau!... oh! non! non!

L'AVOCAT, *ému.*

Non, tout espoir n'est pas perdu, remettez-vous, je vous défendrai comme ma fille.

LAURENCE.

Mais s'ils veulent ma mort, pourquoi cet ap-

Digitized by Google

pareil affreux, cette solennité, cette longue agonie?... Tuez-moi, par pitié tuez-moi!..

(*Elle tombe à genoux.*)

MADAME OSMOND, *la relevant.*

Fions-nous, ma fille, à la justice de celui qui lit dans les cœurs, de celui qui connaît votre innocence... (*Elle lève les mains et les yeux au ciel.*) O mon Dieu! jette un regard de pitié sur nous!

L'AVOCAT.

Mesdames, veuillez bien l'emmener dans une chambre que j'ai obtenue pour elle. Je vais au tribunal, j'espère trouver dans cette affreuse scène la force nécessaire pour la sauver.

LAURENCE, *en joignant les mains.*

Ah! ne me laissez pas mourir!

(*L'avocat sort. — Sophie et Madame Osmond emmènent Laurence.*)

SCÈNE XI.

Le théâtre represente la cour d'assises.—Il est nuit, la salle est éclairée par quelques lampes. — Les juges sont sur leurs sièges et parlent entre eux à voix basse.—Un public nombreux occupe la moitié de la salle. — Pendant toute cette scène les interlocuteurs parlent à voix basse.

UN JEUNE HOMME ÉLÉGANT, UNE JEUNE

Digitized by Google

FILLE, PREMIÈRE FEMME DU PEUPLE, DEUXIÈME FEMME DU PEUPLE, UNE PETITE FILLE, UN HOMME DU PEUPLE.

LE JEUNE HOMME ÉLÉGANT.

Quoi! vous ne voulez pas attendre l'issue du procès?

LA JEUNE FILLE, *d'un air timide.*

Il est tard...

LE JEUNE HOMME.

Si vous le permettez, je vous accompagnerai jusque chez vous?

LA JEUNE FILLE.

Non, Monsieur, ma mère n'aurait qu'à nous apercevoir...

LE JEUNE HOMME.

Mais il fait nuit.

LA JEUNE FILLE.

C'est vrai.

LE JEUNE HOMME.

Et d'ailleurs cela ne peut tarder à finir... Approchons-nous pour mieux entendre.

(*Ils se perdent dans la foule.*)

1re FEMME DU PEUPLE.

Je m'en vas, moi, il est tard; les jurys ne reviennent pas, ça ne sera peut-être pas fini aujourd'hui.

Digitized by Google

2me FEMME DU PEUPLE.

Attends donc, ils vont rentrer; v'là trois heures qu'ils délibèrent. Moi, je reste d'abord, je veux savoir comment ils jugeront.

1re FEMME.

Pardine! elle sera condamnée. Une femme qui a tué son enfant! quelle horreur!

2me FEMME.

T'as ben entendu que l'avocat a dit qu'elle ne l'avait pas fait exprès.

1re FEMME.

Oui, mais le procureur du roi lui a joliment répondu aussi que c'était une feintise pour soustraire la coupable à la justice.

2me FEMME.

Tu vois bien, le procureur du roi, c'est son métier à lui de faire condamner.

1re FEMME.

Ça n'empêche pas que les jurys faisaient des signes de tête quand il parlait, comme pour dire que c'était vrai.

2me FEMME.

C'est égal, je suis sûre qu'ils ne la condamneront pas.

1re FEMME.

Je gage que si.

2me FEMME.

Je gage que non.

Digitized by Google

LE PETITE FILLE.

Maman, nous irons voir, n'est-ce pas?

1re FEMME.

Taisez-vous, petite sotte... Mauvais cœur!

2me FEMME.

Dame! c'te cnfant, c'est bien naturel.

L'HOMME DU PEUPLE.

Tais-toi donc, femme, tu fais toujours plus de bruit que les autres.

2me FEMME, *furieuse.*

Tais-toi, toi-même!... Ça te va bien de parler, c'est ces gueux d'hommes qu'est la cause de tout ça; si vous n'étiez pas toujours après les femmes, il n'y aurait pas des pauvres filles qui tueraient leurs enfans.

1re FEMME.

Ah! c'est ben vrai ça! si on n'y avait pas fait la cour, elle ne serait pas où elle est.

2me FEMME.

Je croyais toujours que l'avocat parlerait de l'homme; mais il n'en a pas dit un mot : il avait peur qu'on ne sachît qui c'était..... C'est peut-être un riche.

L'HOMME DU PEUPLE.

Écoute donc, ça ne le regarde pas ça.

1re FEMME.

Moi, je te dis que si, ça le regarde. Mais tous

Digitized by Google

ces scélérats d'hommes, ils s'entendent entre eux contre les pauvres femmes.

2me FEMME, *furieuse.*

C'est pire que dans un bois!... Dire que c'est un coquin d'amoureux qu'est la cause... Hum! si je le tenais...

1re FEMME.

C'est ben dommage qu'elle n'a pas voulu parler quand le président lui faisait des questions, elle avait une voix si douce!... Je suis sûre qu'elle les aurait fait pleurer.

2me FEMME.

Oh! oui, pleurer!... Est-ce que ça pleure des juges.

UN AUTRE HOMME DU PEUPLE.

J'en ai pourtant vu un de jury qu'était ben émouvu. Elle sera peut-être pas fait mourir.

UNE FEMME.

Mais le procureur du roi a dit comme ça qu'il fallait un exemple parce que la démoralité était trop forte.

1re FEMME.

Oh! les gueux d'hommes!

2me FEMME.

Tais-toi, tiens, v'là les jurys qui reviennent.

(Mouvement d'attention dans toute la salle.)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LES JURÉS, LAURENCE, MADAME OSMOND, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

L'audience, Messieurs.

(*Les jurés reprennent leurs places.*)

LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL.

Huissier, faites rentrer l'accusée.

(*Laurence paraît soutenue par Madame Osmond qui se place à côté d'elle sur le banc des accusés entre deux gendarmes.*)

PARMI LE PEUPLE.

La v'là ! la v'là ! — La pauvre fille ! — Elle est faible. — Ça fait-y de la peine !

L'HUISSIER.

Silence, Messieurs.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur le chef du jury, faites connaître à la Cour la décision qui vient d'être prise.

LE CHEF DU JURY, *mettant la main sur son cœur.*

Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury est celle-ci :

Première Question. L'enfant de Marie-Laurence

Digitized by Google

Clermont est-il mort par suite de violences extérieures? — Oui, à l'unanimité.

Deuxième question. Marie-Laurence Clermont a-t-elle causé la mort à son enfant? — Oui, à l unanimité.

Troisième question. Marie-Laurence Clermont est-elle coupable d'infanticide volontaire? — Oui, à l'unanimité moins un.

(*Mouvement de terreur dans l'auditoire. — Laurence tombe évanouie sur le parquet. — Madame Osmond se jette à genoux en levant les yeux au ciel.*)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

Le théâtre représente le boulevard extérieur. — Une foule immense l'obstrue. — Les crieurs se font entendre. — Les hommes et les femmes du peuple des scènes précédentes se trouvent dans la foule. — Tout-à-coup une voiture de voyage se présente.

L'HOMME DU PEUPLE, *arrêtant les chevaux.*

On ne passe pas; v'là la charette de la condamnée qui vient, attendez.

UN CRIEUR, *en criant.*

Voilà l'arrêt de la Cour d'assises de Paris qui

Digitized by Google

condamne à la peine de mort Laurence Clermont....

(*On entend un cri dans la voiture.*)

ERNEST, *au postillon en mettant la tête à la portière.*

Postillon, avancez, sortez d'ici.

1re FEMME.

Vous allez écraser ma fille, prenez donc garde.

ERNEST, *de même.*

Avancez, vous dis-je.

UN AGENT DE POLICE.

C'est impossible en ce moment.

UN DOMESTIQUE, *à l'agent.*

M. l'ambassadeur est pressé.

L'AGENT DE POLICE.

Allons, place, place, en ce cas.

UN VOITURIER.

Et moi, je suis pressé aussi.

(*La voiture de poste s'éloigne.*)

2me FEMME.

Dis donc, as-tu vu cette belle dame qui s'est trouvée mal?... Dieu! qu'elle était pâle!

1re FEMME.

Et puis son mari !... C'est pas agréable tout de même pour un ambassadeur de voir une fille qui va être fait mourir.

Digitized by Google

TOUS LES SPECTATEURS.

Tiens, la v'là! la v'là là-bas!

LA PETITE FILLE.

Maman, porte-moi que je voye.

(On aperçoit la charette et la condamnée. — Mouvement de terreur. — La toile tombe.)

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Dupetit-Méré, Frédéric

LE MULATRE

ET

L'AFRICAINE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES, A SPECTACLE,

PAR MM. FRÉDÉRIC fils ET LAQUEYRIE,

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE, BALLETS DE M. LEFÈVRE, DÉCORS DE M. GUÉ;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 29 SEPTEMBRE 1824.

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1824.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. VANDECK, capitaine d'un vaisseau hollandais.	M. PARENT.
CAROLINE, sa nièce.	Mlle ADÈLE DUPUIS.
VICTOR, amant de Caroline.	M. CAMIADE.
BLOOMER, magistrat.	M. PLANÇON.
JEAUFRE, mulâtre, commandeur de l'habitation Vandeck.	M. MARTY.
OLGA, veuve du chef des Cafres.	Mme GOBERT.
ZIMIO, son fils.	M. BOUFFÉ.
DOMINIQUE.	M. JOSEPH.
BRICK, matelot hollandais.	M. DUMÉNIS.
MATELOTS HOLLANDAIS.	
GENS DE L'HABITATION.	
PLANTEURS, CAFRES.	

La scène est au cap de Bonne-Espérance; pendant les deux premiers actes dans l'habitation Vandeck, et au troisième, au milieu d'une peuplade errante de Cafres.

Vu au Ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex., en date de ce jour.

Paris le 13 *août* 1824.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef adjoint au Bureau des Théâtres.

COUPART.

Digitized by Google

LE MULATRE
ET L'AFRICAINE,
MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'extrémité des jardins de la plantation Vandeck ; le devant de la scène est occupé par une espèce de tente ou d'abri que l'on a formé, en jetant sur les branches de plusieurs arbres une grande banne en étoffe rayée ; au fond, une haie ou palissade en bambous, au milieu de laquelle est une porte ; au-delà de la palissade, une rivière; à gauche, un petit rocher. Plusieurs siéges sous la tente.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZIMIO, DOMINIQUE, GENS DE L'HABITATION.

L'ouverture annonce un orage ; au lever du rideau, les gens de l'habitation courent çà et là ; d'autres sont groupés sur le rocher.

ZIMIO.

O mon Dié! mon Dié! quel tems affreux!.. orage terrible faire trembler moi comme feuille à bananier de la savane.

DOMINIQUE.

Moi avais vu orage beaucoup, mais jamais comme ce matin.

ZIMIO.

Mlle Caroline, jeune maîtresse, li bien triste, bien inquiète... vaisseau à capitaine Vandeck, son oncle, être en grand danger, et elle prier, prier bon Dié pour li.

DOMINIQUE.

Oh! oui, moi beaucoup croire à grand malheur, moi avais vu sorcière cafre rôder autour de l'habitation.

ZIMIO.

Sorcière qui venir ici, li pas méchante, entends-tu, Dominique? moi son fils, et pas souffrir jamais...

Nota. Les indications de droite et de gauche doivent être prises relativement aux spectateurs. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre.

Digitized by Google

DOMINIQUE.

Oh! toi Cafre aussi, Zimio, et pas valoir plus que ta nation.

ZIMIO.

Moi bon Cafre, moi valoir mieux que esclaves de Guinée ; bon serviteur, toujours fidèle à bonne maîtresse Caroline et à cher z'ami Victor.

SCÈNE II.

DOMINIQUE, ZIMIO, CAROLINE.

CAROLINE ; *entrant par la droite..*

Eh bien! mes amis, avez-vous quelques nouvelles favorables à m'apprendre? le vaisseau de mon oncle qu'on avait signalé hier...

ZIMIO.

Ne pas trembler vous, bonne maîtresse ; vaisseau à capitaine Vandeck avait regagné haute-mer, et li bientôt pouvoir entrer dans grande rivière, où être à l'abri.

CAROLINE.

J'aime à saisir cet espoir, et pourtant je ne serai bien rassurée que lorsque je presserai sur mon cœur ce bon oncle que mes vœux appellent depuis si long-tems, et qui vient auprès de moi pour me servir de père... Mais n'a-t-on pas vu M. Bloomer?... Victor lui-même n'a point encore paru ici aujourd'hui... dans ce moment cruel, tout le monde m'abandonne-t-il?

ZIMIO.

Ah! bon Victor, abandonner jamais ses amis ; mais li courir à ceux qui avaient plus besoin de secours, et moi bien sûr.. et tenez, tenez, le voilà.

SCÈNE III.

DOMINIQUE, ZIMIO, CAROLINE, VICTOR.

(*Il entre par la droite au-delà de la palissade.*)

CAROLINE

Ah! Victor, c'est vous... Eh bien!....

VICTOR.

Rassurez-vous, ma chère Caroline ; qui mieux que moi pouvait sentir et partager vos craintes!.... Rassurez-vous ; j'ai parcouru les rochers qui bordent le rivage, et j'ai vu le vaisseau, entraîné par les courans favorables, s'éloigner des écueils où pouvait le jeter la tempête.

Digitized by Google

CAROLINE.

Ah ! mon ami, quand je pleure la perte toujours récente d'un père, qu'il me serait affreux d'avoir encore à déplorer un nouveau malheur !...

VICTOR.

Cessez, Caroline, de vous livrer à de semblables craintes... Déjà le vent s'apaise, l'ouragan paraît se calmer... D'ailleurs pouvons-nous douter des soins et des secours empressés que va lui prodiguer son frère, le gouverneur du cap de Bonne-Espérance ?... Oui, bientôt, soyez-en sûre, nous jouirons de ses embrassemens.

CAROLINE.

Puissent vos souhaits se réaliser et pour vous et pour moi ! mon oncle alors connaîtra les derniers vœux de mon père, il bénira notre union, et nous pourrons encore espérer le bonheur.

VICTOR, *à part.*

Le bonheur ! moi ?

CAROLINE.

Mais tenez, mon ami, malgré tout ce que vous me dites pour me rassurer, je ne suis pas tranquille. (*aux gens de l'habitation*) Courez sur les hauteurs, et prévenez-moi de ce qui se passe; songez qu'il s'agit du frère de votre bon maître, et que vous devez trouver en mon oncle un nouveau protecteur.

ZIMIO.

Oui, oui, jeune maîtresse, nous mourir s'il fallait pour bon capitaine Vandeck, car nous aimer li comme vous, toujours, toujours et de toutes nos forces. Venez, amis, venez.

(*Les gens de l'habitation sortent en courant de divers côtés. L'orage paraît s'être calmé.*)

SCÈNE IV.

CAROLINE, VICTOR.

VICTOR.

Chère Caroline, combien je suis touché de leur dévouement pour vous !

CAROLINE.

Tel est le sentiment qui anime tous mes esclaves, et je le dois au soin qu'a toujours pris ma famille d'adoucir la rigueur de leur sort; aussi ce qui peut me rassurer le plus sur les

Digitized by Google

périls de mon oncle, c'est qu'il a près de lui un homme que je sais capable de tout braver pour conserver ses jours.

VICTOR.

Et quel est ce serviteur si dévoué?

CAROLINE.

Jeaufre, l'ancien commandeur de cette habitation; vous ne le connaissez pas; il était déjà parti pour l'Europe quand vous êtes venu dans ces cantons.

VICTOR.

Je ne connais ce mulâtre que de nom, mais tout le monde ici m'en a fait l'éloge.

CAROLINE.

C'est l'esclave dans lequel mon père avait le plus de confiance; il ne cessait de vanter son zèle et son dévouement, et moi-même j'ai toujours eu à me louer de ses soins empressés; il cherchait à deviner mes moindres désirs, et jamais *je n'ai* donné un ordre en sa présence qu'il ne le remplît lui-même aussitôt; il semblait jaloux de ce qu'un autre aurait pu faire pour moi.

VICTOR.

Mais, si je ne me trompe, Caroline, il me semble que vous ne me parliez pas de ce Jeaufre avec cette même bonté que je vous trouve à présent pour lui.

CAROLINE.

Il faut que j'en convienne, cet homme avait dans ses manières, dans son air, quelque chose qui, sans que je pusse m'en rendre compte, m'inspirait une sorte d'éloignement pour lui. Souvent je m'apercevais que ses yeux étaient fixés sur moi, et alors ses regards avaient une expression.... Il était sombre, mélancolique. Mon père ayant eu besoin de quelqu'un pour envoyer en Europe auprès de son frère, Jeaufre sollicita cette faveur comme une grâce, et, je l'avouerai, ce fut sans peine que je le vis partir. (*Depuis quelques instans l'orage gronde sourdement, et, vers la fin de ce morceau, il éclate avec plus de force.*) Mon ami, entendez-vous? la tempête augmente.

VICTOR.

Du courage, ma chère Caroline!

CAROLINE.

Le ciel s'obscurcit de nouveau, le vent souffle avec plus de violence, les nuages amoncelés se précipitent de l'horizon, et le feu des éclairs.... (*coup de tonnerre*) Ah!.... (*cris de la coulisse*) quels cris affreux!

VICTOR.

Ce sont vos gens..... ils accourent.

Digitized by Google

CAROLINE.

Dieu ! que vont-ils m'apprendre ?

SCÈNE V.

CAROLINE, VICTOR, ZIMIO, DOMINIQUE, GENS DE L'HABITATION.

ZIMIO.

Ah ! bonne maîtresse, nous voir vaisseau à capitaine, li gagné par le vent.

CAROLINE.

Grand Dieu !

VICTOR.

Il n'aura pu résister à la fureur des vagues !

DOMINIQUE.

Là-haut sur roc élevé avons vu sorcière cafre; présence à elle était signe de grand malheur, car elle avait pouvoir d'exciter tempête, et faire périr vaisseau à bon capitaine.

ZIMIO.

Ah ! maîtresse, croyez pas....

DOMINIQUE.

Pourtant, navire être à présent entraîné sur les recifs, et ni pas pouvoir s'arrêter, li brisé sans ressource.

CAROLINE.

Chaque instant augmente mes terreurs.

VICTOR.

Suivez-moi, mes amis; dispersons-nous sur la côte, du haut des rochers jetons des câbles à la mer, et affrontons tous les dangers pour leur porter du secours.

CAROLINE.

O mon Dieu, je t'implore !

TOUS.

Courons, courons.

SCÈNE VI.

OLGA, ZIMIO, VICTOR, CAROLINE, DOMINIQUE, GENS DE L'HABITATION.

OLGA, *paraissant sur le rocher à gauche.*

Arrêtez !

LES ESCLAVES, *avec effroi.*

La sorcière !

ZIMIO.

Ma mère !

Digitized by Google

VICTOR ET CAROLINE.

Que vois-je !

OLGA.

Vos secours ne sont plus nécessaires;... Le Grand Esprit a entendu ma voix, la tempête se calme, et le vaisseau hollandais va remonter le fleuve.

VICTOR.

Se pourrait-il ?

ZIMIO.

O grand bonheur ! (*Il sort vivement.*)

CAROLINE.

En effet, mon ami, on dirait que la sérénité....

VICTOR.

Caroline, il me serait douloureux de vous ôter cette confiance que je vois avec plaisir renaître dans votre âme; oui, livrez-vous à l'espoir, mais par tout autre sentiment que celui d'une vaine crédulité.... La crainte rend faible, et l'on est toujours prêt à croire ce que l'on désire vivement. Quoi qu'il en soit, je vais parcourir le rivage, et m'assurer moi-même du salut de votre oncle. Heureux de vous en apporter bientôt la nouvelle certaine !

CAROLINE.

Cher Victor !

VICTOR.

Venez, amis. (1)

OLGA, *descendue du rocher.*

Arrêtez !..., pensez-vous que j'aie voulu vous tromper ?.... Regardez vous-mêmes.... Le calme se répand sur les flots apaisés; la foudre ne gronde plus que par intervalle, les nuages se dissipent, et bientôt le soleil radieux va briller à vos regards d'un nouvel éclat.....

ZIMIO, *accourant.*

Oui, oui, mère dire vrai; moi avoir vu tout là-bas, là-bas, grand vaisseau remonter fleuve à pleines voiles, et moi content, content.

CAROLINE.

O mon Dieu ! que de grâces n'ai-je pas à te rendre !.. Et vous, bonne femme, qui nous annoncez un si heureux changement, qui êtes-vous ?

ZIMIO.

C'était mère à moi !

CAROLINE.

Ta mère ! et comment se trouve-t-elle en ces lieux ?

(1) Victor, Olga, Caroline, Zimio.

Digitized by Google

OLGA.

J'y venais pour embrasser mon fils.

VICTOR.

Votre langage n'est pas celui des gens de votre couleur.

OLGA.

C'est qu'il y a bien des années que je traîne mes malheurs parmi les Hollandais !.... et pourtant c'est aux prières d'une Cafre que le capitaine doit son salut.

ZIMMO.

Moi disais bien que bonne mère n'être pas ennemie des Hollandais.

OLGA.

Moi l'ennemie des Hollandais! Sans doute ils nous ont causé bien des maux ; mais, chassés par eux de ces plaines fertiles, repoussés jusqu'au fond des déserts par les soldats de l'Europe, que pourrait notre haine impuissante!.... Il n'en est qu'un!.... Oui, un seul a rendu cette haine éternelle ... Il n'est plus, et son nom rappelle à tous les Cafres des souvenirs de malheurs et des désirs de vengeance. Le cruel! et c'est nous qu'on traite de barbares, nous, les victimes de l'implacable Walkromm !

VICTOR, *à part.*

Walkromm! Dieu! qu'entends-je?

OLGA.

C'était peu de s'être emparé par la victoire des champs fécondés par nos travaux, et si long-tems arrosés de nos sueurs, Walkromm, toujours excité par la crainte de nos justes représailles, nous poursuivait sans cesse, et portait le fer et la flamme jusque sur les roches arides, seul et dernier asile qu'il eût laissé à notre désespoir.

VICTOR, *à part.*

Et je suis forcé de l'entendre !

OLGA.

Long-tems il sut échapper à la vengeance des Cafres... Enfin le Grand Esprit a fait justice de notre odieux persécuteur; le feu a dévoré ses riches habitations, et lui-même a payé de sa vie les maux qu'il nous avait fait souffrir.

VICTOR, *à part.*

Souvenir épouvantable !

OLGA.

Mais la haine de ses victimes le poursuit encore jusqu'au sein de la tombe, et tant qu'un Cafre existera, il ne cessera d'appeler la mort sur sa postérité, et l'infamie sur sa mémoire.

VICTOR.

Malheureuse! il n'est plus, ne le maudissez pas!

OLGA.

Si vous saviez tout ce que moi-même j'ai eu à souffrir! ce

Digitized by Google

que je souffre encore! Il m'a tout ravi, père, mère, époux, enfans, tout.... Ce n'est que par la fuite que j'ai pu me soustraire à sa fureur... Que de tourmens et de maux!... Pendant la nuit, seule, désespérée, fléchissant sous le poids du dernier de mes fils attaché à mon sein desséché, je cherchais un refuge au fond des solitudes profondes. Le jour, parcourant les bruyères arides, gravissant péniblement les roches escarpées et brûlantes, les pieds ensanglantés, et vaincue par la douleur... que ne peut l'amour maternel! J'ai vécu... Pour conserver les jours de mon fils, je me traînais, haletante de fatigue et de besoin, auprès de l'habitation isolée, mendiant en tremblant le pain de la pitié; souvent repoussée, toujours malheureuse, et, dans mon désespoir même, je n'osais implorer la fin de ces misérables jours consacrés à mon fils.

VICTOR, *à part.*

Quel tableau déchirant!

CAROLINE.

Pauvre mère!

OLGA, *à Caroline.*

Vous pleurez! je n'avais plus de larmes, moi!... Connaissez mon dernier malheur. J'avais rejoint une de mes tribus, et là, je respirais enfin de mes longues souffrances; l'implacable Walkromm nous y poursuit encore; la flamme dévore nos cabanes, et la nuit, au milieu des horreurs de l'incendie, on m'enlève mon fils, ce fils chéri, que je retrouve parmi vous, et que vos soins ont conservé à ma tendresse... Viens, Zimio, viens, que je te presse sur ce sein qui t'a nourri; et que je puisse encore sentir le bonheur d'être mère!

CAROLINE.

Cher Victor, vous paraissez troublé; qu'avez-vous, mon ami?

VICTOR.

Rien, ce n'est rien.... ce récit m'a ému à un point.....

CAROLINE.

Et moi, mon ami, voyez mes larmes..... pauvre femme! combien elle a souffert!.... Zimio, donne-lui tout ce qui lui sera nécessaire, qu'elle prenne du repos; (*à Olga*) il ne tiendra qu'à vous de rester toujours près de votre fils.

ZIMIO.

Oh! merci, merci, bonne maîtresse, moi bien content! Plus pleurer, pauvre mère; maîtresse permet, et Zimio avoir bien soin de toi.

Il conduit Olga à droite, près d'un banc, sur lequel elle se laisse aller, comme accablée de lassitude; et sort vivement à droite.

CAROLINE.

Pour nous, songeons à nos préparatifs; (*à Victor*) char-

Digitized by Google

gez-vous d'inviter nos voisins; je veux que mon oncle, en arrivant, me trouve entourée de ses anciens amis : cela lui fera plaisir... M. Bloomer sans doute ne tardera pas à paraître.

VICTOR.

Magistrat, il se doit aux devoirs de sa charge.

CAROLINE.

Oh! je suis sûre qu'il n'oubliera pas sa pupille; car, vous le savez, il m'a tenu lieu de père, et la proximité de son habitation m'a permis de ne point aller à la ville auprès du gouverneur, mon oncle, et de rester au milieu de mes bons serviteurs..... Il viendra, j'en suis certaine..... mais ne perdons pas de tems; adieu, mon ami.

VICTOR, *tristement*.

Chère Caroline! (*à part*) Et je suis forcé de renoncer à tant de bonheur!.... Adieu... adieu.

CAROLINE.

Comme vous me dites cela tristement! Écoutez, Victor, ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis aperçue que vous avez quelque secret qui vous pèse... Victor, mon ami, n'avez vous rien à me dire.

VICTOR.

Caroline, je vous aime de toutes les forces de mon ame... ah! quelle que soit ma conduite, plaignez-moi, mais ne m'accusez jamais.

Il sort vivement par la droite, Caroline le regarde s'éloigner, et sort elle-même avec les gens de l'habitation par le même côté, mais en-deçà de la palissade.

SCÈNE VII.

OLGA, ZIMIO.

OLGA, *se relevant*.

Ils s'éloignent enfin!

ZIMIO, *apportant des fruits dans une corbeille*.

Tiens, tiens, bonne mère, fruits bien doux, et bons petits gâteaux de maïs.

OLGA.

Laisse-moi, je ne veux rien.

ZIMIO.

Toi refuser!.... Prends, prends, toi avoir si grand besoin!

OLGA.

Je n'en éprouve qu'un seul : celui de la vengeance.

Digitized by Google

ZIMIO.

Toi, parler vengeance!

OLGA.

Ah! si devant eux, j'ai dû comprimer dans mon cœur la fureur qui me dévore; qu'elle éclate enfin, et qu'ils tremblent.....

ZIMIO.

Oh! bon Dié.

OLGA, *le prenant par la main.*

Es-tu mon fils? aimes-tu ta mère?

ZIMIO.

Toi connais Zimio! et toi douter de cœur à li!

OLGA.

Nou, car tu dois partager tous mes ressentimens.

ZIMIO.

Oh! moi partager toutes tes douleurs!

OLGA.

Tu n'as plus de père, tu n'as plus de frères.

ZIMIO.

Ah! Zimio regretter beaucoup, pleurer toujours.

OLGA.

Eh bien! c'est ton père, ce sont tes frères, qui, enflammés par le désir de venger leur pays et leur famille désolée, nous ont enfin délivrés de l'odieux Walkronam; mais hélas! ils ont expié ce noble dévouement dans les angoisses du plus affreux supplice.

ZIMIO.

Oh! pauvre père!

OLGA.

Un seul de tes frères, après toi le plus aimé, leur était échappé : long-tems mon amour vigilant l'avait soustrait à leurs poursuites cruelles; il vient d'être découvert, arrêté, chargé de chaînes et jeté dans les prisons de la ville.

ZIMIO.

Oh! grand malheur!

OLGA.

Il est perdu, si bientôt nous ne l'arrachons aux mains de nos ennemis.

ZIMIO.

Ah! parle, bonne mère, et moi aider toi....

OLGA.

Tu le peux, tu le dois, et j'y compte. En voici le moyen. La grâce de ton frère dépend du gouverneur; Caroline, sa nièce, lui est chère; emparons-nous d'elle, et que, conduite au

Digitized by Google

milieu de nos déserts, ses jours me répondent de ceux de ton frère.

ZIMIO.

Quoi ! jeune maîtresse si bonne!....

OLGA.

Il le faut.

ZIMIO.

Jamais.

OLGA.

Malheureux ! tu hésites..... Quel intérêt assez puissant pourrait balancer dans ton cœur les sentimens sacrés de la nature ?

ZIMIO.

Humanité, reconnaissance..... et toi, bonne mère, le sentir comme moi... toi aimer Zimio, eux avoir conservé ton fils... sans leurs secours, moi avoir péri dans incendie à grand village... moi devoir la vie à eux, moi leur devoir aussi tout mon amour... Ah ! si toi connaître bontés de M. Vandeck, père à jeune maîtresse ! li, du milieu des flammes avoir emporté moi tout petit dans habitation, li prodiguer à moi tous soins comme à un fils. Bonne Caroline combler moi de bienfaits, et ami Victor avoir encore manqué périr pour sauver pauvre Zimio du torrent de la montagne qui emportait li..... Oh ! ma mère, et moi méchant, moi ingrat, moi oublier... oh ! non, non jamais ! moi donner tout mon sang pour sauver frère à moi, mais moi mourir aussi plutôt que connaître ingratitude.

OLGA, *à elle-même*.

Veuve et mère infortunée dont ils ont proscrit la tête, je n'avais donc pas encore épuisé tous les malheurs... il m'en restait un, le plus affreux de tous, et c'est toi, toi qui me le fais éprouver!.... eh bien ! fils indigne d'une race malheureuse, obéis aux lâches sentimens qui t'égarent, renie ton père, livre-leur ta mère, et que l'image sanglante de ton frère malheureux te reproche sans cesse tes refus et ta lâcheté !

ZIMIO.

Ah ! mère, arrête, arrête..... moi tomber à tes pieds..... épargne Zimio, et pas accabler ton fils de ta malédiction..... (*se relevant*) mais le ciel inspirer moi; oui, écoute, mère, possible encore de sauver frère à moi.

OLGA.

Comment, par quel moyen, voyons ?

ZIMIO.

Gouverneur pouvoir tout, dis-tu; li chérir Caroline, li grand z'ami de Victor, li ne pas repousser leurs prières, et

Digitized by Google

eux à leur tour ne pas repousser prières et larmes à Zimio....

OLGA.

Eh bien !....

ZIMIO.

Ah ! bonne mère, toi céder, toi promettre.....

OLGA.

Oui, tente ce moyen, j'y consens. (*à part*) Et nous, poursuivons mon projet; éloignons les gens de l'habitation et pendant leur absence..... (*Cris de joie.*)

ZIMIO.

Entends-tu ! cris de joie annoncer bonne nouvelle à tous.

OLGA, *à part.*

Dieu ! si c'était le capitaine!

ZIMIO.

Tiens, tiens, commandeur Jeaufre dans petit canot, li débarquer ici.

OLGA.

Jeaufre, quel contretems !... éloignons-nous.

ZIMIO.

Toi tranquille; moi attendre bon Victor, avec grande impatience, pour demander grâce à pauvre frère!

(*Olga s'éloigne par la gauche. Jeaufre et Brick arrivent dans un canot, de gauche à droite, et débarquent au milieu des cris de joie et des acclamations des gens de l'habitation.*)

SCÈNE VIII.

DOMINIQUE, BRICK, JEAUFRE, ZIMIO, GENS DE L'HABITATION.

(*Jeaufre est entièrement vêtu à l'européenne; son costume est décent, et ses manières, à la fois graves et nobles, doivent contraster fortement avec les sauts et les contorsions de ses compagnons d'esclavage, qui le pressent et l'entourent, en donnant les signes de la joie la plus vive et la plus bruyante.*)

TOUS.

Te voilà, bon commandeur; bonjour Jeaufre; salut toi, bon Jeaufre.

JEAUFRE.

Mes amis, mes bons amis, je suis touché de la joie que vous inspire mon retour, et c'est avec une satisfaction bien douce que je me retrouve au milieu de vous.

Digitized by Google

BRICK.

Triple sabord, quand on a été deux ou trois mois cahoté par le roulis, c'est toujours avec un nouveau plaisir qu'on touche la terre. On dit volontiers adieu au biscuit et à la salaison, et puis les embrassades, la bonne chère, les serremens de mains, le vin à discrétion, les effusions du sentiment et du rhum : tout cela vous touche, vous attendrit, vous transporte!.... Ah, ma foi! vive la terre pour aimer, fumer et boire.

ZIMIO.

C'est ça, vous étais bien gai, moucheu Béquet.

BRICK.

Hein? qu'est-ce que tu dis, toi, Moricaud? Comment diable m'appelles-tu?

ZIMIO.

Moucheu Béquet.

BRICK.

Je me nomme François Brick, entends-tu? et je n'aime pas les sobriquets.

ZIMIO.

Pas fâcher vous, Béquet dans langage à pauvres nègres, il v'lait dire moucheu blanc.

BRICK.

Ah, c'est différent; touche-là, sans rancune.

JEAUFRE.

Ces lieux semblent encore s'être embellis pendant mon absence? Eh bien! Dominique, comment tout s'est-il gouverné?

DOMINIQUE.

Oh! bien, bien.

ZIMIO.

Oui, très-bien, très-bien; si ce n'est que pauvre maître, il était devenu mort.

JEAUFRE.

Je l'ai su; mais mademoiselle Vandeck?...

ZIMIO.

Et puis que Dominique il avait par fois la main un peu lourd.

JEAUFRE, *avec impatience.*

Je vous demande des nouvelles de mademoiselle Caroline.

ZIMIO.

Oh! bien porter li; li toujours bien bonne et encore plus jolie.

JEAUFRE, *à part.*

Quel trouble j'éprouve!

Digitized by Google

BRICK.

Ah, ça! camarades, est-ce que ce n'est pas l'usage ici d'offrir quelques rafraîchissemens aux voyageurs?

ZIMIO.

Oh! si fait bien, moi courir et apporter à vous belles bananes.

BRICK.

Qu'est-ce que tu dis : des bananes? qu'est-ce que c'est que ça?

ZIMIO.

Vous aimer mieux citrons doux ou cocos.

BRICK.

Va-t-en au diable avec tes cocos; quand je demande *des* rafraîchissemens, moi, je veux parler d'un verre de rhum, de rack, ou de quelque chose dans ce genre-là.

ZIMIO.

Oh! Jeaufre, moi pas remarquer d'abord : toi beau à présent.

JEAUFRE.

Que veux-tu dire?

ZIMIO.

Belles habits, comme blancs, air noble et fier; comme blancs, beau parler comme blancs encore; toi beaucoup profiter pendant voyage; toi presque devenu blanc.

BRICK.

Sens qu'il y paraisse.

JEAUFRE, *à lui-même.*

Et cependant je ne suis qu'un misérable esclave!

BRICK.

Allons, allons, mon aimable conducteur, je suis tout prêt à faire voile.

ZIMIO, *à part.*

Et ami Victor pas venir! moi tâcher de trouver li.

(*Tous, excepté Jeaufre, s'éloignent par le côté droit.*)

SCÈNE IX.

JEAUFRE, *seul.*

Triste et désolante vérité!.... Je ne suis qu'un esclave, et je ne dois trouver dans ce qui fait le bonheur des hommes qu'une source de larmes et de désespoir. Comment aurai-je la force de reparaître à ses regards? Brûlé de tous les feux d'un amour sans espérance, j'avais fui de ses lieux. Je croyais

Digitized by Google

en m'éloignant d'elle, parvenir à chasser de mon cœur cette image adorée. Vains efforts, inutiles combats !.... Sans cesse elle était présente à ma pensée; je la voyais partout, à toute heure, durant les pénibles veilles de la nuit, pendant les longs rêves du jour, et je reviens plus épris, plus malheureux que jamais. J'ai voulu du moins adoucir l'intervalle qui me séparait d'elle; j'ai cultivé ces arts brillans, qui font les délices et l'orgueil des Européens. Mon esprit est changé, mon cœur est resté le même. Ah! que ne peut-elle connaître tout ce qu'il renferme de tendresse et d'amour! Elle ne le saura jamais. Jamais! malheureux! Songe au sang africain qui bouillonne dans tes veines! à la couleur qui souille ton front! Oser aimer, toi!... une blanche! C'est un crime que rien ne peut absoudre. Si j'osais parler, si mon ame, élancée sur mes lèvres brûlantes, osait murmurer un seul mot d'amour; si Caroline en avait le plus léger soupçon, je ne serais plus à ses yeux qu'un objet d'épouvante et d'horreur, qu'un esclave hideux, tout couvert de la malédiction du ciel!... Ainsi donc, elle ne sera jamais à moi, et un autre peut-être.... un autre!.... Malheur au téméraire! J'ai pu contenir dans mon cœur cet amour qui me brûle; mais dans ma jalouse fureur!.... Ah! le serpent affamé du désert engloutit sa proie avec moins d'avidité que je ne déchirerais le sein palpitant d'un rival odieux. (*Il tombe accablé sur le banc, à droite.*)

SCÈNE X.

VICTOR, JEAUFRE.

VICTOR, (*entrant par le fond à droite et apercevant Jeaufre*).

Que vois-je?.... (*s'approchant de lui*) Qu'avez-vous, mon ami? Vous paraissez souffrir.

JEAUFRE, *cherchant à se remettre, et fixant ses regards surpris sur Victor.*

Il est vrai, je sens.... (*montrant sa poitrine*) là..... Cela se calme. Mais à quoi dois-je attribuer, monsieur, l'intérêt que vous me témoignez?

VICTOR.

A l'humanité.

JEAUFRE.

Pardon, monsieur..... vous n'êtes pas de cette habitation?

VICTOR.

Non; mais j'y viens souvent.

Digitized by Google

JEAUFRE, *à part*.

Souvent !

VICTOR.

Si je ne me trompe, vous arrivez d'Europe, et vous êtes le commandeur de cette habitation, Jeaufre ?

JEAUFRE.

C'est moi-même.

VICTOR.

Ce matin encore, Caroline me parlait de vous....

JEAUFRE, *à part*.

Caroline !

VICTOR.

Elle me vantait votre dévouement à sa famille.

JEAUFRE.

C'est mon devoir.

VICTOR.

Mais je l'aperçois qui vient à nous.

SCÈNE XI.

VICTOR, CAROLINE, JEAUFRE.

CAROLINE, *venant de la droite*.

Ah ! vous voilà, Victor ! Eh bien, nos amis ?....

VICTOR.

Seront ici dans quelques minutes ; car ils brûlent d'embrasser le capitaine à son débarquement.

JEAUFRE, *à part*.

Elle ne voit que lui !.... (*haut et s'avançant*) Mademoiselle...

CAROLINE.

Jeaufre, c'est vous... Mais vous n'êtes guère empressé à me donner des nouvelles de mon oncle !

JEAUFRE.

Pardonnez-moi, mademoiselle.

VICTOR.

Lorsque je suis arrivé ici, il paraissait souffrir beaucoup.

CAROLINE.

Serait-il vrai ? Comment, Jeaufre ?

JEAUFRE.

Ce n'est rien, mademoiselle. L'émotion que j'ai éprouvée en revoyant cette colonie après une si longue absence....

Digitized by Google

CAROLINE.

Oh, bien longue, en effet ! J'attendais mon oncle beaucoup plus tôt.

JEAUFRE.

Il n'était point en Hollande, lorsque j'y suis arrivé. Après son retour, le soin de terminer ses affaires l'a retenu plus long-tems qu'il ne le pensait. Croyez qu'il n'a pas moins souffert que vous de ce retard.

CAROLINE.

Je le pense.... mais qu'il tarde à débarquer !

JEAUFRE.

Il serait ici déjà si sa présence à bord n'était indispensable.

VICTOR.

Ah ! sans doute, il partage toute votre impatience, ma chère Caroline.

JEAUFRE, *à part.*

Quelle insolente familiarité ! Ah, je tremble d'apprendre... Et le changement qui s'est opéré dans mes manières, dans mon langage, elle n'a rien vu, quand c'est pour elle seule...

CAROLINE.

Jeaufre, vous paraissez souffrir encore; allez prendre quelque repos.... je le veux.

JEAUFRE.

J'obéis, mademoiselle... (*à part*) Ah ! sachons quel est ce Victor !

SCÈNE XII.

VICTOR, ZIMIO, CAROLINE.

CAROLINE, *regardant éloigner Jeaufre.*

Eh bien ! mon ami, vous le voyez, il est toujours le même, et tel que je vous l'avais dépeint.

ZIMIO, *accourant.*

Ah ! bon z'ami, bonne maîtresse, moi courir, moi chercher partout !... enfin trouver !

VICTOR.

Eh bien ! que nous veux-tu ?

ZIMIO.

Oh ! grande, grande service, grand bienfait, pour pauvre Zimio, qui jamais oublier li.

CAROLINE.

Explique-toi, et si nous le pouvons, sois certain....

Digitized by Google

ZIMIO.

Oh ! oui, vous pouvez, et moi espérer. Moucheu gouverneur, bon ami à vous, et pas refuser grâce pour pauvre frère à moi.

VICTOR ET CAROLINE.

Ton frère !

ZIMIO.

Li à c't' heure dans prison de la ville.

CAROLINE.

En prison ?

VICTOR.

De quoi l'accuse-t-on ?

ZIMIO.

Oh ! vous sans doute, trouver li bien coupable. Li, entraîné par mauvais conseils, avoir aidé à tuer....

CAROLINE.

Que dis-tu ?

VICTOR.

Un meurtre ?

ZIMIO.

Cafres avoir tant souffert par faute à méchant Walkromm !

VICTOR.

Walkromm !.... Quoi !.... il a répandu le sang de Walkromm, et c'est moi, malheureux, que tu viens implorer !

ZIMIO.

Oui toi, toi bon, toi aimer Zimio, et toi pouvoir sauver pauvre frère.

VICTOR.

Moi ! demander la grâce de cet assassin....

ZIMIO.

Il le faut... toi éviter malheur... bien grand malheur !

VICTOR.

Et, peu satisfaits de ce crime, les Cafres ne menacent-ils pas encore son fils ?... Son fils innocent du moins !

ZIMIO.

Ah, par bienfait rendu, vous arrêter colère à méchant Cafre... t'en supplie, cher z'ami, sauve pauvre frère à moi, sauve li, t'en conjure.

VICTOR.

Que me demandes-tu ?

ZIMIO.

Ah ! jeune maîtresse, moi implorer, vous gagner grâce

Digitized by Google

pour frère à moi. Si vous pouvoir connaître toute affreuse situation de Zimio, par pitié, par pitié !....

CAROLINE.

Victor, mon ami, vous êtes ému ; cédez au mouvement généreux de votre cœur ; une bonne action fait tant de bien, et cela porte bonheur.

VICTOR.

Caroline, puis-je vous refuser ?

CAROLINE ; *à Zimio.*

Allons, sois tranquille, nous parlerons au gouverneur.

ZIMIO.

Ah, si vous parler, vous réussir, frère à moi sauvé, moi deux fois heureux, plus que pouvez penser, et mère, reconnaissante aussi, li devoir à vous existence de ses deux fils.

VICTOR.

Je partirai aujourd'hui même... ce soir.

ZIMIO.

Ce soir ! Oh ! non. Chemin bien dangereux ; Cafres rôder dans la savanne ; eux toujours bien irrités.

CAROLINE.

Ah ! Victor, cette nouvelle crainte !....

ZIMIO.

Vous tranquille, bonne maîtresse ; moi pas capable pour exposer li. (*présentant à Victor une amulette qu'il détache de son cou*). Prenez, ami, c'était *makanda* à Zimio ; *makanda* voulait dire Talisman ; tous Cafres respecter li. Si eux arrêter vous, vous montrer tout de suite, et non-seulement pas faire mal, mais donner à vous grand secours.... Ainsi vous rien craindre, nous tous contens, et cœur gagner belle espérance, puisque confier à bon ami sort de pauvre frère à moi.

(*Les gens de l'habitation arrivent de tous côtés, et courent çà et là sur le rivage en poussant des cris de joie.*)

CAROLINE.

C'est mon oncle !

ZIMIO, *qui a remonté la scène.*

Le voilà, le voilà ! moi voir grand vaisseau qui approcher rivage !...

VICTOR.

Et voici tous les planteurs voisins qui viennent vous aider à le recevoir ; M. Bloomer est à leur tête.

JEAUFRE, *qui est arrivé au bruit, dit à part ;*

Toujours près d'elle !

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

JEAUFRE, VICTOR, CAROLINE, BLOOMER, ZIMIO, BRICK, PLUSIEURS COLONS ET ESCLAVES DES DEUX SEXES.

BLOOMER.

Bon jour, ma jolie pupille. Je puis encore vous donner ce nom, puisque le capitaine n'a pas quitté son bord. L'instant approche où je vais être obligé de lui céder les droits que m'avait confiés votre père; mais je veux garder toujours ma tendresse pour vous.

CAROLINE.

Je n'oublierai jamais, monsieur, l'usage que vous en avez fait. Si quelque chose avait pu me consoler de la perte cruelle que j'ai à déplorer, vos soins, votre tendre amitié, et les doux sentimens dont j'aime à être l'objet, y seraient parvenus. (*Elle regarde Victor.*)

JEAUFRE, *à part.*

Il est donc vrai! Ah, chaque instant ajoute à mes souffrances.

BRICK, *au fond.*

Voilà le bâtiment! Ferme à la manœuvre, vous autres, et vive le capitaine Vandeck!

ESCLAVES ET MATELOTS.

Vive le capitaine Vandeck!

SCÈNE XIV.

JEAUFRE, VICTOR, CAROLINE, LE CAPITAINE, BLOOMER, BRICK, MARINS, ESCLAVES, COLONS.

Le vaisseau arrive par la gauche; il s'arrête au milieu du théâtre, et par conséquent le gaillard d'avant et la partie du pont qui va jusqu'au grand mât sont seuls visibles. Le capitaine est debout sur le pont, entouré de son équipage; les vergues et les haubans sont garnis de matelots et de mousses, qui agitent leurs chapeaux en l'air, et poussent des cris de joie. Le capitaine débarque sur le petit rocher, et se trouve bientôt dans les bras de sa nièce: les acclamations recommencent.

CAROLINE.

Mon cher oncle!

Digitized by Google

LE CAPITAINE.

Ma bonne Caroline!.... quel plaisir de te presser enfin sur mon cœur! Eh! c'est ce cher Bloomer!

BLOOMER.

Moi-même, capitaine; qui me félicite de vous voir toujours dispos et bien portant.

CAROLINE.

Avez-vous fait une heureuse traversée?

LE CAPITAINE.

Excellente! un peu longue pourtant; il me tardait tant d'être auprès de toi!

VICTOR.

Permettez-moi, monsieur le capitaine, de joindre mes félicitations à celles de mademoiselle Caroline.

LE CAPITAINE, *le regardant avec surprise.*

Très-volontiers; mais à qui dois-je?....

BLOOMER.

Monsieur loge chez moi, il m'a été recommandé par M. le gouverneur, et votre frère avait conçu pour lui la plus tendre, la plus sincère amitié.

LE CAPITAINE.

En ce cas, touchez-là, jeune homme; il ne tiendra qu'à vous que nous soyons bons amis.

VICTOR.

Oh! de tout mon cœur!

LE CAPITAINE.

Aussi bien, il m'en manque un ici; un bien cher!.... Mon pauvre frère!.... Moi qui avais toujours compté finir mes jours auprès de lui!

CAROLINE.

Hélas!

LE CAPITAINE.

Pardonne, mon enfant; j'ai tort; je ne devrais pas;... mais on n'est pas maître de ce premier mouvement, c'est si naturel; nous nous aimions tant; et ne plus se revoir!.... cela serre le cœur! (*Il essuie une larme.*) Ah! n'en parlons plus. Nous irons ensemble visiter sa tombe, et s'il ne m'est plus permis de l'embrasser encore, je veux du moins répandre quelques larmes sur la pierre qui le couvre.

BLOOMER.

Capitaine, ne craignez pas de nous laisser voir l'attachement que vous lui portiez; il vous aimait tendrement, et, forcé de quitter la vie sans revoir son bon frère, c'est moi qu'il a rendu le dépositaire de ses dernières volontés.

Digitized by Google

LE CAPITAINE.

Eh bien ! parlez, Bloomer, je brûle de savoir ce que je puis faire pour honorer sa mémoire.

CAROLINE.

Mon oncle, ce que vous désirez ne pourrait que renouveler vos regrets et les miens, et c'est seulement dans la solitude que nos larmes doivent se confondre. D'ailleurs, vos amis, rassemblés pour célébrer votre heureuse arrivée....

LE CAPITAINE.

Tu as raison ; oui, ce premier moment doit être consacré au bonheur de nous revoir.... Entrons, conduisez-moi, mes amis.... Toi, Jeaufre, indique-leur où il faut placer ces coffres, ces ballots ; ils sont pour la plupart destinés à ma chère Caroline.

JEAUFRE.

En voici un adressé à M. Walkromm fils.

VICTOR, *à part.*

Se peut-il ?

BLOOMER.

Au fils de Walkromm ? cet infortuné jeune homme serait-il donc dans cette colonie? Car vous n'ignorez pas sans doute, capitaine, la fin déplorable de son père.

LE CAPITAINE.

Oui, la nouvelle de cet affreux événement est venue jusqu'à nous ; mais, s'il est malheureusement vrai que Walkromm ait commis les cruautés dont on l'accuse, n'a-t-il pas en quelque sorte mérité son sort ?

VICTOR, *à part.*

Qu'entends-je ?

BLOOMER.

Que dites-vous, capitaine ?

LE CAPITAINE.

Ce que je pense, morbleu ! le sang des hommes retombe toujours sur la tête de celui qui s'est plu à le répandre.... Mais laissons ce Walkromm ; allons, je veux parcourir cette habitation ; je veux tout voir, tout visiter.... Ces lieux me rappellent de si doux souvenirs ; et près de toi, ma chère Caroline, j'espère encore y goûter tant le bonheur que cette idée me rajeunit de vingt ans.... Viens, ma nièce ; suivez-moi, mes amis ; (*à Victor*) vous nous accompagnez, jeune homme....

VICTOR.

Moi, Monsieur le capitaine !

LE CAPITAINE.

Eh sans doute (*aux esclaves*), allons, enfans ; vous avez

Digitized by Google

perdu un bon père ; mais morbleu, je ferai tout pour qu'un jour vous m'aimiez autant que lui.

TOUS.

Vive le capitaine !

JEAUFRE, *à part*.

L'émotion de Caroline, le trouble de ce Victor !. .. j'ai peine à maîtriser la fureur qui m'agite.

(*Les cris de vive le capitaine se font entendre de nouveau ; les esclaves entourent Caroline et son oncle ; ils les conduisent en dansant d'une manière bizarre. Victor les suit avec Bloomer. Jeaufre regarde ce mouvement, et les matelots garnissent le tillac et les haubans du vaisseau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une galerie à jour donnant sur la partie la plus ornée des jardins de l'habitation ; à droite un portique élevé de quelques marches conduit à l'appartement de Caroline ; au fond une palissade en bambous surmontée de vases de fleurs, au-dessus de laquelle on aperçoit une belle et riche campagne ; à gauche un appentis avec une cloche ; à droite et au-delà de l'enceinte est un rocher taillé à pic du côté de l'habitation et dont une partie avance en saillie au-dessus.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, BLOOMER, LE CAPITAINE, VICTOR, *assis*.
JEAUFRE, ZIMIO, NÈGRES, MATELOTS.

(*Ils sont assis en demi-cercle. Jeaufre et Zimio, debout, se tiennent un peu en arrière ; les nègres et les matelots garnissent le fond.*)

LE CAPITAINE, *avec émotion*.

Continuez, mon cher Bloomer, tous ces détails sur les derniers momens du plus respectable des hommes m'intéressent vivement.

BLOOMER, *continuant sa narration*.

Quand ce jour fatal arriva, M. le gouverneur, votre frère commun, était absent ; Caroline avait été éloignée par l'ordre

Digitized by Google

de son père, Victor et moi, nous étions restés seuls près de M. Vandeck. « Mon ami, me dit-il à son heure dernière, je » mourrais tranquille s'il m'avait été permis d'embrasser ce » frère que j'aime si tendrement, et si j'avais pu assurer le » bonheur de ma fille chérie. Puisque le ciel m'a refusé deux » consolations qui m'eussent été bien précieuses, je vous lègue » le soin de veiller sur ma Caroline, de la remettre vous- » même entre les bras du capitaine, et de lui transmettre mes » dernières intentions. J'ai lu dans le cœur de ma fille, dans » celui de Victor, et je désire qu'ils soient unis, lorsque la po- » sition de Victor lui permettra de contracter ces nœuds. » Quant à la fortune, je n'en exige pas; Caroline peut ne » demander que de l'amour à son époux; mais, je veux que » ma fille quitte ce pays dont le climat dévorant a abrégé mes » jours, et finirait tôt ou tard par lui devenir fatal. » Il dit, et me tendant une main défaillante, qui trouve à peine la force de serrer la mienne, il exhale son dernier soupir en appelant les bénédictions du ciel sur son frère et sur ses enfans.

En finissant ce récit, Bloomer s'est levé, sa physionomie a pris un caractère plus imposant, son accent est devenu plus solennel; le capitaine s'est levé en même tems, il a incliné sa tête, et semble écouter les dernières paroles de son frère avec un recueillement religieux; Caroline est tombée à genoux, et Victor, également incliné, paraît plongé dans une morne douleur.

CAROLINE.

O mon père! ton dernier vœu fut encore pour ta fille chérie!

LE CAPITAINE, *d'une voix entrecoupée par les sanglots.*

Pauvre frère!

En entendant annoncer l'union prochaine de Victor et de Caroline, Jeaufre a porté ses mains sur sa poitrine comme s'il était atteint d'un mal subit et violent; ses jambes se dérobent sous lui, et il tomberait si Zimio, qui s'aperçoit de son état, ne volait à son secours.

ZIMIO.

Bon Dié, bon Dié... Jeaufre li trouver mal.

TOUS.

Jeaufre!

CAROLINE.

Se peut-il!

LE CAPITAINE, *l'aidant à se placer sur un siége.*

Pauvre garçon... quel mal subit as-tu donc éprouvé?

JEAUFRE, *cherchant à se remettre.*

Ce n'est rien, cessez de vous occuper de moi, je ne mérite pas.....

Digitized by Google

BLOOMER.

Mais quelle peut être la cause...

ZIMIO.

Oh! moi comprend; paroles, si touchantes à bon maître avaient serré cœur à Jeaufre.

LE CAPITAINE.

Quoi! ce serait la douleur...

JEAUFRE.

Oh! oui, oui, M. le capitaine, elle est bien vive... elle me tuera.

CAROLINE.

Jeaufre, je n'oublierai jamais cette preuve d'affection pour mon père.

JEAUFRE.

Ah! mademoiselle! si vous saviez tout ce que je souffre; mais je ne dois pas abuser... (*Il fait un effort pour se lever.*)

LE CAPITAINE, *l'obligeant à se rasseoir.*

Reste, Jeaufre, reste, je le veux. Tes regrets sont le plus bel éloge de mon pauvre frère, et, mille bombes! ils te rendent digne de tout ce que je veux faire pour toi. Le ciel n'a pas permis que tu fusses témoin des derniers momens de son maître: mais tu vas l'être du bonheur de sa famille; approchez, Victor.

JEAUFRE, *à part.*

Grand Dieu, aurai-je la force...

VICTOR, *à part.*

Ah! s'il m'était permis...

LE CAPITAINE.

Approchez donc, morbleu; vous l'avez entendu, faites-nous connaître votre famille, et, quel que soit l'état de votre fortune, vous devenez l'époux de Caroline.

VICTOR, *à part.*

Et je pourrais lui faire partager ma triste destinée!

LE CAPITAINE.

Eh bien! vous gardez le silence!

VICTOR.

Monsieur...

BLOOMER.

Si ma présence vous gêne.

VICTOR.

Mon ami, ne m'abandonnez pas.

LE CAPITAINE.

En ce cas, expliquez-vous donc.

Digitized by Google

VICTOR, *avec effort.*

Je ne le puis!

CAROLINE.

Que dit-il!

LE CAPITAINE, *à Bidomer.*

Comment!

JEAUFRE, *se levant.*

Quel espoir!

VICTOR.

Pardonnez, Caroline, mon cœur est déchiré, mais je serais le plus vil, le plus lâche des hommes, si j'abusais de la *générosité* de vos parens.

CAROLINE.

Victor, que dites-vous, ô ciel!

LE CAPITAINE.

Eh quoi! vous refusez sa main?

VICTOR.

Je le dois.

JEAUFRE, *à part.*

Il ne l'aimerait pas!

VICTOR.

Et je la fuis; adieu, Caroline, adieu; c'est pour toujours.

LE CAPITAINE, *le saisissant par le bras.*

Par l'ancre de miséricorde, vous ne nous quitterez pas ainsi.

VICTOR.

Capitaine, de grâce....

LE CAPITAINE.

Monsieur, lorsqu'un homme est accueilli dans une famille honnête, qu'il s'est lié par des sermens à une jeune personne à qui il a fait partager son amour; lorsque tout le monde a été instruit de ses assiduités auprès d'elle, et qu'ensuite, sous de vains et mystérieux prétextes, au moment de devenir son époux, il la repousse et la délaisse; il doit compte de cet abus de confiance à tous, et surtout à la victime, qu'il abandonne sans *pitié* à la merci des soupçons outrageans de la malveillance.

VICTOR.

Monsieur!

LE CAPITAINE.

Il lui doit compte des larmes dont il l'abreuve. Quel avenir lui laisse-t-il! qui recherchera sa main désormais! Cette infortunée achèvera donc ses jours dans les douleurs d'un *amour* dédaigné, et dans la honte de l'abandon!

VICTOR.

Arrêtez, Monsieur, vous me faites frémir.

Digitized by Google

LE CAPITAINE, *hors de lui.*

Cet homme, c'est un ingrat, un malheureux, un.... Enfin, c'est vous.

CAROLINE, *se précipitant au-devant du capitaine.*

Ah! je vous en supplie....

ZIMIO, *avec frayeur.*

Bon capitaine!

VICTOR, *se couvrant le visage de ses mains.*

Juste ciel! et je ne puis parler!

JEAUFRE, *à part.*

Quel est donc ce mystère?

CAROLINE.

Victor, mon ami, si jamais ma voix eut quelque empire sur votre cœur, voyez mes larmes, et cessez de nous cacher le motif d'une résolution si funeste; ce n'est pas sur moi que je gémis, je saurai, pour vous, renoncer à tout s'il le faut; mais vous souffrez, je le vois; vous êtes malheureux, et Caroline, que vous aviez cru digne de partager votre bonheur, est digne aussi de partager vos souffrances. Ah! Victor, ne m'estimez vous donc plus?

VICTOR.

Moi, Caroline!

CAROLINE, *avec beaucoup de tendresse.*

Mon ami....

VICTOR.

Eh bien! vous l'emportez; vous allez connaître ce fatal secret, et vous jugerez si je puis conserver l'espoir d'être jamais l'époux de Caroline.... Mais c'est devant vous seuls qu'il m'est permis de parler.

LE CAPITAINE, *aux esclaves.*

Éloignez-vous.

BLOOMER.

Souffrez que je vous quitte, Capitaine.

VICTOR.

Vous, mon ami.

BLOOMER.

Il le faut, Victor, une affaire indispensable m'appelle à la plantation des bruyères; mais je ne tarderai point à revenir; puissé-je vous trouver alors plus tranquille et plus heureux!

JEAUFRE, *à part.*

Elle ne sera pas à lui, c'est tout ce que je désire.

(*Tout le monde s'éloigne.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

CAROLINE, VICTOR, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Nous voilà seuls, Monsieur; parlez, je suis prêt à vous entendre.

VICTOR.

Capitaine, il y va de mes jours.

CAROLINE.

O ciel!

LE CAPITAINE.

De vos jours!

VICTOR.

C'est peu; mais, si, par cette affreuse confidence j'allais perdre tous mes droits à votre tendresse, à votre estime.

LE CAPITAINE, *sévèrement.*

Jeune homme, cette crainte est-elle l'effet d'une conscience coupable?

VICTOR, *vivement.*

Coupable! non, Monsieur.... vous allez tout savoir.

CAROLINE.

Que va-t-il nous apprendre?

VICTOR, *à Caroline.*

Vous avez vu ce matin de quelles horribles malédictions les Cafres chargent l'homme qu'ils regardent comme l'auteur de tous leurs maux; vous avez entendu le récit des cruautés dont on l'accuse.... Vous même, Caroline, je vous ai vu frémir au seul nom de Walkromm.

CAROLINE.

Il est vrai.

LE CAPITAINE.

Quel rapport....

VICTOR.

Eh bien! ce déplorable objet de l'exécration générale, cet homme qui n'a pu léguer à sa triste famille que la haine de ses victimes, cet homme fut mon père.

CAROLINE ET LE CAPITAINE.

Votre père!

VICTOR.

Il avait obtenu la concession des terres qu'il pourrait conquérir sur les peuplades barbares qui avoisinent cette colonie, et son ambition, son avidité, l'ont conduit à sa perte. Ah!

Digitized by Google

s'il fut coupable, il expia bien cruellement le mal qu'il avait pu faire. J'étais en Hollande alors, où je suis né. Privé, dès ma plus tendre jeunesse, des doux soins d'une mère, étranger au sein même de ma patrie, je reçus pourtant avec regret l'ordre de venir au cap de Bonne-Espérance, rejoindre un père qui ne m'avait jamais prodigué la moindre caresse, et dont j'avais toujours vécu séparé. Possesseur d'immenses richesses, mon père m'appelait auprès de lui. Je pars; j'arrive; un ordre en débarquant m'oblige de me rendre soudain chez le gouverneur. Je traverse la ville. Quel spectacle affreux pour un fils! On conduisait deux Cafres au supplice; c'étaient les assassins de mon père.

CAROLINE.

Dieu!

LE CAPITAINE.

Quelle horreur!

VICTOR.

L'un d'eux.... J'entends encore ses paroles de vengeance et d'exécration.... Une joie féroce éclatait sur son visage, et sa bouche, avec un rire affreux, proférait en rugissant les plus horribles menaces. « Nous bénissons notre sort, criait-il » dans son jargon barbare; nos mains se sont trempées dans » le sang de Walkromm... Il reste encore un fils de ce nom » abhorré.... Mais, fût-il même au-delà des mers, il n'échap- » pera pas à la haine vigilante de nos frères; mille bras l'ont » voué à la mort.... »

CAROLINE.

Vous, mon ami!

VICTOR.

Arraché à cet horrible lieu, le gouverneur m'ordonne de cacher mon nom; je n'étais connu de personne; il me cherche un asile dans l'habitation de M. Bloomer; il veut se charger seul de rassembler les débris de ma fortune, échappés à la dévastation.... C'est alors que je connus votre digne père. Je vous vis, Caroline; mon cœur fut à vous; et les pressantes sollicitations du gouverneur, les dangers dont j'étais, dont je suis encore environné, rien n'a pu m'éloigner de ces lieux, où mon ame est attachée pour jamais.

LE CAPITAINE.

Mon frère vous connaissait-il sous votre véritable nom?

VICTOR.

Le gouverneur et lui étaient les seuls dépositaires de mon funeste secret. M. Vandeek m'avait conjuré de n'en rien avouer à Caroline.

Digitized by Google

CAROLINE.

Ainsi donc, c'est sur vous que les Cafres ont juré de poursuivre une atroce vengeance !.... mais la protection de mon oncle le gouverneur ne pourrait-elle vous mettre à l'abri de leurs coups ?

VICTOR.

Caroline, jugez vous-même, jusqu'où peut aller la rage de mes implacables ennemis ! Averti par le pillage et l'incendie de ses habitations du péril qui menaçait sa vie, mon malheureux père s'était retiré à la ville. Eh bien ! c'est dans sa maison même, c'est au milieu de ses esclaves, que trois de ces barbares sont venus le frapper !.... Non, Caroline, si j'étais connu (et comment l'éviter, si, à la face des autels, je devenais votre époux ?) rien ne pourrait me soustraire à leur fureur, et tout ce qui me serait cher partagerait mon sort !.... Ah ! je frémis à l'idée de vous associer aux dangers qui me menacent de toutes parts, et, près de vous posséder, j'ai dû vous aimer assez pour sacrifier mon amour, tout mon bonheur à la sûreté d'une tête si chère.

CAROLINE.

Ah ! Victor.

LE CAPITAINE.

Bien, jeune homme, votre délicatesse me réconcilie tout-à-fait avec vous. Mais, morbleu ! si elle a dicté votre noble conduite, elle détermine aussi la mienne, et.... touche là ; je te donne ma nièce plus que jamais.

VICTOR.

Mais songez, Monsieur le capitaine...

LE CAPITAINE.

Je songe à tout, mille frégates ! et mon parti est pris.... Oublions le fils de Walkromm, et que Victor soit l'époux de Caroline... Tu ne peux rester ici ? nous irons vivre ailleurs. Je vends cette habitation ; nous virons de bord, un bon vent, et bientôt nous sommes en Europe.

CAROLINE, *transportée*.

Mon cher oncle !

VICTOR.

Monsieur, tant de générosité !...

LE CAPITAINE.

Ne parlons plus de cela.

VICTOR.

Mais, hélas ! dois-je ?...

LE CAPITAINE.

Vous devez m'écouter, et me laisser faire, morbleu ! Que diable, tu aimes ma nièce ; elle t'aime. Son père avait l'in-

Digitized by Google

tention de vous unir, et c'est à bord de mon bâtiment que je ferai célébrer votre hymen ; mais, en attendant, je veux dès aujourd'hui, à l'instant même, publier votre prochain mariage.... Hola ! mes amis, Brick ; tout le monde.

VICTOR.

Que faites-vous ?

CAROLINE.

Ah ! tremblons que la moindre imprudence....

LE CAPITAINE.

Me prends-tu pour un fou ? Ah ! sans doute, il faut que son nom reste à jamais caché dans ces tristes climats ; mais que sa personne du moins se fortifie contre les soupçons qui pourraient l'atteindre de tous les liens qui vont l'attacher à nous. Mais voyez s'ils viendront,... Hola ! Brick, Jeaufre, matelots... Arrivez donc, morbleu !

SCÈNE III.

BRICK, CAROLINE, LE CAPITAINE, ZIMIO, VICTOR, JEAUFRE, DOMINIQUE, MATELOTS, GENS DE L'HABITATION.

BRICK.

Nous voilà, capitaine ; nous voilà. C'est dommage pourtant de m'avoir dérangé ; j'étais si bien à la cuisine.

JEAUFRE.

Je me rends à vos ordres, Monsieur le capitaine.

LE CAPITAINE.

Approchez tous, mes amis ; et réjouissez-vous.

BRICK.

Nous y sommes tout disposés.

LE CAPITAINE.

Nous aurons bientôt une noce à faire.

JEAUFRE, *à part.*

Qu'entends-je ?

BRICK.

Une noce ! tant mieux, en avant les flacons.

LE CAPITAINE.

Je marie ma nièce à M. Victor.

ZIMIO.

A bon ami.

Digitized by Google

JEAUFRE, *à part.*

Il se pourrait!

LE CAPITAINE.

Regardez dès à présent ce brave garçon comme votre nouveau maître; dans deux jours il sera l'époux de ma bonne Caroline.

BRICK ET LES MATELOTS.

Vivat!

ZIMIO, *sautant et baisant la main de Victor.*

Oh! que moi content de bonheur à toi.

JEAUFRE, *à part.*

Tout est fini pour moi.

LE CAPITAINE.

Courez au-devant des Colons, que ma nièce a invités, M. Bloomer surtout; qu'ils viennent, qu'ils se hâtent, il me tarde de leur faire part de cette bonne nouvelle. Allons, mes amis, je suis si heureux, moi, et je ne sais pas l'être seul.

VICTOR, *lui pressant la main.*

Ah! capitaine!

CAROLINE, *idem.*

Mon cher oncle.

LE CAPITAINE.

Dans mes bras, mes enfans.

BRICK.

Vivat!... ça fait plaisir à voir ça.

JEAUFRE, *à part.*

Ah! tout l'enfer est dans mon cœur.

BRICK, *à plusieurs nègres qui le regardent.*

Eh bien quoi!..... ne dirait-on pas des statues de plâtre... est-ce que je ne suis pas fait comme un autre... si je m'y mets! ventrebleu, vous ne serez pas blancs.

LE CAPITAINE.

Brick, à l'ordre; que tout l'équipage soit en fête, qu'on pavoise le vaisseau. (*aux matelots*) Allez, mes amis, et vous alerte.

BRICK.

Suffit, capitaine; les signaux ont été compris.

CAROLINE.

Moi, mon oncle, je vais faire un peu de toilette.

LE CAPITAINE.

Ah! Ah! de la coquet terie.

CAROLINE.

Je veux essayer une de ces parures que vous m'avez ap-

Digitized by Google

portées, et puis-je jamais paraître assez belle aux yeux de mon époux !

VICTOR, *lui baisant la main en la reconduisant.*

Chère Caroline !

JEAUFRE, *à part.*

Ah ! si je n'écoutais que mes transports jaloux !...

Caroline sourit à Victor, et entre dans son appartement ; le capitaine les regarde avec satisfaction.

BRICK.

Ma foi, vive l'amour ! tant qu'on peut chanter ce refrain-là, ça vaut encore mieux que vive le vin !

VICTOR.

Ah ! Zimio, (*baissant la voix, et l'amenant sur l'avant-scène*) je n'ai pu aller à la ville, mais j'ai envoyé un exprès à M. le gouverneur, et j'espère qu'il ne me refusera pas la grâce de ton frère.

ZIMIO.

Ah ! bon Victor ! toujours bienfaiteur à Zimio ; et si bon capitaine voulait, puisque li plus en colère, Zimio bien content comme li.

LE CAPITAINE.

En vérité... et que faut-il pour te rendre content ?

ZIMIO.

Dame, moi, pas oser dire.

LE CAPITAINE.

Alors comment veux-tu que je le devine ?

ZIMIO.

Vous raison, vous pas pouvez ; pourtant, c'est que vous bon... oh ! vous bien bon, mais vous fâcher si vite... faire si grosse voix... partir ta, ta, ta, comme poudre à canon..... et moi savais pas s'il fallait...

LE CAPITAINE.

Allons, ne crains rien, explique toi ; approche, approche donc.

ZIMIO.

Ah ! moi, assez près. Moi disais... moi voulais dire (*se jetant à genoux*) vous si bon, si....

LE CAPITAINE.

Ils me font donner au diable avec cette bonté, dont ils m'assomment.... Eh ! morbleu ! relève-toi d'abord ; de quoi s'agit-il ?

ZIMIO.

Pauvre mère, à moi, bien à plaindre ; Jeaufre avait fait arrêter li, et li à présent dans vilaine prison toute noire.

Digitized by Google

LE CAPITAINE.

Ta mère ?.... Est-il vrai, Jeaufre !

JEAUFRE.

Oui, monsieur le Capitaine ; je n'ai pu vous en prévenir encore ; une femme de la tribu des Cafres s'était introduite dans cette plantation ; ne consultant que mon zèle, je l'ai fait arrêter, et....

ZIMIO.

Li était mère à moi, qui pas méchante, aimer beaucoup bons Hollandais, et moi demander grâce et liberté pour li.

LE CAPITAINE.

Ce pauvre garçon !... (*à Jeaufre*) Tu ignorais donc que cette femme était sa mère... Eh bien ! Jeaufre, charge-toi de la voir, de l'interroger ; je m'en rapporte à toi ; et pour peu que cela soit possible sans manquer de prudence, rends-lui la liberté, ne fût-ce que pour récompenser le zèle et le dévouement de ce bon Zimio.

JEAUFRE.

Vous serez obéi.

LE CAPITAINE.

Tu viendras ensuite me joindre, et je te donnerai mes instructions ; car c'est à toi, Jeaufre, que je veux confier cette habitation jusqu'au moment où elle sera vendue!

JEAUFRE.

Vendue !

LE CAPITAINE, *baissant la voix.*

Oui ! nous retournons en Europe, et j'espère que dans peu de jours nous serons embarqués.

JEAUFRE.

Quoi ! vous partez.... tous.

LE CAPITAINE.

Rassure-toi ; nous saurons pourvoir à ton bonheur ; allons, Victor, occupons-nous de nos préparatifs.

BRICK ET LES MATELOTS.

Tout prêts, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Toi, Zimio, va chercher ta mère ; Jeaufre connaît mes intentions ; allons morbleu ! que tout respire ici le bonheur et la joie.

ZIMIO.

Ah ! vous tranquille, bon Capitaine, si vous rendez bonne mère, moi chanter ronde noire, et danser gaîment au son du *bamboula.*

(*Le Capitaine, Victor, Zimio, Brick, les Matelots sortent tous de différens côtés.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

JEAUFRE, *seul.*

Aurais-je la force de supporter mes tourmens; ah! ma tête se perd, et je n'ose arrêter ma pensée sur les projets affreux qu'enfante ma jalouse fureur.

SCÈNE V.

ZIMIO, OLGA, JEAUFRE, QUELQUES ESCLAVES.

ZIMIO.

Viens, bonne mère; Jeaufre pas méchant, et li pas vouloir mal à toi.

OLGA, *à Jeaufre.*

Mon sort est dans tes mains; dois-je espérer! dois-je craindre! C'est toi qui m'as privée de ma liberté; achève ton ouvrage, et je marche à la mort.

JEAUFRE, *à ceux qui l'ont amenée.*

Éloignez-vous. (*Jeaufre, redescendant la scène, et s'adressant à Olga*) Sois libre; tu détestes les Hollandais, vas, cours satisfaire à la fois ta vengeance et ma juste fureur.

OLGA.

Est-ce bien toi, Jeaufre, toi que je regardais comme mon plus cruel ennemi?

JEAUFRE.

Je l'étais, je devais l'être; mais des passions ardentes se sont emparées de mon cœur; et, méprisé, abandonné par ceux pour qui j'aurais donné ma vie, je me sens prêt à partager la haine que tu portes à cette race ingrate.

OLGA, *avec joie.*

Il serait vrai! Zimio, veille à ce que nous ne soyons pas surpris.

(*Zimio hésite, mais un geste de sa mère le force à obéir, il remonte la scène, et disparaît de tems en tems pendant le dialogue suivant.*)

OLGA, *se rapprochant de Jeaufre.*

Jeaufre, tu me rends la liberté, et tu dois tout attendre de ma reconnaissance.

JEAUFRE, *d'un ton sombre.*

Tu ne peux rien pour moi.

Digitized by Google

OLGA.

Peut-être ; insensé, j'ai lu dans ton ame.

JEAUFRE.

Tu saurais....

OLGA.

Tu aimes : et j'ai compté sur cet amour pour t'engager à me servir.

JEAUFRE.

Moi !

OLGA.

Ose dire que je me suis abusée.

JEAUFRE.

Eh bien ! oui, tu m'as vu prêt à me sacrifier pour eux ; la cause de ce dévouement, c'était l'amour. Maintenant, la douleur qui m'agite, la rage qui me dévore, la cause, c'est encore l'amour ; cet amour violent, irrésistible, comprimé si longtems au fond de mon cœur, qu'il éclate enfin dans mes transports jaloux, et que mon désespoir assure ma vengeance !

OLGA.

Dis un mot et tu verras ton rival expirer sous nos coups.

JEAUFRE.

Non, je ne vous commande pas un lâche assassinat ; il faut qu'il meure, mais c'est en brave que je le combattrai. Je puis l'attaquer sans crainte ; leurs arts de l'Europe ne me sont pas inconnus ; et, dussé-je périr !.... Ah ! plutôt mille fois la mort que de le voir tranquille possesseur de celle que j'adore !

OLGA.

Malheureux ! le désespoir t'égare. Crois-tu qu'il voulût s'abaisser jusqu'à se mesurer avec toi ! et, quand il daignerait te faire cette grâce, as-tu prévu les suites d'un semblable combat ? Vaincu, tu laisses ton rival jouir en paix du fruit de sa victoire ; et si le sort des armes se déclare en ta faveur, quelles forêts assez sombres, quels antres assez profonds pourront te dérober aux poursuites des Hollandais ?

JEAUFRE.

Il est vrai !

OLGA.

Ils proscriront ta tête, et bientôt elle tombera sur l'échafaud.

JEAUFRE.

Épouvantable idée !.... Et pourtant Caroline va repasser les mers !

OLGA.

Sache l'en empêcher.

Digitized by Google

JEAUFRE.

Comment ?

OLGA.

Cède à mes vœux, et je jure de la mettre dans tes bras.

JEAUFRE, *avec délire.*

Caroline ! elle serait à moi ! ah ! si jamais.... Douce illusion, qui tempères la flamme dévorante de mon cœur, ne m'abandonne pas. Un instant de repos, un instant de bonheur, ô ciel ! et je te donne ma vie sans regret.

OLGA.

Ce que tu désires dépend de toi.

JEAUFRE, *avec étonnement.*

Parle, qu'exige-tu ?

OLGA.

Mon nom va te l'apprendre. Je suis Olga.

JEAUFRE.

Olga ! cette femme dont l'influence sur les Cafres est si funeste aux Européens !

OLGA.

Elle-même. Tu sais si j'ai le droit de les haïr ! ils sont les compatriotes, les complices de cet odieux Walkromm, qui m'a coûté tant de larmes ; ils ont vengé sa mort sur mon époux et sur l'aîné de mes fils. En ce moment encore ils vont sacrifier, aux mânes de mon persécuteur, l'un de mes enfans qu'un sort fatal a fait tomber en leur puissance ; mais tant de revers ne sauraient abattre mon courage, et mes ennemis ne s'applaudiront pas long-tems de leur triomphe. (*Ici Zimio reparaît dans le fond, et frappé par le ton animé d'Olga, il écoute.*)

JEAUFRE.

Quels sont donc tes projets ?

OLGA.

Au sein de son palais, au milieu de ses gardes, le gouverneur est à l'abri de mes coups ; mais son frère, sa nièce, habitent cette plantation, et c'est sur eux que retombera le poids de ma fureur.

JEAUFRE.

Misérable ?... Sur Caroline !

OLGA.

Seconde-moi, elle sera seule épargnée.

JEAUFRE.

Devenir ton complice ; jamais.

OLGA.

Soit ; j'agirai sans toi.

JEAUFRE.

Ne l'espère pas ; tu es encore en mon pouvoir, et je vais...

Digitized by Google

OLGA, *l'arrêtant.*

Tremble... je ne paraîtrai devant tes maîtres que pour leur dévoiler tes secrets sentimens.

JEAUFRE.

Grand Dieu !.... Elle apprendrait.... Olga, je t'en conjure, renonce à cette abominable vengeance.

OLGA.

Y renoncer ! plutôt mourir.

JEAUFRE.

Eh bien ! s'il te faut absolument une victime (*l'amenant près du coffre qu'il a fait déposer sur la scène*), tiens, lis.

OLGA.

Ces caractères me sont inconnus, apprends-moi ce qu'ils signifient.

JEAUFRE.

Ces objets sont adressés au fils de Walkrömm.

OLGA.

Il est ici... je l'avais soupçonné ; enfin le Grand-Esprit m'abandonne sa vie ! Parle, en quels lieux a-t-il trouvé un asile ?

JEAUFRE.

Je l'ignore.

OLGA.

Tu l'ignores !

JEAUFRE.

Je te le jure.

OLGA.

Je saurai découvrir sa retraite ; c'est en vain qu'il se cache ; il ne parviendra point à m'échapper ; il faut qu'il meure, j'en ai fait le serment. Jeaufre, achève ton ouvrage, aide-moi à introduire ici quelques-uns de mes Cafres fidèles, et viens habiter au milieu de nous.

JEAUFRE.

Quoi, tu veux encore ;.... laisse-moi ; laisse-moi, tu me fais horreur.

OLGA.

Caroline t'appartiendra.

JEAUFRE.

Je ne serais plus pour elle, pour moi-même, qu'un monstre souillé de sang et de crimes.

OLGA.

Songe que ton rival....

JEAUFRE.

Mon rival... Non, je refuse ton horrible secours ; et mon bras, guidé par la haine, saura bien sans toi frapper au cœur de cet odieux Victor.

Digitized by Google

ZIMIO, *ne pouvant plus se contenir.*

Victor! ô ciel! (1)

JEAUFRE.

Zimio!

OLGA.

Tu nous écoutais?

ZIMIO.

Vous tuer bon Victor! O ma mère!

OLGA.

Silence, imprudent.... Veux-tu me perdre, quand tu devrais partager tous mes ressentimens.

ZIMIO.

Moi! ah devenir coupable, si pas sauver bon ami....

OLGA.

Malheureux enfant, ton père n'est pas encore vengé; ton frère va périr, et tu veux t'opposer....

ZIMIO.

Ah! sang de bienfaiteur pourrait-il rendre à moi pauvre père! et Victor, qui avait demandé grâce pour frère à moi, donnerez-vous mort à li pour récompense de ce bienfait?

JEAUFRE.

Zimio, tu es maître de mon secret; mais songe bien que tu ne peux le révéler sans exposer ses jours (*montrant Olga*). Les Hollandais seraient sans pitié pour elle. Fils dénaturé, dis un seul mot, je la nomme, et tout le sang de ta mère retombe sur ta tête.

ZIMIO, *embrassant Olga.*

Ma mère!

JEAUFRE.

On vient. C'est le capitaine; M. Bloomer, et les Colons l'accompagnent. Il ne faut pas que l'on te trouve ici; fuis.

OLGA.

Pourquoi fuir?.... Je n'ai rien à craindre.

JEAUFRE.

Si l'on te reconnaissait....

OLGA.

Impossible. Toi seul pourrais me perdre; mais je suis sûre que tu ne le voudras pas. Je reste.

---

(1) Olga, Zimio, Jeaufre.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ZIMIO, OLGA, LE CAPITAINE, VICTOR, BLOOMER, JEAUFRE, BRICK, COLONS, MATELOTS, GENS DE L'HABITATION, ENSUITE CAROLINE.

(*A l'instant où toute la société arrive, Olga court, et s'incline devant le capitaine.*)

LE CAPITAINE.

Que me voulez-vous, bonne femme ?

ZIMIO.

Bon maître ; c'était mère à moi.

LE CAPITAINE.

Ah ! c'est ta mère ! Il paraît que Jeaufre a pu la remettre en liberté ; je m'en réjouis pour toi et pour elle.

OLGA.

Je vous en remercie, Monsieur le capitaine, et vous demande la permission de passer ici le reste de la journée.

LE CAPITAINE.

Très-volontiers ; Zimio, aie bien soin de ta mère ; je veux qu'elle aussi se ressente de la fête.

(*Olga redescend la scène, en lançant à Jeaufre un regard significatif.*)

VICTOR. (1)

Capitaine, voici ma chère Caroline.

CAROLINE, *aux Colons.*

Combien je me félicite, Messieurs, de me voir entourée des meilleurs amis de mon père ; je ne puis trop vous remercier de votre empressement à venir vous joindre à nous pour fêter l'heureuse arrivée de mon oncle.

LE CAPITAINE.

Et pour célébrer les fiançailles de ma bonne Caroline.

BLOOMER.

Nos cœurs sont de moitié dans la joie que vous donne un si beau jour.

LE CAPITAINE.

Ah ça ! me voilà donc le patron de la fête. Je n'ai rien à dire sur l'ordonnance ; mais je sais bien que, si cela me regardait, je commencerais, morbleu ! par faire défoncer une demi-douzaine de barils de rhum et de tafia pour distribuer à ces braves gens.

(1) Zimio, Olga, Bloomer, le Capitaine, Caroline, Victor, Jeaufre, Brick.

Digitized by Google

BRICK.

Il a toujours de bonnes idées, le Capitaine.

CAROLINE.

On a tout prévu, mon cher oncle; et j'espère que tout le monde aura lieu d'être satisfait.

BRICK.

Vivat! je me charge de l'exécution; qui m'aime, me suive. Oh! la, la.... il s'agit de boire; vous verrez qu'ils m'aimeront tous.

OLGA, *à part.*

Je puis agir maintenant.

(*Brick sort avec quelques matelots; Olga les suit. On a placé des siéges à gauche; tout le monde s'assied. On apporte des barils au fond de la scène; on les défonce, et on boit.*)

ZIMIO, *à part avant le commencement du ballet.*

Elle partie.... Oh! si moi pouvais, sans exposer pauvre mère, prévenir bon ami Victor.... Moi essayer...

(*Il cherche à s'approcher de Victor, qui s'occupe à faire placer la société; mais Jeaufre se trouve entre Victor et lui, et les regards menaçans qu'il lance sur Zimio forcent celui-ci à renoncer à son projet. Zimio, désespéré, va s'accroupir dans un coin de la scène, où il reste plongé dans ses réflexions et la figure cachée dans ses mains; dès-lors Jeaufre ne le perd pas de vue.*)

BALLET.

LE CAPITAINE, *après un pas.*

C'est bien, mes enfans; mais il me semble qu'il manque quelque chose; où est donc Zimio?

ZIMIO, *se levant vivement.*

Maître, voilà.

LE CAPITAINE.

Eh! approche donc, morbleu!... Ne te souviens-tu pas que tu m'as promis ce que tu appelles une ronde noire?

ZIMIO.

O maître, pardon; moi, pas en train chanter ditout, ditout.

VICTOR.

Dans un jour si heureux pour Caroline et pour moi, tu refuserais de partager notre joie?

ZIMIO.

Bon z'ami, c'est que.... moi bien content et pourtant moi triste beaucoup.

CAROLINE.

Si je t'en priais, Zimio?

Digitized by Google

ZIMIO.

Alors moi obéir tout de suite. Amis vous prendre bamboula (*à part*); si moi pas pouvoir parler, moi tâcher faire entendre à li.... (*à Jeaufre, qui lui présente un bamboula*) Merci, Jeaufre. Allons, vous bien écouter moi (*baissant la voix et s'adressant à Victor*), et vous bien comprendre.

RONDE.

Sautez, vive jeunesse,
Chantez, dansez sans cesse,
Le tems avec vitesse,
Li sembler fuir déjà.
Tra la, la, la, la, la, la, la,
Sautez jeunesse,
Tra la, la, la.
Sautez par ci, sautez par là,
Au joyeux son du bamboula.

Jeune amant et jeune maîtresse,
Tous deux s'aimer à qui mieux mieux,
Li de bonheur parler sans cesse,
Et bonheur briller dans leurs yeux.
Bientôt par doux mariage
Eux espérer bon ménage;
Mais méchant li veiller toujours
Pour troubler si tendres amours.

VICTOR, *qui n'a cessé de l'observer.*

Que signifie....

JEAUFRE, *à part.*

Je devine son intention!

ZIMIO, *reprenant le refrain.*

Tra la, la, la,
Sautez, vive jeunesse, etc.

2me COUPLET.

Z'heureux amans dans leur cabane
Li croire avoir trouvé bonheur,
Mais noir serpent de la Savane,
Li venir apporter frayeur,
Z'amans avertis, de suite
Sans rien dire, prendre fuite;
Si ne pas obéir soudain,
Li tous deux morts le lendemain.

Digitized by Google

VICTOR, *à part.*

De quel danger veut-il me prévenir ?

JEAUFRE, *à part.*

Il me fait trembler !

ZIMIO.

Sautez, vive jeunesse,
Chantez, dansez sans cesse
Le tems avec vitesse.
Li sembler fuir déjà.
Tra la, la, la, la, la, la, la,
Sautez jeunesse,
Tra la, la, la,
Sautez par ci, sautez par là,
Au joyeux son du bamboula.

(*On danse vivement sur ce refrain.*)

SCÈNE VII.

BLOOMER, CAROLINE, LE CAPITAINE, BRICK, VICTOR, JEAUFRE, ZIMIO.

BRICK, *une lettre à la main.*

Pardon si je vous dérange et la compagnie aussi. (*au capitaine*) C'est de la part du gouverneur.

TOUS.

Du gouverneur !

BRICK.

Le courrier qui m'a remis le paquet devait être diablement pressé ; car il n'a pas voulu prendre le tems de boire un coup : un courrier ! (*Il remonte la scène.*)

LE CAPITAINE, *prenant la lettre.*

Donne. (*aux colons*) Vous permettez ?

(*Tout le monde se rapproche du capitaine et l'entoure. Jeaufre lui-même perd un instant Zimio de vue ; celui-ci en profite aussitôt.*)

ZIMIO, *bas, vivement à Victor.*

Vous partir, vous courir grand danger si rester ici.

VICTOR.

Comment ?

ZIMIO.

Chut !.... moi pouvais pas dire plus ; moi perdu si vous dire un mot.

(*Jeaufre se retourne, Zimio s'éloigne vivement de Victor.*)

LE CAPITAINE.

Diable !

Digitized by Google

BLOOMER.

Qu'est-ce donc, capitaine ?

LE CAPITAINE.

Il faut que je parte à l'instant avec tout mon équipage.

VICTOR.

Vous !

LE CAPITAINE.

Le gouverneur me donne l'ordre de remonter à bord, et d'aller me mettre en station à la pointe des grandes roches.

BLOOMER.

Cette disposition semblerait annoncer un projet d'attaque contre les Cafres.

LE CAPITAINE.

L'ordre que je reçois s'accorde assez mal avec les projets que j'ai formés ; mais un bon citoyen se doit à son pays. Mes enfans, je vous quitte ; demain je viendrai vous rejoindre.

VICTOR.

Vous partez, capitaine ; et je ne sais quoi me dit qu'il serait peut-être imprudent de laisser Caroline seule dans cette habitation.

ZIMIO, *à part.*

Li avoir compris !

BLOOMER.

Je partage entièrement l'opinion de Victor. Cette habitation est voisine de la montagne noire, et, si les Cafres se répandaient dans la plaine, vous auriez tout à craindre de leur férocité. C'est à la ville, c'est dans le palais même du gouverneur que mademoiselle doit chercher un asile, et je vous conseille fortement de partir dès ce soir.

ZIMIO, *à part.*

Eux sauvés !

LE CAPITAINE.

Mais j'y songe ; pourquoi ne vous prendrai-je pas tous deux à bord ?

BLOOMER.

Vous avez raison, capitaine, ce moyen est le plus sûr.

ZIMIO, *sautant de joie.*

Oh ! bonne idée ! bonne idée !

JEAUFRE, *à part.*

Je ne la verrai plus !

LE CAPITAINE.

Voilà qui est décidé. Allons, mes enfans, faites vos dispositions. Caroline, tu as sans doute quelques apprêts...

CAROLINE.

Je ne vous demande qu'un instant.

Digitized by Google

LE CAPITAINE.

Toi, Victor, je n'ai pas besoin de te recommander la plus grande diligence; je vais faire appareiller. Venez me joindre au plus tôt, et nous partons.

VICTOR, *à Bloomer.*

Mais vous, mon digne ami, ne venez-vous point avec nous?

BLOOMER.

Je ne le puis, mes devoirs...

LE CAPITAINE.

Pourquoi vous exposer à des périls?...

BLOOMER.

Capitaine, il est un champ d'honneur pour les magistrats comme pour les militaires, et chacun d'eux doit mourir à son poste.

Bloomer, Victor et le capitaine s'éloignent suivis des matelots; Caroline rentre dans son appartement, Zimio la suit; Plusieurs gens de l'habitation restent à la porte, et reçoivent successivement de Zimio, des coffres, des cartons et autres objets qu'ils portent au navire; le jour commence à tomber; peu à peu Jeaufre se trouve seul.

SCÈNE VIII.

JEAUFRE, *après un long silence.*

Ç'en est donc fait!... rien ne viendra plus adoucir mes tourmens... (*regardant les gens qui emportent successivement les effets de Caroline.*) Elle s'éloigne!... pour toujours!... et c'est pour aller s'unir à mon odieux rival! demain il sera son époux... demain elle aura prononcé le serment de lui consacrer sa vie!... et le sort impitoyable m'enlève jusqu'à l'espoir de la vengeance... malheureux! que dis-je! ah! loin de l'accuser, ne dois-je pas le bénir de m'arracher au crime? poussé par cette horrible frénésie qui bouleverse mes sens, qui égare ma raison, j'étais capable de tout... Caroline elle-même... ah! sachons mourir plutôt que de souiller ma vie par des forfaits épouvantables!

Tout le monde est éloigné; la nuit est venue; égaré, hors de lui, Jeaufre remonte la scène, et cherche à fuir; Olga paraît, et le saisit vivement.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

JEAUFRE, OLGA.

OLGA.

Arrête !

JEAUFRE.

Olga !... laisse-moi.

OLGA.

Pourquoi me fuir quand je t'apporte le moyen de ressaisir le bonheur ?

JEAUFRE.

Que veux-tu dire ?

OLGA.

Point d'éclat ! il faut ici de l'audace, de la promptitude et du silence.

JEAUFRE.

Quoi, malgré mes refus !...

OLGA, *lui montrant le rocher qui s'est garni de Cafres.*

Regarde, mes Cafres sont prêts à me seconder.

JEAUFRE.

Mais, les matelots ?...

OLGA.

Sont occupés sur le navire.

JEAUFRE.

Les gens de l'habitation ?

OLGA.

Ceux que nous pouvions craindre sont éloignés ; les autres, grâce à une liqueur enivrante que j'ai su mêler à leur boisson, sont hors d'état de s'opposer à nos desseins ; (*désignant la porte à droite*) et Caroline est là.

JEAUFRE.

Caroline !

OLGA.

Seule ; peu d'instans suffisent pour nous mettre à l'abri de toute poursuite.

JEAUFRE.

Je pourrais.!...

OLGA.

Son sort est dans tes mains, empare toi de Caroline...

JEAUFRE.

Moi !

OLGA.

Ou tu vas la voir expirer sous nos coups !..

Digitized by Google

JEAUFRE.

Malheureuse!...

OLGA.

Choisis.

JEAUFRE.

Ah! je veux la sauver de ta fureur, et mes cris...

OLGA.

Tes cris ramèneront Victor.

JEAUFRE.

Victor!

OLGA.

Déjà peut-être il approche.

JEAUFRE.

Lui!

OLGA.

Un instant de plus, elle est perdue pour toi.

JEAUFRE.

Je le sais, une fois embarquée, je ne la reverrai jamais... jamais!... Ah! plutôt... Caroline... je tremble... je m'égare.

OLGA, *l'entraînant du côté de l'appartement de Caroline.*

Viens.

Pendant cette scène, le rocher du fond s'est garni de Cafres, et plusieurs d'entr'eux, sur un signe d'Olga, sont descendus dans l'habitation.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ZIMIO, CAFRES.

ZIMIO, *paraissant sur le seuil de la porte.*

Ah!... Jeaufre! ma mère!...

OLGA.

Silence!

ZIMIO.

Arrêtez!

JEAUFRE, *le repoussant et s'élançant dans l'appartement.*

Laisse-nous!

OLGA, *à deux Cafres.*

Suivez ses pas.

ZIMIO, *qu'Olga retient, et qu'elle entraîne vers la gauche du théâtre.*

Ah! grâce, grâce, pitié pour elle!

OLGA, *lui fermant la bouche.*

Tais-toi, malheureux! tu me perds.

D'autres Cafres ont paru sur le rocher qui domine l'habitation;

Digitized by Google

tous sont armés ; quelques-uns portent des haches ; ils descendent précipitamment, et l'on entend le bruit des coups qu'ils dirigent contre la palissade ; dans ce moment, Caroline jette de l'intérieur un cri déchirant.

ZIMIO, *aux pieds d'Olga.*

Ma mère, moi prier, moi supplier !

Jeaufre reparaît portant Caroline évanouie.

OLGA, *lui montrant la brèche faite à la palissade.*

Par là.

ZIMIO, *à Olga.*

Moi m'attacher à vous, et mourir à vos pieds !

OLGA, *entraînant Zimio vers la brèche.*

Viens, suis nous, suis ta mère.

ZIMIO, *se débattant et la repoussant avec horreur.*

Ah ! vous plus mère à Zimio !

Olga entraîne son fils, que deux Cafres forcent à la suivre ; pendant ce débat, Jeaufre a franchi la palissade ; on le voit reparaître sur le rocher, entouré de Cafres et portant toujours Caroline évanouie ; Olga et Zimio ne tardent point à l'y suivre, mais alors Zimio parvient à se dégager des bras de sa mère, se précipite au bas du rocher, et court se suspendre à la chaîne de la petite cloche en criant : Au secours ! au secours.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE, MATELOTS.

LE CAPITAINE.

Qu'y a-t-il, morbleu ?

ZIMIO, *se précipite à ses pieds.*

Ah ! capitaine, sauvez bonne jeune maîtresse, et faites grâce à ma mère !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente la crête de la montagne Noire ; à droite au premier plan, une grande case à la porte de laquelle sont suspendues des armes enlevées aux colons ; des serpens et des oiseaux empaillés. Au fond du même côté, un énorme rocher qui domine la scène ; à gauche un précipice, et dans l'éloignement la plaine, là ville et la mer. Un sentier taillé dans le roc conduit au bas de la montagne.

CLAIR DE LUNE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAUFRE, OLGA, CAROLINE, CAFRES.

Au lever du rideau, Caroline évanouie est couchée sur un bloc de rocher à droite ; Olga, penchée sur elle, et la main étendue vers les Cafres groupés un peu en arrière, semble leur indiquer de ne point faire de bruit. Jeaufre, dans l'attitude de la douleur, considère Caroline ; deux Cafres tiennent des torches allumées près de son visage.

JEAUFRE.

Eh quoi ! pas le plus léger signe d'existence ? depuis notre départ de l'habitation, toujours cette effrayante immobilité... ah ! sans doute la douleur, l'épouvante auront glacé son ame... je la perds... elle est morte !....

OLGA, *toujours dans la première attitude et posant la main sur le cœur de Caroline.*

Non, elle respire encore... je sens battre son cœur,

JEAUFRE.

Il serait vrai !

OLGA.

Ses joues se colorent, elle reprend l'usage de ses sens.

JEAUFRE.

O bonheur inespéré !

Digitized by Google

OLGA.

Silence !

JEAUFRE.

Éloignez-vous, éloignez-vous tous; en lui rappelant ses malheurs, votre aspect pourrait encore lui devenir fatal. Moi-même, il faut me dérober à sa vue; je n'aurais pas la force de supporter ni ses reproches, ni son regard.

(*Il se cache derrière les Cafres, qui se retirent avec Olga vers le fond, à droite.*)

CAROLINE, *dans le sommeil.*

Laissez-moi, laissez-moi... (*s'éveillant*) Ah !... quel sommeil pénible et cruel... Il me semble flotter encore, incertaine entre la vie et la mort, et ma pensée se perd dans un vague d'épouvante et d'horreur... Cher Victor... oh ! oui... Jeaufre... des Cafres... cette femme... cette image effrayante est toujours devant mes yeux; elle oppresse, elle serre mon cœur... (*se levant*) Mais où suis-je ? juste ciel !... j'ai bien toute ma raison;... ces lieux inconnus et sauvages, tout ce que je vois, tout ce que le souvenir me rappelle... ah ! les voilà, les voilà, quelle affreuse réalité.

(*Elle aperçoit les Cafres, et se précipite toute tremblante vers la gauche du théâtre.*)

OLGA, *s'avançant lentement.*

Rassure-toi, nous n'en voulons pas à tes jours.

CAROLINE.

Ah ! s'il est vrai, ne rejetez pas ma prière : de grâce, rendez-moi à ma famille; ramenez-moi dans mon habitation.

OLGA.

Ton habitation, tu pourras la revoir.

CAROLINE.

Par pitié, soyez touchée de ma misère... je n'ai jamais repoussé l'infortune suppliante, Dieu le sait, et ce n'est pas la mère de Zimio qui devrait en douter.

OLGA.

Sois tranquille, ton sort ici ne dépendra que de ma volonté.

JEAUFRE, *à part.*

Que prétend-elle dire ?

OLGA, *aux Cafres.*

Conduisez-la dans ma case, et qu'on veille sur elle.

CAROLINE.

Jeaufre, et c'est vous ! vous... Dieu de miséricorde, ne m'abandonne pas.

(*Elle entre dans la case d'Olga; un Cafre se place à la porte, le sabre à la main.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

OLGA, JEAUFRE, CAFRES.

JEAUFRE, *à part.*

Ah ! qu'ai-je fait !

Il se laisse tomber sur un éclat de rocher, et y reste enseveli dans ses pensées.

OLGA.

Elle est à moi... ô mon fils ! mon cher fils, je puis enfin espérer de t'arracher au supplice qui te menace. (*aux Cafres*) Mais ce premier succès ne doit nous faire négliger aucune précaution ; l'éveil est donné, notre dernière excursion dans la plaine, l'enlèvement de cette jeune fille, tout doit avoir armé les Hollandais, et je sais qu'ils se préparent à nous poursuivre ; (*mouvement d'effroi des Cafres*) le péril est pressant, mais Olga est avec vous. Offrons nos vœux au Grand Esprit, que sa puissance nous protège, et qu'il nous inspire le moyen de sortir vainqueurs de la lutte sanglante qui va s'engager.

Les Cafres forment un rond autour d'Olga, à laquelle deux petits Cafres apportent une longue baguette et un cabas qu'ils déposent à terre sur l'ordre d'Olga ; les Cafres ramassent des éclats de bois, et les frottent l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils en tirent du feu, ensuite ils les réunissent en tas aux pieds de la sorcière ; Olga jette dessus une liqueur spiritueuse, et une flamme rougeâtre s'en élève aussitôt ; à la vue de ce prétendu prodige, les Cafres tombent tous la face contre terre. Olga seule reste debout, et semble jouir du fruit de ses impostures. Jeaufre, assis sur le bloc de rocher, et la tête appuyée dans ses mains, ne semble pas même s'apercevoir de ce qui se passe autour de lui.

OLGA.

Génie puissant et terrible, divinité tutélaire des Cafres, prête l'oreille, et reconnais ma voix... c'est pour eux que je t'implore... tu as entendu ma prière ; je le sens au trouble qui m'agite... levez-vous, amis, le Grand Esprit vous protège, et nous triompherons.

Mouvement tumultueux des Cafres, qui se lèvent et expriment leur joie féroce.

OLGA.

Prenez ces gages de la protection du Grand Esprit, et si nous

Digitized by Google

sommes forcés à une juste défense, tant que vous les porterez vous serez invincibles.

Joie des Cafres, qui se distribuent les talismans.

OLGA, *poursuivant.*

Amis, veillez à toutes les issues de la montagne; toi, Biascou, garde le sentier du palmiste. Aza, cours à la gorge du Morne; toi, au Rocher du torrent; toi, dans le défilé de la Savane. Observez les moindres mouvemens de l'ennemi; interceptez ses communications, arrêtez ses courriers, et rendez-moi un compte exact; le Grand Esprit veille sur vous, et je vous suis.

Les Cafres, après quelques évolutions, sortent en poussant des cris; les uns vont à leurs postes, les autres se retirent par la droite.

SCÈNE III.

JEAUFRE, OLGA.

JEAUFRE, *arrêtant Olga.*

Olga, demeure.... avant de t'éloigner, il faut absolument que tu dissipes mes doutes.

OLGA.

Parle!

JEAUFRE.

Tes discours, ta conduite, tout me paraît incompréhensible, et tu dois faire cesser mon étonnement.

OLGA.

Je suis prête.

JEAUFRE.

Que prétends-tu donc faire?... Explique-toi. Forte d'avoir surpris dans mon cœur un secret que je voulais dérober au monde entier, tu parais touchée de mes souffrances; tu me promets ton appui; tu m'offres tes secours; tu m'entraînes au crime, et, à peine Caroline est-elle en ta puissance, à peine suis-je devenu par toi le plus coupable des hommes, que tu crois pouvoir seule décider de son sort. Mes services, mes tourmens, l'intérêt de mon amour, tout est oublié.... est-ce ainsi que tu remplis l'espoir dont tu m'avais flatté? est-ce donc ainsi que tu tiens tes promesses?

OLGA.

Écoute, Jeaufre: je suis mère; le second de mes fils, chargé de fers, gémit dans les prisons de la ville, et ne doit en sortir que pour porter sa tête sur l'échafaud. J'ai voulu, j'ai dû

Digitized by Google

l'arracher à une mort inévitable. Ton amour m'en a fourni les moyens, et Caroline, retenue ici comme otage, deviendra le prix de la délivrance de mon fils, ou la victime que j'immolerai à ses mânes.

JEAUFRE.

L'ai-je bien entendu? Quoi? ce sont là tes projets, et tu oses me les découvrir, à moi? malheureuse! Et tu ne crains pas que mon désespoir....

OLGA.

Insensé.... que pourrais-tu? Regarde autour de toi; partout ici la mort environne cette enceinte inaccessible; ici tout reconnaît ma puissance, et les Cafres, tremblans au seul son de ma voix, devraient te servir d'exemple, ou t'apprendre du moins que tu tenterais vainement de résister à mes volontés.

JEAUFRE.

Ainsi donc, tu m'as trompé?

OLGA.

Il le fallait.

JEAUFRE.

Et tu crois que j'abandonnerai tout ce que j'aime à tes désirs de vengeance.... Ne l'espère pas.

OLGA.

Je te l'ai dit; je ne crains point tes menaces; ton amour insensé t'égare, et le trouble de ton cœur passe dans tes discours. Eh bien! si tu aimes Caroline; si ses jours te sont chers, ils sont dans tes mains, et tu peux la sauver.

JEAUFRE.

Qui, moi! Je pourrais....

OLGA.

Tu le peux; pars: va trouver le gouverneur; qu'il me rende mon fils, et dis lui qu'à ce prix, à ce seul prix, il reverra sa nièce.

JEAUFRE.

Ainsi donc, mon sort est fixé.... que ton fils soit absous ou qu'il marche au supplice, je n'aurai commis qu'un forfait inutile. Honneur, serment, devoirs, j'ai tout immolé à cette passion indomptable, et, quand je crois toucher au bonheur, je ne trouve pour prix de mes égaremens que l'opprobre et la mort.... Ah! du moins, tant que j'existerai, je saurai la défendre; je suis seul au milieu de ta horde féroce, mais crains tout de mon désespoir. Je m'attache à son sort, et ce n'est qu'en foulant mon corps inanimé que vous pourrez arriver jusqu'à elle. Tremble.

Digitized by Google

OLGA.

Tremble toi-même.... tu ne la reverras plus, et sa vie me répondra de ta fidélité,. de ton obéissance.

JEAUFRE.

Quoi ! tu oserais....

OLGA.

Tout. Je te laisse libre ; pars à l'instant ; dans une heure il serait trop tard. Adieu.

(*Elle sort en donnant un ordre au Cafre placé à la porte de la case.*)

SCÈNE IV.

JEAUFRE, *seul après un silence.*

Suis-je assez malheureux ! Génie malfaisant que l'enfer semble avoir déchaîné pour mon malheur ! Applaudis-toi de de ton triomphe ! Misérable Olga... Mais ai-je le droit de l'accuser, moi qui suis le plus criminel... Pardonne, Caroline ; objet sacré, pardonne un moment de délire.... Voilà donc le sort que te gardait mon amour.... Que faire ?... *que* résoudre ?... Resterai-je pour la défendre ? Hélas ! je ne puis que mourir, et mes efforts ne la sauveraient pas .... Irai-je me jeter aux pieds du gouverneur ? Irai-je lui porter ma tête coupable, et lui dire : Frappez l'assassin de Caroline ; mais sauvez, sauvez ses jours précieux.... Sauver ses jours, le pourrait-il, et la loi qui a condamné le fils d'Olga, n'est-elle pas irrévocable.... Ah ! c'en est fait ; Caroline est perdue. Et c'est moi, moi ! misérable... Odieux rival, sans toi, je serais encore digne d'elle, et du moins je ne tremblerais pas pour ses jours. Ah ! que ne puis-je te faire expier mes malheurs, mes remords et mon désespoir !

SCÈNE V.

JEAUFRE, VICTOR, ZIMIO, CAFRES.

(*On entend des cris de rage dans le sentier.*)

JEAUFRE.

Quels cris de rage ! Grand Dieu ! Menaceraient-ils déjà Caroline ?

Digitized by Google

Il se place devant la case où Caroline est enfermée. Le tumulte augmente. Des Cafres furieux paraissent sur le rocher du fond, et, se précipitant sur Victor, qui arrive avec quelques Cafres par le sentier qui conduit au bas de la montagne, ils le terrassent, et vont le frapper. Zimio paraît, et veut courir au secours de Victor; mais il est retenu par un groupe de Cafres.

JEAUFRE.

Que vois-je! Un malheureux que ces barbares veulent égorger.... Arrêtez, misérables, et n'assassinez pas un ennemi désarmé.

Il s'élance rapidement entre Victor et les Cafres. Ceux-ci s'arrêtent, et restent immobiles.

VICTOR, *reconnaissant Jeaufre.*

O surprise!

ZIMIO, *s'échappant des mains des Cafres, et courant à Victor.*

Oui, Jeaufre, toi raison; c'était l'ordre de mère à moi; elle avoir respecté, et vouloir qu'on respecte bon ami Victor.

JEAUFRE.

Victor en ces lieux! Victor!

VICTOR.

Oui, moi-même, qui rougis de te devoir la vie.... que le sort est injuste et cruel! Tu réussis dans ton affreux projet; tu enlèves la fille de ton bienfaiteur; et moi, quand je cours pour t'arracher ta proie, et te punir peut-être.... je tombe au milieu de tes complices, accablé par leur nombre, désarmé par eux. Ils ne me laissent le jour que pour me faire subir ton odieuse générosité... Mais cesse de leur disputer leur victime; car, s'il me faut renoncer à délivrer Caroline, la mor t est tout ce que je désire.

JEAUFRE.

Je pourrai donc enfin satisfaire ma haine!

(*Mouvement des Cafres pour fondre sur Victor.*)

ZIMIO.

Ah! Jeaufre, toi pas gagner colère... Grand malheur troubler tête à li, et dicter mauvaises paroles; mais toi toujours protéger li; mère à moi le voulait, et tenez (*tirant des vêtemens de Victor le talisman qu'il lui a donné*), preuve que moi pas menteur; regardez, voici Makanda.

TOUS LES CAFRES.

Makanda! (*Ils s'inclinent avec respect.*)

ZIMIO.

Ah! Jeaufre.

Digitized by Google

JEAUFRE, *jetant sur les Cafres un regard de mépris.*

Rassure-toi ; ce signe prouve trop clairement la volonté d'Olga, pour qu'un seul ose encore attenter à ses jours... Non, ce n'est pas par leurs mains qu'il doit perdre la vie (*aux Cafres*). Retirez-vous, je réponds de votre prisonnier, et c'est à Olga seule que je veux en rendre compte.

(*Les Cafres s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

ZIMIO, VICTOR, JEAUFRE.

ZIMIO, *sautant de joie.*

O bon ami.... Moi content, bien content d'avoir pu arracher toi à si terrible danger.

VICTOR, *à Jeaufre.*

Malheureux ! que l'exemple de son noble dévouement éveille tes remords, et te couvre de honte.

JEAUFRE.

Arrête ; tes reproches sont justes, mais ce n'est pas de toi que je puis les souffrir.

VICTOR.

Réponds. Qu'as-tu fait de Caroline?

JEAUFRE.

Elle est ici.

VICTOR.

Ici ?

ZIMIO.

O chère maitresse, si moi pouvais !...

(*Il va rôder autour de la case.*)

VICTOR.

Et tu as pu la livrer à ces barbares ! Ah ! quel démon t'inspira ce forfait abominable?

JEAUFRE.

La jalousie ! l'amour !

VICTOR.

L'amour !

JEAUFRE.

Oui, sans toi, le secret de cette passion fatale serait mort dans mon sein... Mais le bonheur d'un rival odieux a égaré ma raison, et tu m'as rendu le plus coupable des hommes.... Juge maintenant de l'excès de mon désespoir.... Trompé moi-même par les barbares qui la tiennent en leur puissance, son arrêt est porté ; elle est perdue pour tous.

VICTOR.

Elle sera donc la victime de ton affreux égarement !

Digitized by Google

JEAUFRE.

Mon égarement est ton ouvrage, et mon crime est le tien; juge si j'ai le droit de te haïr, songe aux désirs de vengeance qui dévorent mon cœur, et maudis le sort qui vient en ce moment t'offrir à mes regards.

VICTOR.

Frappe donc, misérable; puisque tu es assez lâche pour m'assassiner.

JEAUFRE.

Oui, j'ai soif de ton sang; je suis ton ennemi.... Ton ennemi implacable.... Mais je ne suis point un assassin. (*courant saisir deux épées placées au milieu d'un faisceau d'armes à l'entrée de la case*) Défends tes jours, voilà des armes.

VICTOR, *saisissant une épée.*

Caroline, tu vas être vengée.

(*Ils se chargent avec fureur.*)

ZIMIO.

Victor.... Jeaufre.... Au secours! au secours!

(*Le Cafre commis à la garde de Caroline accourt aux cris de Zimio; son premier mouvement est de se jeter sur Victor, qu'il saisit par-derrière, et qu'il se dispose à frapper, lorsqu'il est à son tour atteint par Zimio, qui le terrasse, et lui applique la pointe de son sabre sur la poitrine.*)

ZIMIO.

Si toi bouger, moi tuer.

(*Devenu libre, Victor se dispose à recommencer le combat; mais Caroline, qui a profité de l'éloignement du Cafre pour sortir de la case, se précipite entre les combattans.*)

SCÈNE VII.

JEAUFRE, CAROLINE, VICTOR, ZIMIO.

CAROLINE.

Victor, cher Victor, arrêtez.

VICTOR.

Caroline.

JEAUFRE.

Dieu! c'est elle.

CAROLINE, *à Jeaufre.*

Malheureux! quelle aveugle fureur! ah! s'il vous faut du sang, tournez cette arme contre moi, et que je sois du moins votre dernière victime.

JEAUFRE, *jetant son épée.*

Ah! plutôt mille fois la plonger dans mon sein.

Digitized by Google

CAROLINE.

Cruel ! que vous avais-je fait pour me réduire à cet excès d'infortune.

JEAUFRE, *à part.*

Je ne puis être témoin de son désespoir.

CAROLINE, *l'arrêtant.*

Hélas ! je ne veux point vous irriter par mes reproches ; de tous mes serviteurs, je vous crus en tout tems le plus zélé, le plus fidèle ; mon père m'avait appris à vous accorder une entière confiance ; dans ce moment encore j'avais obtenu de mon oncle la fin de votre esclavage, et je n'aurais pas quitté ce pays sans vous rendre la liberté ; comment ai-je donc pu m'attirer votre haine ?.... vous qui m'avez vue naître, n'avez-vous prodigué tant de soins à mon enfance que pour empoisonner les derniers momens d'une vie que vous livrez vous-même aux poignards des assassins ?

JEAUFRE, *avec l'accent du désespoir.*

Misérable que je suis !

CAROLINE.

Mais mon malheur sans doute n'est pas irréparable ; vous devez avoir quelque pouvoir sur ces hommes, puisque c'est au milieu d'eux que vous êtes venu chercher un asile ; eh bien ! Jeaufre, par tout ce qui vous est cher, par la mémoire de mon père, dont les traits doivent vivre encore dans votre cœur, revenez à de plus nobles sentimens. Que l'honneur parle à votre ame ; l'ombre de mon père vous implore, et ce vieillard respectable, dont les dernières paroles furent un souvenir honorable pour vous, vous crie du fond de sa tombe de devenir le sauveur de sa malheureuse fille.

JEAUFRE.

Cessez de m'accabler ; qui pourrait résister à vos larmes, à vos prières.

CAROLINE.

Ah, Jeaufre ! vous me rendez l'espérance.

JEAUFRE.

Cette fois elle ne sera pas trompée ! vos pleurs, votre infortune ont triomphé des passions tumultueuses qui déchiraient mon cœur. Je vous sauverai.... (*passant entre Caroline et Victor*) Oui, je vous sauverai tous deux.

VICTOR.

Qu'entends-je ?

CAROLINE.

Vous pourriez....

JEAUFRE, *avec exaltation.*

J'abjure un injuste ressentiment, et je veux que le dernier jour de ma vie efface l'unique tache qui pourrait flétrir ma

Digitized by Google

mémoire ! La malheureuse qui m'a fait commettre le crime, Olga elle-même, me fournira les moyens de le réparer. (*se jetant à genoux*) O ciel, je fus bien coupable sans doute ; mais pardonne, permets que j'assure leur bonheur, et que ma mort du moins désarme ta colère.... Adieu ; adieu.

(*Il sort vivement.*)

SCÈNE VIII.

CAROLINE, ZIMIO, VICTOR.

ZIMIO.

Ah ! espoir bien doux rentrer enfin dans ame à nous tous... bon Dié avoir déjà déclaré bonté pour nous ; li avoir fait miracle bien grand, avoir changé cœur à Jeaufre... Ah ! bonne maîtresse ! ah ! cher z'ami !

VICTOR.

Oui, je le sens, nous pouvons compter sur ce malheureux ; mais nous restons au milieu de ces barbares, nous ignorons son dessein ; les dangers de Caroline sont toujours les mêmes, et deviennent toujours plus pressans.

ZIMIO.

Écoutez, écoutez ; moi trouver bon moyen, et pour gagner tems et peut-être pour sauver vous.

CAROLINE.

Un moyen ?

VICTOR.

Ah ! parle.

ZIMIO.

Vous pas pouvez descendre, sentiers trop bien gardés ; mais si vous avez courage pour suivre moi tout en haut de grande montagne....

VICTOR.

Se pourrait-il ?

CAROLINE.

Rien ne m'arrêtera.

ZIMIO.

Chemin bien dangereux ! grands torrens que fallait traverser, précipices qui pourraient engloutir nous ; mais vous pas craindre, bonne maîtresse ; Zimio porter dans ses bras tant que bon Dié li donné force.

CAROLINE.

Bon Zimio !

VICTOR.

Hâtons-nous.

Digitized by Google

ZIMIO.

Tout de suite... bons amis, moi pas besoin demander à vous, quand vous serez libres de pas faire malheur de mère à Zimio; dévouement d'un fils pas devenir funeste à mère à li, et Zimio pouvait pas causer mort à sa mère.

VICTOR.

Ah! Zimio, as-tu pu penser?...

ZIMIO.

Non, non jamais... partons vîte, vîte.

(*Bruit sourd partant du bas de la montagne.*)

CAROLINE.

O mon Dieu!

VICTOR.

Serait-il trop tard?

ZIMIO, *se couchant à plat ventre pour mieux écouter.*

Attendre!....

SCÈNE IX.

CAROLINE, VICTOR, ZIMIO, OLGA, CAFRES.

(*Le jour a paru.*)

OLGA, *un papier à la main.*

Aux armes! Les Hollandais s'avancent, et un de leurs détachemens a pénétré dans les défilés de la montagne... Ces dépêches, saisies sur un courrier du gouverneur, pourraient peut-être nous instruire des desseins de nos ennemis. Je saurais si la haine que je porte à l'odieux Walkromm doit s'accroître encore par la mort de mon malheureux fils... mais pas un de nous ne connaît ces caractères magiques, à l'aide desquels les Européens peuvent s'entendre; Jeaufre seul... où est Jeaufre?...

ZIMIO.

Jeaufre?... li parti pour remplir ordre à toi.

OLGA.

Il est parti, et cependant je brûle de savoir...

ZIMIO.

Mère, si toi voulais, ami Victor et bonne maîtresse pas refuser toi.

OLGA, *présentant la lettre à Victor.*

Tu as raison.

VICTOR.

S'il est dans cet écrit un seul mot qui puisse compromettre

Digitized by Google

mes concitoyens, ne comptez pas sur moi; je ne le lirai pas.

OLGA.

Tu oses me refuser! (*après une courte réflexion, s'adressant à Caroline.*) Approche, et tremble d'augmenter ma colère, en m'objectant comme lui de vains scrupules. Garde-toi surtout de me tromper; il y va de ta vie.

(*Caroline prend la lettre d'une main tremblante.*)

OLGA, *continuant.*

Attends. (*Aux Cafres, en désignant Victor.*) Qu'on l'éloigne, et qu'on veille sur lui.

(*Victor est conduit par les Cafres sur le plateau du fond, où il est gardé à vue, Zimio est près de lui.*

CAROLINE, *à part.*

Dieu! cette lettre est adressée à Victor. (*Elle ouvre la lettre, et parcourt rapidement les premières lignes.*) Par bonheur, je puis sans l'exposer...

OLGA, *redescendant la scène.*

Maintenant, nous t'écoutons.

Caroline est à peu près au milieu de la scène; Olga est à sa gauche, et ses regards semblent chercher à lire sur les traits de Caroline. Tous les Cafres les entourent, et les plus vives inquiétudes se peignent dans l'expression de leurs physionomies; Victor, placé sur le rocher, et entouré de Cafres, domine le tableau.

CAROLINE, *lisant.*

« Mon ami, je reconnais toute la générosité de ton cœur » dans tes pressantes sollicitations en faveur du misérable que » le glaive des lois va frapper.

OLGA.

Je ne me trompais pas, il s'agit de mon fils.

CAROLINE.

Vous voyez ce que Victor a fait pour lui.

OLGA, *d'un ton plus doux.*

Ah! de grâce, continue.

CAROLINE, *lisant.*

» Mais mon devoir, et la sûreté de la colonie me commandent d'être inflexible.

OLGA.

Il refuse!.... Poursuis.

CAROLINE, *lisant.*

» Trois coups de canon, partis du fort, t'apprendront et le »moment où je commanderai l'attaque générale des Cafres et »le supplice de l'assassin.

Digitized by Google

OLGA.

Ah ! puisse Jeaufre arriver à tems pour prévenir..... achève

CAROLINE, *lisant.*

» Cette rigueur est indispensable ; il faut un exemple ; plus » qu'un autre, tu dois en être convaincu, et ma juste sévérité » ne peut être blâmée par le fils de... (*à part.*) Ciel ! tout mon sang s'est glacé.

OLGA.

Qui t'arrête ? tu hésites.....

CAROLINE.

Moi ! (*à part.*) Il est perdu si je nomme Walkromm. (*haut*) Pardonnez une émotion... involontaire.

OLGA.

Achève donc...

CAROLINE, *à part.*

Dieu de bonté, inspire-moi !...

OLGA, *l'observant.*

Quel secret prétends-tu me cacher ?

CAROLINE.

Aucun. (*Elle continue.*) Ma juste sévérité ne peut être blâmée par le fils...

OLGA, *à part.*

Quel mystère !

CAROLINE, *se reprenant vivement.*

» Par le fils de mon adoption.

(*Elle plie la lettre, et la présente à Olga.*)

Moment de silence.

OLGA, *la prenant.*

Est-ce là tout ?

CAROLINE.

Oui, tout. (*à part*) Il est sauvé.

OLGA.

Tu ne cherches pas à me tromper ?

CAROLINE, *effrayée.*

Moi !

OLGA.

Rassure-toi, j'ai le moyen de le savoir.

CAROLINE, *avec terreur.*

Comment ?

OLGA, *aux Cafres qui entourent Victor.*

Amenez ce jeune homme.

Digitized by Google

CAROLINE.

Victor, ciel!

OLGA, *à Caroline avec ironie.*

Il va justifier sans doute la confiance que j'ai mise en toi,

CAROLINE, *à part.*

Nous sommes perdus. (*allant vers Victor*). Ah! cher Victor, tremble!

OLGA.

Silence. (*à Victor*) Prends cet écrit.

VICTOR, *avec calme, après y avoir jeté un coup d'œil rapide.*

Il m'est adressé.

OLGA.

Je le sais... lis.

CAROLINE, *à part.*

Comment éviter... (*haut.*) Eh! quoi, vous soupçonneriez...

OLGA.

Silence, te dis-je... songe qu'au moindre mot, au moindre signe, ta mort...

ZIMIO.

Que dis-tu, ma mère?

VICTOR.

Sa mort!

OLGA.

Oui, sa mort... lis à ton tour... son sort est dans tes mains, lis.....

CAROLINE.

Non, arrête!

OLGA, *portant la main sur son poignard.*

Malheureuse!

ZIMIO.

Ah!

VICTOR.

Arrêtez... Vous serez tous satisfaits... Il n'est que trop vrai, sa pitié pour un infortuné que poursuit votre haine, l'a portée à vous taire l'affreuse vérité, mais ses jours sont ménacés, et je ne serai pas moins généreux qu'elle. Oui, je puis livrer à vos fureurs le fils du capitaine Walkromm.

CAROLINE.

N'achève pas!

OLGA.

Le fils de Walkromm!... à ce prix vous serez sacrés pour nous; demande, exige, nous ferons tout pour toi.., où est-il? parle, hâte toi de combler tous nos vœux.

Digitized by Google

CAROLINE.

Victor, si tu m'aimes... (*à Olga et aux Cafres.*) Gardez-vous de le croire... sa générosité l'égare, il cherche à sauver ma vie aux dépens de la sienne, il veut vous abuser.

OLGA.

Non, non, je sens à l'horrible joie qui fait tressaillir mon cœur, que ma victime va m'être enfin livrée... et si j'en croyais mes soupçons... tu frémis... ils sont vrais, je le sens à ma haine... c'est toi, tu es le fils de Walkromm.

VICTOR.

Eh bien! oui, c'est moi-même.

ZIMIO, *s'éloignant par un mouvement involontaire*

Lui, ô bon Dié!

CAROLINE.

C'en est donc fait!

OLGA.

C'est toi, toi!

VICTOR.

Tu me connais, je n'attends point de pitié. Voilà mon cœur.

Mouvement des Cafres.

OLGA.

Chacun de vous a droit de le frapper, chacun de vous lui doit une douleur... et moi je vengerai sur lui le sang de mon époux et peut-être celui de mon fils. (*coup de canon*) Dieu! (*second coup*) Mon fils! (*troisième coup*) Il n'est plus... Ah! malheureuse!

ZIMIO.

Pauvre frère à moi! pauvre mère... ah! moi mêler mes pleurs aux larmes que vous répandre.

OLGA.

Des larmes! ce ne sont pas celles de la faiblesse au moins!... la rage les fait couler! la vengeance les tarira. (*à Victor*) Oui, misérable, c'est à la mémoire de ton père qu'il vient d'être immolé; et c'est pour apaiser les manes sanglans de mon malheureux fils que je vais t'arracher la vie! oui, tu mourras, mais lentement; tu mourras, mais je veux par les tourmens qu'inventera ma haine, te faire expier les maux que nous a faits ton père. (*montrant Caroline*) Tu l'aimes, je le sais... Eh bien! tu vas la voir expirer à tes yeux. (*aux Cafres*) Qu'on la saisisse, et que ses angoisses égalent, s'il se peut, les douleurs d'une mère.

Des Cafres font un mouvement pour se saisir de Caroline, Victor est au milieu d'un autre groupe.

ZIMIO, *se précipitant sur un Cafre, lui arrachant son poignard, et se plaçant devant Caroline.*

N'approchez pas.

Digitized by Google

A Olga, levant le poignard sur son propre sein.

Si eux faire un pas, toi n'avoir plus de fils.

OLGA, *se précipitant sur lui, et lui arrachant le poignard qu'elle jette.*

Malheureux!

ZIMIO, *à ses pieds.*

Ah! toi laisser fléchir, moi prier, moi conjurer de toute force à mon ame.

OLGA.

Non, non, point de pitié.

Mouvement des Cafres.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, JEAUFRE.

JEAUFRE, *arrivant précipitamment.*

Arrêtez... les Hollandais, que je viens de prévenir, marchent sur mes pas.

OLGA.

Eh bien! ils la trouveront expirante. Point de pitié.

JEAUFRE, *s'élançant sur Olga, et la saisissant vivement.*

S'ils font un mouvement, tu es morte. (*désignant Caroline*) Sauvez-la, sauvez-la.

OLGA.

Frappez, que je périsse seule, et que je sois vengée.

Stupeur des Cafres; Victor, profitant de leur étonnement et de leur effroi, a pris Caroline dans ses bras, et la porte sur le rocher du fond; Zimio, qui voit le danger d'Olga, se jette aux pieds de Jeaufre, qu'il presse.

ZIMIO.

Ah! Jeaufre! mère à moi! toi pas faire mal.

A peine Victor et Caroline ont-ils atteint le rocher qui domine la scène, que les troupes hollandaises, conduites par le capitaine Vandeck, débouchent du sentier, se placent entre les deux amans et les Cafres, et couchent ces derniers en joue.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE CAPITAINE, MATELOTS, GENS DE L'HABITATION.

LE CAPITAINE.

Bas les armes, misérables, ou pas un de vous ne sera épargné.

Digitized by Google

JEAUFRE, *lâchant Olga.*

Elle est sauvée... (*aux Cafres*) Maintenant je me livre à vos coups.

OLGA, *s'attachant à Jeaufre.*

C'est pour eux que tu nous a trahis, c'est par eux qu'il faut que tu périsses.. amis, imitez-moi.

(*A la voix d'Olga, tous les Cafres se précipitent sur Jeaufre, qu'ils présentent aux armes hollandaises.*)

LE CAPITAINE.

Rendez-vous.

OLGA.

Jamais, jamais.

Olga et les Cafres sortent par la droite au premier plan, entraînant Jeaufre qu'ils présentent toujours aux armes hollandaises; les matelots, guidés par le Capitaine, se mettent à leur poursuite; Caroline et Victor restent entourés par les gens de leur habitation. Bientôt Olga reparaît; ses gestes de rage et son poignard qu'elle agite, annoncent qu'elle vient de consommer sa vengeance en poignardant le Mulâtre; Jeaufre est au même instant recueilli et soigné par Caroline et Victor; quoique blessé grièvement, il se bat avec courage contre des Cafres qui viennent attaquer ses maîtres; Olga, poursuivie de très-près par les matelots, se précipite dans l'abîme, et les Cafres déposent les armes.

LE CAPITAINE.

Épargnez ces misérables; c'est au gouverneur à prononcer sur leur sort.

VICTOR, *à Zimio, qui s'est mis à genoux.*

Console-toi, Zimio, il te reste un ami.

ZIMIO, *se jetant dans ses bras.*

Pleurer toujours mère à moi.

CAROLINE.

Jeaufre, c'est à vous que nous devons la vie.

JEAUFRE.

J'ai réparé mon crime, je mourrai satisfait (*aux esclaves de l'habitation*) Vous, mes amis, que mon funeste exemple vous serve de leçon, et pour n'avoir jamais à vous repentir, ne cessez point d'être fidèles.

FIN.

PARIS. Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, nº 46, au Marais.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MUET

DE

BARCELONE,

DRAME EN TROIS ACTES,

Par M. T. Léopold DEYEUX,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 4 mars 1837.

PRIX : HUIT SOUS.

PARIS,

MORAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

au Cabinet de Lecture,

RUE DU FAUBOURG SAINT-MARTIN, N° 43,

AU COIN DU PASSAGE DE L'INDUSTRIE.

1837.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DUC D'ALMARADA, riche seigneur espagnol.	MM. Saint-Mar.
OCTAVIANO, amant de la duchesse d'Almarada, et qui se présente au château sous le nom de Guaspido, son frère,	Jules Juteau
GEVIANI, docteur espagnol, ami du duc,	Neuville.
TOBIAS, valet de chambre du duc,	Arnold.
MORELLI, domestique,	Belmont.
CATULO, frère du duc et adopté par lui. (*Ce jeune homme, muet de naissance, est connu dans Barcelone sous le nom de Muet qui n'est pas sourd*)	Mme Sophie.
LA DUCHESSE D'ALMARADA, mariée au duc depuis quelques jours.	Nathalie.
VIVA ROSA, jeune sœur du duc,	Ad. Amand.

Livrée du Duc d'Almarada; Gardes; Bûcherons; Paysans; 2 Matelots Agens d'Octaviano. Costumes de l'Espagne moderne.

Vu au ministère :

Pour le chef de la division des beaux-arts,

Le chef du bureau des théâtres,

Jules de Wailly.

Imp. de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54. — Maillet.

Digitized by Google

LE MUET DE BARCELONE,

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon du château; la porte vitrée du fond donne jour sur un vestibule où l'on voit un grand nombre de malles et de paquets. Tobias assis attend; Morelli survient.

SCÈNE I.

TOBIAS, MORELLI.

Tobias est en culotte courte, et Morelli en bottes à l'écuyère armées d'éperons, il tient un fouet de poste à la main.

TOBIAS, *se levant.* Ah! te voilà arrivé tu as donc couru toute la nuit.

MORELLI, *se redressant.* Va, tu n'as pas besoin de me le dire, je m'en aperçois bien, le voyage ne me paraîtrait pas long si c'était pour retourner à Barcelone, mais pour venir à la campagne... enfin il n'y a pas moyen de dire non... mais laissons cela... Dis-moi donc, qu'est-ce que je viens d'apprendre?

TOBIAS. Ah! mon Dieu oui... ne m'en parle pas.

MORELLI. La voiture a été attaquée... on a fait feu sur le duc.

TOBIAS. Rien de plus vrai... depuis dix ans que nous venons tous les printems dans cette terre... nous n'avions jusqu'ici rencontré que des moutons... je ne comprends pas cet événement, le duc est adoré à quarante lieues à la ronde, je m'y perds...

MORELLI. Tout cela est bel et bon... mais quand on est domestique, c'est-à-dire soumis et dévoué pour un prix de... il est bien dur de se faire fendre le crâne en deux morceaux, comme ce pauvre muet... le tout parce qu'il plaît à nos seigneurs de venir respirer l'air des champs, qui ne flaire pas toujours comme baume... Il paraît qu'il est bien blessé ce pauvre Catulo.

Digitized by Google

TOBIAS. Ah bah! toutes les roses sont ici pour lui, ne le plains pas va, il n'est pas si malade... on n'a seulement pas pu parvenir à le faire coucher, les allouettes lui tombaient déjà toutes rôties... ses blessures lui compteront encore pour l'avancement... le duc en est fou de son muet... à présent voilà la duchesse qui en raffolle, elle a voulu le panser elle-même... elle lui tenait la tête renversée, et lui, il lui faisait des yeux comme le saint qui est dans le tableau de la chapelle.

MORELLI. Il est gentil garçon, Catulo.

TOBIAS. Il le sait bien; et avare! on l'appelle à Barcelone, le muet qui n'est pas sourd, il ne l'est pas non plus à ses intérêts.

MORELLI. Est-ce que tu crois que la duchesse...

TOBIAS. Ah! allons donc! non c'est par humanité.

MORELLI. Tu m'as l'air d'être d'une fière force sur l'humanité... il est muet, je ne dis pas le contraire... mais il *n'en est* pas moins vrai que si elle a un secret à lui confier, il n'en dira jamais rien à personne.

TOBIAS. Tais-toi donc, c'est madame.

MORELLI. Eh ben?

TOBIAS. C'est madame la duchesse.

MORELLI. Eh ben?

TOBIAS. C'est madame, la duchesse d'Almarada.

MORELLI. C'est égal, le duc a toujours pris là une *bien* jolie femme.

TOBIAS. Eh bien! mon cher, elle qui regarde à peine *son* mari, si tu l'avais vu comme elle s'empressait autour de ce Catulo.

MORELLI. C'est par humanité.

TOBIAS. Je l' sais ben... mais c'est déplaisant.

MORELLI. Qué qu' ça te fait?

TOBIAS. Ça m' fait que tous les bonheurs sont pour lui, le duc l'accable de présents, on lui donne tout.... ce que j'aurais.

MORELLI. Il fallait te faire donner un coup de sabre.

TOBIAS. Tu crois que je ne l'aurais pas reçu tout de même.

MORELLI, *lui frappant sur l'épaule.* Tiens écoute, je te connais, tu l'aurais gardé pour toi, au lieu que lui je suis sûr qu'il l'a rendu; allons, voyons, jaloux, soyons sage; n'est-il donc pas tout simple que le muet soit préféré, lui, pauvre petit *orphelin*, élevé, adopté par le duc; et Catulo ne paie-t-il pas

Digitized by Google

tout ce qu'on fait pour lui, par un dévoûment sans exemple?..

TOBIAS. Je ne dis pas le contraire, mais si tu veux vanter sa gloire, elle est double, le coup qu'il a rendu il l'a gardé! oh! je le hais, je ne m'en cache point... c'est un favori, je ne les aime pas; pour que j'aime un favori, il faut que ce soit moi.

MORELLI, *bâillant en regardant autour de lui.* Eh bien! moi je n'aime pas la campagne, quand il y a vingt-quatre heures que j'y suis... il y en a déjà vingt-trois que je m'ennuie... je n'sais pas, moi, ça n'est pas meublé la campagne; c'est la patrie des bestiaux, tous ces paysans sont épais et jaloux, ils prennent vot' habit quand ils le regardent.... Tiens, ne me parle pas de tous ces campagnards, ça parle comme une autruche... ça chante comme le grand vent... du pain noir, du vin détestable.

TOBIAS. Ah! nous y voilà; dis-le donc.

MORELLI. Oh! je te le dis, mais j' n'en bois pas.

TOBIAS. Il est pourtant bien naturel.

MORELLI. Je n'aime pas la nature moi, c'est fini, je n'aime pas la nature, c'est bête.

TOBIAS. Tu ne sais donc pas que je suis né paysan.

MORELLI. J'ai reçu trop d'éducation pour te contredire; toujours est-il que tu veux mourir valet de chambre.

TOBIAS. Sans doute, et chacun veut monter, c'est l'ambition de tout le monde. Ne faut-il pas arriver à être quelque chose, la veille du jour où l'on n'est plus rien.

MORELLI. Il n'y a encore personne de levé.

TOBIAS. Je n'ai encore rien entendu, ils se lèveront pour souper, ils se sont couchés à midi.

MORELLI. Je leur souhaite bien du plaisir, avec leurs prés, leurs bois et leur verdure; tout ça ne vaut pas Barcelone, on n'en retrouve en arrivant ici que l'évêché de Saint-Théodose.... oh! ça n'est pas gai, mais c'est triste.

TOBIAS. Nous avons pourtant mené ici joyeuse vie au milieu des guirlandes de roses et des illuminations de couleur; l'an dernier encore le château était brillant, mais nous voilà cruellement rembrunis depuis que nous sommes mariés.

MORELLI. Moi v'là la première fois que j'y viens, j'en ai déjà tout autant qu'il m'en faut, la route est droite comme un ruban de queue.

TOBIAS, *songeant.* Oui... ah! oui... (*désignant un appartement.*) Vingt jours de ménage! la chambre de madame est au Midi, et l'appartement de monsieur est au Nord.

Digitized by Google

MORELLI. Tu sais bien que c'est un genre.

TOBIAS. Je n' sais pas quel genre que c'est... mais monsieur ne dit rien... madame ne parle pas... mademoiselle les regarde... et moi j'y vois... je crois que j'ai trouvé la clef...

MORELLI Dis-donc puisque tu as la clef, tu vas me donner une bouteille de vin qui ne soit pas naturel.

TOBIAS, *se retournant.* J'ai entendu... tais-toi! la duchesse.

SCENE II.

TOBIAS, MORELLI, LA DUCHESSE.

La duchesse est en noir et paraît plongée dans la plus profonde mélancolie, elle s'avance préoccupée, marche lentement et n'aperçoit Tobias et Morelli que lorsqu'elle arrive près d'eux ; ils ont depuis longtemps retiré leurs chapeaux. quand elle leur adresse la parole.

LA DUCHESSE, *comme revenant à elle.* Ah! Tobias, comment se trouve maintenant ce pauvre Catulo!

TOBIAS. Mais bon Dieu, madame la duchesse, très bien, ce n'est rien, absolument rien, moins que rien, il y songe à peine.

LA DUCHESSE, *lui jette un œil mécontent.* Il suffit, allez sur le champ vous assurer s'il repose, et revenez m'en rendre compte. (*Tobias obéit à regret.*)

La duchesse retombe dans ses rêveries, Morelli fait quelques pas en arrière et suit Tobias de l'œil, lorsqu'il est sûr d'être seul avec la duchesse, il s'approche d'elle, d'un pas précipité.

MORELLI. Madame la duchesse!

La duchesse se réveille en sursaut.

MORELLI, *à voix confidentielle.* Deux heures, trois au plus après votre départ, de Barcelone, monsieur votre frère est venu.

LA DUCHESSE. Mon frère!

MORELLI. Oui; madame la duchesse.

LA DUCHESSE. C'est impossible.

MORELLI. Un charmant cavalier et j'ai bien vu que c'était le frère de madame. (*A part.*) Pas mal celui-là! (*Pressé.*) Il m'a chargé de vous remettre cette lettre, à vous seule et sans témoin. (*Il donne la lettre, la duchesse jette les yeux dessus et ne peut comprimer son saisissement.*)

LA DUCHESSE, *hors d'elle même.* Tais-toi! (*A part.*) Juste ciel! Octaviano!

Digitized by Google

MORELLI. Soyez en sûr, j'ai reçu pour ça... (*Il montre une bourse.*)

LA DUCHESSE, *lui en remettant une autre.* Ce n'est pas assez, prends.

MORELLI, *enchanté.* Je me tairai maintenant, comme le minet de Barcelone.

LA DUCHESSE, *à part.* Je m'expose. (*Haut.*) Oui, c'est mon frère, et ma famille ne doit pas savoir son retour.

MORELLI. C'est ce qu'il m'a dit... mais n'ayez pas peur, les familles ne savent jamais rien.

LA DUCHESSE, *ouvrant la lettre avec véhémence.* Veille au retour de Tobias. (*Morelli se place dans le fond. — La duchesse avant de lire.*) O mon Dieu! Octaviano revenu à Tarragone, juste ciel! cette nouvelle me comble de joie et me glace de terreur, c'était donc pour me décider à cette alliance que mes parens ont simulé sa mort et peut-être décrété la mienne... cher amant! jamais amour fut-il plus pur que le nôtre... ah! que me dit-il, que va-t-il faire! (*Elle décachette et lit.*) »Adorable »et vertueuse amie, je connais tous les combats que tu as livrés »à l'ambition de ton père, je sais tout... mais le duc d'Almarada n'a jamais vu ton frère, il ne connait pas ses traits et si »ton noble ravisseur existe encore quand tu recevras cette lettre, »je pourrai donc me présenter à lui sous le nom de Guaspido, »à bientôt! tu seras du moins ma sœur et sa sœur? on l'embrasse. »

Je frémis!.. (*Elle songe.*) Existe encore!... que signifie ce langage, je frissonne en songeant à la fougue impétueuse de son caractère...

MORELLI, *se rapprochant.* On vient, c'est Catulo.

SCENE III.

Les Précédens, LE MUET.

Le muet, le front couvert d'un bandeau, accourt auprès de la duchesse, dont il baise la robe; il lui exprime sa vive reconnaissance et proteste de son dévouement, il exprime qu'il mourrait pour elle...

LA DUCHESSE. Cher Catulo! (*Comme pour son généreux maître, dont il désigne l'appartement, pour ce maître qui l'a élevé tout petit, qui lui a donné des habits, de l'argent, de l'instruction; il frappe violemment sur son cœur et fait signe qu'après Dieu c'est son maître.*)

Digitized by Google

LA DUCHESSE. Va, le duc a dignement placé ses bienfaits et celui qui les a reçus en est digne à tous égards, je n'oublierai jamais, quant à moi, avec quelle intrépidité tu nous a défendus contre trois hommes.

CATULO *se mord les poings et frappe du pied en déplorant qu'ils lui aient échappé; ils ont pris la fuite à travers le bois, mais il a donné un coup de son couteau de chasse sur celui des trois qui tenait un fusil et lui a coupé les doigts.*

MORELLI, *à qui Catulo prend la main.* Tu l'as blessé d'un coup de sabre sur les doigts?.. souffre-tu beaucoup encore?

CATULO *répond qu'il se moque bien de sa blessure et qu'il a la tête dure.*

LA DUCHESSE, *le forçant à s'asseoir.* Mais calme-toi, prends du repos. (*Quand le muet est assis, on entend la sonnette du duc.*)

LE MUET *se lève impétueux, Morelli le contraint de rester.*

MORELLI. C'est monsieur le duc qui a appellé Tobias. (*Tobias arrive lentement et à pas comptés, en même tems que Viva Rosa, qui entre par une porte latérale; Catulo voyant la lenteur de Tobias, à servir le duc, se lève, court à lui et le pousse précipitamment sur le dos jusqu'à la porte du duc.*)

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, VIVA ROSA, CATULO.

A l'arrivée de Viva Rosa, Morelli salue profondément et sort.

VIVA ROSA, *embrasse sa sœur retombée dans sa mélancolie, à Catulo.* Eh bien, mon pauvre Catulo, comment te trouves-tu? cher Catulo, nous te devons la vie.

CATULO *répond ordonnez: prêt à vous servir corps et âme.*

Tobias traverse précipitament et prépare devant le foyer le fauteuil de monsieur le duc, Catulo s'efface avec respect devant ce fauteuil et regarde avec interêt le chemin que doit suivre son maître.

SCENE V.

LE DUC, Les Précédens.

La duchesse est plus sombre que jamais.

LE DUC, *en entrant s'effraye de voir Catulo dans une pareille*

Digitized by Google

exaltation. Toi! toi ici, toi debout, tu n'as donc pas d'amitié pour moi...

CATULO *s'enlève à ce reproche.*

LE DUC. Eh bien! ta blessure, je le sais, demande du ménagement, le chirurgien qui l'a pansée, exige un repos complet.

CATULO *le nie et il exprime avec terreur que, pendant qu'il sera couché tout du long, on viendra tuer son maître; il dit qu'il agit ainsi pour lui-même, car une heure après un semblable malheur, il se précipiterait du haut du belvédère.*

LE DUC, *attendri et désarmé lui serre les mains.* Rassure-toi, je n'ai rien à craindre dans mon château. (*Avec intention.*) Celui-là m'aime pour tous ceux qui ne m'aiment pas...

VIVA ROSA. Eh qui donc ne vous chérirait, vous le bienfaiteur de cette province, pouvez-vous parler ainsi.

LE DUC. Tu vois pourtant bien ce qui m'arrive. (*La duchesse songe, Viva Rosa la considère avec affliction et regarde son frère qui observait aussi la duchesse et qui détourne rapidement les yeux en rencontrant ceux de Viva Rosa.*)

LE DUC, *à part.* Comment les éloigner, et rester seul avec la duchesse?.. ah!.. (*Il approche de lui une petite table et il écrit.*)

VIVA ROSA, *à demi-voix à la duchesse, à l'extrémité gauche du théâtre, pendant que le duc écrit et que le muet dénoue les cordes d'une malle dans le vestibule vitré.* Quel soupir! encore! voyons dites, ma sœur, ne vous plairez-vous pas dans cette résidence, ce vallon est si charmant, et vous êtes si triste; franchement vous me semblez bien difficile, mais que faut-il donc au bonheur, comment! un homme aimable, l'un des plus beaux domaines de l'Espagne, une perspective fortunée, tout cela vous sourit et.... en vérité je ne vous comprends pas.

LA DUCHESSE, *à part.* Heureusement pour toi!... (*Haut.*) Je suis heureuse, ma chère, mais étonnée; ce changement subit d'existence depuis vingt jours, l'événement de la forêt..

VIVA ROSA. Ce malheur est heureux, il n'y faut plus penser... tenez, voyez le joli médaillon que mon frère m'a donné, son portrait entouré de diamans.

LA DUCHESSE, *avec distraction.* Oui, c'est charmant.

VIVA ROSA. C'est charmant? mais vous l'avez dit sans charme.

LE DUC. Viva, écoute moi!.. (*Viva Rosa s'empresse, appelant.*) Catulo!

(*Aussitôt qu'il a prononcé ce nom, Catulo qui a ouvert la porte vitrée, est déjà devant le Duc, qui en exprime sa surprise.*

Digitized by Google

LE DUC, *à Catulo*. Ma sœur va te conduire dans les galeries de ma bibliothèque, elle t'ouvrira les panneaux grillés dont elle a la clef, tu me chercheras tous les volumes qui sont sur cette liste, et même, comme ce sont des livres d'un grand luxe, tu les couvriras d'une enveloppe qui garantira la reliure.

Catulo fait avec pétulance un signe affirmatif, mais avant de suivre la jeune personne, il regarde partout avec inquiétude et accroche le cordon de sonnette au fauteuil de son maître, qui sourit.

Pauvre enfant! il a toujours peur qu'on ne vienne m'assassiner.

VIVA ROSA. Viens, je vais t'ouvrir les cadres... (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LE DUC, LA DUCHESSE D'ALMARADA.

La Duchesse a les yeux fixes; le Duc garde un moment le silence.

LE DUC, *avec une noble émotion*. Secretement alarmé, Madame, des douleurs que vous éprouvez et que vous combattez avec un si grand courage, j'ai fait partir de Barcelone un courrier pour aller chercher un médecin célèbre et de mes amis, qui, j'espère arrivera ce soir au château.

LA DUCHESSE. Comment pour moi... mais non! mon état n'a rien d'alarmant!

LE DUC. Il m'alarme!

LA DUCHESSE. Il ne me faut que du repos, du calme, mais je vous l'ai dit, oui! il me le faut absolu...

LE DUC. Je le conçois, Madame; la tranquillité qui n'est pas complète, n'est plus la tranquillité; personne ici ne troublera la vôtre, vos ordres seront suivis, vos désirs respectés; votre seule félicité me préoccupe et je serais le plus malheureux des hommes, si je méritais le nom de votre persécuteur... Sans doute il m'eût été doux de partager votre bonheur, mais puis qu'ainsi je devais l'atténuer, je comprends la réserve qui m'est imposée, vous n'aurez point à m'accuser de l'enfreindre, je ne prendrais pas même l'ingratitude pour un tort, c'est un sentiment; ils sont tous dans la nature, mais dans la nature aussi sont toutes les métamorphoses; mon espoir les invoque et ma résignation les attend.

LA DUCHESSE. *à part*. Quel langage et quel ascendant! (*Elle s'évanouit.*)

LE DUC. *courant à elle*. Ciel!

Digitized by Google

LA DUCHESSE, *se faisant violence.* Non... rien... ce n'est rien.. j'ai besoin d'être seule, souffrez que je me retire...

LE DUC, *noblement.* J'y souscris... (*Elle sort en levant les yeux au ciel.*)

SCENE VII.

LE DUC *seul, il se laisse tomber dans son fauteuil, après un silence très sombre.*

Enfin je le croyais, oui, j'ai pensé qu'un homme à bonne fortune quand il se mariait, ne devait jamais épouser une maîtresse qui cesse alors d'être amante et ne sais pas être épouse... Mille exemples m'avaient effrayé... je demande une fille de bonne maison, je l'élève jusqu'à moi; sa famille honorée de cette alliance est dans le ravissement; je prends pour une jolie pudeur la mélancolie de la jeune personne, je romps avec mille précédens voluptueux, j'immole aux considérations sociales toutes les joies mondaines auxquelles je sacrifiais, je me marie enfin ; et ennuyé me voilà garçon!

Cette aventure présenterait à mon esprit un côté bizarre, original; en d'autres tems j'en aurais ri peut-être; mais j'ai conçu pour elle l'amour le plus violent, j'en suis éperduement, éperduement épris!! Le trouble pâle où je vois ses beaux traits, m'intéresse plus encore qu'il ne me désespère ; ainsi, j'ai brisé des nœuds charmans pour un lien qui me blesse et je crois que, malgré cet échange humiliant je bénis encore mon supplice, et puis je ne sais, son dédain n'est pas le mépris, il a quelque chose qui m'offense et qui ne m'insulte pas... peu de femmes aussi sont à ce point séduisantes... (*Il marche rêveur et s'arrête devant le vestibule situé.*) Une voiture de poste! dieu soit loué! c'est Géviani!...

C'est un ami sûr, un homme d'esprit, je vais épancher mon âme dans la sienne, je lui dirai tout... qui... oui... ces prétendues souffrances de la duchesse, ne sont que de mensongers prétextes... Eh qui sait?.. son cœur était pris peut-être! mais non! des parens si sévères! une famille toute morale qui porte un renom de vertu... Ah! toutes les apparences sont donc aujourd'hui des impostures.

SCENE VIII.

LE DUC, le docteur GEVIANI (*En habit de voyage, un valet l'introduit.*)

TOBIAS, *annonçant* M. le docteur Géviani..

Digitized by Google

GÉVIANI, *inquiet et dès la porte.* Je suis parti à la minute même où votre message m'est arrivé...

LE DUC, *marchant à lui et l'embrassant.* Je vous reconnais là, c'est une amitié qui vient de vingt ans.

GÉVIANI, *se laissant tomber sur un siége.* Et de cent lieues...

SCENE IX.

LE DUC, GEVIANI, CATULO, accourant, jette sur le docteur des yeux farouches, et regarde avec un soupçon apparent, le manteau que le docteur a jeté sur une table en entrant.

GÉVIANI, *qui le considère.* Ce jeune homme est malade?

LE DUC. Certainement, il a reçu un coup de sabre sur le crâne, en défendant ma voiture qui a été attaquée dans le trajet de Barcelone ici.

GÉVIANI, *se dressant sur le devant de son siége.* Le postillon qui m'a conduit m'a raconté tout cela, je me refusais à le croire.

LE DUC. Rien de plus vrai, mon cher ami.

GÉVIANI, *s'emparant du pouls de Catulo qui se trouve à sa portée.* Il a une fièvre terrible, il faut coucher ce garçon là... (*Catulo repousse le docteur et l'envisage avec défiance.*

LE DUC, *qui l'observe.* Ah! je te comprends, tu crains après l'événement qu'un seul étranger ne m'approche... (*Catulo manifeste qu'il ne dit pas non, et qu'il est prudent de craindre.*)

GÉVIANI, *avec une vive approbation.* C'est bien ça! bravo!

LE DUC. Tranquillise toi, mon cher, c'est mon meilleur ami, c'est un ami d'enfance, c'est moi qui l'ai mandé pour me rendre un service...

CATULO, changeant de face fait accueil au docteur, plie vivement son manteau, mais lui fait signe en riant qu'il ne se couchera pas et sort avec pétulance.

SCENE X.

LE DUC GEVIANI.

LE DUC, *s'approchant du docteur.* J'avais le plus impérieux besoin de vous voir...

GÉVIANI. Et vous avez bien fait de m'appeler. Hâtez vous de

Digitized by Google

me rassurer ou de me mettre à même de conjurer vos alarmes.

LE DUC, *se mettant les mains sur les yeux.* Oh! mon ami! Géviani *se lève et marche au duc...*

GÉVIANI, *avec sentiment et lui secouant la main.* Oui, certes!

LE DUC. Deux mots vous diront tout...

GÉVIANI, *pressé.* Qu'ils disent...

LE DUC. Le ciel! mon ami....

GÉVIANI. La terre d'abord! c'est beaucoup plus près de mon intelligence...

LE DUC. Eh bien! de toute la terre vous voyez l'homme le plus malheureux...

GÉVIANI. Vous!!

LE DUC. Moi!!

GÉVIANI. C'est une hyperbole! le plus riche seigneur de l'Andalousie a besoin de semblables figures pour prouver son infortune...

LE DUC. Écoutez moi..! ma mère est morte, vous le savez...

GÉVIANI. Oui, je l'ai su, mais son âge... votre mère avait vécu et voici tout à l'heure deux ans.

LE DUC. J'aimais ma mère, et n'avais pas d'autre culte... sachant que je courrais une vie ardente et dissipée, elle m'appela la veille de sa mort, et me dit :

« Tu es le dernier des ducs d'Almarada, quitte tes maîtresses, et fais ta maison; tuteur naturel de ta jeune sœur, ne lui inflige pas de mauvais exemples; crois moi, les femmes qui te séduisent font leur métier, elles n'aiment jamais l'homme de richesse, elles n'aiment que la richesse de l'homme. »

GÉVIANI, *après un tems.* Quant à moi qui suis de l'académie de Madrid, je ne dirais ni mieux ni plus juste.

LE DUC. Si j'avais vécu, ajouta cette excellente et vénérable amie, je l'aurais désiré, je t'aurais exprimé mon vœu, mais je meure! et je l'ordonne.

A ce dernier mot elle expira dans mes bras; sa volonté dernière renversait toute mon existence, commandait le sacrifice de tous mes penchans, l'abnégation de tous mes goûts; je ne balançai pas, j'obéis...

GÉVIANI, *lui saisissant le bras d'impulsion.* Bien!

LE DUC, *lui retenant le bras.* Mal!

GÉVIANI. Quoi! que dites vous...

LE DUC. Suivez moi : sur la belle réputation de la famille plé-

Digitized by Google

béienne des Guaspido, je vois leur fille, elle me plait, elle est pieuse, je vais incognito diverses fois au temple pour l'observer, elle me charme, je la demande, elle m'est donnée, je néglige même volontairement de lui rendre mes soins et de lui porter mes hommages; je me marie comme on se marie, et non pas comme on fait l'amour... Le soir même de mes noces elle tombe malade; le lendemain elle souffre un peu, dit-elle; le jour suivant, davantage; je l'amène dans ce château, la voilà plus mourante encore! (Baissant la voix) Enfin il y a recrudescence infaillible chaque fois que je l'approche à dix pas; bref, mon cher, je suis marié en effigie.

GÉVIANI. Vous! le favori de toutes les belles...

LE DUC. Moi le favori de toutes les belles! ce n'est pas tout!

GÉVIANI. Mais c'est beaucoup...

LE DUC. Vous connaissez ma fierté naturelle! elle m'abandonne, je suis amoureux, amoureux fou de ma femme, et c'est une passion très malheureuse; je manœuvre aux yeux *de tous* avec un certain aplomb qui fait la guerre aux apparences assez victorieusement, je crois; mais j'ai l'âme déchirée et j'éprouve de tout ceci le plus mortel chagrin... j'en parle avec vous même trop facilement peut-être, parce qu'un homme de ma sorte ne doit jamais perdre totalement son maintien; mais j'y songe tout le jour et je pleure la nuit.

GÉVIANI. Mon digne ami, que m'apprenez-vous là! comptez sur mon zèle, mais il le faut intelligent; n'allons pas, non.... la science d'Hipocrate me paraitrait ici des plus intempestives, quoiqu'elle traite fort au long des maladies du cœur; voici mon plan, je passerai quelques jours au château, je tâcherai de m'insinuer dans les bonnes grâces de la duchesse.

LE DUC. Ah! ne dites pas la duchesse, vous n'y êtes pas forcé.

GÉVIANI. Je tâcherai de mériter sa confiance; je serai près d'elle l'homme du monde, et plus tard le médecin s'il y a lieu.

LE DUC, *avec mélancolie*. Dans cette position critique, quand l'âme est long-tems froissée, quand on sent périclîter son caractère, il ne reste qu'une ressource... On prend tous ses chagrins, (*touchant de ses deux mains le cœur de Géviani*), et on les dépose sur la poitrine d'un ami.

GÉVIANI Ils sont bien là, c'est leur place.

LE DUC, *avec impatience voyant ouvrir la porte et paraître Morelli*. Qui donc vient me déranger... (*à Morelli*) Laisse moi je veux être seul... *Morelli parait hésiter*... Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il? parle...

Digitized by Google

MORELLI. Monsieur le duc, le frère de madame la duchesse d'Almarada, monsieur le chevalier de Guaspido, descend de cheval dans la cour du château et réclame l'honneur de vous voir...

LE DUC. Son frère? comment? un officier?

MORELLI, Qui, Monsieur le duc, un officier...

LE DUC, *à part.* Ça m'étonne, il était.... (*Haut.*) qu'il entre, avertis la duchesse... (*Morelli sort.*) Lors de mon mariage, ce jeune homme était à son régiment, et je ne l'ai jamais vu, on m'a dit qu'il aimait beaucoup sa sœur...

GÉVIANI. Eh! bon dieu! il suffit d'un coup de vent pour changer la température... cette visite inattendue est à mes yeux du meilleur augure, elle peut prédisposer la duchesse à la plus heureuse métamorphose... recevez le bien.

LE DUC. Dieu vous entende!!

SCENE XI.

Les Précédens, GUASPIDO.

MORELLI, *annonçant.* Monsieur le chevalier de Guaspido.

LE DUC, *allant affectueusement à lui.* Soyez le bien venu, mon jeune ami, le bonheur de vous voir me semblait inespéré, quand j'ai changé le nom de votre sœur, votre famille n'avait point de nouvelles de vous, et vous croyait à Grenade.

GUASPIDO. Il est vrai, si près d'un congé, je n'ai pas cru devoir écrire... j'ai l'honneur de saluer monsieur le duc d'Almarada?

LE DUC. Votre beau frère très flatté de vous recevoir... ainsi vous arrivez de votre régiment? j'espère ne pas vous être inutile dans la noble carrière que vous avez embrassée.

GUASPIDO. Je ne puis vous exprimer ma reconnaissance...

LE DUC. Bannissez ce mot, c'est désormais entre nous de l'amitié.

GUASPIDO. La santé de Pulchéra est elle toujours florissante.

LE DUC. Mais non, elle souffre quelque peu, elle est prévenue de votre arrivée.

GÉVIANI, *à part.* Il est fort bien le beau frère; bon ton, jolies manières...

GUASPIDO. Je brûle de la voir, jamais frère et sœur ne furent plus unis.

LE DUC. C'est ce qu'on m'a dit; on vous citait tous deux comme un modèle d'accord fraternel...

Digitized by Google

GUASPIDO. Le plus léger nuage n'a jamais obscurci notre heureuse sympathie.

LE DUC. Je suis charmé de cette douce harmonie, et j'espère que le lien qui m'attache à elle nous réunira tous trois dans une chaîne commune ; mais la fatigue du voyage doit vous dicter quelques désirs, commandez je vous prie, vous êtes chez vous.

GUASPIDO. Trop de bonté ! j'ai fait halte à quatre mille du château.

GÉVIANI. Duc, vous avez oublié de m'en dire autant, j'avoue que vous vous seriez terriblement exposé.

LE DUC, *s'empressant.* Oh ! mon brave, vous êtes alors plus coupable que je ne suis distrait.

GÉVIANI. Non... je vous fais une mauvaise guerre, vous savez bien que j'aime à rire.

LE DUC. A la bonne heure, d'ailleurs nous allons *souper*, les bougies sont probablement sur la table.

GÉVIANI. Ah ! je ne les éteindrai pas...

LE DUC, *à Guaspido, montrant Géviani.* Monsieur, est mon intime ami. (*Guaspido salue.*)

GÉVIANI, *saluant aussi.* J'accepte et je rends...

LE DUC, *à Guaspido.* Etes vous bien au régiment ? quel général commande aujourd'hui votre division. (*Guaspido est embarrassé.*)

LE DUC. Comment le nommez-vous ?

GUASPIDO, *après hésitation.* C'est le général Turrijos...

LE DUC, *le regardant.* Guaspido ! (*qui soutient le coup-d'œil, Géviani s'étonne aussi.*) Turrijos est mort !.

GÉVIANI, *affirmant.* Mort !!

GUASPIDO, *à part.* Ciel ! (*Haut.*) pardon ..

GÉVIANI. Coupé par un boulet, c'est moi qui l'ai amputé; on nie nos argumens, mais nos preuves sont péremptoires.

LE DUC. Ah ! oui, oui, j'y suis maintenant, c'est sans doute Stéphano Turrijos, parce qu'il se destinait au barreau et *qu'il* a embrassé depuis la carrière des armes, oui...

GUASPIDO, *rassuré.* Très probablement.

GÉVIANI. Je n'en ai amputé qu'un, il se peut que l'autre marche encore très bien.

Digitized by Google

SCENE XII.

LA DUCHESSE, VIVA ROSA, les Précédens.

La Duchesse, à la vue d'Octaviano, fait un mouvement involontaire; Guaspido jette un cri et se précipite dans ses bras, la couvre de baisers que lui rend amoureusement la duchesse.

LE DUC. Voilà votre sœur.

GUASPIDO. Chère amie, je te revois, quel bonheur, ma Pulchéra, qu'il est doux de se retrouver après une si longue séparation.

LA DUCHESSE, *à part.* Parviendrai-je à dompter le tremblement qui m'agite?..

GÉVIANI, *bas au duc.* Fiez-vous à mon expérience; un événement de cette nature peut tout changer, déjà le charme opère, nous entrons en convalescence. (*Pendant que Guaspido caresse sa sœur.*)

LE DUC, *bas à Géviani.* Le ministre est mon intime, je vais demander de l'avancement pour ce jeune homme, et charger sa sœur de lui annoncer cette nouvelle.

GÉVIANI, *bas au duc.* Vous serez adoré...

LE DUC, *prenant la main de Viva Rosa qui contemplait la reconnaissance fraternelle, et la présentant à Guaspido.* Voici votre belle sœur... (*à Viva Rosa.*) Je te présente monsieur le chevalier de Guaspido... (*Elle salue, la duchesse se contracte.*)

GUASPIDO, *à Viva Rosa, dont il baise la main.* Je croyais que mon bonheur ne pouvait s'accroitre, je me trompais, je le sens..

GÉVIANI, *à part, se caressant la barbe et parlant entre ses dents.* On a l'habitude de l'observation! l'officier est joli homme, et la petite comtesse lui fait de jolis yeux...

Les deux battans d'une porte s'ouvrent à droite, deux valets s'effacent de chaque côté.

TOBIAS, *en grande livrée...* Monsieur le duc est servi.

LE DUC, *à Guaspido.* Nous allons faire connaissance le verre à la main... Guaspido (*s'incline.*)

CATULO *survient derrière eux et braque ses observations sur Guaspido, qu'il examine de la tête aux pieds et qui lui paraît suspect.*

LE DUC, *à Catulo dont il interprète la physionomie.* Allons

Digitized by Google

allons! toujours? tu ne me laisseras donc pas tranquille; celui-là ne me veut pas de mal, c'est le frère de madame la duchesse, retourne à ta bibliothèque... (*Catulo s'épanouit et s'éloigne encore une fois rassuré.*)

LE DUC, *désignant Viva Rosa à Guaspido* : Chevalier!.. *qui lui prena affectueusement la main... Géviani les observe avec un sourire malin.*

LE DUC, *à Géviani.* Géviani, madame la duchesse attend votre main.

Géviani obéit avec empressement, il prend la main de la duchesse et passe le premier.

Guaspido fait la cour à Viva Rosa et passe ensuite.

LE DUC, *avant d'entrer.* Géviani a raison, cette circonstance est favorable, il faut le bien recevoir; puisse-t-elle aimer son mari comme elle aime son frère!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène est sur une terrasse, en avant du château qu'on voit dans l'ombre; à droite et à gauche, sont deux tourelles en saillie; au pied de chacune d'elle est un grand peuplier... Il est trois heures du matin, le rossignol chante dans les premiers bosquets, un autre répond dans le lointain... La nuit est belle... une pendule au timbre lointain frappe trois heures.

SCENE I.

OCTAVIANO, *seul, enveloppé dans un manteau.* Fut-on jamais plus malheureux... non... jamais! enfin, mon stratagème m'a réussi, un moment j'ai tremblé devant leur Turrijos; la fortune cette fois est venue à mon secours... Oh! la plus belle, la plus adorable des femmes, faut-il qu'un autre la possède; toi qui m'avait tant juré qu'Octaviano seul au monde règnerait à jamais sur ton cœur... Oh! chagrin délirant... (*il songe.*) il a des droits sur elle, ces droits seront soldés! elle ne peut m'appartenir que sur le cadavre du duc d'Almarada... Oui, tant qu'il vivra, bien que ce soit moi qui le trompe; ce sera moi qui gémirai... un castillan ne partage pas sa maitresse, il tue son rival ou il meurt... elle m'a reçu tendrement... je craignais,

Digitized by Google

nais elle a bien voilé ce mystère... (*Il s'avance sous les murs du château.*) l'heure s'avance et m'inquiète, elle m'a promis... je l'attends... Ah! la voilà...

SCENE II.

OCTAVIANO, LA DUCHESSE.

Elle ouvre doucement la persienne d'une fenêtre dont elle franchit l'appui, s'avance et tombe amoureusement dans les bras d'Octaviano, d'où elle ne sort que pour y rentrer après un long embrassement.

OCTAVIANO, *avec l'accent du désespoir.* Ma Pulchéra dans les bras d'un autre!

LA DUCHESSE. Jamais! je n'appartiens qu'à toi...

OCTAVIANO. Mais tu es mariée, mais il est ton époux.

LA DUCHESSE. Te souvient-il de mon serment, je l'ai tenu, j'ai simulé des souffrances dont le prétexte est mon sauveur.

OCTAVIANO. Et peut-il être éternel.

LA DUCHESSE. Sa fierté révoltée s'éloigne de celle qui l'évite... ah! non, plutôt mourir! et mon cœur est Castillan! écoute... écoute-moi, fuyons ensemble.

OCTAVIANO. Impossible! toutes les routes sont obstruées par les guerres civiles; battu par un naufrage, je suis arrivé à Tarragone le jour ou j'ai appris mon malheur, j'ai volé sur tes traces suivi par deux matelots à toute épreuve, c'est moi qui ai fait feu sur le duc à son arrivée.

LA DUCHESSE. Toi! (*Reculant.*) Oh! non, ce n'est pas toi.

OCTAVIANO. Il me faut sa vie...

LA DUCHESSE. Insensé! t'ai-je donc jamais donné le droit de supposer qu'une femme telle que moi pût encore aimer celui qu'elle méprise, et cet amour enfin dont tu méconnais le titre, fut-il jamais entre nous autre chose que l'estime mutuellement inspiré.

OCTAVIANO, *frénétique.* Pulchéra, tu me guideras où il repose sa tête; si tu refuses, tu ne m'aimes pas.

LA DUCHESSE. Malheureux, je t'aime, je n'aime que toi, l'ambition de mes parents m'a livrée en dépit de mes prières, mais ils n'ont pu donner que ma main: et quel est après tout le crime du duc d'Almarada?

OCTAVIANO. Son crime? c'est ton malheur, c'est le mien; Pulchéra, choisis, il faut opter, lui ou moi.

Digitized by Google

LE DUC. Plus de doute...

Le duc n'en doute déjà plus, lorsque Catulo lui fait remarquer du sable fraîchement apporté sur la pierre d'appui; le duc laisse tomber ses bras et songe. (Le jour augmente.)

LE DUC. Va doucement, mais doucement et non de manière à l'effrayer réveiller le docteur Géviani, tu l'amèneras ici.

Catulo promet d'aller avec précaution et s'éloigne.

SCENE IV.

LE DUC, *seul, avec agitation.*

Je n'en puis plus douter, la duchesse a une passion, un amant l'aura suivie ou devancée dans cette résidence; quelle abjecte position, à quel rôle me fait elle descendre, moi! la nuit, le front dans la poussière pour chercher les traces d'une intrigue, à la veille peut-être de devenir la fable du peuple et la risée de tous, je ne dois pas attendre, il faut agir, point d'irrésolution, il ne s'agit pas de calculer ici ce qu'il en adviendra, quel résultat possible aggravera peut-être encore la situation; non, l'homme toujours indécis en semblable occurence doit sortir à l'instant même du cercle vicieux qui l'enferme; mais... oui, je dois prendre l'avis de Géviani.

SCÈNE V.

LE DUC, GIVIANI, CATULO.

Catulo qui amène Géviani le fatigue et l'étourdit par la violence et la précipitation de ses gestes.

GÉVIANI, *bas au duc.* Je vous répète que ce jeune homme a le délire, je n'ai pas vu sa blessure, il faudra peut-être le trépaner.

LE DUC, *à Catulo.* Parcours le parc en tous sens, tu reviendras nous joindre ici. (*Catulo sort.*)

GÉVIANI, *à part.* Parcours, va... tu découvriras des montres dans les étoiles. (*Au duc.*) Voyons, soyons raisonnable et ne regardons pas dans l'optique de ce pauvre diable.

LE DUC, *gravement.* Oui c'est juste, je veux vous parler raison. Je fais la part des visions de Catulo, mais je ne puis douter une seule minute, que la duchesse ne soit sortie de son appartement, ainsi qu'il me l'a révélé, et n'ait eu là un entretien nocturne

Digitized by Google

avec un étranger; ce terre-plein était fraîchement râtissé, voyez les traces, suivez-les depuis le château, et regardez l'empreinte de ces pas d'homme, voyez que toutes ces marques se rejoignent et piétinent le sol sur le même point.

GÉVIANI, *observant.* Oui, c'est vrai... (*Il regarde encore.*) Sur toute la ligne, oui, je partage le soupçon... je crains... je ne dis pas le contraire... mais que voulez-vous bâtir sur du sable.

LE DUC. Je veux vous répéter que je suis fatigué d'une position fausse qui n'est pas faite pour un homme tel que moi... ces doutes nouveaux qui s'élèvent, m'obsèdent, je suis arrivé au terme de ma passive philosophie, je vous ai fait réveiller pour vous dire, que je ne tiens plus dans cette absurde situation, je veux en sortir à l'instant... quel chemin faut-il suivre?

GÉVIANI. Vous n'avez pas d'autre parti à prendre, que de faire un grand voyage, vous emmenez votre rebelle, vous courez de jour, vous courez de nuit et encore et toujours; moi, quand je veux guérir un cœur ou un esprit malade, je tue le corps : en route, on a peur, on a froid, il faut bien se conformer aux localités des hôtelleries; tous les accidents vous seront favorables, quand une voiture verse, il n'y a pas un sentiment qui ne penche, le mouvement triomphe de la résistance... prenez la poste, partez, tel est mon avis... Italie! France! Angleterre.

LE DUC, *avec résolution.* Je vous obéis, je vais lui annoncer ce projet.

GÉVIANI. Je ne lui proposerais rien, je la mettrais en voiture pour trois lieues, j'en ferais mille.

LE DUC. Non, je préfère... je suis bien aise de lire sur ses traits; cette nouvelle, si son cœur est lié secrètement, doit la désespérer.

GIVIANI. Proposez donc.

LE DUC. Sans doute et d'autant plus qu'à 24 heures de là, je puis sous le plus léger prétexte, faire attacher six chevaux sur ma voiture. (*Se frappant sur la tête.*) Innocente, coupable, infidèle ou non, voilà ma confession; j'en suis fou mais fou!

GÉVIANI. J'entends bien, mais le médecin? ça n'est pas moi, c'est elle. (*On entend une cloche qui sonne le tocsin, le duc est saisi de surprise.*) Qu'entends-je!

LE DUC. C'est la cloche de la chapelle.

GÉVIANI. Qui bat le tocsin?

LE DUC, *écoutant avec effroi.* Oui.

Digitized by Google

GÉVIANI. D'où peut naître cette alarme.

LE DUC. Je ne sais.

GÉVIANI. Il faut y courir. (*Ils font vivement quelques pas.*)

SCENE VI.

Les Mêmes, TOBIAS, MORELLI.

Bruit confus, plusieurs valets en livrée, d'autres à moitié vêtus, jardiniers, cuisiniers, garçons de peine accourent en désordre.

MORELLI, *survenant.* C'est la cloche de la chapelle, Tobias y est allé... le voilà qui vient, le voilà.

Tobias arrivant du côté opposé à l'entrée de tous, il est en veste avec son chapeau de livrée, accourt essoufflé.

LE DUC. Qu'est-ce que c'est?

GÉVIANI, *en même temps.* Quoi?

TOBIAS. C'est Catulo qui sonne à la chapelle, j'y suis entré, il m'a fait signe de courir dans le parc et d'appeler monseigneur, il fait peur! il a mis un chapeau de marin, en vérité, je crois qu'il est tout à fait fou.

GÉVIANI. Certainement il est en bon chemin.

TOBIAS, *attentif.* Mais voilà le bruit qui cesse, il ne tardera pas à nous rejoindre ici sans doute; ah! il est tout à fait égaré, pendant qu'il sonnait d'une main, de l'autre il élevait ce chapeau qu'il faisait tourner sur son poing.

GÉVIANI. Je suis très fort d'avis qu'on l'enferme, il finira par mettre le feu au château comme il a déjà mis le trouble partout.

LE DUC. Il faut pourtant savoir.... il n'irait pas sans motif... tirer la cloche de la chapelle.

GÉVIANI. Vous ne le voyez pas dans l'état où il est.

TOUS. Le voilà... le voilà.

SCENE VII.

Les Précédens, CATULO.

CATULO, tout en feu, raconte par sa pantomime, qu'en faisant la ronde que son maître lui avait commandée; il a entendu marcher dans les bosquets, qu'il s'est d'abord avancé doucement, et en se baissant; qu'on a parlé, qu'il s'est élancé dans

Digitized by Google

le taillis, qu'il a vu deux hommes qu'ils se sont sauvés à toutes jambes, qu'il les a poursuivis tant qu'il a pu courir, que l'avance qu'ils avaient sur lui leur ont permis d'échapper, qu'ils ont gagné la route, et que l'un d'eux en fuyant, a laissé tomber ce chapeau dont il s'est emparé; son agitation est telle qu'elle fait dire à Géviani bas au duc :

GÉVIANI. S'il a trouvé un chapeau, il a perdu la tête.

LE DUC, *bas.* Il y a pourtant, mon cher, de la suite dans tout ce qu'il rapporte, et le fait le prouve.

GÉVIANI. A la bonne heure, mais, il me semble qu'on ne met pas toute une maison sur le qui vive, parce qu'un vagabond aura probablement dérobé dans le parc des fruits ou du bois. (*Tous regardant le chapeau.*)

MORELLI. Personne dans le village ne porte une semblable coiffure.

TOUS. Personne.

LE DUC. C'est un chapeau de matelot.

Catulo fait signe que l'autre était coiffé de même.

MORELLI. Il dit que celui qui n'a pas laissé tomber le sien, en portait un semblable.

LE DUC. Quel costume avait-il ?

MORELLI. Un costume de marin.

Catulo fait un signe affirmatif; il décrit leur mise, veste courte, pantalon court sabre au côté.

GÉVIANI, *bas au duc.* Enfin les gens qui fuyent ne sont pas, que je sache, fort dangereux et nous voilà bien loin de ce qui nous intéresse.

LE DUC. Oui, c'est un incident étranger, qui est venu se jeter à la traverse.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, GUASPIDO.

GUASPIDO, *au duc et à Géviani avec aisance.* Quel est ce bruit ? faites-moi connaître le motif qui nous met sur pied si matin.

GÉVIANI. Deux malfaiteurs qu'on a pourchassés dans le parc.

GUASPIDO, *vivement.* Ils se sont sauvés ?

GÉVIANI. Oui.

LE DUC, *montrant le chapeau à Guaspido.* Voilà le trophée.

Digitized by Google

Guaspido avance la main pour prendre le chapeau que lui tend le duc, Géviani est à côté du duc, Catulo est tranquille derrière eux, tout à coup il aperçoit un bandeau de soie sur la main de Guaspido, il s'élance, il écarte avec violence le duc à droite, et Géviani à gauche, pour passer entr'eux et courir sus à Guaspido.

GÉVIANI. Il nous battra !

LE DUC, *avec colère.* Catulo ! eh bien donc !

Catulo qui n'entend rien, saisit la main de Guaspido, la regarde la fixe ensuite, et exprime avec véhémence, que cette blessure a été faite par lui à l'homme qui a fait feu sur le duc, et des mains duquel il a fait tomber l'arme.

TOUS, *murmurent avec indignation* Oh ! ah ! (*Et regardent Catulo en pitié.*)

TOBIAS. Ah ! pitié, monseigneur, plus de cervelle ; il prétend que c'est le frère de madame la duchesse qui a tiré sur votre altesse, et que c'est lui, Catulo, qui a blessé la main du chevalier. (*Guaspido soutenu par le sentiment général, fait bonne contenance et considère Catulo avec compassion.*)

GUASPIDO. C'est un coup d'épée échangé au régiment ; entre officiers, on n'est pas toujours d'accord.

GÉVIANI, *au duc.* Assez, trop ! flattez sa folie et qu'on le mette au lit, il s'attaquerait à vous même.

Le duc prenant le bras de Catulo qui se frappe la tête et la poitrine, et jure à sa manière, que son accusation ne porte pas à faux, son regard étincelant fait baisser les yeux de Guaspido dont Géviani touche le bras pour solliciter le mépris de l'officier.

LE DUC, *à Catulo.* Oui, tu as raison, oui, tu dis la vérité, calme-toi, j'ai des motifs... oui plus tard... à moi, à moi seul tu me diras tout. (*Catulo, se ronge et se dévore.*)

LE DUC, *à ses gens.* Emmenez-le. (*Ils sortent, et le duc en passant dit à Guaspido :*) Pardon, mille pardons... (*A Géviani, à part.*) Que son frère ignore tout ceci... dans ma bibliothèque.

SCENE IX.

GUASPIDO, *seul, il se tait d'abord.*

Heureusement pour moi, qu'en ce monde tous les gens qui n'ont pas le sens commun, traitent les autres de fous, j'étais perdu ! ce gaillard là est doué d'un terrible instinct, son œil me pulvérisait, oui c'est moi ! j'ai échoué dans ma vengeance,

Digitized by Google

pour avoir précipité mes coups; la leçon n'est pas perdue, non! je ne puis vivre sans elle, aucune femme, aucune ne comblera le vide affreux de mon âme, amour rends-moi criminel et prends ma vie, mais que je meurs vengé! ou que Pulchéra soit à moi, à moi seul, ma possession, ma conquête, elle pour moi! j'ai revu mes matelots chassés du parc, ils se sont cachés dans ce bois... que le duc sorte, ils le frappent... qu'il demeure, j'ai du poison, j'ai mon épée, j'ai plus! j'ai la rage dans le cœur! (*Après un silence.*) Il plaît ce duc! il est bien, ses manières, ses libéralités, son ton...et c'est pour ce motif que je l'exècre, oh! que la haine jalouse est un supplice atroce!

A ce moment des femmes ouvrent la porte ceintrée qui forme le point-milieu de la façade du château, cette porte est distante de quatre fenêtres de la duchesse.

OCTAVIANO. On vient... je ne dois pas m'exposer aux manifestation involontaires de la duchesse qui démentirait mon incognito... Voyons cette grotte; il faut tout connaître; je rentrerai par les grilles; le jour me verra sur les traces du duc d'Almarada, et je défie les ténèbres de me dérober l'empreinte de ses pas.

SCENE X.

LA DUCHESSE et VIVA ROSA, sortent du château.

VIVA ROSA. Réveillée en sursaut au bruit de cette cloche, mon Dieu! que j'ai donc eu peur, je crois que je tremble encore, et vous, ma sœur, vous avez du être bien effrayée.

LA DUCHESSE. Je ne dormais pas, j'entendais depuis longtemps marcher et parler sous ma fenêtre, j'ai cru qu'on cherchait à s'introduire dans le château.

VIVA ROSA. Vous savez....

LA DUCHESSE, *sortant de sa rêverie.* Non.

VIVA ROSA. Le muet est devenu fou, c'est lui qui a fait tout ce tapage, il a cru voir de sa fenêtre un homme et une femme sur cette terrasse.

LA DUCHESSE, *inquiète.* Ici sur cette terrasse.

VIVA ROSA. Oui.

LA DUCHESSE. Eh bien?

VIVA ROSA. Il est descendu dans les branches de ce peuplier.

LA DUCHESSE, *se décélant.* O mon Dieu!

VIVA ROSA. Qu'avez-vous donc?

Digitized by Google

LA DUCHESSE. Il ne s'est pas tué?.. je tremblais.

VIVA ROSA. Non, il a écouté tout ce qu'on disait.

LA DUCHESSE, *à part.* Grand Dieu!

VIVA ROSA. Oui, il s'est caché derrière l'une de ces statues.

LA DUCHESSE. Là?

VIVA ROSA. Oui, il y est resté blotti longtems, pour tout entendre...

LA DUCHESSE, *tremblante.* Et puis.

VIVA ROSA Il n'a rien entendu.

LA DUCHESSE, *à part.* Je respire.

VIVA ROSA. Il est allé réveiller mon frère, le duc qui entend très bien est venu aussi derrière la statue.

LA DUCHESSE, *frémit.* Le duc?

VIVA ROSA. Oui...

LA DUCHESSE. Qu'a-t-il entendu.

VIVA ROSA. Catulo rêvait.

LA DUCHESSE, *intriguée.* Rêvait?

VIVA ROSA. Oui, c'est une vision, il n'y avait personne.

La duchesse lève la tête au ciel pour le remercier.

VIVA ROSA. Mais on a vu sur le sable un pied d'homme, loin d'abord et tout près ensuite d'un petit pied de femme, dont ils ont pris l'empreinte.

La duchesse est sur les épines.

Vous n'y êtes pas, Catulo a poursuivi deux hommes dans le parc, l'un d'eux a laissé tomber son chapeau en fuyant: c'est un chapeau de marin, c'est là que le muet a perdu la tête tout à fait, il a sonné le tocsin à la cloche de la chapelle, il a brusqué mon frère, il a heurté ce monsieur qui est si savant parce qu'il vient de si loin, il a menacé votre frère, il voulait les battre tous.

LA DUCHESSE. Mais que fait-il? où est-il?

VIVA ROSA. Il est enfermé.

LA DUCHESSE, *à part.* O mon Dieu, que tu es bienfaisant, je te rends grâce!

Elle songe.

VIVA ROSA. Voyons, ma petite sœur, ne soyez plus triste, je vous en prie, embrassez-moi, je vous dirai quelque chose, quelque chose de bien joli, je vous ferai une confidence, dites, voulez-vous.

LA DUCHESSE, *distraite.* Oui.

Digitized by Google

VIVA ROSA. Votre frère m'a dit qu'il m'aimait.

LA DUCHESSE. Vous êtes enfant; tous les cavaliers se croyent obligés par bienséance d'en dire autant à toutes les femmes; comment, vous prenez ce propos au sérieux?

VIVA ROSA. Il y a des gens qui mentent, mais il y en a qui disent vrai, il m'a dit que j'étais jolie, moi je ne crois pas qu'il ait menti, il m'a regardé toute la soirée, après le souper nous sommes resté seuls un moment, il m'a dit qu'il serait heureux s'il ne me déplaisait pas, sa voix était bien franche et moi je ne lui ai rien répondu parce que je n'osais pas, mais je le trouve bien et tout bas je pensais que nous serions doublement sœurs et que ce double titre serait charmant.

LA DUCHESSE, *à part.* L'infâme! (*Haut.*) Ah! ne vous laissez pas, chère amie, si légèrement captiver par un regard, doit-on donner son cœur à qui vous le demande et peut-on confier ainsi sa personne et abandonner toute sa vie à quelques heures d'illusion, tous les hommes sont faux; croyez-moi, il vous trompe.

VIVA ROSA. Me tromper! ce n'est donc pas votre frère...

La duchesse tressaille.

VIVA ROSA. Est-ce que le duc vous trompe, lui? est-ce que vous le trompez, vous? il vous a vue, vous lui avez convenu, il vous a demandée; votre frère me voit, je lui conviens, il me demandera; je ne veux pas vous le cacher, je ne dirai pas non, il est bon, il est aimable, il est charmant.

LA DUCHESSE. Vous ne le connaissez pas.

VIVA ROSA. Mais, vous le connaissez bien vous, et vous l'aimez et lui comme il vous aime; c'était un bonheur de vous voir vous embrasser après une longue séparation; moi, je suis bien sûre que mon frère ne contrariera pas mon penchant et confiante dans ma sœur, je vous l'avoue, oui, j'incline beaucoup..

LA DUCHESSE. N'en parlez point à votre frère; une affaire de cette importance ne peut se traiter légérement, nous en recauserons.

VIVA ROSA. Nous ne parlerons plus que de ça, n'est-ce pas? tenez, le voilà, mon frère.

SCENE XI.

Les Précédens, **LE DUC**, *arrivant par la même porte que la duchesse et Viva Rosa.*

LE DUC, *à Viva Rosa qui s'empresse d'aller à sa rencontre, pen-*

Digitized by Google

dant que la duchesse reste accablée. Je viens d'apprendre un fâcheux événement.

VIVA ROSA. Ah mon Dieu! oui, je le sais, la métairie, n'est-ce pas?

LE DUC. Oui, le domaine des Fontaines est devenu la proie des flammes, j'ai envoyé tous mes gens en leur ordonnant de passer par le village pour emmener des secours, j'irai moi-même par le bois, j'y serai tout de suite.

La duchesse impassible ne prend nulle part à ce qu'on dit près d'elle, le duc la fixe attentivement, puis il embrasse sa sœur sur le front.

LE DUC, *bas à Viva Rosa qui s'éloigne aussitôt.* Laisse-moi causer avec la duchesse.

SCENE XII.

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC, *après un regard scrutateur.* La préoccupation où je vous vois plongée ne vous permettra peut-être pas de m'entendre.

LA DUCHESSE, *bannissant ses idées.* Pardon, monsieur le duc, je vous écoute.

LE DUC, *à part.* Je vais changer quelques mots à la proposition du docteur....je serai toujours à même de revenir au texte. (*Haut.*) J'espère vous annoncer cette fois une nouvelle agréable, je vais partir pour un très long voyage.

LA DUCHESSE. Ciel! ah mon Dieu!

Le duc reste saisi d'étonnement, il croit à peine à ce qu'il vient d'entendre.

LE DUC. Mes efforts pour vous plaire ne sont jamais heureux, ne jouirez-vous pas ici de cette complette tranquillité, objet de tous vos vœux?

LA DUCHESSE. Non, non, emmenez-moi je vous en supplie!

LE DUC. Que je vous emmène?

LA DUCHESSE. Oui, je vous en conjure! je vous suivrai au bout du monde.

LE DUC, *après un silence d'émotion.* Vous m'étonnez !... mais songez donc qu'en voyage, le respect qui m'est imposé peut recevoir quelqu'atteinte ensemble!.. à tout moment... en tout lieu... toujours... vous ne vous... appartiendrez pas peut-être... autant.... que vous voulez.... vous appartenir, je crains vraiment que vous n'ayez point réfléchi à tout l'ennui qui pourrait en résulter pour vous.

Digitized by Google

LA DUCHESSE. Emmenez-moi!

LE DUC. Vous ne croyez pas à ce voyage.

LA DUCHESSE. Moi?..

LE DUC. Quand voulez-vous partir?

LA DUCHESSE, *avec résolution.* Demain!

Le duc ivre d'amour s'approche de la duchesse, lui prend doucement la main, la duchesse la lui laisse, le duc porte lentement cette main à ses lèvres; la duchesse le regarde.

LE DUC, *au comble du bonheur.* Demain!

SCENE XIII.

LE DUC, LA DUCHESSE, OCTAVIANO, *qui manifeste et contraint sa fureur.*

LE DUC, *allant lui prendre la main.* Ah! ah! que d'excuses j'ai à vous faire.

OCTAVIANO. Les fous ne sont pas responsables.

LE DUC. Venez, mon jeune ami, venez m'aider à sécher quelques larmes, je vais porter des consolations à de braves gens qui ont tout perdu, nous traverserons le bois nous y serons dans une heure, je veux vous entretenir de mes projets.

LA DUCHESSE, *à part.* Avec lui? Dieu!

OCTAVIANO. De grand cœur.

LA DUCHESSE, *tremblante.* Non, oh! non, je vous en prie, non!

LE DUC. Vous m'en priez, c'est un ordre.

OCTAVIANO. Laissez-moi vous suivre, partons à l'instant, je vous en conjure. (*La duchesse frémit.*)

LE DUC, *refoulant avec amitié Guaspido.* Non, restez avec votre sœur, c'est vous séparer trop tôt, je le pressentais, Pulchéra vous lira cette lettre que j'ai envoyée au ministre par estafette.

Il remet un papier à Pulchéra, troublée, et sort.

OCTAVIANO, *à part.* Je le préfère ainsi, qu'il traverse le bois et il ne peut leur échapper!

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

OCTAVIANO, LA DUCHESSE.

Octaviano saisit les deux mains de la duchesse et la regarde en face d'un œil terrible.

OCTAVIANO. Tu l'aimes, Pulchéra! (*Lui arrachant le papier des mains.*) Quelle est cette dépêche? (*Il ouvre et lit.*) « Mon cher » ministre, j'ai épousé mademoiselle de Guaspido, il me serait » doux que le jeune officier de ce nom fut élevé à un grade su- » périeur, faites le vite, comme je fais, moi, tout ce qui vous » est agréable. »

Votre intime, DUC D'ALMARADA.

Pulchéra lève les mains au ciel.

OCTAVIANO, *terrible.* Suis-je donc né pour la honte! et me faut-il te voir admirer ses bienfaits! il mourra, te disais-je? mes hommes sont là... il va mourir!

On entend un coup de feu dans la forêt.

Il est mort!

LA DUCHESSE, *abîmée.* Mort!

Paralysée par l'effroi, elle tombe à genoux, Octaviano sort exalté.

— Toile. —

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Un salon du Château.

SCENE I.

GEVIANI, LE DUC, LA DUCHESSE, VIVA ROSA.

Quatre bûcherons consternés rapportent sur un brancard le duc blessé !.. Géviani s'empresse autour du duc... Viva Rosa et la duchesse d'Almarada accourent ; Viva Rosa gémissante, et la duchesse pâle, silencieuse, les yeux fixes et égarés.

GÉVIANI, *à part.* Trop malheureux ami ! *aux bûcherons qui portent le duc en désignant un lit de repos...* là ! là ! sur ce divan : de l'air ! ouvrez cette fenêtre !

On dépose le duc sur le divan ; Géviani ouvre les vêtemens du duc, et observe ; le groupe des assistans le regarde dans l'anxiété ; la duchesse et Viva Rosa, gémissantes, l'entourent avec des marques de désespoir ; et tous interrogent des yeux l'opinion du docteur.

GÉVIANI, *après un silence.* Ces blessures ne sont rien ; mais la tête haute ! Ah ! la tête haute ! il ne faut pas être couché plus que vous ne l'êtes : évitez la position horizontale qui ferait porter le sang à la poitrine, et buvez, buvez souvent, je vais préparer tout cela.

LE DUC. Faites moi porter dans mon appartement...

GÉVIANI, *avec douceur.* Non, non, plus de mouvement vous serait nuisible, et cette pièce est plus vaste ; d'ailleurs, vos gens sont partis guidés par le chevalier de Guaspido, il les a emmenés tous pour fouiller le bois où vous avez été frappé : calmez-vous, je suis là, et si vous m'en croyez, passez la nuit ainsi sans changer de position ; je vous jure que sous peu de jours vous serez rétabli... (*Le touchant.*) Cette blessure n'est point grave, la balle a glissé sur l'os, celle de la gorge n'aura point de suite non plus, à la condition de boire un peu toutes les dix minutes.

Digitized by Google

Viva Rosa sort sur un signe de Géviani, deux femmes qui rentrent avec elle apportent un riche guéridon couvert d'une théière, d'un sucrier, d'une tasse, de carafons et de linge. Le docteur prépare la boisson et prend des bandelettes.

GIVIANI, *au duc.* Ne faites point de mouvement, j'agirai seul, je vais assurer le tout avec cette ceinture... (*Il prend une écharpe sur un meuble et la noue en ceinture par-dessus les vêtemens du duc.*) rien de plus pour l'instant que du repos.

VIVA ROSA, *pleurant sur l'épaule de la duchesse.* Mon pauvre frère, ah! quel malheur.!

LA DUCHESSE. *abimée.* Oh oui! oh ciel! (*à part.*) plus cruel pour moi...

LE DUC, *de son lit.* Viva Rosa de la raison, allons donc! puisque le docteur t'assure que rien n'est grave, pourquoi *gémir* ainsi?

VIVA ROSA, *tendrement.* Nous n'avons point d'inquiétude, mais nous avons bien du chagrin; grondez plutôt la duchesse d'Almarada qui se désole, c'est elle plus que moi.

LE DUC, *se soulevant.* C'est elle, dis tu! ah! que ses larmes me sont douces! je bénis l'événement qui me révèle un si tendre intérêt; que je la voie... sa main?

LA DUCHESSE, *les yeux au ciel, pressée de s'approcher par Viva Rosa et donnant sa main tremblante au duc, avec des larmes dans la voix.* Ah! personne ici n'est plus affligé que moi, ma douleur va jusqu'au désespoir...

Elle fond en larmes.... le duc jouit de cet aveu avec un silence expressif; sa tête s'épanouit... le duc lui baise la main et la contemple.

LE DUC, *à Géviani.* Oh! mon vieil ami! quand je vous ai mandé pour les souffrances de la duchesse, j'étais loin de m'attendre que le premier j'aurais besoin de vos secours; mais soulagez ses maux, vous guérirez les miens.

GÉVIANI. Ne parlez plus, déjà le récit du fatal événement dont vous avez failli tomber victime a dû vous fatiguer beaucoup.

LE DUC *fouille sur lui.*

GÉVIANI. Que voulez-vous? que cherchez-vous?

LE DUC. Donnez cette bourse à ces braves gens...

Géviani la leur présente.

GÉVIANI, *bas à Viva Rosa.* Veuillez les diriger pour sortir du château, soyez surtout bien rassurée, ce n'est rien : moi je profiterai de votre courte absence pour consoler particulière-

Digitized by Google

ment madame la duchesse, dont la vive inquiétude achèverait de troubler la santé.

Viva Rosa fait un signe affirmatif et s'empresse d'éconduire les bûcherons, ils sortent devancés par elle.

SCENE II.

GEVIANI, la duchesse D'ALMARADA.

Le duc qui prévoit l'entretien, fait au docteur un signe d'assentiment.

GÉVIANI, *à demi-voix.* Madame la duchesse, laissez moi combattre votre légitime douleur, dont les angoisses peut-être...

LA DUCHESSE, *l'interrompant.* Ah! sont terribles! poignantes!

Le docteur surpris la regarde.

GÉVIANI, *après l'avoir considérée.* Je le conçois, il m'est doux de calmer vos alarmes... (*baissant la voix plus encore.*) Le duc a trois blessures, madame, deux sont légères, la troisième est mortelle, ou vous seule pouvez la guérir.

LA DUCHESSE. Moi, dites-vous...

LE DOCTEUR, *d'un ton mystique.* Oui, madame, vous seule! son âme est noble et belle, il vous l'a vouée toute entière, il craint que ce présent ne soit pas agréé; cet humiliant refus le tuerait, je ne dois pas vous le dissimuler; je dois vous dire aussi que son amitié n'a point de secrets pour moi.

LA DUCHESSE. Je ne vous comprends pas!

GÉVIANI, *habilement.* Je me tairai donc, madame...

Les yeux de la duchesse restent fixes.

GÉVIANI, *à l'oreille de la duchesse.* Je n'ajouterai qu'un mot : les hommes de cœur savent subir la haine, mais le mépris... jamais..!

LA DUCHESSE. Les hommes de cœur, monsieur, sont toujours estimés ce qu'ils valent.

GÉVIANI, *noblement.* Il le faut! le soupçon contraire les tuerait à l'instant..!

LA DUCHESSE. Vos paroles sont des énigmes pour moi.

GÉVIANI. Alors je ne vous conçois pas, madame, beaucoup

Digitized by Google

plus que vous ne me comprendrez ; mais voulez-vous dégager la vérité de tout voile, l'exigez-vous toute entière.

LA DUCHESSE. J'écoute.

GÉVIANI. Ne redoutez point mes importunités, je n'en abuserai pas.. dès que cet entretien vous fatigue, il devient long pour moi; un seul mot! le dernier! son sort dépend de vous, Madame, son existence est dans vos mains... j'ai fini.

LA DUCHESSE. Son existence? (*à part.*) Quelle parole! (*haut.*) Ah ! ciel! parlez, que dois-je faire pour la mettre à l'abri de tout péril.

GÉVIANI. Détruire avant tout ce soupçon atroce, que son amour n'est point payé de retour... A ce moment sa position sans doute commande une sympathie toute morale, les soins qu'il recevra de vous seront tout-puissans sur son bien-être... Ah ! multipliez-les ces soins; qu'il sache, qu'on lui dise, qu'on lui répète que la personne chargée de le veiller, a reçu l'ordre secret de vous porter toutes les heures des nouvelles du malade.

LA DUCHESSE. Je ferai mieux! je veillerai moi-même, je veux passer la nuit à son chevet.

GÉVIANI. Non, ne vous fatiguez pas vainement, rien n'est à redouter, vous dis-je; pensez-vous que je m'éloignerais de lui une seule minute ?

LA DUCHESSE. C'est ma place, c'est mon devoir, nulle autre que moi; c'est de ma main qu'il doit recevoir tous les secours que sa position réclame; mais dites-le moi bien, répétez-moi cent fois que son état n'a rien d'alarmant... (*avec tendresse.*) N'est-ce pas !!

GÉVIANI. Rien, je vous le jure.

LA DUCHESSE, *expansive.* Ah dieu ! ah! si vous saviez quel baume vous versez dans mon âme.

GÉVIANI, *à part après l'avoir observée.* Les femmes sont indéfinissables... Les comprenne qui pourra ! (*Il présente à la duchesse une tasse qu'elle offre au duc.*

LE DUC. Eh quoi! vous-même! vous! oh! (*Le duc tendrement, après avoir bu et avec un regard langoureux.*) Quel bien vous m'avez fait!

La duchesse reste immobile.

Digitized by Google

SCENE III.

Les Précédens, (*Bruit.*) CATULO.

CATULO, le front bandé se précipite aux pieds de son maître et prolonge, dans sa douleur profonde, le son inarticulé des muets.

GÉVIANI, *courroucé, qui cherche à contenir Catulo.* Quoi, cet homme encore a quitté son lit! ah! je vous le déclare, je ne réponds plus de rien! sa vie est en danger.

VIVA ROSA. Viens, viens; Catulo, obéis! tu fatigues monsieur le duc, qui a tant besoin de calme.

GÉVIANI, *au duc.* A la nouvelle du malheur qui vous est arrivé, sa blessure s'est rouverte; il a aperçu le brancard sur lequel on vous apportait, et il s'est élancé du second étage.

Le duc ému lui serre la main.

CATULO promène ça et là des regards terribles, qui cherchent partout Guaspido. Il s'avance et braque ses yeux sur la duchesse terrifiée.

LA DUCHESSE, *avec effroi.* Cet homme!... cet homme fait trembler!!

LE DUC. Le malheureux! dans quel état, bon dieu! mais il a les yeux hors la tête!

GÉVIANI. Il a... il a la fièvre chaude.

CATULO, déclare de nouveau par une pantomime turbulente qu'il a vu! de ses yeux, vu!... qu'on en voulait aux jours de son maître!! qu'ils sont trois enveloppés sous des manteaux!!! il fixe de nouveau la duchesse effrayée...

GÉVIANI. Je ne comprends jamais rien à ses grimaces, mais je m'explique cette fois son épouvante; il aura vu tous vos gens armés et guidés par le chevalier Guaspido, à la recherche de vos meurtriers.

CATULO, violent, insiste : il exprime que rien ne pourra le séparer de son maître... il fait signe, plus convaincu que jamais, qu'il a surpris Guaspido aux genoux de la duchesse d'Almarada.. il accuse l'incrédulité du duc... la duchesse frémit et se trouble... le duc hausse les épaules à l'exemple de Géviani.

LE DUC. Que je me défie de tous les miens! allons sa dé-

Digitized by Google

mence est complète, qu'on le saisisse, qu'on s'en empare, et qu'on l'entraine.

Catulo proteste et résiste avec véhémence.

GÉVIANI. Tous vos gens sont absens, jamais nous ne viendrons à bout de lui.

LE DUC, *imposant.* Catulo, tu aimes ton maître?

Catulo manifeste le plus ardent dévouement.

Obéis donc sur le champ...

Catulo trépigne et se révolte.

LE DUC, *impérativement.* Je l'ordonne et à l'instant même; Géviani, donnez lui tous vos soins.

Catulo se désole.

LE DUC. Enfermez-le dans la chambre ici dessus dont les fenêtres sont grillées.

Catulo rugit et se frappe.

Vous apporterez la clef sur cette table, vous la prendrez là chaque fois que vous en aurez besoin.

Le duc fait du doigt un geste sévère, frappant sur son guéridon... là!

GÉVIANI. Oui, bien, calmez-vous.

VIVA ROSA. Vous ne vous sentez pas plus mal.

LA DUCHESSE, *tendrement.* Ah! dites!

LE DUC. Bien, très bien, mais ce débat me fatigue horriblement.

VIVA ROSA. Permettez-moi de passer la nuit à vos côtés, je vous en supplie.

LA DUCHESSE. Ma sœur, je ne cède ma place à personne.

Catulo frémit et s'agite.

LE DUC. Eh quoi! vous prétendez...

LA DUCHESSE. Je le veux et aucune force humaine ne saurait m'en empêcher.

LE DUC. Mais je ne puis consentir... vous dont la santé est déjà chancelante....

LA DUCHESSE. Non! je ne souffre que de vos douleurs... (*se retenant plus ses larmes.*) mais elles me font un mal qu'il m'est interdit de vous exprimer... (*à part.*) exécrable forfait!

LE DUC, *à part.* Retour inespéré... Catulo, vous avez reçu mes ordres.

Catulo grince des dents et sort les poings fermés, conduit par Géviani.

LE DUC, *impérativement.* Rapportez la clef là.

GÉVIANI, *suivant Catulo.* Vous serez obéi.

Digitized by Google

SCENE IV.

LE DUC, (*étendu sur son lit qui est dans le fond*) LA DUCHESSE, VIVA ROSA (*sur le devant.*)

VIVA ROSA, *à la duchesse.* Quel malheur que votre frère ne l'ait pas accompagné ! le duc, par une sorte de pressentiment, avait exprimé le désir de l'emmener avec lui à la métairie des Fontaines-dieu ! qui pouvait prévoir ce terrible événement ! ici ! à trois pas du château... Ah ! puisque le docteur Géviani, que la providence nous a envoyé, car c'est elle ! répond du rétablissement de mon frère ; si le chevalier m'aime, désormais il accompagnera le duc partout, je serai tranquille alors, on peut se fier à lui.

LA DUCHESSE, *à part.* Elle me poignarde !

VIVA ROSA. Vous savez qu'il s'est mis à la tête de tout notre monde et qu'il n'y a plus personne ici ; il a juré même qu'il ne rentrerait pas avant d'avoir découvert le meurtrier... oh ! votre frère ! c'est à présent que je l'aime, c'est à présent que vous pouvez bien lui dire que je partage son amour.

LA DUCHESSE, *à part.* Elle m'assassine ! ma tête se perd !

Elle marche... s'assied... et songe la tête plongée dans ses mains.

VIVA ROSA, *tendrement.* Voyons, ma sœur, ne vous affligez pas ainsi, ou je vais vous faire gronder par votre mari ; pourquoi gémir, puisqu'enfin cet événement si déplorable est heureux encore quand il pouvait être fatal ; faut-il que ce soit moi qui vous console : du courage ! je réclame la plus grande part de votre chagrin, mais laissez-moi combattre votre désespoir.

La duchesse demeure stupide.

VIVA ROSA, *marchant au lit de son frère.* Mon frère, je vous dénonce la duchesse, la voilà encore qui se désespère, j'ai beau lui répéter les paroles rassurantes du docteur, elle n'est pas raisonnable.

LE DUC, *attendri.* Console-la, oui, mais répète-lui que sa douleur me comble de joie, puisqu'elle est la preuve assurée de sa vive tendresse.

VIVA ROSA. Pauvre bon ami ! alors je dois vous rendre bien joyeux aussi. (*Elle lui prend la main.*) qui peut donc vous vouloir du mal à vous ! allez, monsieur de Guaspido vous vengera ; il est à la poursuite de ces misérables.

Digitized by Google

LE DUC, *d'une voix qui s'éteint.* Cet excellent jeune homme ! pourvu qu'il ne lui arrive rien, j'en serais inconsolable.

SCENE V.

Les Précédens, GEVIANI.

Géviani s'approche doucement du duc d'Almarada.

GÉVIANI, *doucement.* Vous vous sentez assoupi ?...

LE DUC. Oui... peut-être...

GÉVIANI, *lui offrant une tasse.* Buvez souvent ; le sang se porte à la poitrine. (*Le duc boit.*)

GÉVIANI. Vos ordres sont remplis, voici la clef, je la dépose sur ce guéridon ; Catulo s'agite et se débat plus que jamais, mais dès qu'on prononce votre nom, il pleure et lève ses mains jointes.

LE DUC. Bien : je le recommande à toute votre bienveillance, c'est un ami.

GÉVIANI. Comptez sur moi, nous allons nous retirer ?

LE DUC. Oui...

GÉVIANI. Vous vous sentez bien ?

LE DUC. Très bien, grâce à vous.

VIVA ROSA. Ma sœur, si vous m'aimez, laissez-moi passer la nuit avec vous, au pied du lit de mon frère.

LA DUCHESSE. Je croyais vous avoir fait part de mes intentions.

Géviani comprime en secret le bras de Viva Rosa.

VIVA ROSA, *insistant.* Vous m'auriez rendue bien heureuse.

LA DUCHESSE. Mon dieu ne vous ai-je pas cent fois répondu: ne me disputez point ma triste prérogative.

GÉVIANI. Oui, c'est le vœu formel de madame la duchesse.

VIVA ROSA. Eh bien, du moins, je vais faire veiller toutes les femmes du château, nous accourrons à votre appel.

GÉVIANI, *bas à la duchesse.* Je vous approuve, mais soyez rassurée quand je m'éloigne.

VIVA ROSA. Il repose...

Ils sortent sans bruit.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, LE DUC.

Le duc est endormi à droite, au fond. La duchesse qui lui fait face est assise dans une grande bergère et tourne latéralement le dos à la porte de son appartement à elle. Derrière est le guéridon, une lampe de nuit est sur la cheminée, cette cheminée opposée à l'appartement de la duchesse se trouve aussi latéralement derrière elle, par la disposition de son siége.

Après un long silence le duc parle en rêvant.

LE DUC. Non !

LA DUCHESSE, *qui se penche pour entendre.* Que dit-il ? il est agité !.

LE DUC, *rêvant.* Jamais..... je n'ai jamais..... aimé comme j'aime..... Pulchéra, oui..... je le jure..... oui... si sa haine... (*Après un soupir pénible.*) Ah pourquoi ! enfin je lui écrirai..... je n'attendrai pas..... la réponse..... je quitterai la vie.

LA DUCHESSE, *bas.* Qu'entends-je !!!

LE DUC. Mais je la punirai..., l'ingrate.... oh oui !... je veux la punir..... d'une manière..... éclatante !

La duchesse se penche pour mieux entendre.

LE DUC. C'est une vengeance.... comme une autre..., je lui laisserai.... tout mon bien.

LA DUCHESSE, *pâle et subitement debout.* Quel supplice !..... (*abîmée.*) il est trop grand !!

Le duc rêvant toujours.

La duchesse se rapproche attentive.

LE DUC. Et je léguerai mon titre de duc à son frère.

LA DUCHESSE, *éplorée remontant le théâtre d'une voix étouffée.* Tout est remords dans ma situation atroce ! ah ! trop malheureuses filles qui trompez si habilement une famille toute entière pour vous épanouir folâtres au premier sourire de l'amour ; ah ! regardez-moi !!

Elle gémit en étouffant ses sanglots. Après un tems.

Et lui ! lui l'infâme ! il aura fui sans doute à la faveur du désordre, en voyant échouer son abominable projet. Ah ! puisse-t-il avoir repassé les mers, puisse et son nom et ses traits disparaître à jamais de ma mémoire, mon cœur saigne !

Elle s'assied, laisse tomber ses bras et songe profondément. — D'une voix épuisée.

Digitized by Google

Ciel! comment le sommeil ose-t-il encore se proposer à moi.

Elle laisse tomber sa tête sur le dossier de son siége.

C'est l'épuisement d'une âme déchirée.

SCÈNE VII.

LE DUC et LA DUCHESSE, *endormis.*

Le devant de la cheminée se renverse lentement, Catulo sort avec la plus vive crainte, il fixe l'appartement de la duchesse en manifestant le plus terrible effroi, il s'assure que le duc et la duchesse sont endormis; il lève trois doigts en faisant signe qu'il a vu trois hommes; il accuse de nouveau l'appartement de la duchesse, s'élance après un geste de souvenir sur un petit meuble espèce de bonheur du jour gothique; y prend les pistolets de son maître; son premier mouvement est de les placer sur lui, mais il lève son poignard en exprimant qu'il lui suffit; il marche au lit, les passe doucement sous la ceinture du duc; après avoir tourné sans bruit le fauteuil de la duchesse, il cherche, indécis et la main sur son poignard, le lieu où il se cachera, et se réfugie sous le manteau de son maître resté près du lit sur un fauteuil.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, OCTAVIANO, deux Matelots.

Octaviano suivi de deux Matelots, entr'ouvre lentement la porte de l'appartement de la duchesse, regarde en silence et la referme à moitié.

OCTAVIANO, *bas et derrière la porte.* Elle dort! ses blessures sont légères. Il faut en finir! personne au château! ils sont tous en défaut!

(*En entrant dans la chambre, il prend sur lui un flacon qu'il porte au cou et l'ouvre; il s'approche du guéridon, verse du poison dans la tasse du duc et rentre. Bas à ses agens.*) Votre concours ne sera peut-être pas nécessaire, il n'a que le tems de le porter à ses lèvres et il tombe!

Le duc fait un mouvement.

OCTAVIANO, *tirant la porte.* Silence! écoutons.

Le duc se réveille en toussant, la duchesse se lève en sursaut et lui présente la tasse qu'elle prend derrière elle.

LE DUC, *entièrement éveillé.* Ah!.. oui!.. c'est vous!.. oui! que de bontés!

Digitized by Google

Il prend la coupe et va pour la porter à ses lèvres, mais une main lui retient le bras; le duc frappé d'étonnement se soulève, la duchesse jette un cri : Catulo se dégage il accuse la duchesse de vouloir empoisonner le duc, de concert avec Guaspido, qu'il a vu à l'instant même verser du poison dans la coupe.

LE DUC. Catulo!!! comment! ici! toi! se peut-il! (*A la duchesse.*) Ah! grâce, grâce pour ce malheureux, il s'est donc introduit!.. mais comment? appelez, sonnez, qu'il soit lié, garotté, qu'on l'emporte!

La duchesse se dirige effrayée vers la sonnette de l'appartement; Catulo qui la devance, la coupe avec son poignard de manière à ce qu'on ne puisse l'atteindre.

LE DUC, *à la duchesse.* Pardon à deux genoux, grâce, je ne puis recevoir de votre main que le bonheur et la santé; donnez, ah! donnez.

Catulo qui a retiré la coupe de la main de son maître et l'a posée sur la cheminée, s'en saisit, fonce sur la duchesse en la lui présentant et veut la contraindre à boire; la duchesse recule terrifiée et béante

LE DUC, *furieux.* Du poison!.. infâme! scélérat! donne-moi cette coupe que je boive à tes yeux, et la honte va te guérir de ta criminelle et sotte démence; insensé!

Catulo voyant échouer tous ses efforts devant l'exaltation foudroyante de son maître, se recommande à Dieu, boit et tombe mort. Le duc et la duchesse se regardent frappés de stupeur; la porte de la duchesse s'ouvre avec violence, Octaviano s'élance suivi de ses deux agens, la duchesse jette un cri terrible, le duc descend de son lit et voit des pistolets à sa ceinture.

LE DUC, *les saisissant.* Ah!.. ah Catulo!

Il fait feu et renverse les deux complices d'Octaviano, Octaviano fonce sur lui l'épée haute.

OCTAVIANO, *au comble de la rage.* Tu mourras.

LE DUC, *surpris.* Guaspido!..

OCTAVIANO, *furieux.* Non! Octaviano!

LA DUCHESSE, *se saisit du poignard que Catulo portait à sa ceinture et couvrant le corps de son mari, frappe Octaviano.* Monstre! c'est toi. (*Elle l'étend à ses pieds, et présentant le poignard au duc.*) Frappez! c'est mon amant.

LE DUC, *reculant d'effroi.* Ciel! vous!... ah malheureuse!... quoi ce poison?..

LA DUCHESSE. Est son crime, et ne fut jamais le mien.

Digitized by Google

LE DUC, *avec sensibilité.* Oh ! non, non ! vous ne voulies pas ma mort !

LA DUCHESSE, *montrant le corps d'Octaviano.* Voilà ma réponse.

LE DUC, *jetant loin de lui le poignard.* Cettte réponse est celle de Pulchéra; mais où la duchesse d'Almarada trouvera-t-elle sur la terre le refuge et l'oubli, si ce n'est dans mes bras ?

LA DUCHESSE, *stupéfaite.* Dieu !.. moi !.. j'en suis indigne, et jamais...

LE DUC, *ouvrant les bras.* J'attends.

LA DUCHESSE, *cachant son visage dans ses mains, et se jetant dans les bras du duc.* Ah ! toute ma vie !

Tous les gens du château accourent.

LE DUC. Avertissez l'alcade; la duchesse d'Almarada m'a sauvé la vie.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Mellinet, François Anne

LA

MUETTE DE SÉNÈS.

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES,

ET A GRAND SPECTACLE,

Par M. FRANÇOIS, ***.

Musique de M. DARONDEAU.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Jeunes-Artistes, le 11 *thermidor an* XIII.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

AN XIII. (1805.)

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Sire de SERDAR, Baron du parti d'Amaury de Montfort, tuteur des enfans du seigneur de Sénès. (Caractère féroce et dissimulé.)	M. *Robineau.*
CHARLES DE SÉNÈS. (Généreux et emporté.)	M. *Lefevre j.*
PHILIPPE, son jeune frère. (Sensible et bon.)	M. *Foignet.*
ONFROY, MARVEJOLS } Ecuyers du Sire de Serdar.	M. *Douvry.* M. *Gontier.*
AZALAIS, amante de Charles de Sénès.	Me *Venderwerck*
CLOTILDE, jeune personne muette, parente des Sénès. (Caractère mélancolique.) ALIX. Elle est vieille et sourde. (Son caractère est gaie et vif.) } Femmes au service du Sire de Serdar.	Me. *Julie D.*
Troupes de Guerriers.	
Vassaux.	
Dames du châteaux, etc.	

La scène se passe en Provence, vers le douzième siècle, au tems des croisades et des guerres contre les Albigeois.

Toutes les décorations doivent être gothiques et les costumes conformes au tems.

Nota. Les Numéros qui sont au commencement des indications de pantomimes, déterminent la place des divers morceaux de musique.

Digitized by Google

LA

MUETTE DE SÉNÈS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repésente un vaste portique ouvert. On apperçoit un pays agreste dans le fond. D'un côté l'on voit des rochers et de l'autre une forêt. Deux ou trois évolutions de côteau sont en avant de ce fond.

SCENE PREMIERE.

Le Seigneur de SERDAR, ONFROY, Troupes d'hommes d'armes, quatre Pages.

(M. Nos. 1 et 2.)

SERDAR, *à ses gens.*

Que toutes les avenues de la forêt soient gardées avec soin; malheur à celui d'entre vous qui laisserait passer un voyageur sans qu'il ait été interrogé par moi!

ONFROY.

Seigneur, vous serez obéi.

SERDAR.

Disposez vos postes ainsi que je l'ai ordonné!

(M. No. 3. Onfroy vient prendre le mot d'ordre, et le transmet aux hommes d'armes, (Fer-de-lance et Fleur-d'églantier.) Ils sortent en formant des pelotons de droite et de gauche alternativement; ces divers mouvemens doivent être faits avec beaucoup de promptitude.)

SCENE II.

SERDAR, ONFROY.

SERDAR, *à lui-même.*

Vaines précautions pour rendre la paix à mon âme troublée!...

Digitized by Google

ONFROY.

La fortune vous comble de faveurs, Amaury de Monfort, notre digne chef, vous chérit, et vous avez soumis tous les suzerains qui vous environnent.

SERDAR.

Aussi ne sont-ce pas eux qui m'allarment, mon ambition est pleinement satisfaite.

ONFROY.

Bientôt l'époux de la belle Azalaïs...

SERDAR.

Elle s'obstine à me refuser sa main. J'ai vainement mis en usage tous les moyens de la séduire... toute mon adresse a échoué contre cette âme si vertueuse ! mais elle doit craindre l'effet de mon ressentiment.

ONFROY.

Vous l'aimez trop pour que vous puissiez jamais l'accabler du poids de votre haine.

SERDAR.

Ce n'est pas sur elle que ma haine pesera ; les obstacles n'ont fait qu'irriter mon amour, et de plus long mépris ne mettront plus de bornes à ma vengeance !... Je croyais pouvoir dédaigner un rival que j'avais éloigné de ce pays.

ONFROY

Charles de Sénès... c'est avec vous qu'il fit ses premières armes dans le Languedoc, et maintenant la Palestine retentit de ses hauts faits.

SERDAR.

Charles, commandant un grand nombre de nos croisés qui reviennent en France, est de retour dans nos contrées, il arrive aujourd'hui même.

ONFROY.

Les partisans de Raymond, m'avez-vous dit, ont dévasté les domaines du seigneur de Sénès ; ce seigneur, en mourant, vous a confié ses enfans, et vous a rendu le maître de leur sort. . . . Après avoir armé chevalier l'aîné de ses fils, vous l'avez envoyé en Palestine ; et Philippe, son jeune frère, a été placé par vos soins à la cour d'Amaury de Montfort... Ils doivent tout à vos bienfaits !

SERDAR.

Du moins ils en sont persuadés ; exécuteur testamentaire des volontés du Sire de Sénès, je me suis emparé des biens de ses enfans...

ONFROY.

Vous assistâtes seul aux derniers momens de ce vertueux père ?

Digitized by Google

SERDAR.

Clotilde, la Muette de Sénès, c'est ainsi que chacun la nomme, Clotilde était alors avec moi, de même que l'un de mes officiers, Massadour.

ONFROY, *avec ironie.*

Massadour n'est plus, et Clotilde ne peut être indiscrète...

SERDAR.

Je l'avais confiée à la garde de Massadour, en lui donnant le château de Norante, qui avait appartenu au baron de Sénès... Les Albigeois assiégèrent ce château, ils étaient près de s'en emparer; le cruel Massadour, craignant que Clotilde ne nous trahit et l'aimant trop pour lui ôter la vie, la priva pour jamais des moyens de se plaindre de sa barbarie et de mon injustice! Massadour fut blessé mortellement pendant l'attaque; je repoussai l'ennemi, et je ramenai l'infortunée Clotilde dans ces lieux, où ses aimables soins, son zèle et son intelligence admirable la rendent l'exemple des dames de mon château.

ONFROY, *avec une curiosité respectueuse.*

Seigneur, connaissez-vous la famille de Clotilde?

SERDAR.

Le Sire de Sénès l'avait élevée, et il n'a jamais voulu me dire quels étaient ses parens.

ONFROY, *ironiquement.*

Il avait sans doute des raisons personnelles pour être aussi discret.

SERDAR.

Je crois qu'elle est de la famille de Raymond, comte de Toulouse.

ONFROY, *avec une sorte d'inquiétude.*

Clotilde sait-elle écrire?

SERDAR.

J'ai fait diverses épreuves pour m'en assurer, et tout m'a convaincu que je n'avais rien à redouter à cet égard... mais je ne sais où est le testament que me dicta le seigneur de Sénès quelques jours avant sa mort, à moins que le perfide Massadour ne s'en soit emparé; je ne puis concevoir ce qu'est devenu cet acte. Massadour le reçut du Sire de Sénès pour le porter à ses enfans, cet écuyer m'a juré que lui-même ignorait comment on avait pu le lui ravir... mais la bonne foi de Massadour m'a toujours été suspecte.

ONFROY.

Son propre intérêt vous est garant des précautions qu'il a dû prendre pour que ce testament ne se trouve point.

SERDAR.

Philippe est venu hier annoncer à Azalaïs le retour de

Digitized by Google

Charles. Azalaïs ne contenant plus sa joie et sa tendresse pour un amant, que je croyais oublié, ne m'a que trop prouvé la constance de son amour... Maîtresse absolue de sa personne et de ses biens, Azalaïs veut s'unir à Charles de Sénès.

ONFROY.

Cet hymen n'est pas encore accompli.

SERDAR.

Il ne s'accomplira jamais! j'ai su me contenir auprès d'elle, mais c'était pour mieux méditer la perte de mon rival!

ONFROY.

Dissimulez encore?

SERDAR.

Donnes des ordres pour que l'on aille au-devant du jeune chevalier, afin qu'il ne rejoigne point son frère, et qu'il ne paraisse en ces lieux qu'au moment où je croirai sa présence nécessaire.

ONFROY.

Marvejols et plusieurs de vos gens parcourent déjà la forêt; les deux frères seront bientôt en votre pouvoir. (M. N°. 4.) (*Le bruit d'un cornet se fait entendre, le premier son part du dehors, et le second du dedans du château.*) Un chevalier, conduit par Marvejols, s'avance vers ce lieu.

SERDAR, *ayant regardé.*

C'est Charles lui-même. (*à part.*) S'il aime encore Azalaïs, il faut qu'il succombe!... (*à ses gens.*) Que l'on prépare sa réception. (*à part.*) Si je parviens à le tromper quelques instans seulement, il ne sera plus redoutable.

SCENE III.

SERDAR, ONFROY, CLOTILDE, ALIX, Troupes de Guerriers et de Vassaux, Pages et Dames de la cour.

M. N°. 5. Des jeunes filles, vêtues de blanc, entrent; Alix, marchant à l'aide d'une béquille, est à leur tête. Clotilde vient ensuite; un long voile couvre sa tête; elle s'avance lentement, tout en elle peint la douleur. Ils se rangent respectueusement autour du Sire de Serdar.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, MARJEVOLS.

MARVEJOLS, *très-respectueusement.*

Le chevalier de Sénès demande à rendre ses devoirs au Seigneur de Serdar?

Digitized by Google

SERDAR.

Onfroy, allez au-devant du Chevalier !

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, ONFROY.

(M. No. 6. Charles entre accompagné d'Onfroy et de ses écuyers, portant un trophée et sa banière, sur laquelle on remarque une chaîne de fleurs brodée, et pour devise ces mots ; FORMÉE PAR ELLE, N'EN VEUX SORTIR. Le Chevalier est suivi de plusieurs hommes d'armes.)

SERDAR, *à ses gens pendant l'entrée des hommes d'armes qui précèdent le chevalier.*

Mes chers compagnons d'armes, honneur à l'un de nos braves !...

(M. No. 7. Charles paraît, donne sa lance et son casque, puis il s'incline devant le Sire de Serdar.)

SERDAR, *à Charles, d'un ton solemnel.*

Héritier des vertus et du nom de l'invincible Sénès, fidèle à ton dieu, à l'honneur et à la dame de tes pensées, que la gloire et l'amour te comble de faveurs ! sois toujours le digne fils d'un si digne père !

(M. No. 8. Charles se relève, ils se donnent l'accolade. Serdar, en pressant Charles dans ses bras, exprime sa haîne contre lui.)

CHARLES.

Que je suis touché d'un si doux accueil.

SERDAR, *avec une feinte bonté.*

Tu dois voir en moi un second père, prodigue de bienfaits, (*avec fermeté.*) si tu sais les mériter !...

CHARLES.

Comte, je dépose à vos pieds de nouveaux trophées, et vous demande, comme une grâce, d'approuver mon union avec la belle Azalaïs.

SERDAR, *avec un peu de dépit.*

Maîtres l'un et l'autre de disposer au gré de vos souhaits, de votre cœur et de votre main, mon aveu serait superflu. (*revenant à lui-même et dissimulant.*) Mais puisque vous me consultez, j'aime à vous assurer que j'approuve cette alliance, (*avec une intention un peu marquée.*) et c'est dans ce château que je veux vous unir.

CHARLES.

Comment reconnaître tant de bontés ?

SERDAR.

Dès demain tu reverras Azalaïs, elle ignore ton retour dans mes domaines... je vais l'en prévenir.

Digitized by Google

CHARLES.

Et mon frère ? ce cher Philippe !...

SERDAR.

Depuis qu'il a quitté la cour d'Amaury de Montfort, je l'ai vu à peine quelques instans. (*parlant plus bas et le ramenant sur l'avant-scène.*) Je crains bien qu'il ne mérite pas comme toi tout ce que j'ai fais pour son bonheur...

CHARLES.

Daignez me dire, seigneur...

SERDAR.

Dans un moment si doux oublions ses erreurs... Tu sauras trop tôt quelle est sa conduite. (*à ses gens.*) Prodiguez vos soins au Chevalier.

(Les pages et toutes les dames de la cour sortent, excepté Clotilde ; elles vont chercher une aiguière, un bassin et du linge, une couronne de laurier, etc Les pages préparent un carreau et un fauteuil.)

ALIX, *regardant de loin le chevalier.*

C'est tout le portrait de son père ! (*elle lui fait plusieurs révérences.*

CHARLES.

Bonne Alix ! que je suis aise de vous revoir ! vous me rappelez mes jeunes années et mes premiers plaisirs.

ALIX.

Heim ! Seigneur Chevalier ?...vous dites que vous me faites rajeûnir ? (*elle se requinque.*) cela est vrai. (*à part.*) Il est charmant !

(M. No. 9. Les dames de la cour rentrent avec tout ce qu'il faut pour donner à laver au Chevalier.)

CHARLES, *considérant Clotilde, qui a constamment cherché à rencontrer les regards du chevalier.*

L'intéressante personne !

SERDAR.

Un siège au Chevalier. (*deux pages apportent un fauteuil.*)

ALIX, *à part.*

Comme il regarde mademoiselle Clotilde ! (*revenant à Charles.*) C'est une infortunée que votre père a trouvé un soir dans la forêt de Sénès, où elle était abandonnée ; nous en avons pris soin. (*Serdar lui fait signe de s'éloigner.*)

ALIX, *en s'en allant.*

Je vous conterai cela. (*à part.*) Le méchant homme !

SERDAR, *aux dames.*

C'est à vous surtout, mesdames, qu'il appartient de faire oublier aux héros, par vos aimables soins, leurs fatigues et leurs dangers. (*au Chevalier.*) Chevalier, il est doux d'être désarmé par les grâces ?

Digitized by Google

CHARLES, *avec feu.*

Et quand nous sommes armés par elles, comment ne serions nous pas vainqueurs ?

(M. No. 9. Au signal que donne Serdar, Clotilde et les autres femmes s'approchent du Chevalier. Charles présente son épée à Serdar, qui lui montre Clotilde qui est là pour le désarmer : celle-ci s'empare de cette épée qu'elle examine beaucoup. Clotilde, un genoux en terre, détache l'éperon du Chevalier ; deux femmes lui donnent à laver. En même-tems deux autres femmes le couronnent, et les guerriers baissent un peu leurs lances. Clotilde ayant levé les yeux sur le Chevalier, rencontre les siens, elle rougit, un geste de pitié lui échappe, elle peut à peine dissimuler l'émotion qu'elle éprouve. Les Pages retirent le coussin et le fauteuil. Charles se lève. Toute cette pantomime se fait pendant le chœur.)

CHŒUR.

FEMMES.

Servans d'amour, modèles de constance !

GUERRIERS ET FEMMES.

De ce preux chevalier imitez la vaillance.

GUERRIERS.

A votre roi soyez soumis,
Défendez bien votre pays.

FEMMES.

Défendez bien l'honneur de votre dame.

GUERRIERS.

Qu'aux champs d'honneur la gloire vous proclame !

ENSEMBLE.

Et vous serez toujours honorés et chéris.

CHARLES, *à Clotilde.*

Fille adorable, que vos attentions bienfaisantes sont douces à mon cœur !

(M. No. 10. Clotilde soupire, frémit, ses yeux se remplissent de larmes. Serdar s'avance près de Charles, Clotilde se retire.)

(Ballet, pendant lequel les danses gracieuses et légères des dames de la cour et des chevaliers, des villageois et des villageoises, contrastent avec les combats singuliers des guerriers placés au centre ; les dames en circulant autour deux et entre eux, interrompent de tems en tems leurs combats. Tous témoignent leur admiration pour le chevalier.)

SERDAR.

Tu vois que chacun est ici l'interprète de mes sentimens pour toi.

CHARLES.

Pénétré de reconnaissance, je ne sais comment vous en-

Digitized by Google

primer tout ce que j'éprouve, mon cœur ne peut que sentir! (M. N°. 11.) (*Serdar fait éloigner sa cour.*)

SERDAR, *bas à Onfroy.*

Dès que le jeune Philippe sera arrivé, songes à m'en prévenir!

(Onfroy sort. Clotilde reste la dernière, elle exprime son inquiétude en regardant Charles.)

ALIX, *revenant chercher Clotilde; avec humeur.*

Mademoiselle! ce gentil chevalier n'est pas pour vos beaux yeux.... (*en soupirant.*) ni pour les miens!

SCENE VI.

SERDAR, CHARLES.

CHARLES.

Maintenant, seigneur, daignez vous expliquer... Philippe pourrait-il démentir la noblesse de son sang, et ses premiers exploits?

SERDAR.

Sans expérience, dans l'âge des passions, les marques d'intérêt que lui donnent le comte de Provence et les grands du royaume, ont enivré d'orgueil son jeune cœur... et je crains bien qu'une funeste ambition ne lui fasse oublier ce qu'il doit à son bienfaiteur et à sa famille.

CHARLES.

Mon frère pourrait devenir ingrat?...

SERDAR.

Son caractère altier, les exactions qu'il commet dans ce pays, au nom de notre vertueux chef, dont il trompe la confiance, les desseins qu'il manifeste, sa conduite, tout me fait craindre qu'il ne veuille attenter à ma puissance, peut-être même à ma vie! une grande partie de mes gens lui sont dévoués.

CHARLES

Ordonnez, et je me rends auprès de lui...

SERDAR.

Charles, demeurez! vous oubliez que vous fîtes vos premières armes sous mes ordres, et que, pour me venger, je n'ai pas besoin d'un autre bras que le mien... mais ce n'est pas ainsi que je veux me défendre de ton frère, ma prudence me suggère des moyens plus sûrs de le vaincre!... (*avec un ton marqué.*) Pour te combattre toi-même, si tu pouvais oublier ce que tu me dois... (*avec douceur.*) Si ton ancien ami éprouve des inquiétudes, ce n'est pas relativement à lui, c'est pour toi, mon fils!

Digitized by Google

CHARLES.

Tant que j'aurai pour moi, Dieu, ma dame et mon épée! que puis-je redouter?... avec de telles armes on est invincible!

SERDAR, *avec une perfide bonté.*

Mais si ta dame, si la belle Azalaïs... te préférait un rival plus aimé?

CHARLES, *sortant.*

Seigneur, il suffit! vous me reverrez bientôt.

SERDAR, *l'arrêtant.*

Demeurez, Chevalier.

CHARLES, *avec emportement.*

Je n'écoute plus rien!

SERDAR.

Où courez-vous?

CHARLES.

Je vais revoir Azalaïs! je vais rejoindre mon indigne rival!

SERDAR, *à part.*

S'il allait rencontrer son frère! (*au chevalier.*) On va t'accompagner jusqu'au château d'Azalaïs... Holà, gardes! faites venir Marvejols. (M. N°. 12.)

SCENE VII.

CHARLES, SERDAR, ONFROY.

ONFROY, *bas à Serdar.*

Le jeune Philippe est ici...

SERDAR, *de même.*

Dans un instant. (M. N°. 13.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MARVEJOLS.

SERDAR, *à Marvejols.*

Conduisez le chevalier au château d'Azalaïs, (*Serdar fait un signe d'intelligence à Marvejols, qui lui répond de même.*)

MARVEJOLS, *à Charles.*

Seigneur chevalier, je suis à vos ordres!

CHARLES, *au seigneur de Serdar.*

Vous me reverrez bientôt, et toujours digne de vous!

(*Ils sortent. Charles s'arme dans la coulisse.*)

Digitized by Google

SCENE IX.

SERDAR, ONFROY, CLOTILDE, *qui paraît au fond de la scène.*

SERDAR, *à Onfroy.*

Hâte-toi de faire embusquer plusieurs hommes d'armes à la sortie de la forêt, afin d'arrêter le chevalier. (*deux chefs paraissent.*) Il n'y a pas un instant à perdre ! (*Clotilde s'en va.*)

SCENE X.

CHARLES, SERDAR, ONFROY, MARVEJOLS, Ecuyers, Troupes d'Hommes d'armes.

(M. No. 14. On voit le Chevalier sur le côteau, suivi de plusieurs écuyers, et au bas du côteau, les gens de Serdar qui marchent courbés, se rendent à l'embuscade ; Serdar, sur le théâtre, salue le Chevalier, et en même tems fait signe à ses gens de se cacher. Le rideau tombe sur ce tableau.)

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente une salle d'arme gothique; divers trophées sont appendus aux pilliers de cette salle. L'armure de Charles et celle de Philippe sont placées vis-à-vis l'une de l'autre. La statue pédestre, en bronse, du seigneur de Sénès, leur père, est auprès du trophée de Philippe, sur le second plan, à la droite des acteurs; cette statue est mutilée, il lui manque un bras. Des guirlandes de fleurs sont attachées aux trophées; et à la fin de l'acte on les unit à une très-grande couronne, qu'on élève à l'aide d'une pique; cette couronne tient à un fil qui descend du plafond, lorsqu'elle est élevée en l'air, on ôte la pique, etc.

SCENE PREMIERE.

M. N°. 1. Plusieurs hommes d'armes passent et repassent un instant dans le fond du théâtre.)

SCENE II.

(M. No. 2.)

ALIX, *seule.*

Je ne sais auquel entendre aujourd'hui?... il est vrai que je suis un peu sourde... Comme j'entendais clair autrefois!... hélas! tout passe!... Je ne puis comprendre ce qui se trame ici... tout le monde paraît inquiet... on va, on vient; on parle, on crie; je n'entends rien à tout cela! Ah! mon dieu! mon dieu!...

SCENE III.

ALIX, CLOTILDE.

(M. No. 3. Clotilde paraît; elle regarde si personne ne la voit, et considère avec respect la statue du seigneur de Sénès.)

ALIX.

Il me semble que notre maître n'aime pas trop le Cheva-

Digitized by Google

lier. J'ai vu qu'il le regardait d'un air. . . qui faisait peur !

(Clotilde écoute avec une extrême attention.)

ALIX.

Il est pourtant bien intéressant ce jeune Chevalier ?

(Clotilde levant les yeux au ciel et soupirant, exprime qu'elle pense comme Alix.)

ALIX.

Et son jeune frère ? (*avec un ton important.*) ce sera encore un homme celui-là ! . . . (*en se requinquant.*) Que sa dame sera heureuse !... (*poussant un gros soupir.*) Ah !...

(Clotilde soupire . . . puis elle baisse les yeux et demeure pensive.)

ALIX, *se retournant et apperce vant Clotilde.*

Ah ! ah ! vous voilà ?... En vérité ! je vous aime de tout mon cœur ! vous êtes si bonne ! vous êtes la seule ici . . . avec moi ! . . . c'est bien dommage que vous soyez toujours si triste...Est-ce que vous ne pourriez pas vous égayer un peu!

(M. N°. 4. Clotilde exprime douloureusement que non.)

ALIX.

Je sais bien qu'il n'y a pas trop de quoi rire ici... Il faut pourtant se faire une raison...

(Clotilde sourit.)

ALIX, *à part.*

Voilà qu'elle s'égaye ! (*à Clotilde.*) Tenez ! j'aime beaucoup à causer avec vous ; vous ne me contrariez jamais ; et puis, je vous entends mieux que ceux qui me crient aux oreilles, à me fendre la tête ! . . . Consolez-vous, vous ne serez pas toujours prisonnière au château de Serdar.

(M. No. 5. Clotilde exprime qu'elle l'ignore ; et, croisant ses mains l'une sur l'autre, comme si elles étaient attachées, dit, par sa pantomime, qu'elle y est comme enchaînée.)

ALIX, *cherchant à la consoler.*

Non ! non !... vous n'y resterez pas toujours, vous retrouverez votre famille !

(M. N. 6. Clotilde tend les bras et ses mains vers la terre en se désespérant.)

ALIX, *à part.*

Elle a perdu toute sa famille . . . vraiment ! cette pauvre petite me désole ! . . . (*à Clotilde.*) Un jour notre maître vous récompensera de vos soins ! . . . Qui sait ? quelque bonne âme peut venir à votre secours !...

(M. No. 7 Clotilde exprime qu'elle n'a plus d'espoir, en ouvrant ses bras et inclinant sa tête.)

Digitized by Google

ALIX.

Espérez, vous dis-je ! . . . Il est encore de bonnes gens dans ce monde... espérez !...

(M. No. 8. Clotilde pose une main sur son cœur, et montre le ciel.)

ALIX.

Hélas ! vous avez raison, ce n'est que là, (*montrant le ciel.*) où les espérances et les prières des bons cœurs arrivent sûrement et à bien ! . . . ce n'est pas très-consolant . . . mais c'est comme ça !... (*réfléchissant.*) Qui peut donc ici bas nous engager à bien faire !... et qu'est-ce qui nous en récompense ?...

(M. No. 9. Clotilde frappent de ses deux mains à la fois son cœur à plusieurs reprises.)

ALIX.

Oui ! oui !... notre conscience !... (*à part.*) Qu'elle est aimable et bonne !.., (*à Clotilde.*) Il faut absolument que je vous fasse sortir de ce maudit château.

(M. No. 10. Clotilde exprime que c'est impossible ; prenant une attitude fière, et marchant militairement, elle se dirige à droite et à gauche, sur divers points, et indique du doigt qu'il y a des gardes partout.)

ALIX.

Nous sommes bien gardés effectivement ! l'on ne sort pas d'ici comme on veut..,cependant, si je le voulais bien !...

(M. No. 11. Clotilde prenant par en bas la béquille d'Alix, que celle-ci tient toujours, elle la rejette en souriant avec une espèce de mépris, exprimant qu'on ne la craint pas avec de telles armes.)

ALIX, *sourit, puis se fâchant et feignant de frapper.*

Ah ! si j'étais en colère !...

(Clotilde rit.)

ALIX, *la regardant.*

Je vous y prends, vous riez enfin ?. . . Ils sont bien méchans, mais je ne les crains pas, moi ?...

SCENE IV.

ALIX, CLOTILDE, ONFROY, Troupes d'hommes d'armes.

(M. No. 12. Les hommes d'armes paraissent au fond du théâtre, Onfroy est à leur tête.)

(Clotilde fait signe à Alix de se taire.)

Digitized by Google

ALIX.

Rien ne peut m'empêcher de parler, je les en défie !

(M. N°. 13. Clotilde passe au milieu des hommes d'armes et s'enfuit. Ils posent leurs armes près des pilliers de la salle.)

ALIX, *sur le devant de la scène, ne s'appercevant pas de ce qui se passe autour d'elle.*

(Pendant la Musique, suite du N°. 13.)

Non ! je ne les crains pas... et je leur dirai qu'ils doivent trembler, qu'il y a une justice divine, que...

ONFROY, *la prenant par le bras, et la poussant, lui montre la porte.*

ALIX, *tremblante et s'en allant.*

Que vous êtes un méchant homme, que c'est ici un enfer, (*en sortant tout à fait.*) que...que le diable vous emporte !...

SCENE V.

ONFROY, et les Hommes d'armes.

ONFROY, *aux hommes d'armes.*

Le Sire de Serdar récompensera ce que vous venez de faire pour lui... Il compte sur votre discrétion. N'oubliez jamais tout ce que vous lui devez de respect et d'obéissance !... et quelque chose qu'il vous ordonne, vous devez être convaincus que c'est toujours pour sa plus grande gloire et le bonheur de ses vassaux. Ne laissez sortir qui que ce soit du château, sans un ordre du maître... Allez !

(M. No. 14. Ils font une fausse sortie et se rangent respectueusement pendant l'entrée du Sire de Serdar ; dès qu'il est en scène, ils s'éloignent.)

SCENE VI.

SERDAR, ONFROY.

SERDAR.

Hé bien ?... rends-moi compte...

ONFROY.

Marvejols après avoir égaré le chevalier dans la forêt, l'a ramené vers l'embuscade qu'on avait eu le tems de préparer. Un des gens de Philippe de Sénès, à qui j'avais promis une forte récompense, s'il tuait le chevalier, est le seul qui soit tombé sous les coups de ce brave... un grand nombre de vos vasseaux étant accourus, nos gens ont pris la fuite. Marvejols feignant de poursuivre les fuyards, les a conduit

Digitized by Google

loin de ces lieux, et je suis venu au secours de Charles avec les hommes d'armes que vous venez de voir. Tous les soupçons d'assassinat ne peuvent retomber que sur le jeune Sénès.

SERDAR, *après un mouvement de mécontentement.*

Je saurai profiter de cette circonstance... (M. N°. 15.) *Remontant la scène.*) Mais j'apperçois le chevalier, il paraît vivement agité...lorsqu'il sera plus calme, je rallumerai dans son cœur la haine qui doit l'éloigner de son frère, jusqu'à l'instant où je n'aurai plus rien à craindre de leur union ! (*Il sort.*) (M. N°. 16.)

ONFROY, *seul.*

En servant le Sire de Serdar, je cède à l'envie qu'excite en moi la renommée du chevalier !

SCENE VII.

CHARLES, ONFROY.

(M. N°. 17.)

CHARLES, *entrant l'épée nue à la main.*

Les lâches ! (*à Onfroy*) Que je vous ai d'obligations !

ONFROY.

Seigneur chevalier vous devez tout à votre courage !

CHARLES.

Quel homme peut mépriser à ce point l'honneur et se rendre aussi coupable ?

ONFROY.

J'ignore, seigneur...

CHARLES.

Qui dois-je accuser de cette infamie ?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CLOTILDE, *qui paraît et se place derrière la statue.*

CHARLES.

Vous gardez le silence...Le Sire de Serdar, où est-il, je vous prie ?

ONFROY, *en sortant.*

Je vais m'en informer et prendre ses ordres.

(M. N°. 18.)

Digitized by Google

SCENE IX.

CHARLES, CLOTILDE.

CHARLES.

Les lâches !...

(M. No. 19. Clotilde court à lui et cherche à le calmer.)

CHARLES.

Sans les gens du Sire de Serdar, je n'aurais pu échapper à ces assassins? demain au lever du jour je serai vengé !

(M. No. 20. Clotilde fait un mouvement comme si elle allait parler, puis elle se retient tout-à-coup.)

CHARLES.

Exprimez-vous sans crainte... Je ne sais que penser d'un tel évènement... L'homme à qui j'ai fait mordre la poussière était au service de mon frère... Si Philippe était mon rival? . . .

(M. No. 21. Clotilde lui fait signe que non. Elle fait une pose, et tourne ensuite plusieurs fois sa tête : (non ! non !)

CHARLES.

Hé ! quand il le serait, pourrait-il se rendre coupable de cette insigne lâcheté ?

(M. No. 22. Clotilde pose vivement sa main sur la bouche du Chevalier, puis elle lui montre le trophée d'armes de Philippe.)

CHARLES.

Ce trophée atteste ses premiers exploits ; mais son cœur est bien changé !

(M. No. 23. Clotilde lui montre la statue de son père.)

CHARLES.

La statue de mon père ! (*il fléchit le genou.*)

(M. No. 24. Clotilde comparant la figure de la statue avec celle de Charles, elle lui indique au loin son frère Philippe.)

CHARLES.

Oui, mon frère a ses traits !

(M. No. 25. Clotilde pose sa main sur le côté gauche de la statue, à la place du cœur.)

CHARLES.

Il possède aussi son cœur ?... vous le croyez?... Que votre bonté me touche !... mais vous ignorez...

(M. No. 26.) Clotilde en faisant passer sa main droite, qu'elle élève à la hauteur de sa tête, au côté opposé, et tournant simultanément sa tête, et dans la même direction, Clotilde exprime qu'elle sait tout, puis, elle regarde si personne ne la voit.

Digitized by Google

CHARLES.

Personne... parlez !...

(M. No. 27. Clotilde s'élance sur le piedestal de la statue et regarde si personne ne vient.)

CHARLES.

Chacun de ses mouvemens est une grâce, chacun de ses traits exprime un sentiment.

(M. No. 28. Clotilde montre qu'elle a caché quelque chose dans le bras cassé de la statue, appercevant Alix, elle met deux doigts sur ses lèvres, pour recommander au chevalier de garder le silence, et elle s'enfait.)

CHARLES.

Tout paraît mystérieux dans cette femme... Que signifie...

SCENE X.

CHARLES, ALIX.

ALIX.

C'est comme un oiseau... pr! pr!

CHARLES.

Ah ! vous voilà, écoutez-moi.

ALIX.

Heim ! (*à part.*) La pauvre petite venait pour voir le frère du cher Philippe, qu'elle aime, je crois ?... je le crois bien !

CHARLES, *impatienté.*

Voulez-vous me faire la grâce de m'entendre ?

ALIX.

Oui, voilà ce que c'est que d'avoir le cœur tendre... Voilà comme nous sommes ? quel dommage que ces coquins d'hérétiques, à ce que dit notre maître, l'ayent réduite dans l'état où elle est.

CHARLES.

Que veut-elle dire ?... (*criant.*) Connaissez-vous Clotilde depuis long-tems...

ALIX.

Heim !

CHARLES.

L'une semble craindre de me parler et celle-ci ne m'entend point ! (*criant plus haut.*) Connaissez-vous la famille de Clotilde ?

ALIX.

Je vous ai dit tout ce que j'en savais ; nous ne la voyons

Digitized by Google

pas souvent... notre maître l'observe de près ; il ne la laisse qu'avec moi ! elle est si gentille !... C'est comme moi, il y a.... Ah ! la pauvre petite !.... si elle voulait écouter mes conseils !... c'est égal !... je veux la servir malgré elle !... j'ai bien vu qu'elle venait vers vous... et j'accourais pour vous avertir que notre maître se rendait ici... je suis bonne, moi... oui ! je suis bonne !

(M. N°. 29.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, SERDAR.

SERDAR, *à Alix.*

Sortez ! (*Alix demeure.*)

(M. N°. 30. Serdar fait signe à Alix de sortir, elle sort précipitemment.)

SCENE XII.

SERDAR, CHARLES.

SERDAR.

Cher chevalier ! je ne puis t'exprimer combien je suis affligé du fatal évènement, dont tu aurais été la victime, si mes gens n'avaient aussi bien secondé ton courage invincible ! les lâches n'échapperont point à la poursuite de mes hommes d'armes !

CHARLES.

J'ignore quel est le traître qui veut attenter à ma vie ; mais je ne croyais pas qu'on osât, sur vos terres mêmes, attaquer un chevalier ?

SERDAR.

Il me serait impossible de te préserver de ces périls, je ne puis que te défendre.

CHARLES.

Que me défendre ?... quel pouvoir invisible dirige donc la main qui veut me frapper ?...

SERDAR.

Je ne sais que trop d'où partent les coups sous lesquels tu pourrais bien succomber.

CHARLES.

Achevez de m'éclairer, je vous prie, seigneur ; à qui dois-je attribuer ce crime ?

Digitized by Google

SERDAR.

Tu me le demandes vainement...

CHARLES.

Expliquez-vous, je vous supplie !

SERDAR.

Non, je ne le puis... Mon cœur s'y refuse, et gémit...

CHARLES.

Affreuse incertitude... Je ne sais où arrêter mes soupçons.

SERDAR, *à part.*

Il tombe de lui-même dans le piège que je lui tends. (*à Charles.*) Ne me presse pas davantage, je t'en conjure !..... tu dois ignorer toujours...

CHARLES, *avec un extrême désespoir.*

Si dans mes soupçons je deviens injuste, n'en accusez que vous.

SERDAR.

Qu'oses-tu dire, mon fils? lorsque je ménage ta sensibilité, lorsque, retenu par la crainte de te désespérer, je me condamne au silence, lorsque je voudrais pouvoir ignorer moi-même quel est l'auteur d'un tel forfait, tu m'accables ! (*Serdar cherche à lire dans les yeux du chevalier quelle impression il a produit sur lui.*)

CHARLES, *après avoir réfléchi, s'exhalant.*

Quelle horrible lumière pénètre au fond de ma pensée ?... mon âme se déchire !

SERDAR, *après avoir exprimé une joie féroce, continue avec une feinte bonté.*

Si je cédais à tes instances, je porterais la mort dans ton âme généreuse... Tu es bien digne, toi, preux chevalier ! tu es bien digne de ton vertueux père...combien son souvenir m'est cher !... Tout l'atteste dans mon château ! ces armes, ces trophées, cette statue...Je voudrais que tout ici pût le retracer à tes yeux, que tout t'y rappellât ses vertus... mais, hélas !

CHARLES.

Si vous résistez plus long-tems à mes prières, craignez l'effet de mon désespoir !... vous ne pouvez garder un plus long silence...

SERDAR.

Malheureux Charles ! tu me forces à te révéler un affreux mystère? hé bien !...

Digitized by Google

CHARLES.

Qui puis-je enfin accuser d'un aussi lâche assassinat?

SERDAR.

Tu ne dois l'inputer qu'à ton rival! (*avec une douleur feinte.*) Et ce rival...

CHARLES.

Est mon frère?

SERDAR.

Qu'il m'en coûte d'être obligé de te divulguer un secret que tu m'arraches!...

CHARLES, *désespéré.*

S'il est assez barbare pour me ravir le bonheur, qu'au-moins il ne se déshonore pas! et... Azalaïs l'aimerait!

SERDAR.

Amaury de Monfort desire cette union; Azalaïs est éblouie par l'éclat d'une telle faveur...

CHARLES.

Et vous, seigneur, vous le recevez dans vos domaines?

SERDAR.

Il y règne plus que moi!

CHARLES.

Qu'Azalaïs ne pense pas abuser de l'empire qu'elle avait sur mon cœur... Il est au-dessus de mes forces d'endurer de plus longs outrages...

SERDAR.

Dissimule encore quelques instans... où nous sommes perdus: si tu ne tiens plus à la vie, songe du moins au salut de celui qui te sert de père...

CHARLES.

Ah! seigneur, lisez mieux dans cette âme reconnaissante!

SERDAR.

Suis donc mes conseils; le caractère dissimulé de Philippe est plus redoutable que tu ne peux le penser. S'il est instruit de la cause de ton ressentiment, il prendra si bien ses mesures, que je ne pourrai plus répondre de ta sûreté.

CHARLES.

Je ne puis oublier qu'il est mon frère, que je l'aimai... mais s'il trahit ses devoirs, s'il viole ceux de l'amitié?...

SERDAR.

Quand il faut punir un traître, vouloir en appeller aux lois

Digitized by Google

de l'honneur, c'est les profaner. Repose-toi, mon fils, sur mon expérience, et sur mon affection pour toi! Je veux assurer ton bonheur! oui, crois moi, la belle Azalaïs, cessant d'être abusée, te rendra tout son amour... J'attends ici ton frère : laisse-moi seul avec lui.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE, UN ÉCUYER.

(M. N°. 31.)

UN ÉCUYER.

Philippe de Sénès... (*il se retire.*)

CHARLES, *à Serdar.*

Je confie à vos bontés mes plus chers intérêts.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE, plusieurs Ecuyers *portant la bannière, le casque, et le trophée de Philippe.*

(M. N° 32.)

PHILIPPE, *entrant, à Serdar.*

Seigneur, je me rends à vos ordres... (*appercevant Charles.*) Mon frère?... (*Charles le regarde fièrement.*) Quel accueil!

CHARLES.

Il ne doit point vous surprendre...

PHILIPPE, *avec dignité.*

Il m'afflige, autant qu'il m'étonne?

CHARLES, *avec une douleur concentrée.*

Ma pénétration seule peut vous allarmer; (*avec dépit.*) mais l'amour vous en consolera!

(*L'embarras de Serdar est extrême, et sa contenance indique qu'il ne sait comment terminer cet entretien.*)

PHILIPPE.

Dans cette circonstance j'en appelle à un sentiment plus sacré pour moi... à l'amitié...

CHARLES.

Fatale dissimulation!

SERDAR, *à Charles et à Philippe.*

Vous oubliez le respect que l'on me doit ici. (*à Charles, à part.*) Imite ma prudence et ma modération. (*à part, à*

Digitized by Google

Philippe.) Ménage un frère injustement prévenu... (*haut.*) Espérez tout, l'un et l'autre, de ma tendresse pour vous.

PHILIPPE, *à Charles.*

Tant d'injustice me désespère, et je ne puis concevoir?...

CHARLES.

Descendez au fond de votre cœur.

(*Serdar, par ses gestes, force Charles à s'éloigner.*)

PHILIPPE, *avec un extrême étonnement.*

Que veut-il dire?

(M. N°. 33.) *Charles sort en exprimant son désespoir.*

PHILIPPE, *à part.*

Serdar l'aurait-il prévenu contre moi... Nous tromperait-il? Voyons.

SCENE XV.

SERDAR, PHILIPPE, CLOTILDE.

(*Clotilde entre sans être apperçue et les écoute.*)

PHILIPPE.

Quelle fatalité peut attirer sur moi le mépris dont mon frère m'accable?...

SERDAR, *avec une bonté forcée.*

N'as-tu rien à te reprocher envers lui?

PHILIPPE.

Vous me faites injure, seigneur... Dès notre enfance unis par la plus tendre amitié, le temps et l'absence ne m'ont rendu que plus cher encore, un frère dont je m'énorgueillissais d'être aimé!... je lui ai fait plus d'un sacrifice, et si j'avais besoin d'invoquer un autre témoignage que le mien, Azalaïs...

SERDAR, *vivement, et par inspiration.*

Azalaïs? (*se contenant.*) Cesse de t'allarmer...

PHILIPPE.

Quels peuvent être les motifs de ces reproches?... pourquoi les dissimuler vous-même?

SERDAR, *avec perfidie.*

Cesse de t'allarmer, te dis-je! ce n'est qu'un nuage, que j'aurai bientôt dissipé....Charles t'aime toujours; mais Charles est amant, il est vivement épris, par conséquent soupçonneux... Il te croit son rival.

Digitized by Google

PHILIPPE.

Je le fus, il est vrai ; mais Azalaïs, en me peignant sa tendresse pour mon frère, me rendit à moi-même, et tous mes vœux se réunissent pour que leur mutuel amour soit bientôt couronné !

SERDAR.

Charles va te rendre toute la justice que tu mérites. Mon cher Philippe, je partage tes sentimens pour ce preux chevalier et la charmante Azalaïs... Secondes-moi donc pour former une si belle union !...

PHILIPPE.

Ah ! de toute mon âme ! que faut-il faire ? ordonnez ! (*remontant le théâtre vers la gauche.*)

SERDAR.

Rends-toi auprès d'Azalaïs. (*à part, en traversant l'avant-scène.*) Elle sera bientôt en ma puissance !...

(*Clotilde reparaît et écoute avec attention.*)

SERDAR, *montrant à Philippe son trophée.*

Reprends ces armes. (*ramenant Philippe sur l'avant-scène.*) Elles attestent tes premiers exploits.

(M No. 34. Clotilde, comme inspirée, monte sur le piedestal de la statue, et pendant que Serdar s'entretient avec Philippe, elle en tire un vélin plié (c'est le testament du père des Sénès), qui était caché dans l'ouverture que laisse le bras cassé de la statue, et avec un charbon, taillé en forme d'estompe, elle écrit sur le dessus de ce contrat ; puis s'élançant vers le trophée de Philippe, elle glisse le testament entre les coussinets du bouclier et le dessous du bouclier par le haut. Clotilde disparaît dès quelle a terminé cette pantomime.)

SERDAR, *continuant pendant la musique et la pantomime de Clotilde.*

Monumens de ta gloire, qu'ils servent au bonheur de ton frère... Dis à la tendre Azalaïs que je ne songe plus qu'à l'unir à son amant... Je vais donner des ordres afin que demain tout se prépare pour un si glorieux hyménée. (*à la cantonade.*) Mes écuyers !..

Digitized by Google

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ONFROY, MARVEJOLS, Deux autres Ecuyers et quelques Hommes d'armes, *qui restent au fond de la scène.*

(*Deux écuyers donnent à Philippe son casque et son épée, il prend son bouclier.*)

PHILIPPE, *à part appercevant l'écrit que Clotilde a placé dans son bouclier.*

Que vois-je ?

SERDAR, *au fond du théâtre.*

Que tout ici respire le contentement et la joie !

PHILIPPE, *à part, lisant.*

« Conservez bien ce testament de votre père... Serdar vous » trompe, dissimulez. »

SERDAR.

Que le château retentisse des noms de Charles, d'Azalaïs, et de Philippe !

PHILIPPE, *continuant de lire, à part.*

« Revenez vous emparer du château... Hâtez-vous ! » (*à part, regardant Serdar.*) Le traître ! dissimulons.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, CLOTILDE, ALIX, Dames et Chevaliers de la Cour, etc.

(M. N°. 35.

CHOEUR.

Du vertueux Sénès, vivent les dignes fils !
Vive la belle Azalaïs !
De la beauté, de la vaillance,
Célébrons la noble alliance !
Du vertueux Sénès, vivent les dignes fils !
Vive la belle Azalaïs !

BALLET.

(Pendant le chœur et le ballet, les dames et les chevaliers, ornent de guirlandes de fleurs, les divers trophées des côtés, puis ils attachent ces guirlandes à une grande couronne, qu'on élève à l'aide

Digitized by Google

d'une pique, laquelle on ôte ensuite ; la couronne reste en l'air, suspendue à un fil, avec les guirlandes.)

(Pendant ce temps Clotilde regarde tendrement Phillipe, et lui indique la statue de son père, puis le bouclier que porte Philippe.)

PHILIPPE.

C'est elle qui vient de tracer ces mots. (*A Clotilde.*) Créature Céleste !

(Clotilde tremblante, se retire vivement, elle considère Philippe avec un regard mêlé de pudeur, de tendresse et de crainte.)

PHILIPPE, *à lui-même.*

Elle semble toujours craindre que sa bouche ne trahisse les secrets de son cœur... Ah ! elle n'est pas muette pour le mien !

SERDAR, *à Philippe.*

Pare, mon fils.

PHILIPPE, *à part.*

Ame déloyale et sans foi !

SERDAR.

C'est en remettant Azalaïs, aux mains de ton frère, que tu scelleras une amitié que rien désormais ne pourra troubler. (*A part, après avoir observé Philippe.*) Aurait-il quelque doute... Je vais le faire observer.

PHILIPPE, *à part en sortant et regardant son bouclier.*

Le ciel protégera l'amour et le courage !

SERDAR, *à part.*

Aucun d'eux ne pourra se soustraire à mon pouvoir ! . . .

(*Serdar donne le signal du départ.*)

(M. No. 36 bis. Marche triomphale. Clotilde invoque le ciel. Pendant la marche, les hommes d'armes masquent Philippe à Serdar, ceux-ci étant entr'eux deux ; Philippe se rapproche de Clotilde, et lui témoigne, par sa pantomime, tout ce qu'une telle circonstance lui inspire, etc.)

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente une chambre exactement fermée, dans le genre des décors italiens, mais en architecture gothique, une seule porte apparente sur le côté, au fond; une fenêtre grillée sur le devant de la scène à droite; une porte secrète à gauche. A l'angle de la ferme, sur un plan incliné, une alcove avec un rideau, relevé un peu en draperie. Le fond de cette décoration est préparé pour une démolition. La chambre est meublée de trois supports gothiques (sur lesquels il y a des lampes) de deux fauteuils, et d'une table servie, etc. On aura aussi pour cet acte deux petites lampes à main.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, CLOTILDE.

(M. N°. 1. Clotilde précède Charles une lampe à la main. Ils entrent par la porte du fond; Clotilde d'un air inquiet, cherche à s'approcher de Charles.)

CHARLES.

Sommes-nous arrivés enfin! quelle longue suite de corridors ils nous a fallu parcourir. (*à Clotilde.*) Combien je suis touché des peines que je vous donne!... Ah! vous ne pouvez concevoir tout l'intérêt que vous m'inspirez... Mais quoi! vous soupirez?... de grace, tirez-moi de l'affreuse incertitude où je suis... j'ai remarqué beaucoup de mouvement dans le château... Pourriez-vous me dire quelle en est la cause?

Digitized by Google

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ALIX, *marchant péniblement.* (M. N°. 2.)

ALIX.

Je ne me pressais pas d'arriver ; mais je viens de voir notre maître et vous entendez bien... C'est que vraiment il me fait trembler, surtout aujourd'hui !

CHARLES, *à Clotilde.*

Expliquez-vous.

(M. suite du N°. 2. Elle lui fait signe de l'œil seulement, que le sire de Serdar vient dans cette chambre.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, SERDAR et les Dames de sa cour.

(M. N°. 3. Serdar en entrant pose un flacon sur le support au fond du théâtre. Alix seule s'en apperçoit.)

ALIX, *à part.*

Quel est donc ce flacon qu'il cache... Heim ! Je ne sais ? mais !...

SERDAR, *en entrant examine Alix et cherche à observer Clodilde. Au Chevalier.*

Livre ton âme au repos, mon fils ; demain Azalaïs, en te revoyant, sentira renaître tout l'amour que tu lui inspiras ; demain, le jour éclairera ton bonheur !... on s'occupe déjà dans mon château des préparatifs d'une fête...

CHARLES.

Comment m'acquitter jamais envers vous ?

SERDAR.

J'ai voulu que nous terminassions la soirée dans cet appartement, afin que les apprêts que l'on fait chez moi ne troublent point ton sommeil !

(M. N°. 4. On sert un souper, Serdar fait placer Charles près de lui, à sa gauche, et il s'assied pendant que les dames forment des danses légères autour de la table. Cette pantomime se fait pendant le chœur.)

Digitized by Google

UNE DAME.

D'un chevalier courtois on aime le courage.
L'honneur conduit toujours son bras ;
Son existence se partage,
Entre l'amour et les combats.

CHOEUR.

On ne peut à son bras arracher la victoire,
Et cédant à l'amour, il ajoute à sa gloire.

UNE DAME.

Tout fléchit sous ses coups, il brave la mort même !
Mais à sa dame il est soumis...
Bonheur et gloire à ceux qu'il aime,
Et malheur à ses ennemis!

CHOEUR.

On ne peut à son bras arracher la victoire,
Et cédant a l'amour, il ajoute à sa gloire.

(M. N°. 5. Clotilde donne une assiette d'argent à Serdar, et se place entre lui et Charles : elle présente un autre assiette, de l'autre main, au chevalier, en lui montrant le revers de cette assiette, celui-ci s'en empare, et y lit ce qui suit.)

CHARLES, *lisant.*

« Serdar en veut à vos jours ! je serai bientôt près de » vous, du calme et de la prudence ! » (*Charles pose son assiette devant lui.*)

SERDAR, *à Charles.*

Chevalier, je veux te servir.

(Serdar avance la main vers l'assiette du chevalier, celui-ci après un mouvement de crainte, présente son assiette lui-même, Serdar y met quelques fruits ; Charles, après avoir mangé, rend son assiette à Clotilde, qui pendant toute cette scène, exprime l'inquiétude qu'elle éprouve relativement au Chevalier. (M. N°. 6.) Serdar fait signe à Onfroy d'ordonner que tout le monde se retire, on s'éloigne peu à peu.)

SCENE IV.

SERDAR, CHARLES, CLODILDE, ALIX et quatre Pages.

SERDAR, *à Charles.*

Nous allons boire le vin du coucher. (*A Clotilde en lui indiquant la table où il a posé un flacon.*) Donnez-moi ce flacon !

Digitized by Google

(Clotilde feint de ne pas entendre.)

SERDAR, *à Charles.*

C'est une liqueur généreuse... (*s'appercevant que Clotilde n'a pas changé de place.*) Hé bien?... hâtez-vous donc, indolente!... êtes-vous sourde aussi!

(Clotilde s'empresse d'aller chercher le flacon.)

ALIX, *bas à Clotilde.*

Ne le donnez pas!

(M. N°. 7. Clotilde apporte le flacon avec une extrême promptitude et le brise contre le fauteuil du Sire de Serdar.)

(Alix exprime sa joie.)

SERDAR.

Mal-à-droite!

(Clotilde fléchit le genoux.)

CHARLES.

De grace! seigneur... (M. N°. 8. *Charles versant à Serdar d'un autre flacon.*) Cette liqueur peut nous consoler de la perte de l'autre! (*Ils boivent.*) (*A part.*) Que j'ai de peine à me contenir!

SERDAR, *à part, pendant que Charles boit.*

S'il a échappé au poison, il n'échappera pas à ce fer!... (*Se levant, à Charles.*) Il est tems que tu te reposes de tes fatigues, à demain, mon cher Sénès. (*à Clotilde.*) Suivez-moi... (*à part.*) Clotilde me trahirait-elle? Je vais m'en assurer. (M. N° 9. *Ils sortent. Les portes se referment.*)

SCENE V.

CHARLES, *seul.*

Ah! combien il en coûte pour dissimuler!... quel horrible mystère! où fixer mes idées? mes yeux errans et mon imagination troublée n'apperçoivent partout que des scélérats! (M. N° 10.) Sans armes! au milieu d'un nombre inconnu d'hommes armés, à quelle défense puis-je recourir?... (M. N°. 11.) Si je pouvais?... (*cherchant quelqu'issue pour sortir.*) (*allant à la fenêtre.*) pas un seul moyen de sortir, (M. N°. 12.) Cette fenêtre est garnie d'un double rang de bar-

Digitized by Google

reaux de fer... (M. N°. 13.) Si par les secours de Clotilde ?... Ah ! que puis-je attendre d'une jeune fille timide et sans expérience, qui s'abuse elle-même, en voulant me servir, que le danger où elle s'expose peut effrayer, dont la vertu ne saurait être assez forte pour résister à la terreur que ces lieux inspirent. (M. N°. 14.) Infortuné Sénès, après avoir mille fois bravé la mort sur le champ de bataille, devais-tu périr lâchement assassiné (1) ? (M. N°. 15.) (*Le bruit des cornets se fait entendre, l'éclat des flambeaux pénètre jusque dans l'appartement.*) Qu'entends-je ?... quelle lumière pénètre en ces lieux ? tâchons de découvrir ! (*regardant à travers les barreaux de la fenêtre.*) Ciel ! une femme !... une troupe de gens armés la dérobe à mes yeux. (M. N°. 16.) (*Il se promène avec agitation et cherche vainement à sortir et à ébranler les barreaux de la fenêtre.*) Mon bras tant de fois vainqueur deviendrait inactif en ce cruel moment ?... Non !... Dieu qui veille sur l'innocence me donnera les moyens de la venger... Azalaïs ! je vais te mériter encore !... si c'était elle ? ah ! c'est une femme, un être faible ! Il suffit ! (M. N°. 17.) Mais Clotilde, manquerait-elle à sa promesse ! . . . Elle ne vient pas ! j'entends quelqu'un.

(*Il se met en mesure de se défendre.*)

SCENE VI.

CHARLES, CLOTILDE.

(M. N°. 17. Clotilde entre une lampe à la main et dépose une épée sur une table.)

CHARLES.

C'est donc vous enfin ! je tremblais pour vos jours. (M. N°. 18.) Ange consolateur qui daignez me secourir...

(M. N°. 19. Continuant avec une précipitation graduée toujours en s'accélérant, malgré les signes que Clotilde lui fait pour qu'il garde le silence.)

(1) Cette situation, empruntée d'une pièce du même auteur, jouée il y a plusieurs années au théâtre de la Cité, intitulée : *Azalaïs*, ou *le château de Serdar*, excita à chaque représentation, au théâtre Molière, un intérêt aussi vivement senti que fortement exprimé, le public rapprocha cette situation de l'époque du 3 nivose an IX, où un héros fut conservé par la providence, à l'amour des français et à leurs intérêts les plus chers.

Digitized by Google

Dites-moi quelle est l'infortunée qu'on vient de traîner dans ce repaire? qu'est devenu Philippe ?

(M. N°. 20. Clotilde accumule les signes pour l'empêcher de parler.)

Non ! non ! plus de ménagemens, expliquez-vous. (*en lui serrant la main avec force.*) Expliquez-vous enfin.

(M. No. 21. S'approchant de Charles, elle lui indique lentement des yeux et du geste, qu'elle va lui révéler un mystère ; elle ouvre sa bouche et lui fait voir, à la lueur de sa lampe, qu'elle a la langue coupée.)

CHARLES, *reculant d'horreur.*

Les scélérats !... tout est expliqué ! c'est pour vous empêcher de trahir leurs crimes qu'ils vous ont réduite en ce déplorable état !... Fille infortunée, voulez-vous vous venger ? (M. No. 22. *Clotilde incline la tête vivement.*) Donnez-moi des armes ! guidez-moi vers ces assassins. (M. No. 23. *Clotilde effrayée lui montre plusieurs fois ses doigts réunis.*) Qu'importe le nombre ! donnez-moi des armes et ils sont morts ! (M. No. 24. *Clotilde lui donne une épée.*) L'épée de mon père ! c'est le garant assuré de la victoire !

(M. No. 25. Clotilde baisse les yeux et demeure un instant pensive : elle porte ensuite sa main sur son cœur, pour exprimer que c'est d'elle dont elle va s'occuper ; elle déploie à demi le bras gauche, qu'elle frappe presque de la main droite, faisant ainsi le geste qui exprime la fuite.)

CHARLES, *continuant.*

Oui ! vous fuirez avec moi ! je ne vous abandonnerai pas... je le jure par ma chère Azalaïs !...

(M. No. 26. La joie paraît dans tous les gestes de Clotilde ; elle conduit Charles jusqu'à l'alcove, et lui indique un enfoncement pour se cacher.)

CHARLES, *s'y plaçant.*

Impossible à découvrir !...

(M. No. 27. Clotilde fait une fausse sortie, emporte l'arme du Chevalier ; elle rentre, le Chevalier se cache dans l'alcove, puis il examine Clotilde, celle-ci partant de la porte secrète, la lampe à la main, elle avance pas à pas, avec toutes les précautions d'une personne qui craint de faire du bruit ; elle entr'ouvre doucement le rideau, elle feint de frapper celui qui est censé reposer sur le lit.)

Digitized by Google

CHARLES.

Je vous comprends !... je pourrai me défendre de l'assassin !

(M. No. 28. Clotilde satisfaite d'avoir été comprise, remet l'épée à Charles et s'enfuit en fermant la porte secrète.)

SCENE VII.

CHARLES, *seul.*

(*Il marche avec agitation et met beaucoup de tems entre ses phrases.* M. No. 29.)

Je suis armé !... Bannissons toute crainte, invoquons la dame de mes pensées ! Quelque soit le sort qui m'est réservé... Qu'Azalaïs n'apprenne point la perte de son amant sans verser des larmes, et j'aurai assez vécu. (*allant à la porte.* M. No, 30.) Que Serdar tarde à paraître au gré de mon impatience !... Hâte-toi donc !

(M. No. 31.)

SCENE VIII.

CHARLES, SERDAR, CLOTILDE.

CHARLES, *se cachant.*

C'est lui, sans doute.

(M. No. 32.) Clotilde entre comme elle vient de le faire, mais tremblante et pouvant à peine se soutenir, elle porte une lampe.)

SERDAR, *sur la porte, à Clotilde.*

Hé bien ! dort-il ?...

(M. No. 33. Clotilde toujours tremblante lui fait signe que oui.)

SERDAR, *entre enveloppé d'un manteau, et dit à Clotilde.*

Eloignez-vous.

(Clotilde fait une fausse sortie.)

SERDAR, *d'une voix étouffée.*

Funeste amour, passion implacable ! de quels tourmens affreux tu déchires mon âme ! Azalaïs ! cruelle Azalaïs !... tu adores mon rival, et tu me hais ! oui, tu viens de prononcer toi-même l'arrêt de ton amant !

Digitized by Google

(M. No. 34. Clotilde s'éloigne du côté de la porte. Serdar tire une épée de dessous son manteau ; il court au lit, Clotilde, appuyée sur le support où elle avait placé sa lampe, plie le genou et invoque le ciel. Serdar lève le pan du rideau et est prêt de frapper le Chevalier qui paraît aussitôt. Serdar recule.)

CHARLES, *se mettant en garde.*

Traître !...

SERDAR, *à Charles.*

Hé ! c'est ainsi que tu réponds à mes bontés ?

CHARLES.

Défends-toi, misérable ! et redoute...

SERDAR.

Tes menaces me font pitié !... tout en ces lieux est soumis à ma puissance ; Azalaïs même est en mon pouvoir... Tu dois...

(*Clotilde sort.*)

CHARLES.

Je dois combattre !...

SERDAR.

Trembler...

CHARLES.

Te vaincre !... Défends-toi !...

(M. No. 35.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ONFROY.

(On entend le bruit des béliers qui frappent les murailles ; les cris de : *Nous sommes trahis ! aux armes ! aux armes !* retentissent.)

(Un homme d'armé passant par la porte secrète un flambeau à la main.)

SERDAR, *combattant toujours.*

Qu'on mette le feu à la tour !...

(Les murs du fond s'écroulent. Le château paraît embrasé. On aperçoit les guerriers qui combattent et agitent leurs béliers.)

Digitized by Google

SCENE X ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, AZALAIS, PHILIPPE, ALIX, et tous les hommes d'armes du parti de Philippe, etc.

(M. No. 36. Azalaïs, dans la tour, paraît au milieu des flammes. Un combat général s'engage. Serdar tombe sous les coups du Chevalier. Philippe vole au secours d'Azalaïs : Onfroy tombe mort; Philippe vient déposer Azalaïs dans les bras du Chevalier, etc.

CHARLES.

Ma chère Azalaïs !...

AZALAÏS.

Mon cher Sénès ! vous êtes enfin rendu à mon amour, et au vœu d'un frere bien digne de vous !...

CHARLES.

Brave Philippe ! mais comment avez-vous pu pénétrer...

AZALAÏS.

L'odieux Serdar s'est enveloppé lui-même dans les filets qu'il vous tendait. Philippe, que le tyran avait chargé de me conduire en ces lieux, a rassemblé un bon nombre de ses braves compagnons d'armes, et tandis qu'il facilitait le passage à quelques-uns, les autres assiégeaient le château.

PHILIPPE.

Aucuns des satellites du monstre dont nous venons de purger la terre n'ont pu échapper à notre juste vengeance

AZALAIS, *à Charles.*

J'allais périr d'autant plus malheureuse que j'ignorais votre sort... (*à Philippe.*) Vertueux et brave Philippe, ce jour est aussi glorieux pour vous qu'il est doux à mon cœur !

CHARLES.

Ah ! mon cher Philippe, viens que je te presse sur mon sein. (*à Clotilde*) Et vous, fille courageuse et bienfaisante, combien je vous remercie !...

PHILIPPE.

C'est elle qui nous a conservé le testament de mon père... Serdar s'était emparé de tous nos biens : quelles obligations nous avons à cette femme sublime... elle est de la famille de Raymond et notre parente. Tous les siens ont péri ;

Digitized by Google

mon père l'a arrachée seule aux malheurs de la guerre. (*à Clotilde.*) Si les plus tendres soins pouvaient adoucir vos peines ?...

(Clotilde presse Philippe sur son cœur.)

ALIX, *à Clotilde.*

Vous voyez bien que j'avais raison de vous dire d'espérer. Ah ! je n'ai pas besoin d'entendre pour deviner juste !...

CHARLES.

Retournons au château d'Azalaïs où le bonheur nous attend. (M. No. 37.)

CHOEUR FINAL.

Qu'au sein de l'amitié, le bonheur en ce jour,
Couronne la vertu, la constance et l'amour.

Danses, fêtes, ect.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google